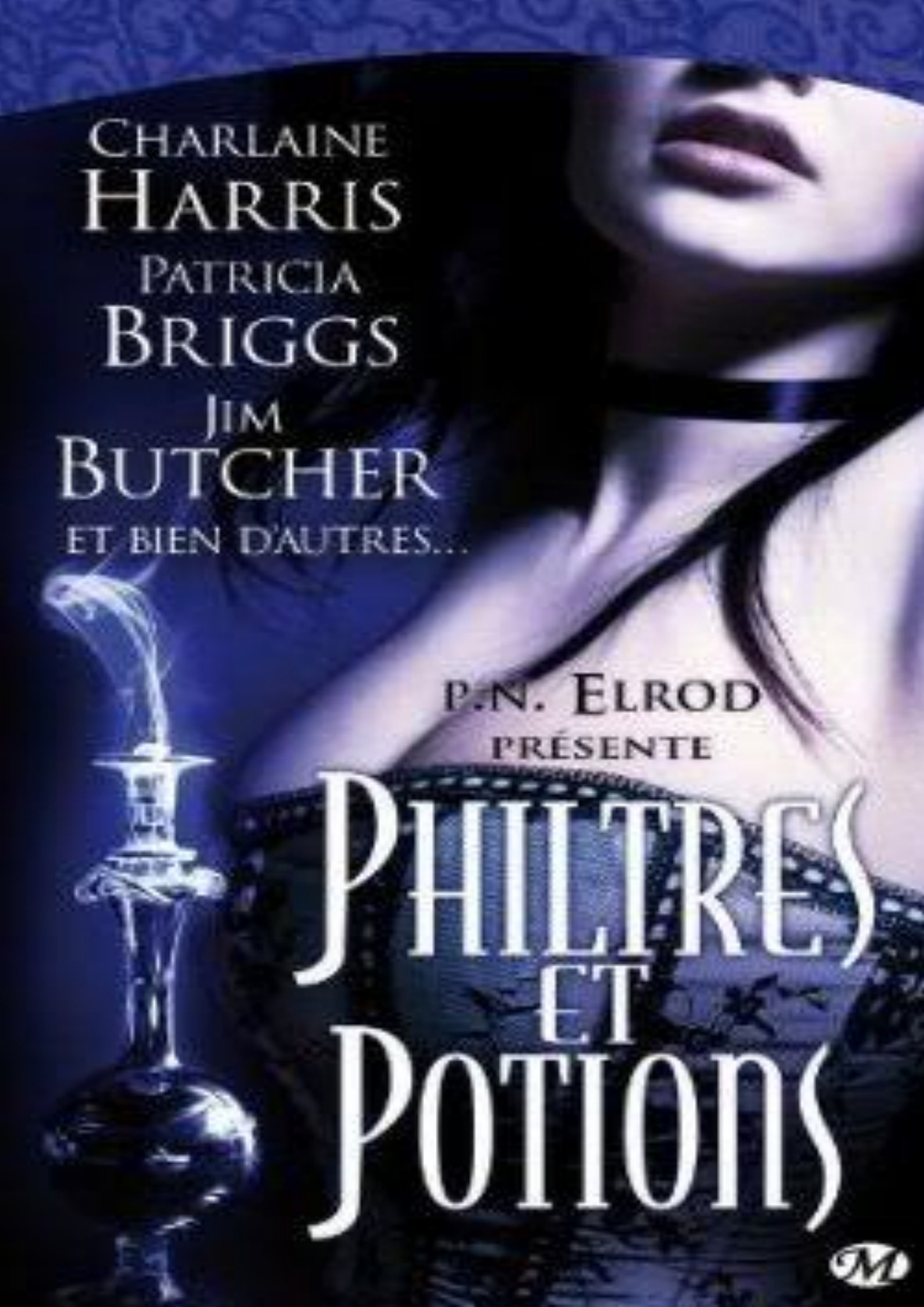
CHARLAINE
HARRIS
PATRICIA
BRIGGS
JIM
BUTCHER
ET BIEN D'AUTRES...
P.N. ELROD
PRÉSENTE
PHILTRES
ET
POTIONS

« *Loup d'aveugle* » – Patricia Briggs
« *La Dernière Tournée* » – Jim Butcher
« *Cadavre exquis* » – Rachel Caine
« *Les jeux sont faits* » – Karen Chance
« *L'Œil doré d'Hécate* » – P.N. Elrod
« *Bacon* » – Charlaine Harris
« *La Marque des morts* » – Faith Hunter
« *La Rouquine* » – Caitlin Kittredge
« *Sombres Péchés* » – Jenna Maclaine

LOUP D'AVEUGLE
Patricia Briggs

Patricia Briggs *est l'auteur de la série à succès Mercedes Thompson. Elle vit en compagnie de sept chevaux, un chien, trois chats, des serpents, des oiseaux, et un mari génial et particulièrement tolérant, dans une maison qui ressemble à un zoo croisé avec une bibliothèque. Les chevaux vivent à l'extérieur.*

On sonna à la porte. C'était le problème, avec son métier. Trop de gens pensaient pouvoir venir lui rendre visite à n'importe quel moment. Même en plein milieu de la nuit, alors que ses horaires étaient clairement affichés sur sa porte et sur son site web.

Bien sûr, ouvrir la porte, ça la changerait de rester assise à ruminer dans le noir. Cela étant, son univers était toujours plongé dans l'obscurité. C'était la raison pour laquelle elle détestait autant les cauchemars : elle ne pouvait pas allumer la lumière au réveil. Et de tous ses cauchemars c'étaient les rêves prémonitoires qui étaient les pires. On sonna de nouveau.

Elle dormait – ou en tout cas, essayait de dormir – aux mêmes heures que la plupart des gens. Et elle s'efforçait de respecter des horaires de travail stricts. C'était quelque chose qu'elle n'hésitait pas à faire remarquer aux crétins qui venaient la réveiller en pleine nuit. Ceux-ci voulaient voir Glinda, la Bonne Sorcière du Sud, mais après minuit, ils se retrouvaient face à la Méchante Sorcière de l'Ouest et s'enfuyaient généralement à toute allure de peur d'être attaqués par des singes volants.

La personne qui se trouvait de l'autre côté de la porte n'avait aucun moyen de se douter à quel point elle lui était reconnaissante d'avoir interrompu le fil de ses pensées.

La sonnette se mit à retentir sur un rythme lancinant, un coup long, un coup court, un coup long, et elle se sentit soudain beaucoup moins reconnaissante. Au diable les singes volants, elle allait transformer cette personne, qui qu'elle soit, en grenouille. Elle chaussa vivement ses lunettes noires et traversa le hall d'entrée d'un pas déterminé. Dommage que la plupart

des bons sorts de transmutation aient été perdus avec la famille Coranda au XVII[e] siècle : les gens mal éduqués avaient bien besoin d'être transformés en grenouilles. Ou en cochons. Elle ouvrit brusquement la porte et frappa la main indélicate qui maltraitait la sonnette. Elle eut même le temps de dire « Arrêtez ça ! » avant que l'esprit du visiteur la frappe avec la force d'un coup physique. Son odorat lui apprit, avec un peu de retard, qu'il était couvert de sueur, comme s'il avait couru. Ses autres sens lui dirent qu'il était *différent*.

Non qu'elle aurait pu penser qu'il était humain. Contrairement à d'autres sorcières, elle ne faisait pas de publicité, et de ce fait n'avait que rarement des clients ordinaires. Il arrivait que des humains aient des problèmes qui perturbaient son sommeil, auquel cas elle leur lançait un sort pour qu'ils la retrouvent ; mais ceux-là, elle savait quand ils arrivaient.

— Madame Keller, gronda-t-il, j'ai besoin de vous parler.

Au moins avait-il arrêté de maltraiter la sonnette.

Elle haussa le sourcil jusqu'à ce qu'il apparaisse au-dessus de ses lunettes.

— Les gens bien éduqués viennent ici entre 8 et 19 heures, l'informa-t-elle. *Un loup-garou,* pensa-t-elle. S'il perdait vraiment son sang-froid, elle se retrouverait dans une situation délicate, mais il semblait plus désespéré qu'en colère… Encore qu'avec les loups, les deux états pouvaient se confondre à une vitesse remarquable.

— Quant aux malpolis, je les renvoie d'où ils viennent, poursuivit-elle.

— Demain matin, il sera probablement trop tard, répliqua-t-il, avant d'ajouter quelque chose qui la convainquit de continuer à l'écouter : C'est Alan Choo qui m'a donné votre adresse. Il m'a dit que vous étiez la seule personne assez courageuse pour les défier.

Elle envisagea de lui refermer la porte au nez : même un loup-garou ne pourrait traverser son portail si elle ne le voulait pas. Mais les défier, *eux*… Son cauchemar, ainsi que ceux des semaines précédentes, *les* concernait, *lui,* surtout. Et son instinct lui disait qu'il s'agissait de rêves prémonitoires et non

de simples cauchemars. Le moment était enfin venu. Et non, décidément, elle ne lui était pas du tout reconnaissante.

— Alan vous a-t-il conseillé de me parler en ces termes précis ?

— Oui, m'dame.

Sa colère était toujours palpable, mais il avait réussi à la maîtriser. De toute façon, elle n'était pas dirigée contre elle : c'était une fureur née de la frustration et de la peur. Elle savait exactement ce qu'il ressentait.

Elle se concentra et posa les questions auxquelles il devait s'attendre.

— Et qui donc suis-je censée défier ?

Il lui donna la réponse qu'elle attendait.

— Quelque chose qui se nomme le convent de Samhain.

Moira[1] raffermit sa prise sur la porte.

— Je vois.

Ce n'était pas un convent à proprement parler. Quoi qu'en dise la littérature actuelle, cela faisait longtemps qu'un véritable convent n'avait pas été réuni. Pour cela, il fallait rassembler treize membres, sans aucun lien familial sur six générations. Chaque famille amassait ses propres sorts spécialisés, et un convent de treize membres permettait de bénéficier de tous ces types de magie. Mais étant donné que les familles de sorciers avaient peu ou prou disparu à force de se battre entre elles, les convents appartenaient au passé. Les rares familles survivantes – et elles étaient loin d'être treize, si on ne comptait ni les Russes, ni les Chinois, qui ne se mélangeaient pas aux autres – se détestaient profondément. Kouros avait changé les règles pour s'adapter à l'époque. Son convent comptait entre dix et treize membres qui changeaient tout le temps : il avait tendance à lessiver ses adeptes. Le groupe actuel descendait de seulement trois familles, à sa connaissance, et la plupart n'étaient même pas correctement formées. Des gamins qui suivaient leur chef ;

Samhain était loin d'être aussi puissant que les convents traditionnels, mais ses membres étaient assez effrayants pour

1. Wendy Moira Angela Darling est le nom complet de l'amie de Peter Pan. (NdT)

que même les vampires du coin ne leur cherchent pas de noises. Or, Seattle, avec son temps nuageux, avait attiré un important essaim de vampires. Le maître de Samhain avait proposé à Moira de les rejoindre lorsqu'elle avait treize ans. Elle avait refusé, et ce refus leur avait coûté cher à tous les deux.

— Qu'est-ce que Samhain a à faire avec un loup-garou ? demanda-t-elle.

— Je pense qu'ils ont enlevé mon frère.

— Un loup-garou, lui aussi ?

Il n'était plus tellement rare de rencontrer des frères loups-garous, surtout depuis que le Marrok, Celui-Qui-Gouvernait-Les-Loups, avait commencé à changer les gens avec plus de précautions que dans le passé. Mais ce n'était pas non plus très courant. Survivre au Changement, même avec les garde-fous instaurés par le Marrok, était loin d'être une certitude, elle le savait.

— Non. (Il inspira profondément.) Ce n'est pas un loup-garou, mais un humain. Et il a la *vision*. Choo pense que c'est pour cette raison qu'ils l'ont enlevé.

— Votre frère est sorcier ?

Le bruit d'un froissement d'étoffe trahit le haussement d'épaules du loup-garou, et apprit à Moira qu'il n'était pas aussi grand qu'elle le pensait : à peine plus que la moyenne, pas un géant de deux mètres comme il lui avait semblé au premier abord. C'était toujours bon à savoir.

— Je n'en sais pas assez concernant les sorciers pour pouvoir en être certain, s'excusa-t-il. Jon a des intuitions. Il va décider d'aller se promener et trouver un billet de cinq dollars que quelqu'un a laissé tomber, ou alors jouer un certain numéro à la loterie qui lui rapportera dix balles. Ce genre de choses. Rien de bien impressionnant, et rien qu'on aurait remarqué si ma grand-mère n'avait pas eu le même genre de talent, en plus fort.

La *vision* était l'un de ces termes génériques qui n'apprenaient rien de précis à Moira. Cela pouvait aussi bien vouloir dire qu'il y avait un peu de sang fae dans la famille ou qu'il s'agissait carrément de vrais magiciens. Les pouvoirs limités de son frère ne signifiaient pas qu'il n'était pas un sorcier : la magie était toujours moins puissante chez les

hommes. Mais quoi qu'il en soit, Alan Choo avait raison : c'était quelque chose qui avait certainement attiré l'attention de Samhain. Elle se frotta la pommette, même si elle savait qu'une friction ne suffirait pas à atténuer la douleur fantôme.

Samhain. Avait-elle vraiment le choix ? Dans ses rêves, elle mourait.

Elle pouvait sentir le poids du regard intense du loup, qui devenait de plus en plus oppressant du fait de son silence. C'est alors qu'il dit quelque chose qui vint à bout de ses dernières résistances.

— Jon est flic, il travaille sous couverture, et je doute que le convent soit au courant. Si on retrouve son cadavre, il y aura enquête. Et je m'assurerai que l'angle de la sorcellerie soit sérieusement pris en compte. Peut-être croiront-ils un loup-garou quand il leur dira que les sorciers sont tout autre chose que des diseurs de bonne aventure coiffés d'un turban.

Il détestait avoir recours au chantage, elle le sentait, mais il ne bluffait pas. Il devait profondément aimer son frère.

Elle ressentit un éclair d'empathie, qui disparut comme il était venu. De l'empathie envers ce loup en particulier, en tout cas.

Si elle ne l'aidait pas, son frère mourrait entre les mains de Samhain, et elle en porterait aussi la responsabilité. Si ça devait lui coûter la vie, comme le laissaient entendre ses cauchemars, alors peut-être ne serait-ce que justice.

— Entrez, finit-elle par dire à contrecœur.

Il devait penser que son peu d'enthousiasme était dû à sa menace, et il fallait bien reconnaître que, si la police se mêlait des affaires du convent, ça aurait des conséquences regrettables pour tout le monde.

Mais ce n'était pas cela qui l'avait convaincue. Elle prenait soin de ses semblables : c'était son travail. Elle voyait donc les policiers comme des frères d'armes. Si elle avait l'occasion d'en aider un, c'était son devoir de le faire. Même au prix de sa propre vie.

— Il va falloir que vous attendiez que j'aie bu un café, marmonna-t-elle.

Puis le souvenir de sa mère la força à être polie :

— Vous en voulez un ?

— Non. On n'a pas le temps. Il semblait en être certain. Peut-être que lui aussi avait un peu de cette *vision*.

— Nous avons jusqu'à demain soir, si c'est bien Samhain qui l'a enlevé. Elle fit volte-face et lui laissa le choix de la suivre, ou non, en poursuivant par-dessus son épaule :

— Sauf s'ils l'ont kidnappé parce qu'il avait assisté à quelque chose de compromettant. Dans ce cas, il est probablement déjà mort. Quoi qu'il en soit, nous avons le temps pour un café.

Il referma la porte avec une douceur délibérée et la suivit.

— Demain, c'est Halloween. Samhain.

— Kouros n'est pas wiccan, pas plus qu'il est grec, mais c'est la légende qu'il sert à ses adeptes, lui dit-elle en s'enfonçant dans les profondeurs de son appartement. Elle pensa à allumer la lumière, non qu'il en ait besoin : c'était un loup. Mais cela lui paraissait être une marque de courtoisie. Or, des alliés devaient se montrer courtois les uns avec les autres.

— C'est comme un prestidigitateur : il utilise les mythes, les religions, tout ce qui est nécessaire pour les maintenir sous sa coupe. Samhain – la période, pas le convent – est synonyme de puissance pour les faes, pour les wiccans et pour les sorciers. Kouros s'en sert pour consolider la sienne, et sacrifier quelqu'un doté d'un peu de pouvoir génère plus de force que de tuer un chien errant, tout en ne lui posant pas plus de problème de conscience.

— Kouros ?

Il prononça le nom comme s'il s'agissait de la réponse à une énigme cruciale. Mais ça ne devait pas être si important que ça, puisqu'il poursuivit presque aussitôt :

— Je croyais que seules les femmes pouvaient être des sorcières.

Il la suivit dans la cuisine, beaucoup trop près d'elle à son goût. S'il décidait de l'attaquer, elle n'aurait pas le temps de lui lancer un sort.

Mais il ne l'attaquerait pas. Ce ne serait pas lui qui causerait sa mort, aujourd'hui. Les lampes de la cuisine se trouvaient bien là où elle se le rappelait, et elle ne put qu'espérer qu'elle les allumait bien, au lieu de les éteindre. Elle ne se souvenait jamais

du sens des interrupteurs. Il ne fit aucune réflexion et elle en conclut qu'elle ne s'était pas trompée.

Elle préparait toujours sa cafetière la veille et n'eut donc qu'à appuyer sur le bouton pour qu'elle se mette à gargouiller : la promesse d'un café imminent.

— Hum, toussota-t-elle en se souvenant qu'il venait de lui poser une question. (Sa proximité la troublait, et pas pour les bonnes raisons.) Les femmes font souvent des sorcières plus puissantes, mais il est possible de compenser ce manque de talent avec suffisamment de mort et de souffrance. Celles d'autres personnes, bien sûr, quand on pratique la magie noire, comme Kouros.

— Qu'est-ce que vous êtes, vous ? demanda-t-il en flairant son odeur.

Son souffle lui chatouilla la nuque. Les loups avaient une notion assez spéciale de l'espace personnel, elle l'avait déjà remarqué.

Le café se mit enfin à goutter dans la carafe, lui donnant une bonne raison pour s'éloigner.

— Alan ne vous l'a pas dit ? Je suis une sorcière.

Il avança à son tour et son nez vint toucher l'endroit sensibilisé par son souffle. Cela lui fit l'effet d'une décharge électrique et ses bras se couvrirent de chair de poule.

— Ma meute paie une sorcière pour nettoyer nos dégâts. Vous n'avez pas du tout la même odeur.

Il ne voulait certainement pas insinuer quoi que ce soit : il agissait simplement en loup. Elle s'éloigna de nouveau de lui sous le prétexte d'attraper une tasse, ou plus exactement, il la laissa s'éloigner.

Alan avait raison : elle avait besoin de sortir plus souvent de chez elle. Cela faisait… eh bien, très longtemps qu'elle n'avait pas eu la moindre relation amoureuse. La réaction du dernier homme qu'elle avait fréquenté lorsqu'il avait vu ce qu'elle s'était infligé à elle-même n'était pas une expérience qu'elle tenait à reproduire.

Le visiteur sentait bon, même avec l'odeur de sueur qui lui chatouillait les narines. Il dégageait une impression de force et de chaleur, une promesse de sécurité qu'elle n'avait jamais

ressentie chez quelqu'un d'autre qu'elle-même. Les loups dominants prennent soin de leur meute : c'était probablement pour ça qu'elle avait ce sentiment. Et ça ne l'empêchait pas de sentir la mort planer au-dessus de sa tête.

Et quelle qu'en soit la raison, sa proximité et la sensation de son souffle sur sa peau éveillèrent en elle un sentiment qui, elle le savait, serait aisément perceptible par le loup. On ne peut pas cacher son intérêt sexuel à quelqu'un qui est capable de suivre à la trace un oiseau-mouche en vol. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient se permettre de voir leurs affaires perturbées par le désir… en imaginant qu'il soit intéressé, de toute façon.

— Les sorciers augmentent leur puissance par la mort et la souffrance. Le fait de les infliger est aussi important que la nature de la victime, expliqua-t-elle d'un ton égal en versant le café dans deux tasses d'une main ferme.

Et elle était experte en matière de sacrifices. Le fait de réprimer son envie de coucher avec un loup-garou inconnu apparaissant sur le pas de sa porte n'arrivait pas à la cheville de ceux qu'elle avait dû consentir.

Elle buvait son café sans lait ni sucre, et c'est ainsi qu'elle l'offrit à son visiteur.

— Le Mal dégage une puanteur psychique. Peut-être que c'est cette odeur que votre nez de loup-garou a pu percevoir. Je n'en suis pas certaine, vu que je n'en suis pas un. Il y a du lait dans le frigo et du sucre dans le placard devant vous, si vous le désirez.

Elle était très différente de ce à quoi Tom s'attendait. La sorcière de sa meute était une femme d'âge indéterminé, à l'allure maternelle, qui portait des saris colorés, sentait fortement le patchouli et le sang séché, ainsi qu'une autre odeur âcre et sombre que son parfum ne parvenait pas complètement à dissimuler. Quand il lui avait fait écouter le message de Jon, elle avait raccroché et refusé de répondre à ses autres appels.

Le temps qu'il arrive chez elle, la maison était fermée à clé et personne ne s'y trouvait. C'était pourquoi il se doutait que ce convent de Samhain pouvait représenter un plus gros problème que prévu, et il était dévoré par l'inquiétude. Il s'était rendu dans le passage souterrain où vivait son frère, puis avait exploré

nez au vent les parcs et autres endroits qu'il fréquentait. Mais il semblait que le lieu où ils retenaient Jon – il refusait d'envisager qu'il puisse être mort – se trouvait loin de celui où il avait été enlevé.

Son Alpha n'appréciait pas que les membres de sa meute se mêlent d'affaires extérieures à celle-ci – *« Ta seule famille, c'est ta meute, Tom. »* – et il n'avait donc pas pris la peine de le consulter. Au lieu de cela, il était allé voir Choo. Ce dernier, le seul loup soumis de la meute de la Cité d'Émeraude[2], était herboriste et connaissait quasiment tout le monde dans le milieu surnaturel de Seattle. Quand il avait mentionné le message que Jon avait laissé sur son répondeur, Alan lui avait donné un papier avec le nom et l'adresse de cette femme. Il aurait pu penser que c'était une blague, mais ce n'était pas le genre de son ami. Il était donc parti à la recherche d'une sorcière prénommée Wendy, ou plus exactement Wendy Moira Keller.

Il avait été plutôt déçu au premier abord. Wendy la sorcière était haute comme trois pommes, avec des courbes généreuses là où il fallait, une chevelure légère comme le plumage d'un oiseau et d'un noir si profond que ce devait être une teinture, car seuls les labradors et les chats pouvaient avoir un pelage aussi sombre. Ses affreuses lunettes en forme de masque l'empêchaient de deviner son âge exact, mais il était prêt à parier qu'elle n'avait pas plus de trente ans. Ne serait-ce que parce qu'aucune femme plus âgée n'aurait accepté de porter de telles lunettes. Le flic en lui se demanda si celles-ci ne servaient pas à cacher des bleus… mais son odorat lui dit qu'aucun homme ne vivait dans cette maison. Elle portait un tee-shirt gris, sans soutien-gorge, et un pantalon de pyjama noir avec des motifs représentant des crânes de pirates ornés de petits nœuds rouges. En revanche, il ne vit aucun tatouage ou piercing, comme si elle s'était contentée d'un look gothique de supermarché. Elle sentait les fleurs fraîches et la menthe. Son

2. La Cité d'Émeraude est non seulement le surnom de Seattle, mais aussi la capitale du pays dans *Le Magicien d'Oz,* dont l'un des personnages se nomme Toto**.** *(NdT)*

appartement était peu meublé, dans des tons qui n'allaient pas très bien ensemble.

Et il ne lui faisait pas peur.

Or, Tom faisait peur à tout le monde. C'était le cas même avant la bagarre qui avait vu sa meute affronter une bande de faes, quelques années auparavant. Il s'était alors fait méchamment lacérer le visage avec une lame magique, et ça n'avait jamais vraiment bien cicatrisé. Les marques qu'il portait sur les joues lui donnaient l'air presque aussi dangereux qu'il l'était en réalité. Les gens avaient tendance à marcher sur des œufs, quand il était dans le coin. Et non seulement elle n'avait pas peur, mais en plus, elle ne prenait pas la peine de dissimuler son agacement d'avoir été réveillée en pleine nuit. Il la suivit de près, la traquant presque, et tout ce qu'il put ressentir de sa part, ce fut un éclair de désir sexuel si rapide qu'il aurait pu le rater totalement s'il avait été plus jeune. Soit elle était stupide, soit elle était très puissante. Et comme Alan l'avait envoyé ici, il devinait que c'était cette dernière possibilité. Il l'espérait, en tout cas. Il n'avait pas la moindre envie de café, mais accepta néanmoins la tasse qu'elle lui tendait. Le breuvage était plus noir et plus fort que ce qu'il avait l'habitude de boire, mais il était bon.

— Pourquoi ne sentez-vous pas comme les autres sorcières ?

— Comme Kouros, je ne suis pas wiccan, répondit-elle, mais leur manière de refuser de nuire à autrui me semble être un bon choix de vie.

Magie blanche.

Il savait que les wiccans se considéraient comme des sorciers, et certains d'entre eux avaient assez de sang de sorcier pour que ce soit le cas. Mais les véritables sorciers ne le devenaient pas par simple croyance : c'était quelque chose qui se transmettait génétiquement. On naissait sorcier, on étudiait simplement pour s'améliorer. Mais le vrai pouvoir venait du sang et de la mort… principalement ceux des autres.

Les sorciers blancs, en particulier ceux qui n'appartenaient pas à la Wicca – pour qui l'union faisait la force –, étaient en général faibles et représentaient des victimes idéales de sacrifice pour les sorciers noirs, qui ne partageaient pas leurs scrupules.

Comme Wendy la sorcière l'avait fait remarquer, les sorciers semblaient particulièrement apprécier de tuer ceux qui avaient des pouvoirs magiques.

Tom sirota une gorgée de café et s'étonna :

— Comment avez-vous réussi à ne pas terminer en petits morceaux au fond du chaudron de quelqu'un d'autre ?

La sorcière éclata d'un rire amer et posa brutalement sa tasse sur la table. Elle attrapa une feuille de papier absorbant et la plaqua contre sa bouche, agitée par une quinte de toux pleine de café, paraissant soudain bien moins de trente ans. Quand elle parvint enfin à reprendre son souffle, elle s'écria :

— « En petits morceaux » ! C'est génial ! Il faut que je me souvienne de cette expression.

Toujours souriante, elle reprit sa tasse de café. Il aurait préféré voir ses yeux, parce qu'il avait l'impression persistante que son amusement n'était que superficiel.

— Écoutez, on va faire un truc, reprit-elle. Vous allez me dire qui vous êtes et tout ce que vous savez. Comme ça, je saurai si je peux vous être du moindre secours.

— Pas de problème, approuva-t-il.

Le café était vraiment fort et il pouvait en sentir l'effet, ainsi que celui des quatre tasses qu'il avait déjà avalées plus tôt dans la nuit et qui faisaient vibrer ses os d'une énergie artificielle.

— Je m'appelle Tom Franklin et je suis le premier lieutenant de la meute de la Cité d'Émeraude. (Cela ne la surprit pas. Elle l'avait deviné dès qu'elle avait ouvert la porte.) Mon frère Jon est flic, et il est doué. Cela fait presque vingt ans qu'il travaille pour la police de Seattle, et depuis six mois il travaille sous couverture et se fait passer pour un SDR. Il participe à une enquête concernant un trafic de drogue. Il y a de sacrées saloperies qui traînent dans les rues, ces temps-ci, et c'est à ça qu'il cherche à mettre fin.

Wendy Moira Keller s'appuya contre le placard en poussant un soupir.

— J'aimerais vous dire qu'aucun sorcier ne se mêlerait à un trafic de drogue. Pas pour des raisons morales : les sorciers n'ont pas ce genre de scrupules. Mais la drogue est quelque chose qui peut attirer l'attention. Nous n'avons jamais été aussi

secrets que vous, les loups, parce qu'il arrive que des sorciers naissent dans des familles ordinaires et qu'il faut que notre existence soit assez connue pour que ces personnes puissent nous trouver. Mais la plupart des gens nous prennent pour des charlatans inoffensifs. Le trafic de drogue risquerait de changer cette perception, et pas en bien. Mais la bande de Samhain est assez puissante pour que personne n'ait envie de les affronter, et Kouros est aussi arrogant que fou. Il aime l'argent, et il y a parmi ses adeptes au moins un herboriste capable de concocter des substances vraiment bizarres.

Tom haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Personnellement, ce qui m'intéresse, c'est de retrouver mon frère, pas de démasquer des sorciers dealers. Et de toute façon, j'ai l'impression que son enlèvement n'avait rien à voir avec son enquête. Je vais vous faire écouter le message de Jon, vous pourrez ainsi tirer vos propres conclusions. Il sortit son téléphone de sa poche et mit le haut-parleur. L'appel venait d'une cabine téléphonique. Il n'y en avait plus tellement, maintenant que les téléphones portables avaient rendu moins rentable l'entretien des cabines régulièrement vandalisées. Mais l'espèce de sifflement audible à l'arrière-plan du message chuchoté par son frère ne trompait pas. Tom avait fait appel à certains contacts pour trouver l'emplacement de la cabine, mais avait été incapable de distinguer l'odeur des kidnappeurs de celle de la centaine de personnes qui étaient passées par là depuis la dernière averse. Quant à la piste de son frère, elle s'interrompait brutalement près de la cabine, devant une épicerie de nuit à la devanture abîmée. Comme s'il avait été téléporté sur une autre planète… ou, de manière plus réaliste, projeté à l'intérieur d'une voiture. La voix de Jon, rauque comme celle d'un fumeur, alors qu'il n'avait jamais touché à une cigarette, retentit dans l'appartement.

— Bon, Tom, mon instinct me dit de t'appeler ce soir, et je lui fais confiance. J'ai entendu parler d'un groupe de tarés qui se fait appeler Samhain. (Il épela le nom pour s'assurer que Tom ne se trompe pas.) Depuis quelques jours, j'ai l'impression que des membres de ce Samhain me suivent. Personne ne veut parler d'eux. On dirait que les gens ont peur…

Il ignorait si la sorcière pourrait entendre ce qui suivit. Cela faisait plus de vingt ans qu'il était devenu loup-garou et ses souvenirs des sens humains étaient plutôt lointains.

Lui, en tout cas, entendit parfaitement une voix féminine pleine de douceur.

— Jon la Chance ? demanda-t-elle. Jon la Chance, qui es-tu en train d'appeler ? Raccroche, maintenant. (Une pause, puis la fille parla dans le combiné.) Allô ? (Une autre pause.) C'est un répondeur, je crois. Pas de quoi s'inquiéter.

Et derrière cette voix féminine, il y en avait une autre, celle d'un homme jeune qui parlait très vite, d'un air empressé :

— Je le sens…Tu le sens pas, toi ? Je le sens en lui. C'est le bon. Il conviendra à Kouros.

Puis il y eut un déclic et la communication prit fin.

Les cinquante dernières fois qu'il avait écouté le message, il n'avait pas réussi à déchiffrer le dernier mot. Mais grâce à ce que lui avait appris la sorcière, cette fois-ci, il le comprit parfaitement.

Tom regarda la sorcière de Choo, mais ne put deviner ce qu'elle pensait. Elle avait, à un moment ou un autre, appris à dompter ses émotions, et seules les plus fortes de celles-ci étaient perceptibles, comme cette pointe de désir qu'il avait sentie lorsqu'il lui avait reniflé la nuque. Même dans la situation dans laquelle il se trouvait, ça avait éveillé son intérêt. Peut-être, quand ils auraient réussi à récupérer son frère, cela vaudrait-il le coup d'aller plus loin. Mais en attendant…

— Vous avez entendu la fin, Wendy ? demanda-t-il.

— Ne m'appelez pas Wendy, répliqua-t-elle sèchement. Mon nom est Moira. Personne ne m'a jamais appelée Wendy en dehors de ma mère, et ça fait longtemps qu'elle est morte.

— D'accord, répondit-il sur le même ton agressif, avant de se maîtriser.

Il était inquiet et fatigué, ce qui avait une mauvaise influence sur sa personnalité. Il se reprit en main et demanda, d'une voix plus douce :

— Vous avez entendu le mec ? Celui qui disait le sentir en lui… j'imagine qu'il parlait de mon frère. Et qu'il conviendrait à Kouros ?

— Non. Ou tout du moins, pas assez bien pour comprendre ce qu'il disait. Mais je sais à qui appartient la voix féminine. Vous aviez raison : il s'agit bien de Samhain.

Il avait beau ne rien percevoir de sa part, il ne put s'empêcher de remarquer qu'elle serrait fortement sa tasse.

— Vous avez besoin d'une Trouveuse, et je ne suis plus capable de faire ça. Attendez, dit-elle en levant la main pour l'interrompre, je ne dis pas que je ne vais pas vous aider, seulement que ça ne sera pas aussi facile que ça pourrait l'être. Vous avez localisé l'appel ? On aurait dit que ça venait d'un téléphone public.

— J'ai trouvé la cabine d'où provenait l'appel, mais je n'ai rien pu en tirer, en dehors du fait qu'il était effectivement passé par là.

Il se tapota le nez du bout du doigt, puis regarda ses lunettes noires et poursuivit :

— J'ai senti son odeur et pu remonter sa piste sur quelques mètres, mais je n'ai pas réussi à découvrir où il est allé ensuite. Ils ont dû le transporter d'une manière ou d'une autre.

— Ils ignorent qu'il est flic et qu'il a un frère loup-garou ?

— Il n'a jamais ses papiers sur lui quand il travaille sous couverture. Et je ne vois pas comment on pourrait deviner que c'est mon frère. À moins qu'il le leur ait dit, et ce n'est pas quelque chose qu'il ferait.

— Bien, approuva-t-elle. Ils ne s'attendent donc pas à vous voir. Ça nous sera utile.

— Connaissez-vous une Trouveuse à qui je pourrais faire appel ?

Elle secoua la tête.

— Personne ne vous aidera contre Samhain. Quiconque s'avise de s'attaquer à eux finit par être puni de manière assez spectaculaire.

Il la vit hésiter à donner quelques exemples de ces punitions, puis renoncer. Elle ne voulait pas l'effrayer. Non que ce soit possible, pas avec la vie de Jon en jeu. Mais il trouvait intéressant qu'elle n'ait pas essayé.

— Si vous m'emmenez là où il a été enlevé, peut-être que je pourrai trouver quelque chose qu'ils auraient oublié, et qui me permettrait de les trouver.

Tom la contempla en fronçant les sourcils. Elle ne connaissait pas son frère, il n'avait pas parlé d'argent et il avait l'impression qu'elle se fichait complètement de la possibilité qu'il fasse appel à la police.

— Mais si Samhain est si puissant, comment se fait-il que vous, une sorcière blanche, soyez prête à les affronter ?

— Vous êtes flic, vous aussi, pas vrai ? (Elle termina son café, mais si elle s'attendait à une réaction de sa part, elle allait être déçue. Il avait déjà vu d'autres sorcières jouer la comédie de l'omniscience. Elle esquissa un petit sourire et reposa la tasse sur le plan de travail.) Ce n'est pas de la magie. Les flics sont facilement repérables : ils passent leur vie à se méfier. Mais d'accord, je vais vous expliquer.

Elle ôta ses lunettes, et il s'aperçut qu'il s'était complètement trompé. Il était presque certain qu'elle était aveugle : c'était l'autre raison principale pour laquelle une femme aurait voulu porter des lunettes de soleil en pleine nuit. Et, effectivement, elle l'était. Mais ce n'était pas pour ça qu'elle se cachait derrière des verres fumés.

Son œil gauche était d'un vert glauque digne de la Créature du marais, dépourvu de pupille ou de blanc. Son œil droit, lui, avait disparu, et celui qui le lui avait arraché ne semblait pas savoir se servir d'un couteau. C'était horrible… et il en avait vu, des choses horribles, dans sa vie.

— Les sacrifices aident à augmenter la puissance, expliqua-t-elle. Et ils sont d'autant plus efficaces quand ils sont pratiqués sur soi-même.

Nom de Dieu. C'était elle qui s'était infligé cela.

Elle était peut-être incapable de le voir, mais ça ne l'empêcha pas de percevoir sa réaction. Avec un sourire crispé, elle poursuivit son récit :

— Il y a des circonstances atténuantes. Vous ne verrez jamais un sorcier se couper les doigts pour alimenter ses sorts : ce n'est pas comme ça que ça fonctionne. Mais en l'occurrence, ça a marché pour moi. (Elle tapota le tissu cicatriciel autour de son

œil droit.) C'est Kouros qui s'est occupé de celui-ci. Et c'est pourquoi je veux les affronter. Je l'ai déjà fait, et j'y ai survécu. Et je dois encore leur rendre la monnaie de leur pièce.

Elle remit ses lunettes et il la vit se détendre quand elle les sentit de nouveau sur son nez.

Tom Franklin n'était pas venu en voiture et, pour des raisons évidentes, elle ne conduisait pas. Il lui assura que la cabine ne se trouvait qu'à quelques kilomètres de l'appartement, et ni l'un ni l'autre n'eurent la patience d'attendre un taxi. Ils s'y rendirent donc à pied. Elle sentit sa surprise lorsqu'elle glissa son bras autour du sien, mais il ne protesta pas. Au moins n'avait-il pas reculé en poussant un cri de dégoût, contrairement à la dernière personne qui avait vu ce qu'elle s'était infligé.

— Il faudra me prévenir s'il y a un trottoir ou un obstacle sur mon chemin, lui dit-elle. À moins que vous préfériez me voir me casser la figure. Je me repère très bien chez moi, mais à l'extérieur, je suis dépendante de vous.

Il répondit d'un air pince-sans-rire :

— À mon avis, ce ne serait pas la meilleure manière d'obtenir votre aide que de vous laisser vous casser la figure à chaque trottoir. Pourquoi n'avez-vous pas de chien d'aveugle ?

— Mon appartement est trop petit pour un gros chien, dit-elle. Ce ne serait pas gentil pour lui.

Ils marchèrent quelques centaines de mètres en silence, la bruine coulait désagréablement le long de la nuque de la sorcière et trempait le bas du jean qu'elle avait enfilé avant de sortir. Décidément, Seattle était bien fidèle à sa réputation. Il la guidait comme s'il avait déjà fait cela souvent, de manière ferme mais pas trop autoritaire, comme s'ils étaient en train de valser et non de marcher dans la rue. Elle se détendit et avança plus rapidement.

— Wendy ! s'exclama-t-il soudain du ton de celui qui avait une révélation. C'est encore pire que ce que je pensais : j'étais bloqué sur Casper le Gentil Fantôme et Wendy la Gentille Petite Sorcière. Mais Wendy Moira… Je suis prêt à parier que c'est en fait Wendy Moira Angela, non ? Elle prit un air renfrogné.

— Je ne vais pas vous embrasser, et je ne sais pas voler, même avec de la poussière de fée. Et surtout, je déteste Peter Pan, que ce soit en pièce de théâtre ou en dessin animé.

Elle sentit son bras agité de secousses et devina qu'il tentait d'étouffer un fou rire.

— J'imagine, oui.

— Notez bien, Toto, ça pourrait être pire : je pourrais appartenir à la meute de la Cité d'Émeraude.

Il éclata de rire, un rire plus doux qu'elle s'y attendait, avec sa voix si rauque.

— Vous savez quoi ? Je n'avais jamais pensé à ça. Je n'y voyais que le surnom de Seattle.

Elle voulut répondre, mais il accéléra soudain comme un chien de chasse apercevant sa proie. Elle raffermit sa prise sur son bras et s'efforça de suivre le rythme. Il finit par s'arrêter.

— On y est.

Elle sentit la tension qui l'animait, son désir de faire quelque chose, n'importe quoi. Avec un peu de chance, elle pourrait lui en donner l'occasion. Elle lâcha son bras et se mit sur le côté.

— OK, dit-elle sur le ton habituel qu'elle prenait avec la plupart de ses clients, camouflant ainsi l'étrange intimité qui s'était créée entre eux. Je connais la fille qu'on a entendue sur le message de votre frère. Elle s'appelle Molly, mais je crois qu'elle se fait appeler Menthol ou Menthe-à-l'eau, je ne sais plus, Menthe quelque chose, en tout cas. Je vais faire appel à ce qui lui appartient, un cheveu, un mégot de cigarette, peu importe. Mais c'est vous qui devrez chercher. L'objet émettra un rayonnement, mais s'il est minuscule, il sera facile de le rater.

— Et si je ne vois rien ?

— Alors c'est qu'ils n'auront rien laissé derrière eux, et je trouverai une autre méthode.

Ses inquiétudes glissèrent sur elle comme la pluie de Seattle glisserait sur les plumes d'un canard. Puis, se fermant au monde extérieur, elle puisa dans sa réserve de puissance, en sortit l'équivalent magique d'un seau et l'éparpilla en cercle autour d'elle en faisant appel à l'essence de Molly. Elle n'avait pas utilisé ce sort depuis qu'elle avait perdu la vue, mais il n'y avait aucune raison qu'il ne soit plus efficace. Une fois qu'elle les

avait appris, les sorts lui obéissaient au doigt et à l'œil, tels des épagneuls bien dressés, et celui-ci ne faisait pas exception.

— Que voyez-vous ? demanda-t-elle.

La vibration de puissance la réchauffait contre la pluie d'automne glaciale qui avait redoublé. Il y avait quelque chose. Elle le sentait.

— Rien, répondit-il d'un ton qui montrait à quel point il avait espéré que ça fonctionnerait.

— Il y a quelque chose, le rassura-t-elle ; une étrange sensation lui parcourut le bras et s'enroula autour de son épaule. (Elle tendit la main droite, la gauche étant occupée à lancer le sort.) Touchez-moi, ça vous aidera peut-être à le voir.

Une vague de chaleur l'envahit quand Tom prit sa main dans la sienne… et elle vit soudain les traces imperceptibles laissées par Molly. Elle se figea.

— Moira ?

Elle n'aperçut rien d'autre. Seulement des petites lumières roses qui étincelaient au sol, lui laissant deviner la topographie des lieux. Elle lâcha sa main et les lueurs disparurent, l'abandonnant de nouveau dans une obscurité totale.

— Vous avez aperçu quelque chose ? l'interrogea-t-elle d'une voix rauque. Qu'il était étrange de *voir*… Elle mourait d'envie d'essayer une nouvelle fois, mais craignait de le faire, parce qu'elle ignorait comment c'était possible.

— Non.

Il voulait retrouver son frère, et elle voulait retrouver la vue. Même un bref instant. Elle tendit de nouveau la main.

— Touchez-moi encore.

… Et les lueurs réapparurent, comme des paillettes qu'on aurait semées devant elle. Des morceaux de peau morte, des cheveux, trop petits pour l'usage quelle voulait en faire. Mais il y avait autre chose…

Elle suivit la piste étincelante, et soudain apparut, comme s'il avait été caché derrière quelque chose, un petit tas impossible à identifier, mais qui brillait comme un feu de joie.

— Il y a bien un mur à notre droite ? demanda-t-elle.

— Un immeuble et une impasse, répondit-il d'un ton crispé, qu'elle fit mine de ne pas remarquer : elle avait d'autres priorités.

Ils avaient attendu le frère de Tom, cachés dans l'impasse. Peut-être Jon avait-il l'habitude d'utiliser cette cabine.

Elle guida Tom jusqu'à la forte lueur et se baissa pour la ramasser : c'était quelque chose de mou et gluant, un chewing-gum. Encore mieux que ce qu'elle espérait, pensa-t-elle. La salive ferait un meilleur guide encore qu'une mèche de cheveux ou une rognure d'ongle. À contrecœur, elle lâcha la main de Tom.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Le chewing-gum de Molly.

Elle laissa sa magie relâcher son emprise sur son dernier sort et revenir en elle avec un claquement, sa puissance réchauffant sa peau au point de la rendre presque brûlante. Le prochain sort serait plus facile, même s'il risquait au bout du compte de lui drainer plus de pouvoir. La magie de compassion, qui utilisait les liens entre des éléments semblables, était l'un des talents que son père lui avait transmis.

Mais avant d'utiliser de nouveau la magie, il allait falloir découvrir ce que Tom avait fait de son sort précédent, et comment le simple fait de le toucher avait pu lui permettre de voir.

Elle semblait presque immatérielle. Une violente bourrasque qu'il n'avait pas sentie, pas même lorsqu'elle lui avait serré la main avec tant de force, avait dérangé ses cheveux. Elle avait les mains rougies, comme si elle les avait tenues trop près d'un feu. Il aurait voulu les soulager d'une caresse… mais il n'avait pas la moindre intention de la toucher de nouveau.

Il ignorait totalement ce qu'elle lui avait fait alors qu'elle se cramponnait à lui, agitant son corps entier d'un frisson brûlant. Il n'aimait pas les surprises : elle lui avait dit qu'il devrait regarder, pas qu'elle l'utiliserait, *lui,* pour voir. Et surtout, ce qui le dérangeait, c'était qu'il aurait aimé qu'elle ne le lâche jamais. Les sorcières puisaient plus de puissance dans la souffrance de ceux qui avaient des pouvoirs magiques, lui avait-elle expliqué. Les gens comme lui… mais il n'avait ressenti aucune douleur, ou

au moins, ne s'en était-il pas rendu compte. Il n'avait pas peur d'elle. Pas vraiment. Elle avait beau être une sorcière, elle ne lui arrivait pas à la cheville. Même sous forme humaine, il aurait pu la briser en deux en un instant. Mais si elle l'utilisait…

— Pourquoi m'aidez-vous ? demanda-t-il une nouvelle fois ; mais à présent, la question lui semblait plus importante.

Il savait ce qu'elle était, mais soudain, cela prenait une tout autre signification. Cependant, il s'y connaissait assez en matière de sorcières pour ne pas poser la question qui s'imposait, c'est-à-dire la nature exacte de ce qu'elle lui avait fait. Elles avaient tendance à être très secrètes quand il s'agissait de leurs sorts, de la même manière qu'un chien errant refusait de montrer l'endroit où il dissimulait ses os.

Elle lui avait pris quelque chose en l'utilisant ainsi… et par la même occasion, rompu la confiance qu'il avait sentie se développer entre eux. Il avait besoin de savoir ce qu'il pouvait attendre d'elle, de savoir exactement dans quoi elle l'entraînait, en dehors d'une mission de secours pour son frère. Les sorcières n'étaient pas réputées pour leur altruisme.

— Que voulez-vous ? Vous venger de votre cécité ?

Elle le regarda – ou plutôt, sembla le regarder – en réfléchissant à la question. Ils étaient déjà peu nombreux, ceux qui étaient capables de mentir à Tom avant son Changement : c'était le genre de chose que les flics apprenaient au cours de leur première année dans la police. Et depuis, il était devenu capable de flairer un mensonge à plusieurs kilomètres, avant même qu'il ait été prononcé.

— C'est Alan Choo qui vous a envoyé vers moi. C'est une des raisons. Deuxièmement, votre frère appartenant à la police, une enquête sur sa mort pourrait avoir des conséquences regrettables. De plus, il prend des risques pour aider des personnes qu'il ne connaît pas. C'est la moindre des choses qu'on lui retourne la faveur. C'est une troisième raison.

Elle disait la vérité, mais il y avait autre chose. Elle arborait une expression indéchiffrable, comme si le sort qu'elle avait lancé avait aussi changé la vision qu'elle avait de lui.

Elle pencha alors la tête sur le côté et poursuivit d'une voix complètement différente.

— Les péchés de nos pères…

C'était là la vérité absolue. Totalement obscure, mais la vérité, néanmoins.

— Les péchés de nos pères ?

— Le véritable nom de Kouros, c'est Lin Keller, même s'il ne s'est pas fait appeler ainsi depuis au moins vingt ans.

— C'est votre père… (Il arriva à la conclusion qui s'imposait.) C'est votre père qui dirige le convent de Samhain ?

C'était donc son père qui lui avait arraché un œil et – il savait lire entre les lignes – l'avait contrainte à sacrifier l'autre ? Son propre père ?

Elle inspira profondément, et pendant un bref instant, il crut qu'elle allait fondre en sanglots. Mais une soudaine brise lui apporta son odeur, et il se rendit compte qu'elle était en colère. Une colère qui ressemblait à celle d'un loup-garou, agressive et sauvage.

— Je n'en fais pas partie, répondit-elle d'une voix une demi-octave plus basse qu'auparavant. Je n'ai pas l'intention de vous entraîner dans son repaire et de lui donner l'occasion de bouffer du loup-garou. Si je suis ici, c'est parce qu'un pauvre type m'a convaincue qu'il avait besoin de mon aide. Et je veux que lui et son frère sortent de ma vie en même temps que des griffes de mon salopard de père, et ne pas avoir leurs morts à eux aussi sur la conscience.

Quelqu'un d'autre aurait pu avoir peur d'elle, vu que c'était une sorcière. Tom, lui, voulait s'excuser… et il ne se souvenait pas de la dernière fois où il avait eu une telle impulsion. C'était d'autant plus surprenant qu'il n'avait pas voulu l'offenser : elle l'avait mal compris. Peut-être avait-elle mal interprété son sentiment de révolte quand il avait appris que c'était son père qui l'avait mutilée. Il n'avait jamais cru qu'elle pouvait appartenir à sa bande.

Mais il garda ses excuses pour lui et ne prit même pas la peine de se justifier. Les gens avaient tendance à dire des choses qu'ils ne pensaient pas vraiment, lorsqu'ils étaient en colère.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ? répéta-t-il.

— Comment ça, qu'est-ce que je vous ai fait ? Son ton était plus glacial que la banquise.

— Quand vous cherchiez le chewing-gum. J'ai eu l'impression d'être frappé par la foudre.

Il ne tenait pas à lui dire tout ce qu'il avait ressenti. Elle haussa un sourcil et sa froideur laissa place à de l'intérêt.

— Et vous avez eu la sensation que je vous faisais quelque chose ? (Elle tendit la main gauche.) Prenez ma main.

Il l'examina un instant.

Elle sourit. Il ignorait qu'elle avait un tel sourire. Lumineux, joyeux et inattendu. Avec l'air de tout savoir, comme si elle avait lu jusqu'à la moindre de ses pensées à cet instant-là. Sa colère et le malentendu qui les opposait s'évaporèrent comme s'ils n'avaient jamais existé.

— J'ignore ce qui s'est produit, lui dit-elle gentiment. Permettez-moi d'essayer de le reproduire et peut-être pourrai-je vous en dire plus.

Il avança sa main vers elle. Au lieu de la prendre dans la sienne, elle se contenta d'effleurer sa paume de ses doigts. Elle s'approcha de lui et baissa la tête, lui laissant apercevoir son cuir chevelu pâle qui apparaissait, comme luisant faiblement, sous ses cheveux. La magie qui le toucha cette fois-ci était plus douce, une étincelle au lieu d'un feu d'artifice… et elle recula brusquement les doigts, comme si sa main à lui avait été une patate chaude.

— Nom de nom, qu'est-ce que…

Elle se frotta les bras d'un air passablement nerveux.

— Quoi ?

— Vous n'avez pas concentré mon énergie, en tout cas, je peux vous le dire…

— Alors que s'est-il passé ?

Elle secoua la tête, visiblement mal à l'aise.

— J'ai l'impression que je me suis servie de vous pour *voir*. Mais ça ne devrait pas être possible.

Il sourit d'un air lugubre.

— Je suis donc comme un loup d'aveugle pour vous ?

— Je ne sais pas.

Il reconnut la panique qu'elle ressentait : il l'avait souvent vue dans son propre miroir. C'était toujours effrayant quand quelque chose qu'on pensait parfaitement maîtriser se

retrouvait hors de contrôle. Chez lui, c'était le loup qui lui faisait cet effet.

Il sentit son estomac se dénouer : elle ne l'avait pas fait exprès. Elle ne l'utilisait pas.

— Est-ce dangereux pour moi ?

Elle fronça les sourcils.

— C'est douloureux ?

— Non.

— Même cette fois-ci ?

— Même cette fois-ci.

— Alors ça n'est pas dangereux pour vous.

— D'accord, dit-il. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? Elle ouvrit la main droite, celle qui renfermait le chewing-gum.

— Pas on, moi. Ceci va nous mener à Molly. Et Molly saura où se trouve votre frère.

Elle replia les doigts, retourna la main vers le sol et tourna lentement sur elle-même. Elle trébucha sur un trou dans le trottoir et il la rattrapa au vol. Il saisit son poignet et elle s'agrippa à lui, envoyant une nouvelle vague d'énergie à travers tout son corps.

— Ils sont sur un bateau, souffla-t-elle avant de s'évanouir dans ses bras.

Elle reprit conscience avec la migraine qui la tourmentait toujours lorsqu'elle avait abusé de la magie, et ne sachant absolument pas où elle pouvait bien se trouver. Ce n'était pas l'odeur de son appartement, mais elle était allongée sur un canapé, avec une couverture sur elle.

La panique menaça de l'envahir. Parfois, elle détestait vraiment être aveugle.

— De retour parmi nous ?

— Tom ?

Il dut entendre la peur dans sa voix, parce que, quand il reprit la parole, ce fut d'une voix plus douce et après s'être rapproché d'elle.

— Vous vous trouvez sur mon canapé. Nous étions à mi-chemin entre chez vous et chez moi, et au moins, je savais que je pourrais entrer dans mon appartement, vu que le vôtre est

probablement protégé par des sorts divers et variés. Comment vous sentez-vous ?

Elle s'assit et mit les pieds par terre, ce qui lui confirma qu'elle se trouvait effectivement sur un canapé.

— Est-ce que vous auriez quelque chose de sucré ? Du thé ou un jus de fruit ?

— Du chocolat ou du thé, lui proposa-t-il.

— Du thé, s'il vous plaît.

Il devait déjà avoir fait chauffer de l'eau, car il revint presque aussitôt avec une tasse à la main. Elle avala aussi vite que possible le breuvage, dont la chaleur fit autant que la douceur pour soulager son mal de tête.

— Désolée, dit-elle.

— De quoi exactement ? s'étonna-t-il.

— De vous avoir utilisé. J'ai l'impression que vous n'avez aucune défense, lui répondit-elle d'un air hésitant. Nous avons tous des barrières pour empêcher les intrusions psychiques. C'est le seul moyen d'être en sécurité.

Il ne dit rien, et elle devina qu'il réfléchissait à ce qu'elle venait de lui apprendre.

— Ça signifie que je suis vulnérable aux sorciers ?

Elle ne savait que faire de sa tasse vide et la posa à côté d'elle, sur le canapé. Puis elle se servit de sa main, celle avec laquelle elle se guidait, pour le *regarder* une nouvelle fois.

— Non, je ne pense pas. En fait, vos défenses semblent solides, plus solides que la moyenne, ce qui paraît logique pour un loup aussi haut dans la hiérarchie de meute que vous. J'ai l'impression que ce n'est qu'à moi que vous êtes vulnérable.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Que, lorsque je vous touche, je peux voir la magie à travers vos yeux. Si ça se trouve, avec un peu d'entraînement, il me sera peut-être même possible de voir tout court. Ce qui veut dire que vous pouvez alimenter ma magie avec votre peau. (Elle déglutit avec difficulté.) Ça ne va pas vous plaire.

— Quoi ?

— En fait, vous semblez vous comporter comme mon démon familier. (Elle ne put percevoir sa réaction.) Enfin, si j'en avais un.

Elle entendit le parquet grincer et sentit le mouvement de Tom. Il effleura son épaule en ramassant la tasse. Puis elle l'entendit s'éloigner et la poser sur une surface solide.

— Vous voulez un autre thé ?

— Non, répondit-elle, soudain envahie par le besoin d'être chez elle, dans un endroit où elle ne dépendait pas tant de lui. Ça va. Si vous pouviez m'appeler un taxi, je vous en serais reconnaissante.

Elle se leva à son tour, puis se rendit compte qu'elle ignorait complètement où se trouvait la porte et quels obstacles pouvaient se dresser sur son chemin. Dans son appartement, grâce à sa magie, elle ne se sentait jamais aussi impuissante.

— Pouvez-vous trouver mon frère ?

Elle ne l'avait pas entendu bouger, aucun craquement de latte, aucun souffle, mais elle s'aperçut qu'il se trouvait à peine à quelques centimètres d'elle. Désorientée et vulnérable, elle eut pour la première fois peur de lui. Il recula d'un grand pas.

— Je ne vous veux aucun mal.

— Ce n'est rien, s'excusa-t-elle. Vous m'avez juste surprise. Nous avons toujours le chewing-gum ?

— Oui. Vous avez dit qu'elle était sur un bateau.

Elle l'avait oublié, mais dès qu'il le lui rappela, elle fut capable de voir le bateau dans son esprit. Ce n'était pas comme ça que le sort était censé fonctionner. C'était normalement plus quelque chose qui ressemblait à un jeu de chaud et froid. Mais pourtant, son œil mental voyait très nettement le bateau.

Rien n'avait vraiment changé, en dehors du fait qu'elle avait utilisé quelqu'un sans en demander la permission. Il lui fallait toujours secourir un policier, et tuer son père.

— Si nous avons toujours le chewing-gum, alors je peux trouver Molly, la fille qu'on a entendue sur votre enregistrement.

— J'ai un ami qui peut nous prêter un bateau.

— Parfait, finit-elle par dire après un instant d'hésitation. Vous n'auriez pas de l'aspirine ?

**

*

Elle détestait les bateaux. Le roulis bouleversait complètement son sens de l'orientation, le moteur étouffait tous les bruits, et l'odeur de l'océan recouvrait les effluves dont elle se servait habituellement pour se repérer. Mais il y avait pire : la simple idée de devoir nager sans savoir dans quelle direction elle allait. L'air humide fit passer un frisson sur sa peau déjà glacée.

— Dans quel sens devons-nous aller ? demanda Tom en haussant la voix pour se faire entendre par-dessus le moteur.

Sa présence n'aurait pas dû autant la rassurer, étant donné que les loups-garous ne pouvaient pas nager, mais pourtant c'était le cas. De la main qui tenait le chewing-gum, elle montra une direction.

— Ce n'est pas très loin, le prévint-elle.

— Il y a un ponton privé à peu près à 800 mètres d'ici. On dirait qu'il n'est pas très récent, l'informa-t-il. Un bateau y est amarré. La *Sterne,* comme l'oiseau.

Ça semblait coller.

— Ce doit être celui-là.

Il y avait d'autres navires autour d'eux, elle les entendait.

— Quelle heure est-il ?

— À peu près 10 heures du matin. Nous venons de dépasser le bateau.

Les traces de Molly sur le chewing-gum semblèrent réagir à la proximité de leur source et Moira sentit sa main attirée comme par un aimant vers la poupe du canot.

— C'est lui.

— Il y a un petit port à un peu plus d'un kilomètre en arrière, dit-il en faisant virer le bateau. On va y amarrer le canot et revenir ici à pied.

Mais quand il eut fini d'attacher le bateau, il sembla changer d'idée.

— Restez ici, je vais repérer le terrain.

Moira se frotta les mains l'une contre l'autre. Ça la troublait tellement de voir sa magie se comporter d'une manière inhabituelle qu'elle s'était laissé déstabiliser. Il fallait qu'elle se reprenne. Elle lui décocha un sourire langoureux.

— Mais oui, pauvre petite aveugle… Il faut la garder hors de danger, pas vrai ? (Elle tourna la main, paume vers le ciel, et entendit rugir la flamme qu'elle venait d'invoquer.) Vous aurez besoin de mon aide quand vous trouverez Molly. Vous êtes peut-être un loup-garou, mais elle, c'est une sorcière qui a l'aspect d'une petite chose fragile. (Elle étouffa la flamme et s'épousseta les mains.) Sans compter qu'elle a peur de moi. Elle me dira où se trouve votre frère.

Elle ne laissa pas transparaître sa gratitude lorsqu'il l'aida à sortir du canot. À l'issue de tout cela, il retournerait à sa vie et elle à la sienne. Si elle voulait le garder près d'elle… mais elle savait qu'il refuserait de rester. Elle n'était qu'une sorcière rendue hideuse par les cicatrices du passé.

De toute façon, si elle devait se fier à ses rêves, elle n'en sortirait pas vivante. Elle traversa les sous-bois fournis comme si elle voyait chaque obstacle, une main sur l'épaule de Tom et l'autre tendue devant elle. Il se demanda si elle utilisait sa magie pour se repérer.

En tout cas, elle ne l'utilisait pas, lui. Elle avait posé une main légère et chaude sur son épaule, mais sa chemise en flanelle faisait obstacle entre leurs deux peaux. Plus probablement, elle comprenait son langage corporel et se servait de son autre main pour écarter d'éventuelles branches basses.

Ils remontèrent un chemin à moitié envahi par les mauvaises herbes qui se trouvait à une vingtaine de mètres de la rive, celle-ci étant dissimulée par un bosquet de fougères et de broussailles. Il gardait l'oreille tendue pour savoir s'ils s'éloignaient de l'océan.

La *Sterne* avait été amarrée dans une petite crique naturelle, attachée à un ponton battu par les vents, non loin d'un abri en ruine. C'était visiblement une propriété privée, contrairement à l'endroit où il avait amarré leur canot. Ils étaient remontés vers le nord et il estima qu'ils se trouvaient non loin d'Everett. Il ne fut pas vraiment surpris lorsque le chemin s'arrêta devant une clôture flambant neuve qui devait faire deux mètres cinquante de haut. C'était une propriété qui valait de l'or, et celui à qui elle appartenait devait attendre que les enchères montent pour la

revendre. En attendant, il faisait son possible pour empêcher les vandales d'y pénétrer.

Il aida Moira à escalader la clôture, se contentant de lui murmurer des indications jusqu'à ce qu'elle en trouve le sommet. Il attendit qu'elle soit passée de l'autre côté et la rejoignit d'un bond impressionnant.

Le chemin qu'ils avaient emprunté continuait au-delà de la barrière, mais il était visiblement moins fréquenté qu'auparavant. Ils traversèrent pendant quelques centaines de mètres un champ de ronces et se retrouvèrent à la limite d'une étendue d'herbe humide qui leur arrivait à mi-cuisse et ressemblait à une pelouse longtemps négligée. Il s'arrêta avant de quitter la protection des buissons et s'accroupit.

— Il y a une maison calcinée, dit-il à Moira qui l'avait imité et s'était agenouillée. L'incendie a dû avoir lieu il y a quelques années car je ne sens aucune odeur.

— Une cachette, commenta-t-elle.

— On a monté un camp dans le coin, poursuivit-il. Je vois les restes d'un feu.

— Vous apercevez le bateau d'ici ?

— Non, mais il y a un chemin qui semble mener vers la plage. Je pense que nous sommes au bon endroit.

Elle ôta la main de son bras.

— Vous pouvez aller vérifier en restant discret ?

— Ce serait plus simple sous forme de loup, admit Tom. Mais je n'ose pas me métamorphoser. Il est possible que nous ayons à nous enfuir rapidement, et il me faut un certain temps pour reprendre forme humaine.

Il espérait que Jon serait en état de piloter en cas d'urgence, mais il n'aimait pas se fier à quelque chose de si incertain. Moira, elle, serait incapable de naviguer.

— Attendez, souffla-t-elle.

Elle murmura quelques mots et posa ses doigts froids sur sa gorge. Un choc soudain, comme une décharge électrique sous stéroïdes, le frappa. Quand ce fut terminé, les doigts de Moira étaient devenus brûlants sur sa carotide.

— Vous n'êtes pas réellement invisible, mais si vous croisez quelqu'un, il regardera ailleurs.

Il sortit son pistolet et en vérifia le chargeur avant de le glisser de nouveau dans la crosse. Le gros pistolet était parfaitement adapté à sa main. Il avait une confiance absolue dans les armes, aussi bien celles à feu que ses crocs, ou quoi que ce soit qui permettait d'atteindre son objectif ;

— Je n'en ai pas pour longtemps.

— Allez-y maintenant, ou vous n'y arriverez jamais, lui dit-elle en le poussant gentiment. Je peux parfaitement m'occuper de moi-même.

Ça l'embêtait vraiment de la laisser seule en plein territoire ennemi, mais le bon sens lui disait qu'il lui serait plus facile de passer inaperçu ainsi. De toute façon, en tant que sorcière, elle était loin d'être sans défense, même face à d'autres magiciens.

N'osant se fier totalement au sort qu'elle lui avait lancé, il se glissa aussi discrètement qu'une ombre entre les grands arbres aux branches alourdies par l'humidité, restant courbé afin de paraître plus petit et évitant de faire du bruit. Cela étant, le climat de Seattle avait tendance à minimiser les risques de craquements : les feuilles mortes étaient humides et pourrissantes, rendant sa progression parfaitement silencieuse.

Le bateau se trouvait bien amarré au ponton, dansant joyeusement sur les vagues. Vide. Il ferma les yeux et flaira l'air matinal, à la recherche de toutes les informations possibles.

Son frère avait été transporté dans ce bateau, avec d'autres personnes dont il mémorisa l'odeur. Si quelque chose arrivait à Jon, il les traquerait et les tuerait l'une après l'autre. Une fois les empreintes olfactives enregistrées, il consacra son odorat à la piste de Jon.

Il trouva du sang là où son frère s'était écorché contre l'écorce d'un arbre, des buissons écrasés à l'endroit où il avait tenté de s'enfuir et où il s'était battu avec un autre homme… à moins qu'il n'ait fait cela que pour semer des indices à l'intention de Tom. Il savait que celui-ci accourrait à sa rescousse. C'était comme ça que ça marchait, chez eux.

Le chemin pris par les kidnappeurs longeait la rive sur plusieurs centaines de mètres avant de s'enfoncer dans les terres, mais pas en direction de la maison en ruine. Ils avaient trouvé une meilleure cachette. Une petite grange presque

entièrement dissimulée par les frondaisons était confortablement nichée dans les débris d'un enclos à bétail. Ses parois argentées avaient autrefois été peintes en rouge, mais le toit d'aluminium recouvert de mousse, lui, était intact. Et c'était là que se trouvait son frère. Il ne comprit pas ce qu'il disait, mais il reconnut sa voix… et le rythme chaotique de ses paroles lui fit comprendre qu'il persistait à se faire passer pour un schizophrène. Si Jon jouait la comédie, c'est qu'il allait bien. Le soulagement l'envahit et il se calma.

Il ne lui restait plus qu'à aller chercher sa sorcière… Il vit alors un mouvement du coin de l'œil et s'aplatit au sol, complètement immobile, caché par les herbes mouillées.

Moira ne fut pas surprise quand ils la trouvèrent : 10 heures du matin, ce n'était pas le moment idéal pour passer inaperçu. C'était l'un des adeptes les plus jeunes, déduisit-elle du couinement de surprise qu'il émit avant de partir à toute allure chercher de l'aide.

Évidemment, si elle avait réellement cherché à se cacher, elle aurait pu y parvenir. Mais après le départ de Tom, elle s'était rendu compte que, si elle voulait trouver Samhain, le plus simple était de les laisser la trouver, elle. Elle avait donc tout fait pour attirer leur attention.

S'ils la trouvaient, ça les déstabiliserait. Ils savaient qu'elle travaillait seule. Son arrivée les étonnerait, mais ils ne penseraient pas à chercher quelqu'un d'autre… faisant de Tom son arme secrète.

La magie attirait la magie, à moins de faire des efforts pour la cacher. N'importe lequel d'entre eux aurait donc dû sentir les flammes qu'elle faisait danser sur ses mains. Cela leur avait pris plus longtemps que prévu. En attendant le retour du jeune adepte, elle dénicha une pierre aux bords aiguisés qu'elle fourra au fond d'une poche. Puis elle s'assit en tailleur et sentit la fraîcheur de la terre humide l'envahir.

Elle ne l'entendit pas approcher, mais son silence lui confirma l'identité de celui auprès de qui le jeune adepte était allé chercher de l'aide.

— Bonjour, père, dit-elle en se relevant. Nous avons tant de choses à nous dire.

Elle n'avait pas l'air d'une prisonnière, se dit Tom en regardant Moira avancer vers la grange comme si elle connaissait les lieux, à moins qu'elle soit simplement en train de suivre l'adolescent maussade qui la précédait d'un pas lourd sur la pelouse. Un homme de grande taille les suivait, son regard affamé braqué sur le dos de Moira.

Le loup de Tom poussa un rugissement étouffé en reconnaissant un autre mâle dominant, alors que Tom, lui, se disait que cet homme semblait bien trop jeune pour avoir une fille adulte. Mais cela ne pouvait être personne d'autre que Lin Keller : un tel prédateur n'aurait jamais accepté de laisser quiconque lui donner des ordres ou même d'avoir dans son entourage une personne susceptible de le défier. Il connaissait un ou deux Alphas qui raisonnaient de la même manière. Tom les regarda disparaître à l'intérieur de la grange.

Cela lui faisait mal d'imaginer qu'elle ait pu le trahir, comme s'il y avait un lien spécial entre eux, alors qu'il la connaissait à peine depuis quelques heures. Une partie de lui refusait d'y croire. Il se souvint de son indignation lorsqu'elle avait pensé qu'il la croyait appartenir à Samhain, et ça le conforta dans son idée. De toute façon, ça n'avait pas grande importance. Pas pour le moment. Tout ce qui comptait, c'était de sauver Jon, le reste pouvait attendre. Soit sa sorcière était prisonnière, soit elle l'avait trahi. Quoi qu'il en soit, il était temps de libérer le loup de ses chaînes.

La métamorphose fut aussi douloureuse qu'à l'accoutumée, mais son expérience en la matière lui permit de ne pas émettre un cri pendant que son squelette se réorganisait et que ses muscles glissaient le long de ses os, s'adaptant à sa nouvelle forme. Il souffrit pendant une quinzaine de minutes puis se redressa sur ses quatre pattes, les babines retroussées sur un grognement muet, prêt à tuer quelqu'un. N'importe qui.

Au lieu de cela, il s'approcha aussi silencieusement qu'un fantôme de la grange où sa sorcière l'attendait. Il n'accorda aucune attention à la porte par laquelle ils étaient entrés, choisissant plutôt de passer par le côté du bâtiment, où se trouvaient quatre stalles. Les portes de deux d'entre elles étaient

endommagées, leurs planches arrachées. L'une des ouvertures était assez grande pour lui permettre de s'y glisser.

L'obscurité régnait à l'intérieur, et les demi-cloisons des stalles l'empêchaient de voir la pièce principale, où se dissimulaient ses proies. Jon continuait à parler, une conversation furieuse avec un interlocuteur absent, un délire concernant l'Ancien Testament, appuyé par des citations de celui-ci. Tom en reconnaissait la plupart.

— Alors comme ça, on tue toujours des innocents, père ? constata Moira d'un ton froidement désapprobateur, interrompant le soliloque de Jon.

Tom eut un soupir de soulagement. Ils l'avaient trouvée, ce maudit convent de Samhain l'avait trouvée, il ne savait comment, mais elle n'était pas l'une d'entre eux.

— Toujours aussi amatrice de jugements à l'emporte-pièce.

Tom se serait attendu à une voix plus… imposante. Son Alpha, par exemple, aurait pu se reconvertir en télévangéliste, avec sa voix de stentor. Cet homme-là s'exprimait avec la passion d'un comptable.

— Tue-la. Tue-la avant qu'elle nous détruise… je l'ai vu ! C'était Molly, la fille qu'il avait entendue sur le message de Jon.

— Tu serais incapable de voir un éléphant dans un couloir, Molly, la rabroua Moira. Mais tu as raison, bien sûr.

D'autres personnes se trouvaient dans la grange, Tom en sentait l'odeur, mais ils restaient silencieux.

— Tu ne vas pas me tuer, intervint Kouros. Si tu en étais capable, tu l'aurais déjà fait depuis longtemps. Ce qui m'amène à une question : que fais-tu ici ?

— Je suis venue t'empêcher de tuer cet homme.

— J'en ai tué tant d'autres avant lui sans que tu essaies de m'arrêter. Qu'a-t-il donc de si spécial ?

Moira sentit le poids de toutes ces morts sur ses épaules. Il avait raison. Elle aurait pu le tuer avant… avant que lui-même tue quiconque.

— Il a un frère.

Elle sentait la présence de Tom dans la grange, mais son sort de discrétion devait toujours être actif ; car personne d'autre ne semblait remarquer le loup-garou. Or, n'importe quel sorcier

vaguement sensible aux auras aurait dû le percevoir. Le frère de Tom était une vague silhouette à sa gauche, qu'elle devinait plus grâce au flot constant de paroles que débitait Jon que grâce à ses pouvoirs magiques. Le père de Moira, lui, n'était perceptible que par sa voix.

Il y avait d'autres personnes dans le bâtiment – elle n'avait toujours pas réussi à déterminer de quel type de construction il s'agissait, probablement une étable, si on devait en croire le sol en terre battue et la faible odeur de bétail – mais elle ne parvenait pas non plus à les localiser. Néanmoins, elle savait où était Molly, et c'était le plus important, car c'était le bras droit de Kouros.

— Quelqu'un t'a *payée* pour m'affronter ? s'exclama son père d'un ton incrédule. Pour nous affronter tous ?

Il fit alors quelque chose, un geste. Moira ne l'aurait même pas remarqué si Molly n'avait pas poussé un soupir de soulagement. Du coup, elle ne se sentit pas vraiment coupable d'enfermer l'essence de celle-ci à l'intérieur de ses barrières mentales, utilisant pour cela le chewing-gum qu'elle tenait toujours au creux de la main.

Quand la magie du convent frappa ses barrières, ce fut Molly qui en subit les dommages. Elle mourut aussitôt. Molly, sa petite sœur, dont elle ne sentit soudain plus la présence.

Quelqu'un, un jeune homme, hurla le nom magique de Molly : Gaulthérie. Et il y eut un mouvement de panique là où elle l'avait sentie pour la dernière fois. Moira laissa tomber par terre le chewing-gum devenu à présent inutile.

— Oh, tu le paieras, siffla son père. Tu le paieras avec ton pouvoir et ta douleur jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de toi.

Quelqu'un projeta une flèche de puissance vers elle, mais ce n'était pas une riposte concertée du convent, et elle glissa sur son armure magique sans même l'érafler. Ce ne fut pas le cas du poing qui la frappa en plein visage, enfonçant ses lunettes dans l'arête de son nez et la projetant au sol. Le poing de son père. Elle en aurait reconnu le poids à tous les coups.

Incertaine de l'endroit où se trouvaient ses ennemis, elle resta immobile, l'oreille tendue. Mais elle n'entendit pas Tom arriver : il fut soudain parmi eux. Et le cercle de terreur qui

s'élargit rapidement autour de lui – de toutes les émotions, c'était la peur qu'elle percevait le plus facilement – lui apprit qu'il était sous sa forme de loup. Ce devait être impressionnant.

— Ta victime a un frère, répéta-t-elle à l'adresse de son père, sachant qu'il entendrait le mépris amusé dans sa voix. Et tu l'as sacrément énervé.

La bête près d'elle poussa un rugissement. Quelqu'un hurla. Même les sorciers avaient peur des monstres.

Le convent se dispersa. La plupart étaient des enfants, et ils s'enfuirent à toute allure. La mort de Molly suivie par l'irruption d'une créature de cauchemar, c'était plus que ce qu'ils pouvaient supporter, pauvres petits soldats sans formation, volontairement handicapés pour servir de chair à canon à son père. Tom gronda, faisant vibrer sa cage thoracique comme si c'était une caisse de résonance. Il bondit tel le prédateur impitoyable qu'il était, et l'un de ceux qui ne s'étaient pas enfuis mourut. Le frère de Tom, elle le remarqua, s'était complètement tu.

— Un loup-garou, souffla Kouros. Voilà une victime qui en vaut la chandelle.

Elle perçut la terreur qui l'avait envahi et devina qu'il attaquerait Tom avant de s'en prendre à elle.

Le loup-garou revint près d'elle, probablement afin de la protéger. Elle tendit la main gauche, essayant d'étendre ses défenses autour de lui, même si cela risquait de les fragiliser au point de les rendre inefficaces, mais elle n'avait pas tenu compte de l'effet étrange que Tom avait sur elle. Sur sa magie. Le sort de son père, une chose immonde qui aurait causé une souffrance atroce et infligé des dégâts permanents à Tom si elle avait atteint son but, frappa juste après qu'elle eut posé la main sur l'échine du loup. Pendant un bref instant, le temps d'un souffle, rien ne se produisit.

Puis soudain, elle sentit la fourrure du loup se hérisser sous ses doigts. Tom émit un bruit étrange et Moira fut envahie, presque débordée, par la vague de puissance que Kouros avait envoyée et qui lui arrivait après avoir traversé le loup. Et elle vit. Pour la première fois depuis ses treize ans, elle vit vraiment. Elle se redressa en balayant de son visage les verres brisés de

ses lunettes. Le loup brun chocolat qui se tenait à côté d'elle était gigantesque. Une cicatrice argentée serpentait le long de son museau déformé par la rage. Ses yeux d'un brun jaunâtre lançaient des éclairs de glace. Un bref regard lui permit d'apercevoir deux cadavres, l'un calciné, l'autre déchiqueté, et un homme très sale et poilu attaché à un poteau, les mains dans le dos, qui ne pouvait être que Jon, le frère de Tom. Puis elle vit son père, qui semblait bien plus jeune que dans son souvenir. Pas étonnant qu'il ait recruté des adolescents pour son convent : il ne se contentait pas de leur voler leur magie. Il leur siphonnait aussi leur jeunesse. Un convent était censé être un rassemblement entre égaux, pas un garde-manger pour un seul sorcier avide.

Elle le contempla et vit qu'il avait peur. C'était logique. Il avait fait appel à tout son pouvoir pour alimenter son sort. Il était à présent sans défense. Et il avait peur d'elle.

C'était exactement comme dans son rêve. Elle sortit la pierre de sa poche et eut l'impression qu'elle disposait de tout le temps du monde pour s'ouvrir la paume droite. Puis elle tendit sa main recouverte de sang, sa main de puissance, vers lui.

— *Par le sang qui nous relie,* murmura-t-elle, et elle sentit la magie se ramasser comme un fauve au plus profond d'elle-même.

— Tu vas mourir aussi, s'écria Kouros d'un ton paniqué. Comme si elle l'ignorait.

— Le sang, appelle le sang.

Elle ôta son autre main de la douce fourrure avant de prononcer le dernier mot, afin que son sort ne frappe pas le loup. Elle redevint aussitôt aveugle. Mais ce ne serait que pour un bref instant.

Tom bondit avant même que Moira ait cessé de le toucher et il lui percuta la hanche, détournant son sort. Sa magie l'inonda, le frappant, lui, au lieu d'atteindre celui vers qui elle était dirigée. Le loup la laissa crépiter dans ses os et la renvoya, purifiée, vers Moira.

C'était très agréable, mais il ne se laissa pas distraire de son objectif ; Il sauta si rapidement sur l'homme que celui-ci ne le vit même pas arriver, les yeux toujours braqués sur Moira.

Meurs, pensa-t-il en enfonçant ses crocs dans la gorge de Kouros, avalant une délicieuse gorgée de sang et de mort et savourant le goût de sa chair. Cet homme s'en était pris à la famille du loup, à la sorcière du loup. La joie rendit la saveur encore plus exquise.

— Tom ?

Moira avait l'air complètement perdu.

— Il va bien, répondit son frère d'une voix éraillée. (Il avait parlé au point de devenir presque aphone.) Restez tranquille le temps qu'il retrouve son sang-froid. Ça va, ma petite dame ?

Tom leva la tête et regarda sa sorcière. Elle était recroquevillée sur le sol, paraissant minuscule et vulnérable, son visage mutilé offert aux regards. Elle semblait si fragile, mais Tom savait qu'il ne fallait pas s'y fier, et Jon s'en rendrait compte, lui aussi.

L'homme qu'il clouait au sol de ses griffes s'en était lui aussi rendu compte. Il était mort en sachant qu'elle avait le pouvoir de le tuer.

Tom aurait bien voulu lui laisser ce privilège… mais pas si ça devait causer sa mort à elle. Il avait donc eu la double satisfaction de la sauver et de tuer Kouros. Il se concentra sur son dîner.

— Tom, arrête, intervint Jon. Beurk. Je sais que tu n'as pas faim. Arrête, je te dis.

— Kouros est mort ? demanda la sorcière d'une voix tremblante.

— Ça ne fait aucun doute, la rassura Jon. Écoute, Tom, je sais ce que tu ressens. J'ai voulu lui faire subir ça à maintes reprises ces dernières heures. Mais j'aimerais autant me barrer d'ici avant que ces gamins reviennent alors que je suis toujours ligoté à ce poteau. (Il hésita un instant.) Ta compagne aussi doit s'en aller.

Tom réfléchit un instant, mais il savait que Jon avait raison. Il n'avait plus vraiment faim. Il était temps de ramener sa famille à la maison.

LA DERNIÈRE TOURNÉE
Jim Butcher

Jim Butcher *aime l'escrime, les arts martiaux, la chanson, les mauvais films de science-fiction et les GN. Il habite dans le Missouri avec sa femme, son fils et un chien de garde des plus sauvages. Pour en savoir plus : www.jim-butcher.com (en anglais).*

Moi, je voulais juste boire une bière en paix. Juste une bière après une dure journée de sorcellerie, c'est quand même pas trop demander, si ? Peut-être même un sandwich à la viande pour aller avec. Rien d'extravagant, quoi. Mais quelqu'un (ou un dieu quelconque) n'était pas du même avis.

Situé au sous-sol d'un grand immeuble de bureaux, le pub de McAnnally est un boui-boui tranquille comme il en existe des centaines à Chicago. On descend un escalier avant d'arriver à la porte d'entrée. Une fois à l'intérieur, on arrive au niveau des vieux ventilateurs fatigués et il reste encore une volée de marches depuis le palier pour arriver dans la salle. Des bougies assurent le plus gros de l'éclairage et les boiseries sont faites main. Ces dernières, soigneusement cirées et d'une essence plus sombre que la moyenne, combinées aux chandeliers, confèrent une ambiance de repaire confortable à l'ensemble.

Quand j'ouvris la porte, une odeur me prit aux narines. De la nourriture cramée. Jamais je n'aurais pensé sentir ça ici un jour.

Pour vous donner une idée de la qualité de la cuisine chez Mac d'habitude, mon premier réflexe fut de m'assurer que le bracelet-bouclier à mon poignet gauche était prêt à l'emploi tandis que je sortais mon bâton de combat caché sous mon cache-poussière. J'avançai avec précautions dans la salle, le bâton paré. Il faisait plus sombre que d'habitude et seules quelques bougies brûlaient encore. Les habitués du pub, tous issus de la communauté surnaturelle de Chicago, gisaient çà et là comme des poupées cassées. Une demi-douzaine de personnes étaient allongées sur le sol, les membres tordus dans des positions insolites, comme s'ils s'étaient effondrés en pleine séance d'aérobic. Deux types un peu plus vieux, toujours en train de jouer aux échecs au fond de la salle, étaient étendus en

travers de leur table. Les pièces, dont certaines cassées, s'étaient dispersées autour d'eux, et leur vieille pendule d'échecs avait été broyée. Trois jeunes filles, qui avaient un peu trop regardé Charmed et qui venaient toujours ensemble, formaient une pile inconsciente dans un coin, comme si, prises de terreur, elles s'étaient agrippées l'une à l'autre avant de s'écrouler. Le truc, c'est qu'elles étaient couvertes de taches qui ressemblaient à des gouttes de sang. Au moins, la plupart des victimes respiraient toujours. J'attendis encore un bout de temps, mais rien ne sortit des ténèbres pour me sauter au visage, et je n'éprouvai pas non plus l'envie de tout casser avant de faire une sieste.

— Mac ? appelai-je calmement.

Quelqu'un grogna.

Je filai derrière le comptoir et y découvris le tenancier. Les lèvres éclatées et gonflées, le nez cassé, il s'était pris une bonne dérouillée. Ses deux mains étaient enflées et violacées. Probablement des blessures défensives. La batte de base-ball qu'il gardait derrière le zinc traînait à côté de lui. Elle était pleine de sang. Sûrement le sien.

— Par la cape de Copperfield, murmurai-je. Mac…

Je m'agenouillai près de lui, faisant de mon mieux pour mesurer l'ampleur des dégâts. Je n'avais aucune formation médicale, mais après plusieurs années de Gardien pendant la guerre contre les vampires de la Cour rouge, j'avais vu mon lot de blessures. L'un de ses hématomes à la tête m'inquiétait et il avait des doigts cassés, mais rien dont il ne guérirait pas.

— Que s'est-il passé ? lui demandai-je.

— Sont devenus fous, marmonna-t-il. Violents.

Une de ses coupures à la bouche se rouvrit et du sang frais perla sur sa lèvre.

— Tu m'en diras tant, grimaçai-je.

J'attrapai un chiffon propre sur une étagère et le passai sous l'eau froide. J'entrepris de nettoyer son visage ravagé.

— Ils sont tous inconscients, lui dis-je en essuyant le sang. Mais en vie. On est chez toi. Comment veux-tu qu'on le joue ?

Malgré la douleur, Mac prit le temps de réfléchir avant de répondre.

— Murphy, souffla-t-il enfin.

Je m'en doutais. Appeler les autorités apporterait son lot de questions et d'attention, mais cela signifiait aussi que tout le monde recevrait des soins dans les plus brefs délais. Chez Mac, le client est roi. Mais j'aurais aussi compris qu'il ne veuille pas faire de vagues.

— Je vais l'appeler, murmurai-je.

Les autorités débarquèrent avec un certain entrain. Il était tôt dans la soirée et manifestement nous étions les premiers clients des urgences de nuit.

— Bon sang, lâcha l'inspectrice Karrin Murphy en contemplant la scène depuis l'entrée. Quel boxon !

— N'est-ce pas ? lui répondis-je d'un ton morose.

J'avais l'estomac dans les talons et la langue sèche, mais je me voyais mal taper dans la cuisine de Mac pendant qu'il se faisait recoudre par les ambulanciers.

Murphy poussa un soupir avant de descendre les marches. Elle sortit une lampe torche de son manteau et balaya la salle de son faisceau.

— Bon. Les bagarres de bar, ça arrive, commença-t-elle.

— D'après Mac, ses clients sont devenus fous. Ils ont commencé par se conduire bizarrement, puis ils ont tout cassé.

— Quoi ? Tous ? Au même moment ?

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Faut dire qu'il n'était pas des plus cohérents.

Murphy fronça les sourcils et inspecta la zone, faisant aller et venir méthodiquement le faisceau de sa lampe.

— Tu as pu jeter un coup d'œil aux clients ?

— Plus rien n'avait l'air de les affecter quand je suis arrivé, répondis-je. J'en suis certain. Ils étaient tous inconscients. Ils présentaient de légères blessures. Auto-infligées pour la plupart, si tu veux mon avis. Je crois que ce sont ces nanas qui ont tabassé Mac.

Une ombre passa sur le visage de la policière.

— Tu penses qu'il n'a pas pu se défendre contre elles ?

— Il aurait pu sortir un flingue. Mais il avait sa batte à portée. Il a sûrement essayé d'empêcher quelqu'un de faire une connerie et ça a mal tourné.

— Tu sais ce qui me tracasse ? demanda Murphy. Comment quelque chose de bizarre peut-il arriver à tout le monde en même temps dans un pub ?

Elle s'était arrêtée au fond de la salle. Sa torche éclairait deux bouteilles de bière brune trônant au milieu des pièces d'échecs brisées et des chaises renversées.

— Quelle horreur, dis-je. La bière de Mac au service des ténèbres.

Elle me regarda droit dans les yeux d'un air songeur. Enfin, autant dans les yeux qu'une blonde d'un mètre cinquante à la mine mutine peut le faire avec un magicien dégingandé frôlant les deux mètres dix.

— Je ne plaisante pas, Harry. La bière pourrait contenir quelque chose, non ? Une drogue ? Du poison ? Un truc qui serait plus de ton ressort ?

Je m'appuyai contre le comptoir le temps d'étudier l'hypothèse. Oh, bien sûr, techniquement, ces trois pistes étaient valables. Pas mal de drogues provoquent des comportements psychotiques. Cela dit, il me paraissait difficile d'obtenir cette réaction avec tous les clients du pub et à peu près au même moment. Le poison n'était qu'une drogue qui tuait, ou l'inverse. Si ces gens avaient été empoisonnés, ils couraient peut-être encore un grave danger.

Quand on abordait le côté magique des choses, il y existait des dizaines de moyens pour affecter les clients à travers la bière qu'ils avaient bue. Mais pour ça, il aurait fallu avoir accès à la bibine en question, et Mac la brasse lui-même. D'ailleurs, c'est aussi lui qui la met en bouteilles.

— Peut-être que ce n'est pas la bière, dis-je.

— Tu crois qu'ils ont tous pris le même sandwich à la viande ? La même tournée de frites ? rétorqua-t-elle en secouant la tête. Allons, Dresden. On mange bien, ici, mais ce n'est pas pour ça qu'on y vient.

— Mac ne ferait jamais de mal à qui que ce soit.

— Ah, oui ? rétorqua Murphy d'un ton calme et mesuré. Tu en es bien sûr ? Tu le connais si bien que ça ?

Je balayai lentement la scène du regard.

— Quel est son prénom, Harry ?

— Bon sang, dis-je avant de soupirer. Tu ne peux pas passer ta vie à soupçonner tout le monde.

— Bien sûr que si, répondit-elle avec un léger sourire. C'est mon boulot. Je me dois d'examiner les choses avec objectivité. Rien de personnel et tu le sais.

— Ouais, grommelai-je. Je sais. Mais je sais aussi ce que ça fait d'être soupçonné avec objectivité d'un truc qu'on n'a pas fait. C'est super chiant.

— Alors découvrons ce qui s'est passé, lâcha Murphy les mains levées dans un geste conciliant. Je vais aller parler avec les victimes, pour savoir si quelqu'un se souvient de quelque chose. Toi, tu te charges de la bière.

— D'accord.

Une fois mise en bouteille, Mac transporte sa bière dans des caisses en bois, genre cageots de primeurs, mais en plus solide. Elles n'ont rien de magique ou quoi que ce soit, mais elles résistent à tout et s'empilent parfaitement. Je rentrai chez moi avec un lot et me préparai à l'impact de Mister, mon chat de gouttière. En général, dès que je passe la porte de mon appartement, il se lance dans une attaque suicide contre mes tibias. Mister est énorme et presque tout en muscles. Je vacillai sous l'assaut et les bouteilles tintèrent, mais j'avais l'habitude depuis le temps. Mouse, mon gros diplodochien à poils longs, dormait allongé de tout son long près de la cheminée. Il ouvrit un œil, battit une fois de la queue, puis replongea dans le sommeil.

C'était pas le palais de la motivation, ici. Ça, s'était à lui qu'on avait volé une bière dûment méritée, ça ne serait pas la même musique. Je descendis la caisse directement dans mon laboratoire tout en hélant mon assistante.

— Salut, Molly.

Cette dernière était assise à son petit bureau et concoctait deux potions. Je ne lui avais libéré que trois mètres pour travailler dans le foutoir de mon labo, mais elle parvenait à garder ses fioles propres et rangées, en ayant encore assez de place pour ses livres de latin, son carnet de notes et une canette de Pepsi, la païenne ! Ce jour-là, ses cheveux étaient vert kryptonite avec des pointes argentées. Elle portait un jean

coupé et un tee-shirt avec le symbole de Superman sur le torse. Une vraie bombe.

— Salut, Harry, répondit-elle distraitement.

— On s'habille un peu léger pour un mois de mars, non ?

— Si c'était le cas, tu materais beaucoup plus mes seins, répliqua-t-elle avec un sourire.

Elle me regarda enfin et ses yeux s'illuminèrent.

— Chouette, de la bière !

— Tu es jeune et innocente, dis-je d'un ton sévère en posant la caisse sur une étagère. Pas de bière pour toi.

— Tu te fais des illusions, rétorqua-t-elle en se levant pour prendre une bouteille.

Logique : je venais de le lui défendre. J'observai sa réaction.

Cette gosse est ma disciple, mais elle a un don pour les aspects les plus délicats de la magie. Elle aurait bien du mal à se sortir d'une situation où il faut défourailler, mais quand il est question d'enchantements sophistiqués, elle me dépasse nettement et continue à me distancer. Ça tombait bien, je soupçonnais un travail subtil.

Elle fronça les sourcils presque à la seconde où elle toucha la bouteille.

— C'est… bizarre, murmura-t-elle.

Elle m'adressa un regard interrogateur et je lui désignai la caisse. Elle effleura chaque bouteille.

— Il y a de l'énergie là-dedans. Qu'est-ce que c'est, Harry ?

J'avais une idée assez précise de ce que la bière avait provoqué chez ses consommateurs, mais ça n'avait aucun sens. Pourtant, je n'allais pas le lui révéler. C'aurait été vraiment trop anti-Obi Wan de ma part.

— À toi de me le dire, fis-je avec un léger sourire.

Elle me regarda en plissant les yeux, puis revint à ses potions en murmurant pendant quelques instants avant de les faire chauffer à feu doux. Elle revint vers les bouteilles, en décapsula une et la renifla. Elle fronça un peu plus les sourcils.

— On ne goûte pas, la prévins-je. C'est pas joli joli après.

— Je n'en avais pas l'intention, répondit-elle sur le même ton qu'elle avait employé quand elle étudiait son latin. J'ai l'impression qu'elle est liée à… un focus de contagion.

Je hochai la tête. Elle parlait de contagion magique et non médicale. Un focus de contagion forme un lien entre un corps principal et un petit élément de ce corps après séparation. Un enchanteur pourrait l'utiliser pour envoyer de la magie dans ledit corps, et par extension dans tous les focus plus petits, même s'ils ne sont pas au même endroit. Un peu comme si on cachait un émetteur dans la voiture de quelqu'un pour lui envoyer un missile un peu plus tard.

— Peux-tu me dire ce qu'on peut propager comme type d'enchantement avec ce focus.

Elle fronça les sourcils derechef. Un froncement mignon, d'ailleurs.

— Laisse-moi une minute.

— Le chrono est en marche.

Elle m'envoya paître d'un geste de la main sans même lever les yeux. Je croisai les bras et attendis. Je lui fais tout le temps passer des tests comme ça, et c'est toujours une course contre la montre. Croyez-en mon expérience, les solutions dont on a le plus besoin doivent toujours être trouvées dans les délais les plus brefs. J'essaie de préparer le petit scarabée aux dures réalités de la vie. D'ailleurs, c'était l'un de ses premiers problèmes liés au monde réel, mais elle n'avait pas à le savoir. Tant qu'elle pensait qu'il s'agissait d'un exercice de plus, elle se lancerait dedans sans hésitation. Et avec brio. Je ne voyais aucune raison d'ébranler sa confiance.

Elle marmonna, puis versa un peu de bière dans un vase à bec et l'examina à la lueur d'une bougie spécialement prévue à cet effet. Elle griffonna quelques équations sur son calepin et vingt minutes après elle déclara :

— Ha ha ! Très ingénieux, mais pas encore assez !

— Ah, oui ? répondis-je.

— Pas de fausse modestie, boss, dit-elle. La contagion repose sur une simple compulsion qui incite la victime à boire davantage, mais en réalité, il s'agit d'un canal psychique.

— Sans déconner ? lâchai-je en me penchant sur la caisse.

L'espace d'un instant, Molly me jeta un regard vide d'expression. Elle cligna des yeux puis souffla :

— Tu l'ignorais ?

— J'avais découvert la compulsion, mais elle masquait tout ce qui avait pu être lancé sur la bière, expliquai-je en ramassant la bouteille à moitié vide d'un air dubitatif, je l'ai rapportée parce que tu es plus douée que moi dans ce domaine. Personnellement, ça m'aurait pris des heures. Bon travail.

— Mais… tu ne m'as pas dit que c'était pour de vrai, bredouilla-t-elle abasourdie. Et si je n'avais rien trouvé ? Si je m'étais trompée ?

— T'emballe pas, petit scarabée, lâchai-je en me tournant vers l'escalier. Tu pourrais encore avoir tort.

**

*

Mac avait fini à l'hôpital. Sa gueule ressemblait à un accident ferroviaire. Pour arriver à lui parler, j'avais dû mentir à l'infirmière en prétendant que je travaillais sur l'affaire avec les flics, et en lui montrant vite fait ma carte de consultant.

— Mac, dis-je en m'asseyant à côté de son lit. Comment tu te sens ?

Il me jeta un coup d'œil, de celui qui ne disparaissait pas sous l'hématome.

— Ouais. On m'a dit que tu refusais les antidouleurs. Il hocha faiblement la tête.

Je lui révélai mes découvertes.

— C'est du travail de pro. Plus complexe que tout ce que j'ai pu créer.

Ses dents crissèrent. Il comprenait aussi bien que moi ce que signifiaient deux enchantements complexes liés entre eux. On n'avait pas affaire à un rigolo.

— Trouve-le, gronda-t-il péniblement.

— Tu sais par où je pourrais commencer ?

Il ne répondit pas immédiatement, puis il secoua la tête avant de hasarder :

— Caine ?

Je haussai un sourcil.

— Cette brute tout droit sortie de la Nuit des morts brassants ? Il est dans le coin ?

Il grogna.

— La nuit dernière. À la fermeture. Grande gueule.

Il ferma les yeux. Je me levai et posai la main sur son épaule.

— Repose-toi. Je vais le faire parler.

Mac expira lentement, sombrant peut-être dans l'inconscience avant même la fin de ma phrase.

Je rencontrai Murphy dans le couloir.

— Trois d'entre eux se sont réveillés, annonça-t-elle. Aucun ne se souvient des dernières heures après son arrivée supposée dans le bar.

Je grimaçai.

— C'est ce que je craignais, dis-je avant de lui expliquer le reste.

— Un canal psychique ? s'exclama Murphy. Qu'est-ce que c'est ?

— Ça ressemble à une ligne de courant électrique, sauf qu'on la branche dans l'esprit des gens. Celui qui est à l'autre bout décide de ce qu'il envoie.

Murphy pâlit. Elle avait été la cible de différentes formes d'assaut psychique et en gardait quelques séquelles.

— Qu'est-ce que tu vas faire alors ? Tu vas ensorceler ce truc et remonter jusqu'à sa source ?

— Je n'ose pas, répondis-je en secouant la tête. Tout ce que j'ai pour remonter la piste, c'est la bière elle-même. Si je l'utilise dans un sort, je vais m'ouvrir au canal. C'est comme si je buvais cette saloperie.

Murphy croisa les bras.

— Et si ça arrive, tu ne te souviendras pas de ce que tu as appris, de toute manière.

— C'est ce que je t'ai dit, continuai-je. C'est du travail de pro. Mais j'ai un nom.

— Un coupable ?

— Je suis sûr qu'il est coupable de quelque chose. Il s'appelle Caine. C'est un escroc. Il est gros, idiot, violent et se croit brasseur.

Elle haussa un sourcil.

— Tu as un passif avec ce type ? demanda-t-elle.

— Il y a un an, je suis tombé sur lui pendant une affaire. Ça a dégénéré. Plus pour lui que pour moi. Et c'est pas le grand amour entre Mac et lui.

— C'est un mage ?

— Par les cloches de l'enfer, non !

— Alors qu'est-ce qu'il vient foutre dans l'histoire ?

— On n'a qu'à le lui demander.

Ça ne prit pas longtemps à Murphy pour obtenir l'adresse de Herbert Orson Caine, voleur brutal, violeur et arnaqueur : un appartement minable au sud de Bucktown.

L'inspectrice frappa à la porte mais personne ne répondit.

Heureusement pour nous que c'est un criminel, dit-elle en sortant son portable. J'aurai sûrement un mandat sans trop de problèmes.

— Pour quel motif ? Fortes présomptions de magie noire ?

— Empoisonner des boissons dans un bar ne requiert pas l'usage de la sorcellerie, répliqua-t-elle. C'est un violeur et il n'appartient pas à la pègre, il n'a donc pas accès à un avocat coûteux qui pourrait gueuler et nous ralentir.

— Et si on évitait une perte de temps et d'argent à cette bonne ville de Chicago et qu'on se contentait de jeter un œil ?

— Effraction plus violation de la vie privée.

— Je ne violerai personne, jurai-je. Et je me chargerai aussi de l'effraction.

— Non, répondit-elle.

— Mais…

— Non, Harry, coupa-t-elle d'un ton inflexible en me fusillant du regard.

— Ce genre de gars n'obéit pas aux règles, soupirai-je.

— On ne sait pas encore s'il est impliqué. Je ne vais pas mettre mes principes de côté pour quelqu'un qui n'a peut-être rien à voir dans l'histoire.

J'étais sur le point de lui faire une réponse bien sarcastique quand Caine ouvrit la porte de l'étage et s'engagea dans le couloir. Il nous remarqua et s'immobilisa, avant de repartir dans l'autre sens.

— Caine ! l'interpella Murphy. Police de Chicago !

Il prit ses jambes à son cou.

Bien entendu, Murphy et moi nous y attendions. Nous nous précipitâmes à ses trousses. Il ouvrit la porte à la volée, mais ça aussi je l'avais prévu. Je projetai un éclair de volonté en ramenant la main droite vers mon torse et criai « Forzare ! ». Une force invisible referma la porte au moment où Caine en franchissait le seuil. Elle le frappa assez fort pour le faire rebondir contre le mur du couloir. Murphy avait une meilleure détente que moi. Elle rattrapa Caine à temps pour qu'il tente de lui assener un crochet. Ce naze me fit presque pitié.

La policière esquiva l'attaque et répliqua avec toute la puissance de ses jambes et le poids de son corps pour appuyer le coup. Du tranchant de la main, elle le frappa au menton, lui redressant la tête d'un coup.

Caine était gros et costaud. Il encaissa l'impact avec un grognement avant de frapper encore, un peu hébété. Murphy attrapa son bras et fit pivoter le truand avant de le ramener en avant en faisant levier avec son propre avant-bras. Projeté au sol, Caine atterrit assez lourdement pour faire vibrer le plancher. La policière ajusta rapidement sa prise. Les jambes bien calées contre son adversaire, elle lui tordit le poignet en gardant le bras étiré.

— Voilà qui constitue une agression, susurra-t-elle. Et sur la personne d'un représentant de la loi dans l'exercice de ses fonctions, en plus.

— Salope, grogna Caine. Je vais te casser…

Mais nous ne saurons jamais ce qu'il comptait casser, car Murphy changea très légèrement de position et Caine préféra hurler de douleur.

— Vous voulez quoi ? demanda le malfrat. Lâchez-moi ! J'ai rien fait !

— Oh mais si, répondis-je d'un ton enjoué. Tu as agressé l'inspectrice Murphy. Je l'ai vu de mes propres yeux.

— T'es qu'un minable récidiviste, ajouta la policière. Et avec ça, on arrive au troisième délit. Quand tu sortiras de taule, la première chose que tu devrais faire serait de t'acheter un dentier et un déambulateur.

Le truand proféra un chapelet d'insanités.

— Houlà, dis-je en m'approchant de lui. Quel gâchis. Si seulement il trouvait un moyen d'aider la communauté. Un truc qui prouverait qu'il ne vole pas l'oxygène de quelqu'un d'utile, lui.

— Allez-vous faire foutre ! lâcha Caine. Jamais je vous aide !

Murphy appuya un peu plus sur son bras pour lui clouer le bec.

— Que s'est-il passé avec la bière de McAnnally ? demanda-t-elle très poliment.

Nouvelle série de jurons.

— Je suis sûre que ce n'est pas ça, l'interrompit la policière. Et je suis tout aussi certaine que tu peux faire mieux.

— Va sucer un couteau, salope de flic !

— Salope d'inspectrice, rectifia Murphy. Comme tu veux, crétin. Je suis sûr que tu as encore plein de fans en prison.

Mais elle fronçait les sourcils en disant cela. Les truands comme Caine se déballonnaient toujours pour éviter une lourde peine. Ils ne s'amusaient jamais à résister pour faire chier en risquant de passer le reste de leur vie derrière des barreaux. Sauf si l'alternative les terrifiait encore plus. Quelqu'un ou, oserais-je le dire, quelque chose terrifiait Caine. OK. Dans ce cas, on peut être plusieurs à jouer à ce petit jeu. Du sang perlait aux commissures des lèvres du malfrat. Il avait dû se mordre la langue quand Murphy l'avait frappé.

Je sortis un mouchoir blanc de ma poche, me baissai, et dans le même mouvement je le passai sur la bouche de Caine.

— C'est quoi ça ? dit-il, ou un truc comme ça. Qu'est-ce que tu fais ?

— Ne t'inquiète pas. C'est sans danger… Pour l'instant.

Je m'éloignai un peu, le mouchoir toujours en main, avant de m'agenouiller et de tracer un cercle autour de moi avec une des craies qui ne me quittaient jamais. Caine lutta faiblement contre Murphy, mais elle le plaqua de nouveau au sol.

— Couché ! dit-elle. Ou je te déboîte l'épaule.

— Te gêne pas, intervins-je en faisant mine d'inspecter le truand. Il ne vivra pas assez longtemps pour s'en préoccuper.

Je jetai un coup d'œil au malfrat avant d'ajouter :

— On a de la bedaine à ce que je vois. Je parie que tu manges bien gras, hein.

— Caine ?

— Que… Qu'est-ce que tu fabriques ? bredouilla-t-il.

— Une crise cardiaque ne surprendra personne, répondis-je. Murph, prépare-toi à reculer quand les spasmes commenceront.

Je fermai le cercle et y ajoutai quelques étincelles par la même occasion. Comme la plupart des effets spéciaux de ce genre, c'était de l'énergie gâchée, mais cela fit grande impression sur Caine.

— Bon Dieu ! couina ce dernier. Attends !

— Pas le temps, répliquai-je. Je dois lancer le sort avant que le sang sèche. Arrête de faire l'enfant, Caine. Elle t'a donné ta chance.

Je levai une main au-dessus du mouchoir taché.

— Allons-y…

— Je peux pas parler ! pleurnicha-t-il. Si je balance, elle le saura !

— Qui ? demanda Murphy en lui tordant un peu plus le bras.

— J'peux pas ! Je l'jure ! Arrête, Dresden ! C'est pas ma faute. Ils avaient besoin de pierres de sang et j'étais le seul de tout Chicago à avoir du matos assez pur ! Tout ce que je voulais, c'était lui faire ravaler son sourire, à ce fumier !

Je le dévisageai froidement, un rictus de haine déformant ma bouche.

— Pour l'instant, tu ne me dis rien qui m'incite à te garder en vie.

— Je peux pas, gémit-il. Elle le saurai.

Je le fusillai du regard tout en levant le bras d'un geste lent et ultra théâtral.

— Intimidatus Connarus Maximus ! tonnai-je d'une voix bien grave en accentuant les voyelles longues.

— Decker ! hurla Caine. C'est Decker qui a arrangé l'affaire ! Je baissai le bras et relevai la tête.

— Decker ? Ce crétin ?

Murphy ne me quittait plus des yeux, sans pour autant négliger son adversaire. Pourtant, je devinai qu'elle mourait d'envie de le lâcher.

— Laisse-le partir, dis-je en haussant les épaules.

Elle ne se fit pas prier et le truand sanglotant rampa autant qu'il courut vers les escaliers. À en croire le bruit qu'il fit, il avait trébuché et dévalé la première volée de marches.

L'odeur d'urine me monta au nez et mes narines frémirent.

— Haaa, le parfum de la vérité.

Murphy se frotta les mains sur son jean comme pour se débarrasser de quelque chose de gras.

— Bon sang, Harry.

— Quoi ? C'est toi qui ne voulais pas forcer sa porte.

— Je ne voulais pas non plus que tu lui colles un flingue sur la tempe. Tu ne l'aurais quand même pas…

— Tué ? continuai-je en rompant le cercle avant de me relever. Ouais. En le voyant comme ça sous mon nez ? Sûrement.

— Bon Dieu, souffla-t-elle en frissonnant.

Je m'approchai d'elle pour lui prendre le bras.

— Mais bien sûr que non, dis-je. Jamais. Et tu le sais, Karrin.

Elle me regarda avec une expression indéchiffrable.

— Tu as très bien joué ton rôle dans ce cas. Beaucoup s'y seraient trompés. Ça avait l'air si…

— Naturel.

— Oui.

Ses mains effleurèrent les miennes.

— Bon, on a une piste maintenant, n'est-ce pas ?

— On a un nom, répondis-je en chassant quelques mauvais souvenirs.

**

*

Murphy et moi zigzaguâmes entre un présentoir de champignons sur la droite, l'aquarium plein de tritons (avec une pancarte « Arrachez-vous vos putain d'yeux ») à gauche et la grande armoire de médicaments presque légaux juste devant nous.

Decker ressemblait à un vieux crapaud rabougri. Il n'était pas gros, mais sa peau semblait pendre, sûrement un héritage

d'une jeunesse bien nourrie et d'une vie passée à dormir dans les solariums. Avec sa mise impeccable et ses cheveux d'un noir de jais striés d'argent pour faire classe, on aurait dit une carrosserie de Rolls sur un châssis de Fiat Punto. Ses yeux semblables à deux petites billes noires n'exprimaient aucune chaleur. Dès qu'il me vit, il s'humecta les lèvres avec nervosité.

— Salut, Burt, dis-je.

Il y avait peu de clients mais tous semblaient plutôt louches. Murphy brandit son insigne et déclara :

— Nous avons quelques questions.

Elle aurait aussi bien pu crier « au feu ». Le magasin se vida aussitôt. Murphy fureta du côté d'un rayon de DVD porno d'occasion, le manteau juste assez lâche pour laisser entrevoir son holster d'épaule. Elle prit un DVD et l'examina avant de le laisser tomber.

— Bon sang, je déteste les marchands de merde dans son genre, grommela-t-elle.

— Ho, qui casse, paie ! couina Burt.

— Ouais, c'est ça, répondit Murphy.

Avec un grand sourire, je m'approchai du comptoir et m'y appuyai, bras croisés. J'envahissais son espace vital.

Les vapeurs de son eau de Cologne auraient fait fondre une balle en plein vol.

— Burt, fis-je, fais-toi une faveur, d'accord ? Dis-moi tout ce que tu sais sur Caine.

Decker se tétanisa et son regard devint fixe. On aurait dit un reptile.

— Caine ? souffla-t-il.

Mon sourire s'élargit.

— Un gars baraqué, les cheveux ébouriffés, un peu zonard, avec de la pisse qui lui coule le long de la jambe. Il a conclu une affaire avec une femme pour des pierres de sang et tu l'as aidé.

Murphy s'était arrêté devant un présentoir contenant ce qui ressemblait à des géodes de quartz fumé. Les cristaux presque noirs veinés de violet étaient étiquetés à quelques centaines de dollars de trop.

— Je ne parle pas de mes clients, répondit Decker. C'est mauvais pour les affaires.

— Burt, on sait que tu as trempé là-dedans, dis-je en regardant Murphy.

Elle me dévisagea pendant quelques secondes avant de soupirer, puis renversa une des géodes qui éclata en touchant le sol.

Decker grimaça et fit mine de se plaindre avant de se raviser et de garder le silence.

— Tu sais ce qui est mauvais pour les affaires ? continuai-je. Un grand type en cape grise qui traîne dans ta minable supérette de sorcellerie. Si tes clients pensent que la Confrérie s'y intéresse, que va devenir ton magasin d'après toi ?

Toujours impassible, Decker me regarda fixement de ses yeux de batracien.

— Oh, pardon, lâcha Murphy en envoyant valser une deuxième géode.

— Des gens ont fini à l'hôpital, ajoutai-je. Mac en fait partie. On l'a roué de coups sur un territoire déclaré neutre en vertu des accords de la Cour sombre.

La lèvre supérieure de Decker se retroussa, trahissant sa surprise. Je sortis mon bâton de combat de mon cache-poussière et y canalisai une once de volonté. Les runes gravées dans le bois se mirent à briller d'une douce lueur orangée et une odeur de fumée monta dans l'air.

— Oui, poursuivis-je. Tu n'as sûrement pas envie de payer ce genre d'ardoise.

— Burt.

Une autre géode s'écrasa au sol et Murphy déclara :

— Et c'est moi, le bon flic. T'imagines ?

— D'accord, soupira Decker. Bon sang, calmez-vous. Je vais parler, mais ça ne va pas vous plaire.

— Je gère mal la déception, dis-je en tapotant son comptoir du bout de mon bâton rougeoyant pour accentuer mes paroles. Vraiment mal.

Burt frémit en remarquant la tache noire brûlée sur le bois.

— La nana cherchait des pierres de sang. Moi, tout ce que j'avais, c'était cette merde venue de Trou-du-Cul sur Mer. Elle m'a balancé qu'elle voulait du vrai et elle m'a cassé les couilles

jusqu'à ce que je lui dise que j'avais vendu mon dernier lot à Caine.

— Une femme t'énerve, gronda Murphy, et tu l'envoies faire affaire avec un violeur notoire.

Decker tourna ses yeux globuleux vers elle.

— Comment sais-tu où habite Caine ? dis-je.

— Il a une carte de réduction ici. Il a rempli le formulaire. Je considérai les DVD porno puis la pharmacopée.

— Mouais, admettons. Qu'est-ce qu'il fabrique avec des pierres de sang ?

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? C'est du commerce, point.

— Comment a-t-elle payé ?

— Tu trouves que je ressemble à une caméra de sécurité ?

— Tu ressembles à un complice dans une affaire de magie noire, rétorquai-je.

— Merde, répondit-il avec un léger sourire. Je n'ai rien à voir avec ça. J'ai rien fait. Vous ne pouvez rien prouver !

Murphy foudroya Decker du regard avant de sortir nonchalamment du magasin. J'adressai mon plus beau sourire au boutiquier.

— C'est l'avantage quand on travaille avec les Gardiens. On n'a pas besoin de preuves, juste d'une excuse.

Decker me dévisagea et déglutit. Comme un crapaud.

— Elle a payé par carte, dis-je à Murphy en sortant de la boutique. Elle s'appelle Méditrine Bassaride.

Murphy sourcilla devant mon expression troublée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle.

— Tu m'as déjà vu payer par carte ?

— Non. Je m'étais dit qu'aucune banque ne voulait t'en délivrer une.

— Arrête, Murph. On est aux États-Unis, ici. Nan, je n'ai pas de Carte bleue parce que la bande magnétique me claque dans les doigts au bout de quelques heures.

— Comme tout ce qui contient de l'électronique. Et donc ?

— Donc si Mlle Bassaride a foutu la trouille de sa vie à Caine rien que par magie…

— Comment peut-elle utiliser une carte de crédit ? percuta la policière.

— Parce qu'elle n'est certainement pas humaine, répondis-je. Les non-humains peuvent balancer toute la sauce qu'ils veulent sans rien bousiller s'ils le désirent. Ça explique aussi pourquoi, alors qu'on l'a envoyée chez Caine pour prendre une leçon, c'est l'autre brute qui en est sortie morte de peur.

Murphy lâcha un mot bien impoli.

— Mais si elle a une carte bancaire, elle est dans le système, dit-elle.

— D'une manière ou d'une autre, oui. Ça te prendra combien de temps pour trouver quelque chose ?

— On verra bien, répondit-elle en haussant les épaules. Tu as un signalement ?

— Les cheveux tellement noirs qu'ils ont des reflets bleus, les yeux verts, les jambes longues et une belle paire de nibards.

Elle me regarda en plissant les yeux.

— Je ne fais que répéter, ajoutai-je d'un ton vertueux.

Je savais qu'elle luttait pour retenir un sourire.

— Et que vas-tu faire, toi ? demanda-t-elle.

— Je retourne chez Mac. Il m'a prêté ses clefs.

— Il était conscient quand il l'a fait ? dit-elle d'un air soupçonneux.

— Enfin, Murphy, répondis-je d'un ton outré en posant une main sur mon cœur comme si j'étais blessé. C'est un ami.

**

*

D'un geste ponctué d'un mot, j'allumai quelques bougies et inspectai le pub. Le chaos régnait en salle. Des chaises renversées, une salière éclatée au contenu répandu sur le sol. Si aucune des chaises n'était cassée, il n'en allait pas de même pour le sous-verre broyé gisant près de la porte et portant la mention « Zone neutre en vertu du concordat ». Détail intéressant s'il en est.

Les réfrigérateurs et le fourneau se trouvaient derrière le comptoir. Tout y était d'une propreté d'hôpital, à part le four sale et de la vaisselle dans l'évier. Rien qui ressemblait à un indice.

Fronçant les sourcils, je me dirigeai vers l'évier. Je contemplai les assiettes, puis me tournai et inspectai les placards sous le bar où il ne restait que deux caisses de bière. J'ouvris un des réfrigérateurs. De la nourriture. Mon estomac gronda. Il y avait de la viande froide. Je me fis un sandwich que je mâchonnai en réfléchissant et en parcourant la salle du regard. Je ne réfléchis à rien de constructif. Je lavai la vaisselle, le front plissé, en conjurant une véritable tempête de réflexion sous mon crâne. À dire vrai, j'en étais à peine à la bruine, qu'une idée me vint.

Il ne restait vraiment plus beaucoup de bière sous le comptoir.

J'y réfléchis en finissant la plonge. Il n'y en avait pas non plus une montagne hier, non. J'avais emporté chez moi une caisse à moitié entamée. Les deux autres étaient toujours là où je les avais laissées. Mais en général, Mac en gardait une quantité industrielle dans ses placards.

Comment pouvait-il n'en rester que deux ?

Je me dirigeai vers l'extrémité du comptoir. Quelque chose me titillait, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Mac avait installé un petit bureau dans l'arrière-salle. Une table, une chaise en bois et quelques classeurs métalliques. Ses licences de restauration et de débit de boisson étaient affichées juste au-dessus. Je m'assis derrière la table et ouvris les classeurs. Je farfouillai dans les livres de comptes et les archives. Le top de l'indiscrétion, je sais, mais il fallait que je découvre ce qui se tramait avant que la situation empire.

Et la lumière fut. La situation qui empire. Qu'un médiocre magicien mortel, rongé par la cupidité et la rancune ou toute autre motivation classique, détruise le pub, ça reste crédible. Les gens peuvent déployer des trésors de mesquinerie. Mais avec les non-humains, là, c'est une autre histoire. Le fait que cette Bassaride possède une carte bancaire prouve qu'elle est méthodique. Ben oui, ça ne s'invoque pas comme par magie. Elle avait pris le temps de se créer une identité. Ce genre d'organisation trahissait un plan, un objectif précis. Bousiller un bar de Chicago, qu'il soit en zone neutre ou pas, n'avait rien à voir avec les buts que se fixent les créatures de l'Outremonde

quand elles s'introduisent incognito dans la société humaine. Quelque chose de plus gros se préparait. Le pub de Mac n'était qu'un hors-d'œuvre pour Bassaride. Ou peut-être un tremplin.

Mac n'est pas magicien, mais il est futé. Il faut plus qu'une arnaque de bas étage pour toucher à sa bière en sa présence. De plus, je suis sûr qu'il a trouvé une combine pour savoir si quelqu'un s'est introduit chez lui en son absence. Donc, pour atteindre la bière, il faut une diversion. Comme Caine si ça se trouve.

Il semblait clair que le truand avait conclu un marché avec Bassaride. Je supposai qu'il s'agissait d'échanger les pierres de sang contre les emmerdements de Mac. Ainsi, elle devait pourrir la journée du tenancier et recevoir les pierres en échange. Fin de l'histoire. Du travail propre et soigné.

Sauf que ça n'avait pas beaucoup de sens. Il n'est pas si difficile de se procurer des pierres de sang. Pourquoi quelqu'un maîtrisant une magie de première classe ferait une faveur à Caine pour en obtenir ?

Pour faire porter le chapeau au malfrat et égarer quiconque tenterait de remonter la piste Bassaride. Et si cette nana avait choisi un type avec une dent contre Mac pour que je me lance après lui pendant qu'elle… faisait ce qu'elle avait prévu de faire avec le reste de la bière ? Où que ce soit.

Je mis une heure et demie pour trouver quelque chose dans les dossiers de Mac. Cela commença par un bouquin. Un livre très ancien avec une reliure de cuir brut. Un journal, manifestement, rédigé dans un genre de code. Intéressant aussi, mais certainement sans rapport avec notre affaire. Ensuite, ce fut un reçu, pour une putain de somme, accompagné d'une liste détaillée des produits vendus. De la bière. Toutes les variétés savoureuses brassées par Mac. Quelqu'un chez Worldclass Limited avait craché un sacré tas de pognon pour son stock. Je chopai le téléphone et appelai Murphy.

— Qui a acheté la bière maléfique ? demanda-t-elle.

— Ce n'est pas la bière, la coupable. Elle aussi n'est qu'une victime. Et le nom de cette compagnie ne me dit rien. Worldclass Limited ?

Un bruit de clavier en fond sonore. Murphy cherchait sur Internet.

— Des traiteurs, dit-elle. Du haut de gamme. J'imaginai le désastre qui pourrait s'abattre sur un mariage ou une bar mitzvah et frissonnai.

— Par les cloches de l'enfer, murmurai-je. On doit savoir où elle a atterri.

— C'que vous êtes fort, Holmes, répondit Murphy du même ton que j'aurais utilisé pour dire « oh ! ».

— Oui, bon, pardon. Qu'est-ce que tu as trouvé sur Bassaride ?

— Presque rien. Il me faut encore quelques heures pour obtenir les informations relatives à sa carte de crédit.

— Pas le temps. Les flics ne l'inquiètent pas. Qui que ce soit, elle a tout organisé pour éviter que les gens comme moi retrouvent sa trace.

— Rien que ça, ta majesté ? grogna Murphy. Je te rappelle tout de suite.

Ce qu'elle fit.

— Impossible de joindre les traiteurs, m'informa-t-elle. Ils servent les loges privées du stade où jouent les Bulls.

Je fonçai au stade.

Murphy aurait pu souffler dans son sifflet pour rameuter l'artillerie lourde, mais elle s'était abstenue. Des flics en uniforme déjà sur les lieux auraient été les premiers à intervenir et à tomber sur Bassaride. Quelle que soit sa nature, c'était un trop gros morceau pour eux. Au mieux, elle détalerait. Au pire, elle tuerait un des flics. C'est pourquoi Murphy et moi nous dépêchâmes pour arriver là-bas et coincer la méchante avant qu'elle ouvre le feu, si on peut dire, sur la police de Chicago.

Il ne restait plus qu'une demi-heure avant le match et les rues étaient bondées. Je me garai devant une borne d'incendie et courus les huit cents derniers mètres pour arriver au stade dans lequel des milliers de personnes s'engouffraient déjà. En route, je raclai mes fonds de poches et achetai un billet à un vendeur de rue pour un prix délirant. Des millions de fans des Bulls me crucifièrent du regard tandis que je les bousculais et me faufilais pour entrer le plus vite possible. Une fois à

l'intérieur, je me précipitai dans l'enceinte du bas. Elle faisait tout le tour du bâtiment et abritait des stands de boisson, de nourriture mais aussi des toilettes et les entrées des gradins. C'était la zone la plus encombrée pour le moment. On y trouvait aussi les accès à l'étage des loges privées les plus chères. Je commençai par les premières sur lesquelles je tombai et frappai aux portes verrouillées. Personne ne répondit dans la première série, mais une blonde dans un tailleur grand luxe exagérément décolleté ouvrit la suivante. Manifestement, elle attendait quelqu'un d'autre.

— Qui êtes-vous ? balbutia-t-elle.

Je lui agitai ma superbe carte plastifiée de consultant sous le nez, mais trop vite pour qu'elle puisse lire quoi que ce soit.

— Département des Alcools, du Tabac et des Armes à Feu, m'dame, répondis-je de mon ton le plus officiel, c'est-à-dire celui de d'habitude mais en plus grave et plus pompeux, comme je l'ai entendu chez plein de types du gouvernement. On nous a signalé de la bière frelatée. Je dois inspecter votre bar pour voir si le lot incriminé est présent.

— Oh, bien sûr, dit-elle en reculant.

Son langage corporel révéla une coopération immédiate. Je la cataloguai instantanément comme l'hôtesse de quelqu'un, ou un truc comme ça. J'entrai dans la pièce et filai vers le bar, furetant parmi les bouteilles et ouvrant les placards jusqu'à ce que je tombe sur onze bouteilles brunes fermées par des capsules simplement ornées d'un « M » imprimé sur le métal. La marque de Mac. Je me retournai pour découvrir la blonde avec la douzième bouteille à moitié vide dans sa main tremblante. Ses yeux étaient légèrement vitreux.

— Heu, vais-je avoir des problèmes ? bredouilla-t-elle.

— Moi, peut-être. Je lui pris calmement la bière et la rangeai avec les autres.

— Avez-vous l'impression d'être malade ou je ne sais quoi ? demandai-je en me dirigeant vers la porte au cas où elle me sauterait dessus avec une batte de base-ball.

Elle secoua la tête en respirant un peu plus vite. Ses ongles manucures couraient le long du col en V de son chemisier. Elle s'empourpra.

— Enfin… Je veux dire, j'ai hâte de voir… le match.

— C'est cela, oui, dis-je, tous mes sens en alerte. Soudain, son regard s'embrasa et devint très direct.

Je ne sais pas vraiment ce que c'est, mais tout à coup, elle irradia de cette énergie propre aux femmes qui n'a rien à voir avec la magie mais reste l'un de ses principaux composants. J'eus l'impression que la température de la pièce était montée d'une dizaine de degrés.

— Peut-être que vous devriez m'examiner, monsieur, ronronna-t-elle. Aussitôt, j'eus une tout autre idée de ce contre quoi Mac avait dû se défendre avec une batte de base-ball.

Et ça s'était mal terminé pour lui.

Par les cloches de l'enfer, et dire que je croyais savoir à quoi on avait affaire.

— Quelle bonne idée, répondis-je. Restez ici et mettez-vous à l'aise. Je vais aller chercher un truc sympa. Je reviens dans deux secondes.

— Très bien, roucoula-t-elle. Dépêchez-vous. Sa veste de tailleur glissa au sol.

Je lui adressai un sourire que j'espérai suffisamment libidineux et sortis. Je fermai la porte, examinai le chambranle et concentrai ma volonté dans la paume de ma main droite. Je fixai mon attention sur un angle de la porte et murmurai « Forzare ».

Le métal grinça tandis que le battant se tordait dans l'encadrement. Avec un peu de chance, il faudrait bien une heure ou deux à des types équipés de barres à mine pour la débloquer. En espérant que d'ici là miss Bonnasse se serait évanouie avant de se blesser elle-même.

Il me fallut essayer encore trois portes avant de trouver un membre de l'équipe Worldclass Limited : un jeune homme en pantalon noir, chemise blanche et nœud papillon noir qui me demanda s'il pouvait m'aider. Je lui refis le coup de la carte professionnelle.

— On nous a informés qu'un brasseur indépendant vous aurait fourni un lot de bière frelatée pour le spectacle. La police de Chicago arrive, mais en attendant il faut que votre entreprise

récupère les bouteilles avant que quelqu'un d'autre s'empoisonne avec.

— C'est pas plutôt le Bureau ? rétorqua-t-il en fronçant les sourcils.

— Pardon ?

— Vous avez dit Département des Alcools, du Tabac et des Armes à Feu. C'est Bureau.

Par le slip de Gandalf, pourquoi faut-il que je tombe sur un type qui réfléchit maintenant ?

— Je peux revoir votre carte ?

— Écoute, mec. Tu as reçu un lot de bières pourries. Si tu ne le récupères pas, des gens vont tomber malades. Tu comprends ? Les flics vont débarquer, mais si les gens commencent à boire avant, tout le monde va trinquer. Il fronça les sourcils derechef.

— Il vaut mieux prévenir que guérir, non ? ajoutai-je.

Manifestement, sa capacité à réfléchir ne dépassait pas le niveau des questions stupides posées à des magiciens bien intentionnés.

— Écoutez, heu, vous devriez vraiment voir ça avec ma supérieure.

— Alors conduisez-moi à elle, répondis-je. Et vite.

Le traiteur manquait peut-être de confiance en lui, mais il n'était pas lent. Nous traversâmes la foule grandissante pour aboutir dans une pièce convertie en réserve par la compagnie. Beaucoup de gens en chemise blanche allaient et venaient, les bras chargés de boîtes de biscuits apéritifs, de paquets de fromage ou de bouteilles de vin et j'en passe. Dans un coin, une dizaine de caisses vides venant de chez Mac étaient empilées les unes sur les autres. Mon guide m'emmena auprès d'une femme en tenue de traiteur, qui semblait surchargée de travail. L'air agacé, elle l'écouta et l'interrompit à la moitié de son explication :

— Je sais, je sais, lâcha-t-elle. Écoutez, je vais vous répéter ce que j'ai dit à l'inspectrice Murphy. Un agent de l'hygiène est déjà ici et ils sont en train de vérifier tout ça. Je ne vais certainement pas perdre mon contrat avec le stade pour une psychose sans fondement.

— Vous avez déjà parlé avec Murphy ? demandai-je.

— Il y a cinq minutes environ. Je l'ai envoyée auprès de la femme de la mairie. Dans la section du milieu de terrain.

— Une grande femme ? continuai-je en sentant un nœud tordre mon estomac. Des cheveux très noirs ? Heu, plutôt dans le genre qui a du monde au balcon ?

— Je vois que vous la connaissez, grogna la traiteur en chef en fronçant les sourcils. Écoutez, j'ai du boulot…

— Oui, bien sûr. Merci.

Je remontai le couloir et courus vers les loges face au milieu de terrain. Je sortis mon bâton de combat au passage. Pourvu que j'arrive à temps pour aider Murphy. Il y a quelques années, j'ai donné un double des clés de mon appartement à Murphy. Enfin, d'une certaine manière. Il s'agit d'une petite amulette qui lui permet de traverser les glyphes protégeant l'endroit. Je n'avais pas jugé utile de lui préciser l'autre fonction de l'objet : je voulais qu'elle possède une babiole m'appartenant, quelque chose que je pourrais utiliser, le cas échéant, pour la localiser. Rien que l'idée l'aurait outrée.

Un arrêt rapide dans les toilettes pour hommes, un cercle tracé à la craie sur le sol, une incantation et j'étais sur sa piste. Dans ma hâte, je dépassai la pièce où elle se trouvait avant que le sortilège m'indique sa position précise et je fis machine arrière. Devant la porte, j'hésitai à la projeter hors de ses gonds. On dira ce qu'on voudra, mais les entrées fracassantes ont du bon.

Oui, enfin on ne pouvait pas non plus en dire autant quand on les faisait au beau milieu d'une zone pleine de gens dont le nombre enflait de minute en minute. J'allais sûrement pulvériser la baie vitrée de la pièce, risquant ainsi de blesser les gens dans les gradins situés en dessous. Je tournai la poignée, juste par acquit de conscience et… La porte s'ouvrit.

J'étais écœuré. J'aurais largement préféré une entrée fracassante. J'entrai dans la loge et découvris une pièce luxueuse, la totale, avec une épaisse moquette foncée, des canapés en cuir, un bar qui n'aurait rien à envier aux meilleurs pubs, un buffet et deux femmes qui s'embrassaient sur un confident, ce double fauteuil si pratique avec sa forme de « S ».

Je refermai la porte derrière moi et elles levèrent la tête. Dire que Murphy affichait une expression lointaine serait un doux euphémisme. Les pupilles de ses yeux vitreux étaient tellement dilatées qu'on n'en distinguait presque plus le bleu, et ses lèvres étaient un peu gonflées d'avoir tant embrassé. Quand elle me vit, un sourire sensuel illumina lentement son visage.

— Harry, te voilà enfin.

L'autre femme m'adressa le même sourire mais sa bouche pulpeuse gardait un côté plus carnassier. Ses cheveux lui arrivaient aux épaules. Ils étaient si noirs qu'ils jetaient des reflets bleutés. Ses yeux vert mordoré brillaient de détermination. Elle portait un tailleur gris, sans la veste, et son chemisier était plus que déboutonné, sinon indécent. Autrement, elle était fidèle à la description de Burt Decker : magnifique et sculpturale.

— Voici donc Harry Dresden, dit-elle d'une voix rauque.

— Exact, souffla Murphy en chuintant ses mots comme si elle était saoule. Harry et son bâton.

Elle émit un petit rire bête.

— Comprenez-moi bien, bon Dieu ! Elle a rigolé bêtement.

— J'aime son style, reprit la brune. Fort. Intelligent.

— Ouais, gloussa la policière. Ça fait longtemps que j'en ai envie. De lui et de son bâton.

— Que lui avez-vous fait ? grognai-je en pointant le fameux bâton sur Méditrine Bassaride.

— Moi ? Rien.

— Pour l'instant, ajouta Murphy en rougissant.

La femme éclata d'un rire rauque en jouant avec les cheveux de mon amie.

— Chaque chose en son temps, susurra-t-elle. Pour l'instant, elle a seulement partagé l'étreinte des dieux, mage.

— J'allais même te casser la gueule pour ça, coupa Murphy.

Elle regarda autour d'elle et je remarquai une lampe cassée sur le sol, à côté d'un guéridon renversé sur lequel elle devait être posée à l'origine. Des traces de lutte.

— Mais je me sens si bien maintenant, reprit-elle en braquant son regard incandescent sur moi. Harry. Viens t'asseoir avec nous.

— N'hésitez pas. On va s'amuser, chuchota la brune en brandissant une bouteille de la cuvée de Mac. Venez boire avec nous.

Moi, tout ce que je voulais, c'était une bière, bordel de myrrhes.

Mais ce n'est pas ce à quoi je pensais. Ça n'allait pas. Je me répétai fermement que ça n'allait pas. Même si, ne me demandez pas comment, Karrin parvenait à donner des airs de lingerie fine à son holster d'épaule.

Ou peut-être que ça venait de moi.

— Méditrine était la déesse romaine du vin, dis-je. Et Bassaride est l'autre nom des servantes de Dionysos, poursuivis-je en désignant la bière dans sa main. Je croyais que les ménades étaient des bourgeoises de vignes.

Sa bouche se fendit d'un grand sourire qui semblait sincère. Ses dents étaient très blanches.

— Qu'importe le flacon, tant que l'on communie avec l'esprit du dieu, mortel.

— Voilà où aboutit le canal psychique, répondis-je. À Dionysos. Au dieu de la fête et de la violence extatique.

— Bien sûr, répondit la ménade. Les mortels ont oublié le véritable pouvoir du dieu. Il est temps de leur rafraîchir la mémoire.

— Si vous voulez trafiquer les boissons, pourquoi ne pas commencer par la grande brasserie du stade ? Vous auriez affecté beaucoup plus de monde.

— De la bière brassée dans des chaudrons grands comme des maisons puis servie froide, cracha-t-elle. Ce breuvage n'a pas d'âme. Il n'est même pas digne de s'appeler ainsi.

— J'ai compris ! Vous êtes une bourgeoise de brasserie.

Son sourire ne faiblit pas et elle planta ses magnifiques yeux verts dans les miens.

— Il me fallait de la qualité. Une base créée avec amour et fierté par un véritable artisan.

Ce qui tient debout en fait, du moins sur le plan technique. Il faut beaucoup d'éléments pour pratiquer la magie, et l'émotion en fait partie. Quand on commence à fabriquer un produit en masse, la nature même du procédé élimine le sentiment

d'attachement personnel que l'on développe quand on crée quelque chose de ses propres mains. Du point de vue des ménades, ça signifie que la bière de grande consommation n'offre aucune base solide pour qu'elles puissent y glisser leur compulsion très élaborée.

En revanche, la production de Mac correspondait parfaitement à la définition de la fierté, de la véritable satisfaction personnelle, et non à la suffisance du porte-parole d'une grande enseigne qui atteint ses quotas.

— Pourquoi ? demandai-je. Pourquoi faire ça ?

— Je suis loin d'être seule dans cette entreprise, mage. De plus, c'est ma nature. Je fronçai les sourcils, inclinant légèrement la tête en signe d'incompréhension.

— Les mortels ont oublié les dieux, expliqua-t-elle avec une note de colère dans la voix. Ils pensent que le Dieu blanc a chassé les autres. Mais ils sont toujours là ! Nous sommes là. Moi aussi, on m'a adorée par le passé, petit homme.

— Alors je ne sais pas si vous le savez, mais la plupart d'entre nous s'en foutent éperdument. Depuis le temps, vous n'êtes plus les seuls sur le marché des pluies d'éclairs.

Elle gronda, ses yeux étincelant de plus belle.

— En effet. Nous sommes partis en vous laissant en charge du monde. Et que s'est-il passé ? En deux mille ans, vous avez empoisonné et violé Terra-Mater qui vous a donné la vie. Vous avez abattu les forêts, souillé l'air et obscurci jusqu'au char d'Apollon lui-même avec les fumées puantes de vos forges.

— Et déclencher une émeute pendant un match des Bulls va tout changer parce que… ?

— Mes sœurs s'occupent des matchs de football américain depuis des années, railla-t-elle en découvrant des canines acérées. Nous ne faisons que nous diversifier.

Elle but une rasade en s'assurant que je remarquais bien ses lèvres entourant le goulot.

— La modération. C'est écœurant, reprit-elle. Nous aurions dû étrangler Aristote dans son berceau. L'alcoolisme… Qualifier un dieu de maladie. Il est temps de vous donner une leçon.

Un nouveau rictus dévoila ses dents. Murphy frissonna puis la colère déforma son visage. Elle me fusilla du regard.

— Fais honneur au dieu, mage, grogna la ménade. Bois, ou je te présenterai à Panthée et Orphée.

Des Grecs. Tous deux déchiquetés par les ménades et leurs compagnes lors d'orgies de violence extatiques.

Les joues rouges, la policière respirait de plus en plus vite à présent et elle suait. Ses yeux brûlants de désir et de rage restaient braqués sur moi. Mon sens d'araignée me démangea.

— OK. Je vais vous faire une contre-proposition, dis-je calmement. Levez l'enchantement lancé sur la bière et quittez ma ville tout de suite ou je vous renvoie par colis de deux kilos à destination de la mer Égée.

— Si tu ne veux pas honorer le dieu de ton vivant, répondit Méditrine. Tu le feras dans la mort.

Elle fit un geste de la main et Murphy se jeta sur moi en poussant un cri de fureur absolue.

Je pris mes jambes à mon cou.

Attention, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. J'ai affronté mon lot de monstruosités hurlantes, dans la vie. Bon d'accord, aucune n'était petite, blonde et encore plus belle à force d'embrasser ce qu'on pourrait appeler une véritable déesse. Quoi qu'il en soit, je n'avais pas l'embarras du choix. Manifestement, mon amie n'était pas dans son état normal. Mon bâton de combat était prêt à tirer, mais je ne voulais pas la tuer. Je ne voulais pas non plus me risquer au corps à corps. Murphy est une artiste martiale confirmée spécialisée dans les prises. Si elle me passait une clé, je ne m'en sortirais pas mieux que Caine. Je me précipitai hors de la loge, dans le couloir, avant que Murphy m'attrape et me torde le bras comme dans un tableau d'Escher. Du verre se brisa quelque part derrière moi.

Murphy était sur mes talons et je levai mon bracelet-bouclier en me retournant. Je tentai de le positionner pour ne pas la blesser. Elle me rattrapa et mon champ de protection lança un éclair bleu-argent quand elle rebondit dessus comme s'il était en acier trempé. Elle trébucha. Méditrine la suivait de près, une bouteille cassée à la main et le blanc de ses yeux bien visible autour du vert. Son visage était un masque lumineux d'extase et de joie malsaine. Elle me porta trois attaques avec des gestes extrêmement gracieux et je n'en esquivai qu'une. La douleur

enflamma mon menton et ma main droite. Mon bâton de combat s'envola dans l'allée et rebondit contre les jambes des spectateurs.

Je ne suis pas aussi expert que Murphy, mais j'ai pris quelques cours et, plus important encore, je me suis payé pas mal de bastons dans ma vie. Dans la fameuse école de la rue, on apprend vite et les leçons ne s'oublient jamais. En reculant hors de portée, je transformai mon élan en pivot et fauchai Bassaride. Déesse ou pas, la ménade ne faisait pas la moitié de mon poids et elle perdit l'équilibre.

Murphy en profita pour me glisser un coup de pied qui embrasa ma cage thoracique, et me saisit un bras avant même que j'aie repris mes esprits. Je ne sais pas ce qui se serait passé si ç'avait été mon bras droit, mais ce fut le gauche. J'activai mon bracelet-bouclier, l'entourant de puissance kinésique brute, et ses mains me lâchèrent.

Je me fous du nombre de séances d'aïkido suivies. Rien ne prépare à affronter des champs de force.

Je me concentrai, criai « Forzare ! » et m'emparai d'une énorme poubelle en plastique par la seule force de ma volonté. D'un geste de la main, je l'envoyai sur la policière. Durement touchée, Murphy fut renversée. Je reculai. Méditrine s'était relevée. Elle se rua sur moi, la bouteille oscillant dans ses mains. Elle me repoussa dans le stand de bière dans le hall. J'élevai mon bouclier juste à temps pour parer son arme improvisée. Le verre éclata, entaillant sa propre main. C'est toujours le risque avec une bouteille. Mais la puissance du coup fut suffisante pour se communiquer à mon champ de force et me propulser contre le comptoir. Je percutai un type qui essayait de transporter des bières dans des gobelets en plastique et tombai, trempé du breuvage si cher à la ménade. Murphy me sauta dessus, immobilisant mon bras gauche, tandis que Méditrine me griffait le visage de ses ongles. Toutes deux hurlaient comme des banshees. Je fermai un œil quand l'un des ongles acérés écorcha ma paupière, mais saisis ma chance quand les mains de Méditrine, des mains chaudes et horriblement fortes, se refermèrent sur ma gorge.

Je lâchai un « Forzare ! » étouffé, et tendis ma main droite, cassant la fine chaîne qui retenait l'un des côtés de l'enseigne suspendue au-dessus du comptoir derrière moi.

Le lourd panneau de bois avec écrit en grosses lettres enjouées « S'il vous plaît, buvez avec modération » bascula en un lent mouvement de faux et, tel le poing d'un géant, vint frapper la ménade sur le côté de la tête. Ses ongles gravèrent des sillons cramoisis sur ma gorge tandis qu'elle se retrouvait emportée par le choc. Abasourdie, Murphy releva la tête et je tirai de toutes mes forces sur mon bras. Je devais mettre mon amie en position avant qu'elle reprenne là où Méditrine s'était arrêtée. Je sentis une déchirure, puis la liberté quand mon pouce sortit de son logement. Je hurlai de douleur quand la pancarte revint, avec beaucoup moins d'élan cela dit, et cueillit aussi Murphy en pleine tronche. Soudain, un tas de gens nous sautèrent dessus et les flics débarquèrent. Pendant qu'ils m'arrêtaient, je réussis à convaincre les policiers qu'on avait empoisonné la bière de Mac. Ils trouvèrent les traiteurs et rassemblèrent le lot incriminé assez vite pour que seule une poignée de personne en boive avant la saisie. Il y eut quelques interventions musclées, mais pas de blessés.

Ce qui n'arrangea pas plus mes affaires. Après tout, j'étais imbibé de Budweiser et j'avais attaqué deux nanas plutôt canons. Je finis en cellule de dégrisement, ce qui me mit d'autant plus en rogne que je n'avais toujours pas eu ma putain de bière !

Cerise sur le gâteau à la merde, j'avais payé un billet à un tarif prohibitif et je n'avais même pas vu le match !

Il n'y a vraiment pas de justice dans ce bas-monde.

Au petit matin, Murphy vint me libérer. Elle avait un œil au beurre noir et un hématome en forme de croix sur une pommette.

— Donc, si j'ai bien compris, dit-elle, après l'Épicerie du Diable, on a remonté la piste jusqu'à la rencontre des Bulls. Là-bas, on a affronté cette ménade, tout a dégénéré et on m'a assommée.

— C'est ça, répondis-je.

Pourquoi lui présenter les choses autrement ? L'infâme bibine avait dû effacer ses souvenirs. La vérité n'aurait fait que l'embarrasser.

Bordel, moi ça m'embarrassait déjà, et beaucoup plus que je voulais bien l'admettre.

— Bon, Bassaride a disparu de l'hôpital, continua la policière. Elle ne s'est pas présentée pour porter plainte. Si on ajoute que tu travaillais avec moi dans le cadre d'une enquête, que plusieurs personnes ont manifesté des effets secondaires qui laissent à penser qu'on les a droguées au GHB ou un truc dans le genre, et que c'est toi qui as poussé les flics à confisquer le reste des bouteilles, j'ai réussi à éliminer les lourdes charges pesant contre toi. Tu dois quand même comparaître pour état d'ébriété et troubles sur la voie publique.

— Génial, grommelai-je sans enthousiasme.

— C'aurait pu être pire.

Elle se tut un instant et me dévisagea.

— T'as une sale gueule.

— Merci, grognai-je.

Elle plongea son regard dans le mien, puis sourit. Elle se hissa sur la pointe des pieds et m'embrassa sur la joue.

— T'es un mec bien, Harry. Allez viens, je te ramène chez toi.

Je fus d'humeur guillerette pendant tout le chemin menant à sa voiture.

CADAVRE EXQUIS
Rachel Caine

Rachel Caine *n'existe pas… enfin, pas vraiment. Il s'agit du pseudonyme de Roxanne Conrad, fille de scientifiques, née sur la base de lancement de White Sands au Nouveau Mexique, clarinettiste de concert à ses heures, et écrivain depuis 1991. Elle a écrit plus de trente romans, dont les séries Vampire City et La Maîtresse du vent, publiées en français. Elle vit à Fort Worth, Texas, avec son mari, l'artiste R.Cat Conrad, et leurs deux iguanes, Darwin et Popeye.*

Pour plus d'infos :

www.rachelcaine.com ou www.myspace.com/rachelcaine. Ces sites sont en anglais.

J'ai horreur de réveiller les morts les soirs de semaine. Mon patron, Sam Twist, le sait bien ; d'où ma surprise de recevoir un e-mail le lundi me demandant une résurrection complète pour le jeudi suivant.

Bonjour le délai… Les préparations demandaient un temps fou et j'allais devoir consacrer toute la nuit du jeudi au processus proprement dit. Une vraie galère, d'autant plus que je ne pouvais pas me faire porter pâle le vendredi ; j'avais des réunions toute la journée.

Sam, qui gérait le centre régional des prestations magiques, savait que je jonglais entre deux boulots. D'habitude, il se montrait assez compréhensif ; notamment parce que j'étais la meilleure nécromancienne qu'il avait sous la main. Mais être la meilleure sur le marché ne suffit pas à payer les factures. C'est un peu comme être le meilleur joueur de piccolo d'un orchestre – ça requiert des compétences, du talent, ce n'est pas donné à tout le monde, mais franchement, ça ne rapporte pas des masses.

D'un autre côté, la nécromancie était un boulot plutôt stable. Certaines collègues spécialisées dans d'autres domaines n'avaient même pas cette garantie. C'était étrange, mais apparemment aucune sorcière n'avait jamais été capable de faire ce que les légendes prétendaient ; les véritables magiciennes travaillaient avec des potions et non des mots. On

ne pouvait ni jeter de sorts ni faire tomber la foudre. Nos activités – quel que soit notre domaine de prédilection – demandaient du temps et de la patience, sans parler d'un cœur bien accroché pour supporter divers ingrédients tous plus abjects les uns que les autres.

Je contemplai le message de Sam. Si je voulais, je pouvais refuser : je n'étais pas aux abois. Mais il y avait quelque chose d'intrigant dans le style laconique qu'il avait employé.

Alors, je la prenais cette mission ou pas ? Si j'acceptais, j'allais devoir commencer à tout préparer dès mon retour du travail. Instinctivement, j'énumérai déjà tous les ingrédients qui me seraient nécessaires, les comparant à la liste des provisions dont je disposais et que je gardais toujours dans un coin de mon esprit. Les bols étaient propres et prêts, je les avais passés au lave-vaisselle et frottés à l'aide d'herbes sacrées moins d'une semaine auparavant. En revanche, j'allais devoir consacrer l'athamé une nouvelle fois. J'avais une bonne partie du reste : sel gemme, soufre, essence de rose, ambre gris et tout un tas d'ingrédients bien visqueux. Je risquais de tomber à court de sperme en bouteille, mais bon, il y avait toujours moyen de s'en procurer davantage.

Je me tortillai sur mon siège en regardant le message. Sam ne donnait pas de détails, juste le délai et une somme en dollars qui, bien que considérable, ne suffirait pas à rembourser mon emprunt. Je répondis machinalement : « Ça pourrait m'intéresser. Qui est le client ? »

Je posais rarement la question, parce que la plupart du temps, cela ne regardait que les personnes directement concernées et que je n'en faisais pas partie. Tant que le client payait Sam et que celui-ci me payait, cela m'allait très bien. Mais cette fois… cette fois j'avais l'impression que la question valait la peine d'être posée.

Je repris le cours de mon travail – ce soir-là, il s'agissait de redresser un bilan que les comptables avaient pris le plus grand soin à saborder – et à ma grande surprise, Sam répondit dans la minute. Mais là encore, ce fut une réponse courte. « La police. »

Mon sang ne fit qu'un tour. La police considérait les résurrections comme une perte de temps et d'argent. Depuis

que les témoignages des ressuscités avaient été jugés irrecevables par la Cour Suprême, l'intérêt du Département de l'Intérieur envers les nécromanciens s'était considérablement réduit. Certaines villes assez riches parvenaient encore à effectuer une ou deux résurrections par an pour les dossiers les plus anciens, juste histoire de générer quelques pistes, mais je n'en avais plus vu à Austin depuis bien longtemps.

Alors si les képis venaient taper à la porte, c'est qu'il y avait quelque chose. De gros. De très gros.

« Pourquoi ? » écrivis-je avant d'appuyer sur le bouton « envoi ».

La réponse ne se fit pas attendre. À peine quatre minutes plus tard, ma boîte aux lettres émettait son joyeux tintement.

« Ils ont besoin d'un vacataire », écrivait-il, et là, je me renfonçai dans mon siège. Puis le reculai, loin de l'ordinateur. « J'ai essayé de les dissuader. Je leur ai dit que tu ne voudrais pas t'impliquer. Tu peux refuser, H. » En langage technique, une « vacation » est une résurrection à long terme (contrairement à ce que son nom indique mais, que voulez-vous, c'est le jargon de la police.) La plupart des résurrections ne durent que quelques minutes, une heure tout au plus – il ne faut pas bien longtemps pour régler l'affaire. En général, il s'agit de découvrir le nom de leur assassin ou l'endroit où ils ont planqué les bijoux de famille ou encore celui où sont cachés les corps, si le défunt est l'auteur d'un crime. Les maintenir en vie plus longtemps est extrêmement difficile et plus la résurrection dure, plus c'est difficile. Quand les flics demandent une résurrection à long terme, c'est qu'ils ont un problème bien particulier : ils ont besoin d'une personne ou d'une compétence bien spécifique pour résoudre une enquête. Quand la police réclame un vacataire, vous savez que ça sent le roussi. Je le savais mieux que quiconque. Je tapai une réponse aussi laconique que l'e-mail de Sam. « Un peu que je vais refuser. »

Je cliquai sur « envoyer », le cœur serré à la pensée de tout cet argent disparaissant de mon avenir, et éteignis mon ordinateur. Je venais de prendre mon sac à main quand mon téléphone portable se mit à sonner, et – Ô surprise – le nom de Sam s'afficha sur l'écran.

— Salut, dis-je en glissant mon sac sur l'épaule avant de me diriger vers les ascenseurs. N'essaie pas de me convaincre. Je ne fais plus de vacations. Plus maintenant.

— Je sais, dit Sam.

Il avait la voix grave et rauque, le genre de voix qui évoque immédiatement une vie bien chargée en cigarettes et whisky. Mais ce n'était qu'une impression. Pour ce que je savais de lui, il aurait très bien pu mener une existence de moine. Sam et moi n'étions pas vraiment intimes ; il n'était pas très sociable.

— Je n'essaie pas de te persuader, H crois-moi. Je suis content que tu aies refusé.

— La ferme, fit une troisième voix, masculine, sinistre et totalement inconnue.

— Bon sang, c'est qui ça ? laissai-je échapper. Sam…

— L'inspecteur Daniel Prieto.

— Sam, tu m'as mise sur haut-parleur ? Il ne m'avait jamais piégée auparavant.

— Hé, c'est les flics. J'avais pas le choix.

— Écoutez-moi bien. (La voix de Prieto couvrit celle de Sam.) On ma dit que vous étiez la meilleure dans votre domaine et j'ai besoin de la meilleure. De plus, vous étiez déjà en relation avec le… sujet.

Ma bouche devint sèche et je m'arrêtai pour m'appuyer contre le mur. Quelques collègues passèrent devant moi et me jetèrent des regards curieux ; je n'avais aucune idée de la tête que je faisais, mais elle devait être à la fois inquiétante et peu engageante. Personne ne s'arrêta. J'essayai de parler mais rien ne sortit de ma bouche.

— Holly, tu es là ?

C'était Sam. J'entendais toujours Prieto respirer.

— Oui, parvins-je enfin à articuler. De qui s'agit-il ?

Ce n'était pas vraiment une question. Je n'avais eu de relation qu'avec un seul mort. C'était le seul vacataire que j'aie jamais ressuscité. Prieto répondit à sa place :

— Andrew Toland.

Je fus prise d'un haut-le-cœur et de bouffées de chaleur. Il fallait que je m'assoie. Jamais une chaise aux environs quand on

en a besoin… Je repris mon chemin, lentement, l'épaule frôlant le mur pour garder l'équilibre.

— Sam, tu ne peux pas accepter ça, dis-je. Tu ne peux pas les laisser recommencer. Pas avec lui.

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ? Je ne suis que le messager. Si tu ne veux pas t'en charger, ça me convient parfaitement.

Au ton de sa voix, il semblait désolé, mais Sam ne versait pas dans l'empathie. Ni lui ni moi, d'ailleurs. Cela ne nous rendait pas service, dans notre profession. Les flics avaient le même problème.

— Écoutez, que les choses soient claires. Si vous refusez, on le ressuscitera quand même. Ce sera juste quelqu'un d'autre qui le contrôlera. Vous m'avez dit que la seconde sur la liste était une certaine Carlotta, n'est-ce pas, monsieur Twist ? C'est bien elle qui nous a soufflé le nom de ce type ?

— Lottie ? (Le nom sortit de ma bouche avant que j'aie pu réagir.)

Non. Oh non. Carlotta Flores et moi nous connaissions depuis longtemps et je la détestais au plus haut point. En matière de résurrections, l'indifférence était une grande vertu. Mais Lottie prenait un malin plaisir à faire souffrir les âmes ressuscitées ; elle aimait les voir enchaînées à leur chair. Je l'avais signalé des dizaines de fois au comité d'éthique, mais il n'y avait jamais eu de véritable preuve. Juste ma parole. Les morts ne peuvent pas témoigner.

C'était son souhait le plus cher de contrôler un vacataire, et lui en donner l'occasion était la pire des choses à faire. Mon dieu, non. L'idée de la laisser gérer la résurrection d'Andrew m'était insupportable.

L'inspecteur Prieto en était d'une certaine manière conscient, mais bon, il devait avoir préparé son coup. Il le tenait sûrement de Sam, cette sale petite commère.

— Alors, c'est oui, mademoiselle Caldwell ? demanda Prieto. Le silence de Sam était assourdissant.

— Oui, marmonnai-je à travers mes dents serrées. Fait chier !

— Bien. Passons aux choses sérieuses. Rendez-vous à la morgue, jeudi à la tombée de la nuit, tu connais la musique. N'oublie pas le matos, H.

Sam avait repris son ton sec et cassant, sa minute de compassion évanouie en fumée.

— Envoie-moi les détails.

Ma voix paraissait résignée. Pourtant, je ne l'étais pas. Je me sentais manipulée, humiliée et furieuse.

— Très bien, dit Sam.

J'entendis un petit bruit. L'inspecteur avait raccroché sans prendre la peine de dire au revoir.

— Mieux vaut toi que Lottie, j'imagine. Cela dit, si tu leur poses un lapin, qu'est-ce qu'ils vont te faire ? T'arrêter ?

— Ils engageront Lottie. Tu sais que je ne peux pas laisser faire ça, Sam.

— J'avais cru comprendre, oui.

— Pourquoi lui ? Bon dieu, Sam…

— Je ne sais pas. Lottie a eu une petite discussion avec Prieto et, d'un coup, il m'annonce qu'il veut Toland. Lottie lui a peut-être dit à quel point ce petit salopard était coriace.

Ou Lottie voulait juste me faire un sale coup. C'était tout aussi possible.

— Holly ? Désolé de…

— C'est ça. Laisse tomber ! À plus.

J'éteignis mon téléphone. Je n'en pouvais plus des excuses plus ou moins bidon de Sam. Il savait que je ne reviendrais pas sur ma décision. On ne devient pas sorcière en tenant de fausses promesses. Les enjeux sont bien trop importants.

J'avais dû appuyer machinalement sur les bons boutons parce que je me retrouvai soudain dans l'entrée, en train de marcher vers le parking. Je ne sentais plus mes pieds ; j'étais complètement paumée. Je marchai tel un robot jusqu'à la voiture, m'engouffrai à l'intérieur et me penchai en avant pour poser mon front moite sur le volant.

Je m'appelle Holly Anne Caldwell et je suis une sorcière diplômée de septième génération, spécialisée dans la résurrection des morts.

Et l'espace d'un instant, je regrettai de ne pas être des leurs.

Je me plongeai dans les préparatifs. J'y consacrai une bonne partie de mes nuits et passai mes journées au travail tel un zombie.

Le jeudi, en fin d'après-midi, je partis ressusciter le mort qui m'attendait. Je ne connaissais que trop bien le chemin de la morgue. J'avais un laissez-passer pour le parking et le gardien devant la porte me reconnut aussitôt. Il pointa tout de même mon nom sur la liste et ouvrit ma grosse valise pour en vérifier le contenu. Tout était en règle, même mes certificats de l'État du Texas. J'avais revêtu ma tenue de travail : un joli tailleur noir, parfait pour un enterrement, avec des chaussures à talons de hauteur raisonnable. Un maquillage discret. Un parfum léger.

C'était une tenue parfaitement adéquate car il m'arrivait parfois de tomber sur des personnes qui croyaient encore que les sorcières avaient le visage vert, un ricanement diabolique et de gros chaudrons.

Le gardien agrafa un badge temporaire à ma veste et m'escorta jusqu'aux entrailles – si je peux m'exprimer ainsi – de la morgue, qui me faisait toujours penser à une immense cuisine collective, avec toutes ces surfaces en chrome et ces instruments tranchants soigneusement disposés sur leurs supports. Une fois arrivé là-bas, il consulta l'assistant du médecin légiste, puis rebroussa chemin et m'accompagna jusqu'à une salle normalement réservée aux familles des défunts. Personne n'avait pris la peine de l'apprêter pour l'occasion, et l'atmosphère aseptisée me donna la chair de poule.

L'inspecteur Prieto me mettait mal à l'aise lui aussi. Il avait à peu près l'âge de mon père, avec un air sévère et un regard froid. Il ne m'aimait pas et n'aimait pas ce qu'il était en train de faire. Il me remit la paperasse, je la lus et la signai, puis il vérifia de nouveau mon identité avant de quitter la pièce pour se rendre dans la salle d'observation.

Je retirai le drap du visage du cadavre et là, pâle et immobile en face de moi, se trouvait Andrew Toland.

Il avait plutôt bonne mine pour quelqu'un qui était né en 1843. Surtout qu'il était mort depuis 1875. En tout état de cause, j'aurais dû contempler un squelette et non un corps parfaitement conservé. Il faut dire que, la dernière fois qu'on

l'avait ressuscité, une sorcière avait créé un double à partir de son profil génétique. Dans le métier, on appelait cela un « homunculus ». La fabrication de ces doubles était un secret jalousement gardé. Tout ce que je savais, c'était que le double allait contenir une sorte de tissu ou d'os provenant du corps d'origine qui servirait à maintenir le lien. Je n'avais aucune idée de la manière dont on conduisait ce genre d'opérations. Cela dit, la sorcière qui avait créé l'argile humaine n'aurait jamais pu lui insuffler la vie. Chacun sa spécialité.

J'étais déjà venue ici, dans cette même pièce, un an auparavant, presque jour pour jour – mon premier vacataire. J'étais nerveuse, excitée et ravie à la perspective de rencontrer l'homme qui était entré dans l'Histoire. Je ne me doutais alors pas du tout que j'allais finir par l'aimer.

Et que j'allais pleurer lorsque l'heure serait venue de rompre le lien.

Je ne voulais pas faire cela. C'était devenu trop intime, trop douloureux. J'avais envie de prendre mes jambes à mon cou… mais si je faisais cela, quelqu'un d'autre prendrait ma place dans l'heure. Quelqu'un comme Lottie qui transformerait quelque chose de merveilleux en une expérience horrible.

Je n'avais pas le choix.

Andrew Toland avait l'air paisible, figé en cette minute fatale. Il n'arborait plus les blessures qui l'avaient tué ; la dernière sorcière avait effacé ces séquelles en reconstituant son corps. Il était juste… mort. Tout ce qu'il me restait à faire, c'était le ressusciter.

Une fois encore, je me demandai : pourquoi lui. Lottie l'avait voulu, lui et personne d'autre. Peut-être était-ce dû à un mélange de haine envers moi et du désir de contrôler un vacataire, mais je n'arrivais pas à y croire. Il y avait des moyens plus faciles de me blesser, et Andrew Toland n'était pas quelqu'un à qui elle aurait eu envie de se frotter. Elle connaissait aussi bien que moi son histoire. Andrew avait eu une vie difficile et passionnante, et s'était forgé la réputation, en l'espace de seulement trente-deux ans, d'avoir été l'un des hommes les plus coriaces d'une période extrêmement rude de l'Histoire américaine. Nécromancien comme moi, il était mort

au combat pendant l'une des pires guerres zombies jamais livrées dans le Sud-Ouest. Il arrive parfois qu'un nécromancien tourne mal et, dans ce cas, les conséquences sont extrêmement dangereuses. Mais quand trois ou quatre de ces renégats se mettent ensemble, le résultat est une armée de morts impossible à arrêter.

Andrew Toland leur avait livré bataille et s'était retrouvé avec la nuque brisée. Mais grâce à un précédent accord avec ses amis, il s'était débrouillé pour se faire ressusciter et avait repris le combat.

Il avait gagné. La plupart de ses alliés avaient été tués et il avait terminé le combat tout seul – une guerre d'usure de deux semaines contre les ennemis les plus terribles qu'on puisse imaginer. Alors que sa nécromancienne avait été tuée au moment le plus critique, il était tout de même parvenu à rester en vie assez longtemps pour achever ses ennemis. C'était un événement sans précédent à l'époque, et encore aujourd'hui. À tel point que tout un chapitre lui était consacré dans les manuels destinés aux apprentis sorciers. Un vrai dur.

Je savais que Prieto regardait et la dernière chose dont j'avais besoin, c'était de perdre mon objectivité dans un moment pareil. Je laissai tous mes sentiments de côté, me penchai et ouvris les yeux voilés de mort d'Andrew Toland. J'écartai ses lèvres froides comme de l'argile et versai une dose massive de potion. Le liquide argenté stagna dans sa bouche puis j'accomplis la tâche que j'étais seule à pouvoir faire.

Je l'embrassai tout doucement sur les lèvres, et achevai la dernière étape du sort. Je sentis un rayon d'énergie s'étirer hors de moi, traverser l'obscurité et se connecter, avec un choc fulgurant, à l'esprit d'Andrew Toland. La dernière fois que j'avais fait cela, la puissance et la force d'Andrew m'avaient submergée. Cette fois, elles étaient curieusement apaisantes. Comme si j'étais enveloppée de chaleur et de lumière.

Andrew déglutit, toussa, et cligna des yeux. Son teint demeura terreux l'espace de quelques secondes. Le voile couvrant ses yeux fut le premier à s'estomper, de moins en moins visible à chaque battement de paupières, puis sa peau reprit des couleurs.

Il n'était pas ressuscité mais il respirait.

Je pris ses mains et insufflai davantage d'énergie en lui, brute et intense. C'était un travail épuisant, qui me rendait vulnérable à tel point que la plupart des sorcières n'osaient s'y essayer. Je devais toucher son âme et le laisser toucher la mienne. Je ne devais pas seulement goûter la mort, mais l'avaler d'un trait – l'accepter comme amant.

Il suffoqua quand j'établis le contact et l'éclat dans ses yeux prit véritablement vie et conscience.

J'entendis le bruit sourd et faible du premier battement de cœur. Puis du deuxième. Puis le rythme s'installa.

Et malgré toutes les drogues amortissant sa chute, je vis la douleur le frapper. Je la sentis moi aussi, vague mais puissante à travers notre lien, et dus prendre de grandes inspirations pour contrôler ma souffrance. Il ne cria pas. Certains hurlaient, mais pas Andrew. Il me serra les mains de toutes ses forces. J'essayai de ne pas grimacer. Ça va passer, me dis-je. Respire, respire, bon sang ! Tout se passa bien jusqu'à ce que je croise son regard et qu'il murmure :

— Holly. Ce n'était pas terminé ? On ne l'avait pas tué ?

Nom de Dieu ! Il se souvient.

L'espace d'une seconde, je ne sus plus quoi dire, mais l'entraînement reprit instantanément le dessus. Établir le contrôle. Guider le dialogue.

— Andrew, dis-je d'une voix douce, calme et apaisante, parfaitement assurée. Andrew Toland, vous m'entendez ?

Il hocha la tête. Il n'avait plus cligné des yeux depuis qu'il les avait posés sur moi.

— Il faudrait vous asseoir, dis-je. Vous vous en sentez capable ?

Il l'était. Il balança ses jambes par-dessus la table et se redressa, avant que je l'arrête, le temps de rajuster le drap sur ses genoux. D'habitude, je ne faisais pas tant de manières, mais Andrew m'avait déstabilisée. Je n'arrivais pas à le considérer comme un instrument. C'était un homme, tout ce qu'il y avait de plus vivant.

Il n'avait pas quitté mon visage du regard. Il y avait quelque chose de très inhabituel en lui. J'avais ressuscité des centaines

de morts et pas un seul n'avait débuté le processus avec une telle question. Il faut du temps pour que la personnalité se réaffirme, pour que les souvenirs reviennent. Son esprit avait été clair comme de l'eau de roche dès le moment où nos âmes s'étaient touchées.

— Holly, tu dois me dire la vérité ! dit Andrew. Est-ce qu'on a tué ce salaud ?

Mais comment diable pouvait-il se rappeler qui j'étais ? J'avais déjà ressuscité une âme à deux reprises, le P.D.G. d'une importante multinationale qui avait oublié de transmettre les mots de passe de certains comptes vitaux de la société. J'avais dû m'y reprendre à deux fois parce que le conseil d'administration avait voulu s'assurer qu'ils avaient tout ce qu'il leur fallait, et cet homme, aussi jeune et vigoureux qu'il fût, ne m'avait absolument pas reconnue. Il avait tout oublié d'une résurrection à l'autre.

— Holly ! dit-il d'un ton abrupt où perçait l'inquiétude.

Il s'inquiétait pour moi. Le monde à l'envers ! Je repris mes esprits et m'aperçus qu'il fronçait les sourcils, totalement concentré sur moi.

— Tu m'entends ? demanda-t-il.

Je me mis à glousser. Je ne pouvais pas m'en empêcher. C'était un rire convulsif, incontrôlable.

— Oui, parvins-je enfin à dire. Je t'entends, Andrew. Nous l'avons arrêté.

— Alors j'imagine que tu vas me raconter pourquoi tu m'as fait revenir ici. L'histoire doit en valoir la peine. (Il me quitta des yeux pour les poser sur la pièce qui nous entourait.) Eh ben, c'est toujours aussi moche ici.

— Il se souvenait de ça aussi ? Incroyable.

— Comment te sens-tu ?

— Comment je me sens ? (Il reporta son regard sur moi, électrique et chaleureux, et ses lèvres esquissèrent un sourire.) Vivant, je dirais. Mais je ne le suis pas, je le sais bien. Tu m'as de nouveau ressuscité. Pourquoi ?

Je me retournai pour sortir quelques vêtements de la pile qui se trouvait à côté. Une tenue d'hôpital pour l'instant, rien

d'extravagant. Je les lui tendis et il les regarda pendant quelques secondes.

— Des vêtements, dis-je.

Ce n'était pas nécessaire, il savait évidemment ce que c'était. Mais j'étais secouée. J'étais parfaitement consciente que l'inspecteur Prieto me regardait à travers la vitre et me voyait perdre mon sang-froid.

Cela me valut un nouveau sourire bizarre de la part d'Andrew. Il avait un visage avenant – un peu anguleux avec un menton pointu. Sous certains éclairages, dans certaines ambiances, il pouvait avoir l'air sinistre, si l'on ne prêtait pas attention à l'humour qui pétillait dans ses yeux.

— Je sais que nous nous connaissons bien, mais un peu d'intimité… ?

Je me retournai. J'entendis le bruit sourd de ses pieds nus sur le carrelage quand il se leva et le bruissement du tissu glissant sur sa peau.

Il allait trop vite, bien trop vite. Ses mouvements étaient trop bien coordonnés pour un cadavre à peine ressuscité. Il avait de la cohérence, ce qui signifiait qu'il se souvenait de tout le traumatisme de la première résurrection.

— Ça fait combien de temps ? Depuis combien de temps je suis mort cette fois ?

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et le vis en train d'ajuster son pantalon sur ses hanches. Hormis la légère, l'indéfinissable distance dans son regard, il aurait pu passer pour n'importe quel infirmier. Il avait l'air totalement… vivant.

— Environ un an. Andrew…

— J'ai l'impression que c'était hier…, dit-il et il baissa les yeux sur ses mains. (Il serra le poing en fronçant les sourcils.) Ça fait vraiment bizarre d'ignorer depuis combien de temps on est mort.

— On a du travail pour toi. (Je collais à mon scénario, même si Andrew avait manifestement perdu le sien.) Je t'aiderai à comprendre ce que tu dois faire. Comment te sens-tu ?

— Holly, ma chère, cela commence à m'agacer que tu n'écoutes pas ce que je ressens. (Il plissa le front et j'avais raison, il pouvait vraiment avoir l'air menaçant.) Ce qui ne

devrait pas être le cas, j'imagine. Aucun cadavre ne reprend vie aussi vite pour s'offusquer de choses aussi triviales. Andrew était bien placé pour le savoir. Il avait été bien meilleur nécromancien que je ne pourrais jamais l'être.

— Tu n'es pas n'importe qui, répondis-je. (Mon cœur battait la chamade, mes paumes étaient moites de sueur, mais ma voix était aussi calme et apaisante que celle d'un médecin.) Est-ce que tu as mal ?

— Non.

— Pas du tout ?

— Figurez-vous que j'ai déjà été à votre place, mademoiselle. (Il reporta son regard sur moi, un sourire aux lèvres.) Bon d'accord, jamais dans une tenue aussi féminine, mais ce n'est pas une raison pour me traiter comme un infirme. Je te le dirai quand j'aurai mal.

Je le dévisageai. Il soutint mon regard, un air de défi dans ses yeux bleu clair. Il avait un physique plutôt banal : un visage agréable, à l'exception de ce menton pointu et agressif, et des cheveux blond-roux qui poussaient en bataille et lui donnaient un style à la fois désuet et moderne. Il avait l'arête du nez très prononcée et un peu tordue, comme s'il l'avait cassé dans sa prime jeunesse. J'essayai de me recentrer sur mon travail.

— Si tu commences à te sentir anxieux ou défaillir, dis-le-moi. Je ne sais pas pourquoi la police a besoin de toi, ni combien de temps cela va prendre, mais il faut que tu prennes une dose…

— Toutes les heures, oui, je sais. C'est moi qui ai écrit ces fichues règles ! La police, tu dis ? (Il eut l'air troublé par ce détail.) Encore ? Pourquoi nous ?

Nous, pas juste lui. Andrew avait d'emblée supposé que nous formions une équipe.

Je ne voulais pas être une équipe. J'avais tellement souffert la dernière fois que je ne pouvais imaginer à quel point ce serait affreux cette fois-ci, maintenant que je le connaissais. Maintenant que je l'appréciais. J'optai pour la neutralité.

— L'inspecteur Prieto nous attend pour nous donner ses instructions. Ce dernier pénétra dans la pièce et nous nous retournâmes d'un bloc.

— Monsieur Toland, dit-il en hochant la tête d'un air distant, je ne vous remercierai pas, puisque je sais que vous n'avez pas vraiment accepté de venir… ici. (Jolie manière d'éviter le concept vie/mort.) Mais je vous donne le choix pour ce boulot. Si vous ne voulez pas le faire, nous en resterons là.

Andrew avait perdu son sourire. Il plissait les yeux d'un air très concentré. Il avait cet air-là quand il combattait. Et oui, il pouvait être très intimidant.

— Si vous avez fait appel à moi, c'est que vous avez un gros problème. Je dormais depuis environ cent trente ans avant que Mlle Holly me ressuscite une première fois et je dois avouer que la tâche en valait la peine. J'imagine que celle-ci est au moins aussi ardue.

— Oui, dit Prieto (Maintenant qu'il se trouvait face à face avec l'âme qu'il était sur le point d'envoyer au supplice, voire à une mort atroce, il semblait profondément mal à l'aise.) J'ai besoin de vous : vous pouvez nous aider à sauver des vies.

— Je ne m'attendais pas à ce que ce soit pour faire un tour en manège, monsieur. Très bien. Je m'en charge.

— Andrew, dis-je doucement, écoute-le jusqu'au bout avant d'accepter quoi que ce soit.

— Inutile. Comme je l'ai dit, je ne serais pas là si ce n'était pas grave.

— Très bien, dit Prieto. Nous suspectons une menace terroriste contre un groupe d'individus sous protection policière, ici à Austin. Quatre ont déjà été enlevés et nous avons des renseignements sur leur prochaine cible. Nous pensons que ces personnes ont été tuées mais nous n'avons pas encore retrouvé les corps. Andrew le dévisagea un moment en silence, puis dit :

— Je n'ai pas tout compris, sauf que vous avez quatre disparus et quelques morts sur les bras. Je ne suis pas qualifié pour résoudre des crimes, alors j'imagine que ce n'est pas pour ça que vous avez besoin de moi, si ?

— Nous avons besoin de vous pour protéger l'une des personnes sur la liste des victimes potentielles.

— Attendez une seconde ! balbutiai-je, horrifiée.

Les ressuscités – même les vacataires – n'étaient pas des gardes du corps ; c'étaient des armes. Pointez-les vers un objectif bien défini et laissez-les agir, quels que soient les dégâts. Les vacataires n'avaient pas d'instinct de conservation, ce qui en faisait de parfaits soldats pour des missions suicides.

Être garde du corps était une tout autre histoire. D'abord, cela allait sûrement demander beaucoup de temps, bien plus longtemps qu'un vacataire ait jamais vécu. Des jours, des semaines, voire des mois.

— Attendez une seconde ! répétai-je d'une voix assez forte pour faire résonner l'acier de la morgue. Qu'est-ce que ça veut dire ? Depuis quand les ressuscités travaillent-ils pour la police ? C'est une mission dont vous pourriez charger n'importe quel flic en gilet pare-balles, non ? Prieto me jeta de nouveau un regard. Celui-ci était vide et calme.

— On a déjà essayé, dit-il. Ça ne s'est pas très bien passé. C'est pourquoi on a décidé d'engager quelqu'un qui n'avait rien à perdre, comme votre ami ici présent. D'après nos renseignements, l'attaque aura lieu dans les prochains jours. À vrai dire, quand on a fait appel à vos services, on voulait protéger une personne totalement différente. Mais pendant que vous vous prépariez, on a perdu deux autres cibles – et les équipes de flics assignées à leur protection. Alors ma belle, je me fous totalement de vos états d'âme. J'ai perdu quatre de mes hommes en protégeant ces… individus. Alors le moins que vous puissiez faire, c'est votre boulot.

— Mais vous ne pouvez pas… Andy m'interrompit.

— Qui vais-je devoir protéger ?

Prieto attendait cette question et il sembla prendre un malin plaisir à dire :

— C'est elle. Holly Anne Caldwell. Ces saloperies de monstres kidnappent les sorcières.

Nous quittâmes la salle d'observation pour longer le couloir jusqu'à une petite salle de conférences étouffante, où Prieto avait établi ses quartiers pour la nuit. Il nous montra des dossiers. Des tas de dossiers.

Je connaissais chacune des victimes. Shayle Gallagher avait été le premier. Il avait été enlevé juste devant sa boutique de

fleurs (comme pour moi, la nécromancie n'était pour lui qu'un job d'appoint) et il y avait des traces de lutte acharnée. Cela pouvait passer pour un braquage ou un crime passionnel, et n'avait donc pas éveillé les soupçons, surtout en l'absence de cadavre. Mais il y a deux semaines, Harrison Wright ne s'était pas rendu à la clinique où il travaillait et sa demeure de multimillionnaire portait les séquelles d'une attaque brutale, comme la boutique de Shayle.

Lottie Flores avait été la victime suivante et elle avait disparu le lendemain du jour où j'avais accepté cette mission.

— On l'a caché aux médias, fit Prieto. Ça n'a pas été facile. Oh, et Sam a consenti à ce qu'on ne vous dise rien pour ne pas interrompre votre travail.

Sam a consenti ? J'allais avoir une petite discussion avec Sam. Avec un coup de poing en guise de remerciement.

— Vous avez parlé de policiers morts ? dit Andy.

Prieto hocha la tête.

— Mes hommes n'avaient pas fait leur rapport à l'heure prévue. Quand les renforts sont arrivés, leur voiture était vide. On a retrouvé leurs corps chez Lottie Flores.

— Pourquoi ne pas ressusciter l'un d'eux et lui demander ce qui s'est passé ?

Prieto prit un air lugubre.

— On y a pensé, mais les familles rechignaient et, à ce moment-là, on était complètement débordés par toutes ces disparitions de sorcières. On n'avait pas de temps à perdre à essayer de les convaincre.

Je regardai les photos des deux policiers morts et sentis mon estomac se retourner. Ils avaient été sauvagement battus. Un policier n'est jamais une cible facile, mais on pouvait aisément comprendre comment la jeune femme fluette d'un mètre soixante-cinq avait été maîtrisée. Son partenaire, en revanche – un mètre quatre-vingt-treize – était assez gros pour intimider à peu près n'importe qui. On aurait dit qu'il mâchait des clous en guise de vitamines.

— Aucune blessure par balle, dit Prieto. Et aucun signe de Flores dans la maison. Mais on a trouvé du sang et toujours ces traces de lutte. Le sang dans la chambre s'est avéré être le sien.

La maison de Lottie était très bien entretenue. La plupart des dégâts étaient confinés à sa chambre : lit en travers de la pièce, couvertures à moitié arrachées, traces de sang sur le plancher et les draps, et même jusque dans le couloir. Lottie avait été traînée au dehors.

Je détestais Lottie. Non sans raison ; j'avais été son apprentie pendant trois résurrections, avant d'être transférée chez Marvin Jones, mon instructeur permanent. J'avais détesté chaque minute passée en sa présence à la regarder travailler. J'étais même allée jusqu'à porter plainte contre elle auprès du comité d'éthique ; sans résultat, bien sûr. Les nécromanciennes n'étaient pas suffisamment nombreuses pour qu'ils se permettent d'en virer une juste parce qu'elle était – disons-le clairement – psychopathe.

Malgré tout, je frémissais d'horreur à la pensée de ce qui lui était arrivé… et de ce qu'elle subissait peut-être encore.

Le dossier qui suivit était encore pire, parce que je n'avais aucune raison de ne pas aimer Monica Heitmeyer ; c'était une femme un peu plus âgée, nécromancienne comme Lottie et moi, mais qui faisait surtout dans les réunions familiales, réconciliant les êtres chers. Pour autant que je sache, elle n'avait jamais travaillé avec la police. Elle ne faisait qu'apporter du bonheur aux autres. Deux autres policiers morts chez elle, tués dans l'arrière-cour. L'un avait la nuque brisée, l'autre avait l'air d'un sac de viande crue. Quelqu'un s'était servi de lui comme punching-ball. Monica, comme Lottie, avait disparu, mais elle avait laissé beaucoup de sang derrière elle.

Andrew restait muet. Son regard était devenu sombre et froid, et quelles que furent ses pensées, il les gardait pour lui.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je suis la prochaine sur la liste ? demandais-je.

Austin ne grouille pas vraiment de sorcières spécialisées dans votre domaine, dit Prieto. La plupart d'entre elles ont déjà disparu. Il ne reste plus que vous et l'autre…

— Annika, dis-je. Annika Berwick.

Je la connaissais un peu, pas assez bien pour savoir comment elle réagirait à cette nouvelle. Annika avait presque

soixante-dix ans. C'était une douce et vieille grand-mère qui avait officieusement pris sa retraite l'année dernière.

— Vous la protégez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr qu'ils la protègent, dit Andy d'une voix douce. (Il n'avait jamais quitté Prieto du regard.) Et toi, ils te laissent exposée. Tu es la prochaine cible. C'est ça le plan, inspecteur ? Vous l'utilisez comme appât !

Prieto ne répondit pas. En fait, il avait sûrement des équipes prêtes à intervenir et toute une surveillance mise en place, mais il ne voulait pas montrer qu'il était sur nos talons.

L'idée était de faire croire que nous étions seuls.

— Avez-vous parlé à Annika ?

Prieto hocha la tête.

— Elle va bien.

J'ignorais ce qu'il en était pour Annika, mais je savais comment moi, je me sentais face à cette histoire, et « bien » n'était vraiment pas le mot juste. J'avais désespérément besoin d'une douche et d'un gros pot de glace pour affronter la situation.

Tout ceci expliquait pourquoi la police était prête à consacrer une somme exorbitante à la résurrection d'Andrew Toland. Les nécromanciennes étaient rares et précieuses. Six pour une ville de plus de six cent mille habitants. Elles étaient encore moins nombreuses à Dallas, à peine deux, persécutées par une foule d'intégristes. Austin demeurait le foyer – et le refuge – des minorités ésotériques. Mais en cet instant, je ne me sentais pas chez moi. Je me retournai vers Andrew.

— Tu n'es pas obligé de faire ça. Je peux te libérer. Je devrais te libérer. Ce n'est pas ton combat, c'est le mien. Il me lança un regard qui me transperça le cœur.

— Non, tu as tort. Ils ont eu raison de faire appel à moi, Holly. C'est comme ça que les guerres commencent : on élimine les éventuels opposants le plus tôt possible. Pour que personne ne soit en mesure de se battre le moment venu. (Ses yeux bleus prirent de la distance et le la froideur.) Je les ai déjà vus faire. Et de très près, me dis-je.

— Quoi qu'il en soit, ce n'est pas ton problème.

— C'est vrai, dit-il, et de nouveau il esquissa ce sourire chaleureux qui me brisa le cœur. Je crois que c'est toi, mon problème.

Nous n'échangeâmes pas un mot sur le chemin du retour. J'entendais le tintement des bouteilles dans ma valise sur le siège arrière ; j'avais guetté Andy du coin de l'œil pour voir s'il avait besoin d'un remontant, mais il semblait tenir le choc. Étonnamment bien, d'ailleurs. Le sort qui le maintenait en vie nous liait aussi l'un à l'autre ; je savais que je le sentirais si et quand il commencerait à souffrir ou à défaillir.

Jusqu'ici, rien. C'était comme si j'étais avec n'importe qui. N'importe qui de vivant, bien sûr.

— La dernière fois…, dit Andy. Je sais qu'on a eu le tueur. Mais la fille, est-ce que je l'ai sauvée ?

Je frémis. C'était plus fort que moi, et je ne pouvais pas le cacher. Tout à coup, la réalité me frappa violemment, et le coffre où j'avais enfoui mes sentiments explosa, me laissant tremblante comme une feuille dans la tempête. J'entendis vaguement Andy me demander ce qui n'allait pas, mais je ne pouvais pas lui dire. J'arrêtai la voiture sur une place de parking, serrai le frein à main et sortis en titubant, les bras serrés autour de moi pour me réconforter. L'air chaud et humide ne faisait qu'empirer les choses. J'étais en train de craquer. J'entendis la portière d'Andy claquer, des pas précipités sur le gravier, puis il me prit dans ses bras et, me serra contre lui.

— Chut, murmura-t-il, ses lèvres pressées contre mes cheveux. Calme-toi, Holly, ce n'est pas si terrible que ça.

Mais ça l'était. C'était horrible ! Sa question avait ouvert la boîte de Pandore et je ne pouvais plus garder son contenu sous clé.

— Elle… elle… Oh, Andy, je suis désolée…

— Elle est morte, dit-il en me repoussant doucement pour me regarder dans les yeux. (Les siens étaient sombres, les pupilles dilatées même sous les réverbères.) C'est ce que je craignais. Je n'ai pas pu l'empêcher de la poignarder. Tout ce que je pouvais faire, c'était essayer de te l'amener avant qu'il soit trop tard.

Mon cœur se brisa. Il se souvenait, mais il ne savait pas. J'avais ressuscité Andrew l'année dernière pour combattre un sorcier de Chicago qui s'était mis à kidnapper des jeunes filles qui lui plaisaient pour les tuer, avant de les ressusciter encore et encore.

Andy était intervenu pour arrêter le sorcier et sauver la dernière fille avant qu'il soit trop tard.

Il avait accompli une partie de sa mission – le sorcier était mort et Andy s'était assuré que ce salopard ne reviendrait jamais. Les filles qu'il avait asservies étaient mortes, elles aussi.

Mais cette dernière fille… d'à peine seize ans… Elle était morte dans les bras d'Andy après qu'il eut consacré ses dernières forces à tenter de la protéger, nous laissant, avec l'impression d'avoir fait tout cela pour rien. Ce n'était pas le cas, bien sûr – le sorcier ne ferait plus jamais de mal à personne – mais j'en avais gardé un terrible sentiment de gâchis. Une horrible sensation de vide. Jusqu'ici, je n'avais pas compris pourquoi je m'étais sentie si mal. Bien sûr il y avait eu cette affreuse tragédie, mais il y avait aussi eu Andy. Andy et son incroyable courage.

Je l'avais senti partir et j'avais eu l'impression de perdre quelqu'un que j'aimais. Je fondis en larmes, enfouissant mon visage dans sa chemise d'hôpital. Il sentait le désinfectant, l'austérité, la mort, mais cela ne faisait rien. J'avais la sensation qu'il était réel…

Et je ne pouvais pas être amoureuse d'un mort. C'était tout bonnement impossible. Quel que soit le degré d'intimité que nous avions atteint auparavant. Quel que soit le bonheur que je ressentais à cet instant.

Andy me lissait doucement les cheveux, sans parler. Je le sentis effleurer le sommet de mon crâne du bout des lèvres.

— Je me souviens, tu sais, dit-il enfin. Tu étais avec moi jusqu'au bout, Holly. C'est toi qui me donnais de la force. Tu étais ma lumière.

Cela ne fit que redoubler mes pleurs. Je me souvenais de lui, blessé et mourant, s'efforçant de sauver cette fille.

— Je crois que tu ne comprends pas bien ce que ça a été de me réveiller aujourd'hui et de te voir, reprit-il. (Il m'effleura le

menton du bout des doigts pour que je le regarde.) S'il faut que je meure pour toi, je le ferai. Mais ne perdons pas tout notre temps à pleurer.

Je sentais son cœur battre, voyais sa veine palpiter sous sa peau. Nos âmes se touchaient avec une intimité que de simples vivants ne pourraient jamais atteindre, et je pris conscience de la profondeur de nos sentiments. Je posai la main sur sa poitrine, sentis son pouls, fort et régulier.

— Tu ne peux pas rester avec moi, dis-je. (Ma voix, d'habitude si posée, semblait faible et hésitante.) On n'a jamais de deuxième chance, Andy.

Il sourit.

— Bien sûr que si. Qu'est-ce que c'est que ça, si ce n'est une deuxième chance ? Ou plus exactement dans mon cas, une troisième ?

Et il m'embrassa. Ses lèvres chaudes, gonflées de sang, avaient le goût de la potion que je lui avais donnée. Une potion toxique, me souffla une petite voix. Mais je m'en moquais.

Il me caressait les pommettes avec le pouce. Ses grandes mains semblaient si sûres de ce qu'elles faisaient.

J'étais en train d'embrasser un mort et je m'en fichais totalement. Je voulais continuer à l'embrasser jusqu'à ce que le soleil explose.

Le souvenir des scènes atroces, maculées de sang, que Prieto nous avait montrées m'apparut soudain et je repoussai Andy, le souffle coupé, m'arrachant à son étreinte.

— Quoi ? demanda-t-il.

Il me prit les mains mais n'essaya pas de m'attirer vers lui.

— C'est dangereux, ici. Pour nous deux. Il faut se mettre à l'abri. Andy sourit – un vrai et large sourire.

— Tu ne me crois pas capable de te protéger, Holly ?

— Je ne veux pas que tu aies à le faire.

— Tu n'es pas la seule, dit Andy en désignant quelque chose d'un hochement de tête. Prieto nous fait suivre. Ils sont garés là-bas. Ils nous épient.

Je frémis. D'une certaine façon, cela ne faisait qu'empirer les choses, à la fois qu'il y ait des yeux braqués sur nous et que je mette ces hommes en danger en étant une proie si facile.

— Rentrons à la maison.

Nous montâmes en voiture et je pris le chemin de la maison, en gardant le pied vissé sur l'accélérateur.

Andy endossa son rôle comme un pro alors que je garai la voiture dans le garage. Bien qu'il n'ait jamais travaillé comme garde du corps, à ma connaissance du moins, il me demanda de rester derrière le volant, avec le moteur en marche et la porte ouverte tandis qu'il pénétrait dans la maison et vérifiait que tout était en ordre. Je rongeais mon frein, m'attendant à chaque seconde à sentir l'écho d'une menace à travers notre lien… J'avais déjà été prise dans la spirale écœurante de son tourment et de sa mort, et je savais ce que je ressentirais. Un cri faillit m'échapper quand il apparut soudain près de la voiture et me fit signe de sortir. Je fermai la porte du garage, éteignis le moteur et le suivi à l'intérieur.

— Tout est en ordre ? demandai-je.

Je tournai le verrou, puis réglai l'alarme. Si une porte ou une fenêtre venait à s'ouvrir, nous en serions immédiatement avertis, ainsi que la police. Mon cœur battait la chamade. Je songeais à Lottie, manifestement surprise dans son lit. Monica, enlevée dans la soirée, alors qu'elle se préparait à aller au lit, l'eau de son bain devenue froide.

— Ils opèrent la nuit, remarquai-je. N'ouvre pas les portes ni les fenêtres. Ça ferait sonner l'alarme.

— Voyez-vous cela…

J'esquissai un léger sourire.

— C'est devenu banal, ces temps-ci. On vit une époque effrayante.

— Pas plus que les autres.

Andy, non content de jouer avec l'alarme électronique, errait aux quatre coins de la pièce, testant les portes et les fenêtres, fermant tous les verrous.

— Tu as mis en marche ce chien de garde magique quand tu es partie aujourd'hui ?

— Je ne savais pas que j'étais traquée.

Andy s'arrêta et me regarda, les mains figées sur le rebord d'une fenêtre.

— Ils ne t'avaient rien dit.

Je secouai la tête.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Les sorcières étaient tant aimées que ça, à ton époque ?

Cela me valut un sourire de travers.

— Pas au point de te faire rougir. Reste ici, je vais vérifier l'étage.

Je le regardai monter l'escalier, puis allai dans la cuisine pour ranger les pots que j'avais nettoyés. J'en profitai pour me faire un sandwich. Lancer des sorts était épuisant et je ressentais une perte d'énergie notable due à mon lien avec Andy. J'avais besoin de garder des forces, grâce à la magie des glucides et des protéines. J'étais en train d'avaler ma dernière bouchée quand Andy entra dans la cuisine.

— Je n'avais pas eu l'occasion de voir ta maison la dernière fois, dit-il. (Il s'assit à la table de la cuisine et balaya la pièce du regard.) C'est grand, c'est chaleureux. Tu vis toute seule ici ? Et ta famille ?

— Mes parents et ma sœur vivent en Nouvelle-Angleterre. Tu comptes me dire qu'une femme ne peut pas vivre seule ?

— Je n'oserais jamais. Surtout si elle détient les clés de la vie et de la mort. Cela dit, c'est le cas de presque toutes les femmes, donc autant me taire. En outre, je ne connais pas ton monde si bien que ça, sauf qu'il a l'air aussi mal fréquenté que le mien. Et puis, qui sait, ce sont peut-être les femmes qui commandent maintenant, aussi fou que ça puisse paraître.

— Andy…

Ses yeux bleus se détournèrent du plan de travail en granit pour se poser sur moi. Je fus comme foudroyée.

— Je ne regrette rien, dit-il. C'est peut-être stupide de la part d'un mort de tomber amoureux, mais c'est ce qui s'est passé et je n'y peux rien. Au moins, tu sais que je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour te garder en vie, Holly Anne.

J'étais muette d'émotion. Que voulez-vous répondre à cela ? Un mort tombe amoureux de vous et il n'y a aucune chance pour que vous ayez un avenir ensemble. Je savais que chaque minute, chaque seconde de cette relation était comptée. J'aurais voulu l'attirer dans ma chambre, mais je ne savais pas… je ne savais pas comment cela pouvait marcher. Ni même si cela

marcherait. La sexualité des morts n'avait jamais fait partie des cours inclus dans mon apprentissage – et il y avait sûrement une raison à cela. En matière de résurrections, les risques d'abus étaient immenses et nos limites étaient très strictes. C'était en partie pour cela que nous maintenions une telle distance émotionnelle.

Andy ressentit mon dilemme et afficha son sourire le plus doux. Son visage n'en fut que plus attirant et une irrésistible étincelle apparut dans ses yeux. Je me levai, à peine capable de sentir mes jambes.

— Je… je vais me coucher. Est-ce que tu veux… (Ma gorge se noua, et je dus m'éclaircir la voix. Très embarrassant.) Est-ce que tu veux que je sorte le lit d'appoint ?

Andy continuait à sourire.

— Non. Je ne vais pas dormir, si ?

C'était juste. Les gardes du corps ne dormaient jamais et les morts non plus. Je me sentais écarlate, maladroite et incapable de me contrôler.

— Bon, eh bien, bonne nuit alors, dis-je.

Il hocha la tête et me regarda quitter la cuisine.

Une douche chaude et un pyjama en soie plus tard, je me retirai dans mon petit lit douillet et tentai de m'endormir. L'aube n'allait pas tarder à poindre, mais je ne me sentais pas fatiguée. J'étais angoissée, courbaturée et fébrile. J'entendais Andy arpenter le salon. Je l'imaginais passant en revue ma bibliothèque, examinant mes photos, entrant dans mon intimité sans pour autant entrer dans mon lit…

La ferme, me dis-je alors que mon cerveau commençait à s'emballer. Cet homme est mort. Il est là pour faire son boulot et après il s'en ira. Un point, c'est tout.

Sauf que ce n'était pas tout. Andy m'aimait et je savais que je l'aimais. Impossible d'éluder cela. Le ressusciter une seconde fois – non, pour lui c'était la troisième – s'était avéré cruel, inutile et injuste, et si j'avais su pourquoi Prieto le voulait, j'aurais refusé, même si j'avais dû le payer de ma vie. Je ne voulais pas qu'Andy meure pour moi.

Je venais de sombrer dans un demi-sommeil agité quand quelque chose me réveilla. Je sentais comme un tiraillement et

ouvris les yeux pour contempler le plafond. Je ne connaissais que trop bien ce sentiment. Aucune chance de me rendormir.

Je me glissai hors du lit, m'enveloppai dans un peignoir en soie et descendis les escaliers.

Andy se tenait à côté de la fenêtre et regardait au dehors. Devinant ma question, il répondit :

— Je vais bien.

— Menteur.

J'avais rapporté ma valise noire de la voiture et l'ouvris d'un coup sec pour attraper la seconde fiole de son traitement. La fiole semblait très légère. Et pour cause : elle était vide.

Je la regardai fixement avec horreur et consternation pendant quelques secondes, puis la reposai sur son support et attrapai la troisième. La quatrième. Les flacons étaient tous vides.

J'extirpai tout le contenu de la valise. Vide, vide, vide !

Andy se retourna en entendant mon souffle affolé et le tintement du verre. Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce n'est pas… On a fouillé ma valise.

Respire, me dis-je. Allez, réfléchis. La valise – avec son contenu intact – était restée près de moi, à la morgue. Constamment ? Non. Je l'avais posée dans un coin de la salle d'observation et nous étions tous deux partis avec l'inspecteur Prieto pour examiner les dossiers. J'avais laissé la valise sans surveillance.

— Les potions… elles ont disparu.

Andy fit un pas vers moi, puis s'arrêta. Ses yeux bleus étaient légèrement écarquillés.

— Toutes ?

— Toutes.

J'abandonnai la valise et fonçai dans la cuisine. J'ouvris le réfrigérateur. Les quatre doses que j'avais gardées sous la main en cas d'urgence avaient disparu. Je trouvai les flacons dans la poubelle, vides.

— Oh mon dieu, murmurai-je.

Les mains d'Andy effleurèrent mes épaules et je le sentis derrière moi, fort et vivant.

— Ce n'est pas grave, dit-il. Je n'en ai pas encore besoin.

— Si, c'est grave. Il faut des heures pour les préparer, Andy.

Une pensée affreuse me frappa. J'ouvris le cellier où je gardais toutes mes provisions. Plus rien. On m'avait cambriolée. Je sentis une terreur sourde s'emparer de moi.

Ils ont tout pris. Je ne peux même pas me procurer de nouveaux ingrédients avant demain matin, et il faut toute une journée pour préparer la base…

— Ce n'est pas grave, répéta-t-il.

Je me retournai vers lui, saisie d'une brusque colère.

— Si, c'est grave ! Tu ne comprends pas ? Je sais que tu souffres déjà ! Ça ne va qu'empirer, Andy, et si je ne te laisse pas partir…

Il me prit le visage dans ses mains.

— La douleur, je peux la supporter. Je ne te laisserai pas toute seule. Ils sont venus ici. Ils étaient dans ta maison.

— Qui ?

— Quelqu'un qui te connaît, dit-il. Quelqu'un qui sait ce dont tu as peur.

J'avais si peur de lui faire mal. Encore une fois.

Il lissa mes cheveux en arrière et m'embrassa. C'était doux, calme et voluptueux mais je sentais l'effort qu'il faisait pour se contrôler.

— Je peux faire face, dit-il. J'y arriverai. Tu me crois, Holly ?

La gorge serrée, je hochai convulsivement la tête.

— Oui. Ça va.

Je ne le croyais pas et ça n'allait pas du tout. Mais il n'avait pas terminé.

— Habille-toi et prends un sac, dit-il. On s'en va.

Je sortis une valise de sous mon lit et jetai quelques affaires à l'intérieur. Puis j'ouvris un tiroir et pris un pantalon, une chemise noire, des sous-vêtements, des chaussures et des chaussettes : ses propres vêtements, datant de sa dernière résurrection. Bizarrement, je ne m'étais jamais résolue à m'en débarrasser. Je les posai sur le lit, et Andy, posté près de la porte, me jaugea du regard pendant de longues secondes, d'une manière qui me laissa entendre qu'il comprenait pourquoi je les

avais gardés. Pourquoi ils se trouvaient si proches de moi. Il demeura muet.

— Tu ferais mieux de te changer, lui dis-je sans le regarder en face.

— Holly…

— Pas maintenant.

Dès qu'il eut enfilé ses nouveaux habits, nous quittâmes la maison.

Personne, quelle que soit sa force, ne peut endurer la douleur quand elle s'insinue lentement, froidement, sans le moindre apaisement.

Je composai plusieurs numéros, essayant désespérément d'entrer en contact avec quelqu'un susceptible de nous aider pendant que nous étions en route. Sam Twist ne répondait pas – ni chez lui, ni sur son portable, ni au numéro secret qu'il m'avait donné en cas d'urgence. Je tâchai de joindre Annika. Pas de réponse non plus. Puis l'inspecteur Prieto, mais l'appel passa directement sur son répondeur. Je songeai à appeler les urgences, mais qu'est-ce que j'aurais bien pu dire ? J'ai un mort avec moi, il a besoin de ses médicaments ? Je n'avais aucune idée de ce que je devais faire. Je sentais la douleur d'Andy – sombre, constante et grandissante – et je ne pouvais rien faire pour l'empêcher d'empirer.

— Holly ?

Je détournai mes yeux de la route l'espace de quelques secondes. Il était nimbé d'une lumière argentée, irréel au milieu des lumières du tableau de bord.

— Pourquoi m'as-tu ressuscité ? demanda-t-il.

Je m'attendais à tout sauf à cette question. Je soutins son regard pendant de longues secondes, puis clignai des yeux et me concentrai sur la route.

— Lottie, répondis-je. Ils allaient le faire de toute façon et auraient demandé à Lottie. Je ne pouvais pas tolérer ça. Je pensais que ce serait peut-être mieux pour toi si c'était moi qui m'en chargeais, c'est tout.

— C'est tout ?

— Oui.

— Tu es une menteuse. Une jolie menteuse, c'est vrai, mais une menteuse quand même.

Et il avait raison. Je mentais. Non seulement à lui, mais aussi à moi-même. Je l'aimais. J'étais tombée amoureuse de lui au cours de cette première résurrection, puis je l'avais perdu et j'en avais souffert. L'avoir ressuscité était un miracle à double tranchant, qui portait en lui les germes de sa propre destruction. Ma main quitta le volant et effleura la sienne, et je sentis la chaleur de ses doigts serrant les miens.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

On n'avait plus vraiment le choix. Les autres sorcières avaient été enlevées, traînées hors de chez elles sans avoir reçu la moindre menace, ce qui signifiait que leurs stocks devaient être restés intacts. Il fallait que je lui prépare sa potion. La maison de Lottie était la plus proche.

— Les flics. Est-ce qu'ils nous suivent ?

Andrew avait les yeux fermés – je le sentais lutter contre la douleur – mais il les ouvrit lorsque je m'arrêtai à un feu, et scruta la rue.

— Je ne les vois pas, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne sont pas là. Vu que nous leur servons d'appât, je pense qu'ils se font discrets pour laisser au tueur un champ d'action suffisant.

J'espérais que la police gardait un œil sur nous, mais je n'avais pas le temps d'en avoir le cœur net. Le temps était compté.

Sur le trajet, je pensai à appeler le bureau pour leur dire que j'étais malade – non pas que je tienne absolument à garder mon boulot, mais c'était la vie normale et j'avais désespérément besoin de croire qu'il y aurait une vie normale, après cette journée.

Le soleil était en train de se lever pendant que nous nous faufilions à travers les embouteillages du matin, en direction de la maison de Lottie. Elle se trouvait dans un quartier plutôt huppé – un seul étage mais de beaux volumes. C'était le genre d'endroit totalement désert pendant la journée, les familles parties travailler de 7 heures à 19 heures. Le seul signe de vie dans les rues était une camionnette de jardiniers au loin et deux types chevauchant des tondeuses électriques.

L'allée de Lottie était vide. Je fis le tour et me garai à l'arrière de la maison. Le ruban jaune de la police flottait ça et là, mais ils avaient fini leur travail dans la cour. La porte était scellée et un nouveau cadenas avait été posé.

J'ouvris le coffre de la voiture pour en sortir un vieux démonte-pneu rouillé que je tendis à Andy. Il le soupesa pendant un moment, puis hocha la tête et fit sauter le cadenas d'un coup sec. Il dut s'arrêter un instant pour récupérer et je sentis le remous des ténèbres tandis que la vague déferlait inéluctablement sur son âme.

— Andy.

Il secoua la tête.

— Finissons-en maintenant, pendant que c'est encore supportable.

Il avait raison. Cela ne pouvait qu'empirer. Ce qui ne voulait pas dire que la douleur n'était pas déjà violente. Assez violente pour mettre à genoux la plupart des hommes.

La vague le ramenait vers la mort. L'attirait loin de moi.

J'arrachai le sceau de la porte et pénétrai dans la cuisine de Lottie.

Il y avait peu de traces de lutte ici – pots et casseroles soigneusement rangés, étagères bien garnies. Je farfouillai rapidement parmi ces dernières, respirant plus aisément au fil de mes trouvailles. Parfait, parfait, parfait…

J'ouvris la porte du réfrigérateur et, à l'intérieur, vis non seulement quelques bouteilles, mais aussi un bocal contenant deux litres de potion argentée.

Deux litres.

Andy me rejoignit, alarmé par l'expression de mon visage.

— Pourquoi en a-t-elle fait autant ? demanda-t-il.

Je secouai la tête. Lottie n'avait absolument aucune raison de faire cela. C'était une dépense folle. Sauf si elle avait trouvé le moyen de conserver la potion sur une longue période – non ; quand je parvins tant bien que mal à extirper le bocal du réfrigérateur pour le poser sur le comptoir, je remarquai qu'il datait d'au moins une semaine, peut-être deux. Pas encore périmé, mais pas frais non plus. Dans une semaine, il serait

fichu. C'était un énorme gâchis. Pourquoi Lottie avait-elle fait cela ?

— Elle mijotait quelque chose, renchérit Andy. (On aurait dit qu'il avait lu dans mes pensées.) Je suis sûr que ça a un lien avec son envie de me ressusciter.

Je versai la potion dans une tasse, la reniflai et l'observai en inclinant la tasse.

— Ça ne me plaît pas, Andy. J'ai… Il me fit signe de me taire.

— Quoi ? murmurai-je.

— J'ai l'impression qu'il y a quelqu'un ici.

Je refermai le bocal et le soulevai avec effort. Nous allions l'emporter avec nous.

J'allais devoir l'utiliser avant de pouvoir préparer la potion.

Andy reporta ses yeux sur moi. Il y avait une leur étrange dans son regard, quelque chose de sinistre et d'effroyable.

Il s'empara de la tasse et la vida dans l'évier.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Ils ont bien préparé leur coup. (Andy ne prit pas la peine de parler à voix basse.) J'utilisais le même truc, avant. Je préparais des potions empoisonnées et je les laissais bien en évidence pour que les revenants les boivent quand ils venaient fouiner. J'en ai éliminé pas mal de cette manière, pendant la guerre.

Du poison. Je contemplai le bocal et le laissai glisser de mes mains jusqu'au comptoir.

— Sortez ! s'exclama Andy. Si vous voulez nous tuer, faites-le à visage découvert.

— Entendu, fit une voix éraillée par le whisky et les cigarettes.

Un homme bedonnant aux cheveux roux apparut dans l'entrée. Il avait un pistolet à la main, pointé non pas sur Andy mais sur moi.

— Ça vous va, comme ça ?

Sam Twist. Je ne suis que le messager.

— Sam…

Je me passai la langue sur les lèvres. Andy se posta devant moi et j'entendis trois détonations étouffées se succéder à toute vitesse.

Andy ne broncha pas, encaissa les balles, puis se secoua et dit d'une voix que je ne reconnus même pas :

— T'as fini, l'Irlandais, ou tu veux recharger ?

Je longeai lentement le comptoir, me tournant de manière à observer Sam. Il tenait calmement son arme le long du corps.

— Inutile, dit-il. C'était juste pour t'intimider un peu. Tu es un adversaire redoutable, aucun doute là-dessus. C'est pour ça que j'ai tenté de convaincre Holly de renoncer à te ressusciter de nouveau.

— Il est à moi, fit une voix rauque.

La chose qui apparut en se traînant aux côtés de Sam… n'avait plus rien d'humain, si tant est qu'elle l'eut jamais été. Difforme, comme un bloc d'argile qu'on aurait laissé tomber par terre, mais bardée de muscles. Des yeux gris inertes. Des dents pointues que laissait voir l'absence de lèvres, coupées ou arrachées. Sam était un homme corpulent, mais cette créature le dépassait d'au moins trente centimètres. Il était plus large d'épaules que l'embrasure de la porte. Je me remémorai les photographies des flics. Battus à mort. Nuques brisées. Andy ne m'avait jamais paru fragile jusqu'à cet instant.

S'il était inquiet ou même surpris, il n'en montra rien. Il se balançait lentement sur la pointe des pieds, les yeux rivés sur le monstre de Sam.

— Comme tu es mignon, dit-il d'une voix douce et calme. Ta maman doit être très fière de toi.

La chose remua, mais n'avança pas. Son regard aveugle quitta Andy pour se poser sur… moi.

Un grondement sourd s'échappa de sa gorge, comme un vieux moteur diesel à l'agonie, et je sentis Andy se raidir.

— Derrière moi, Holly ! Dépêche-toi, bon sang !

Je m'exécutai, non sans avoir aperçu le sang qui imprégnait le devant de sa chemise et la chair déchiquetée en dessous. Les morts pouvaient mourir, ressentir de la douleur, et malgré toute sa force et sa concentration, Andy ne pouvait triompher d'un monstre. Pas tout seul.

— Qui est-ce ? murmurai-je.

Sam n'aurait pas pu ressusciter cette créature sans une aide extérieure.

— C'était mon frère Donal, fit Sam Twist. Avant que Lottie lui mette la main dessus.

Il appartenait à Lottie ! Mais Lottie était morte. Non ?

— Elle l'a ressuscité ?

— Il a été poignardé au cours d'une rixe dans un bar, l'homme le plus fort que j'aie jamais connu. Je l'ai suppliée de m'aider et elle l'a fait. Elle l'a ressuscité. Mais je ne savais pas ce qu'elle allait faire de lui.

Sam fit quelques pas sur le côté, jusqu'à retrouver mon visage en ligne de mire. Andy demeura immobile. Il pensait manifestement qu'il valait mieux rester entre moi et Donal.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

J'étais désormais pleinement consciente de la mare de sang s'étalant aux pieds d'Andy, des ondes de ténèbres faisant vibrer l'air qui nous séparait. La mort s'approchait, s'insinuait, malgré tous les efforts d'Andy pour la repousser.

— Ça ne se voit pas, sale chienne ? cracha Sam, et la rage qu'il contenait en lui explosa soudain comme une bombe. Elle l'a utilisé. Mon propre frère. Elle m'a dit qu'elle l'avait renvoyé chez les morts, mais c'était faux. Elle l'a envoyé se battre contre d'autres revenants, comme un ours dressé au combat, puis l'a ressuscité, encore et encore, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de lui. Elle prenait des paris. (Sam avala sa salive.) Mais il se souvenait. Un jour, il a entendu ma voix au téléphone et s'est souvenu de moi.

Sam avait le visage cramoisi, déformé par la colère, et les yeux étincelants de larmes. J'essayais d'avaler la boule qui me serrait la gorge.

— Il est venu te retrouver. Oh Sam, je suis désolée. Il me sourit d'un air méprisant. Il n'y avait pas plus de rationalité dans ses yeux que dans ceux de son frère.

— Garde ta pitié, dit-il. Je n'en veux pas. Je vais te tuer, sale garce. Je vais tous vous tuer !

Lottie n'était pas morte. Elle ne pouvait pas être morte, si Donal était toujours vivant. Sam la détenait quelque part, enfermée, peut-être droguée ou pire, mais toujours vivante.

Elle était le seul point faible de Donal.

J'étais toujours à moitié cachée de Sam. Je plongeai la main droite dans ma poche, m'emparai de mon téléphone portable, l'ouvris puis appuyai longuement sur la touche que j'avais assignée au numéro de l'inspecteur Prieto. J'espérais qu'il réponde, ou qu'au pire, son répondeur lui donne les indices dont il aurait besoin pour reconstituer le puzzle.

— Tu as gardé Lottie vivante, dis-je. N'est-ce pas, Sam ? Pour qu'elle souffre.

— Oh oui, dit-il. Et quand j'en aurai fini avec vous, je m'occuperai d'Annika et on pourra passer à la prochaine ville. Il faut vous exterminer ! Tous !

— Tu utilises Donal tout comme Lottie l'a fait. Laisse-le partir, Sam. Je t'en prie, laisse-le partir.

— Non, lança-t-il. Pas tant que vous ne serez pas tous morts. Ne bouge pas, Holly. Je ne veux pas que tu perdes une miette du spectacle.

Il savait. Il savait pour Andrew. Il avait entendu dire à quel point j'avais été traumatisée quand je l'avais perdu la dernière fois.

Il voulait que je le regarde mourir une seconde fois.

Donal était rapide, mais pas autant qu'Andy. Même blessé, il était aussi agile qu'un chat. Il esquiva la charge féroce de Donal, fit un croche-pied au géant informe et lui fracassa le crâne contre le comptoir en marbre. Je reculai, me faufilant derrière les deux combattants et hurlai dans le téléphone :

— Prieto, c'est Sam Twist. Trouvez Lottie, Lottie est la clé !

La main de Donal envoya le téléphone voler à travers la pièce, et il rebondit contre le mur du fond et se brisa en mille morceaux. Je sentis un os craquer dans ma main et étouffai un cri, puis un autre en sentant le tourment d'Andy redoubler de violence. Lui aussi ressentait ma douleur.

Il ferait tout pour la faire cesser et c'était extrêmement dangereux.

J'avais besoin de l'arme de Sam.

Je décidai de m'emparer du fendoir logé dans un bloc en bois à côté de la cuisinière. Lottie, en bonne cuisinière et sorcière, gardait ses ustensiles soigneusement rangés. Le fendoir était

extrêmement affûté ; sa lame, soyeuse et meurtrière, faisait vibrer l'air.

Je gardai Donal entre Sam et moi pour empêcher ce dernier de m'avoir en ligne de mire. Andy glissa dans son propre sang et relâcha sa prise sur le cou de taureau de Donal, lequel referma ses énormes mains grises sur les épaules d'Andy. Je sentis son bras se déboîter et poussai un hurlement. Il grogna, tenta de s'arracher à l'étreinte du monstre, mais Donal lui décocha un coup de poing et recula…

Je me jetai à terre et envoyai un coup de fendoir à travers les tendons d'Achille de Donal, qui se mit à vaciller comme un arbre en mugissant. La table se brisa sous son impact. Andy se libéra en se tortillant, le souffle court, et je sentis l'onde se rapprocher, plus rapide, plus puissante.

Les ténèbres tourbillonnaient, obscurcissaient l'air entre Andy et moi tandis qu'il tentait de me rejoindre.

Sam tira deux fois. Une balle vint se loger dans le bras de Donal et lui arracha un morceau de chair gros comme le poing. La seconde…

La seconde frappa Andy en plein cœur alors qu'il plongeait pour me protéger.

— Non ! hurlai-je, et il s'effondra de tout son poids dans mes bras.

Il n'y avait aucun moyen de lutter contre le vide qui déferlait désormais sur moi – l'appel d'une paix éternelle – et je sentis Andy s'éloigner doucement.

Puis il trouva un petit point d'ancrage dans sa lutte désespérée contre la vague, et son corps, serré contre le mien, se mit à frémir de tout son long. Il ne peut pas. Il ne peut pas y arriver. Même les morts doivent mourir. Mais Andy refusait de partir.

Il s'arracha à la mort. Ses yeux étaient voilés d'un liquide argenté, de la même couleur que la potion que je lui avais fait boire à la morgue. Sa peau était aussi blanche que du papier. Une grande partie de son sang était étalée sur le sol, comme une offrande au plus cruel des dieux.

Mais il était toujours là.

Il prit une grande inspiration et ferma les yeux.

— La potion…, dit-il. Donne-la-moi. Le bocal derrière moi sur le comptoir. La potion empoisonnée.

— Non, répondis-je. Non, Andy.

Une autre balle le frappa. Je hurlai quelque chose à Sam, je ne sais pas même quoi et pour toute réponse, il me montra les dents. Donal rampait par terre vers nous. Il ne pouvait pas se lever, mais il n'abandonnait pas. Il voulait que je meure, comme Sam.

Andy étendit le bras derrière moi pour atteindre le bocal de potion d'argent, et me jeta un regard suppliant qui me brisa le cœur.

— Aide-moi, murmura-t-il.

Je sentis la vague enfler de nouveau, plus puissante cette fois. Il ne pouvait pas résister à cela, même pas pour moi.

Je l'aidai à soulever le bocal.

Une gorgée.

Deux.

Sam tira de nouveau et toucha le bocal qui explosa dans une pluie de verre. La potion nous aspergea tous deux et se mêla en d'épaisses volutes argentées au sang répandu sur le sol. Mais son pouvoir opéra.

Je sentis la vague noire s'éloigner d'Andy, et les battements de son cœur reprirent soudain le dessus. Pendant un court instant, ses yeux se fixèrent sur les miens et j'y vis une promesse. Une acceptation aussi.

Donal porta un coup de son énorme main en direction des pieds d'Andy, mais Andy esquiva, m'emportant avec lui. Il me déposa gentiment sur le côté et se tourna vers Sam Twist.

— Je comprends ta haine. Ton frère a été martyrisé. Mais tu es allé beaucoup trop loin, mon vieux. Tu n'avais pas à t'en prendre à Holly.

— C'est une sorcière.

Le sourire d'Andy prit un air carnassier.

— Moi aussi. Et maintenant, c'est à moi que tu vas avoir à faire.

Sam tira de nouveau et toucha Andy. Les balles semblaient n'avoir aucun effet sur lui ; avec un hurlement de rage, Sam fonça vers lui tout en continuant à tirer. Andy esquiva l'attaque

d'un geste souple, tel un torero. Puis il balança son bras autour du cou de Sam pour le prendre en tenaille, projetant tout son poids dans ce geste. Les pieds de Sam glissèrent dans le sang et sa nuque se brisa dans un bruit sec. Tout alla trop vite pour que je comprenne ce qui venait de se passer, puis la vie quitta les yeux bleus de Sam et son corps s'affaissa de cette façon totalement vaine qu'ont les morts de tomber, lorsqu'Andy relâcha son étreinte. Donal hurla, m'arrachant un pincement au cœur. Il passa devant nous en rampant et berça le corps brisé de Sam, petit comme un jouet entre ses énormes bras. Je resserrai les doigts autour du fendoir et avalai ma salive. Alors que je m'avançais vers lui, Donal leva les yeux vers moi. Je savais qu'il pouvait me réduire en miettes.

Mais je savais aussi qu'il avait fini de se battre.

Andy se tourna vers moi et nos regards se croisèrent de nouveau.

Il avait fait deux pas vers moi quand le poison de Lottie fit effet.

L'extraordinaire volonté d'Andy était peut-être capable de le rendre insensible à ses blessures, mais là, c'était différent. Très différent.

Ses jambes plièrent sous son poids et il tomba sur le côté en haletant. Ses pupilles devinrent immenses, passant de l'argent au noir, noir comme la mort qui venait le chercher.

— À la prochaine, murmura-t-il. Fais attention à toi, Holly Anne.

Je tombai à genoux à côté de lui et posai la main sur son front alors qu'il commençait à convulser.

Je goûtai le poison sur ses lèvres et me demandai, dans un élan de rage et de désolation, si ce serait suffisant pour me tuer. Malheureusement, non.

**

*

— Mademoiselle Caldwell, dit l'inspecteur Prieto.

Je levai doucement la tête, les muscles endoloris et brûlants. Je le devais en partie à la mixture de Lottie, ainsi qu'à la série de

blessures que j'avais subies sans m'en rendre compte au plus fort de la bagarre. J'étais de retour à l'hôpital. Ils avaient embarqué Donal dans un fourgon de police blindé, et Andy dans celui du médecin légiste, en même temps que Sam. J'avais hurlé que je ne voulais pas qu'ils soient ensemble mais les flics m'avaient prise pour une folle. Peut-être avaient-ils raison.

Je regardai l'inspecteur d'un air las, trop fatiguée pour me soucier de la pitié qui se lisait dans ses yeux.

— Vous l'avez trouvée ?

— Oui, dit-il. Elle était droguée. Enchaînée dans une pièce sous la maison de Sam.

Je hochai la tête.

— Et les autres ?

Il se contenta de me regarder. Sam n'avait pas eu besoin des autres, bien sûr. Il n'avait eu besoin que de Lottie pour maintenir Donal en vie. Curieusement, Lottie avait survécu, comme un cafard encore vivant après un hiver nucléaire. Et Donal aussi, pour le peu de bien que cela allait lui faire.

— Vous allez bien ? demanda Prieto.

Ce fut à mon tour de le regarder droit dans les yeux mais il détourna le regard quand il vit l'expression de mon visage.

— Lottie est au fond du couloir, d'après ce qu'on m'a dit. Apparemment, elle devrait s'en remettre.

Sur ces mots, il ouvrit la porte de la petite chambre d'hôpital lugubre et s'en alla. Me lever était un calvaire mais je me fis violence pour le suivre en traînant les pieds.

Prieto allait entrer dans l'ascenseur quand j'émergeai de la chambre. Il m'aperçut et désigna du menton le bout du couloir.

— La quatrième porte, dit-il.

Carlotta était une femme ravissante avec l'âme d'une hyène. Je l'avais toujours su mais sans jamais me rendre compte de l'étendue de sa perversité.

Je n'avais jamais connu les profondeurs de la noirceur. Désormais, je ne pouvais plus en sortir. Pas sans marcher sur quelqu'un d'autre au passage.

Ce qu'elle ferait sans hésiter.

Carlotta était endormie. Elle avait l'air plus âgée que dans mes souvenirs, ses cheveux noirs mêlés d'argent et ses traits

ridés. Elle aurait pu être mère, ou grand-mère. On ne pouvait jamais deviner la vraie personnalité de quelqu'un qui dormait.

Ses yeux s'ouvrirent au moment où je tirai une chaise à côté de son lit – des yeux bruns, confus comme l'était toute âme arrachée à la mort. Sauf qu'elle avait été droguée et non tuée, et la douceur se dissipa en quelques secondes.

— Holly, cracha-t-elle. J'aurais dû savoir que Sam allait t'épargner. Tu as toujours été sa chouchoute.

Je ne répondis pas. Quelque part, dans la partie la plus glaciale de mon âme, je revis le supplice d'Andy pendant ses derniers instants et me rendis compte de la joie qu'en aurait éprouvée Lottie.

— Et les autres ?

— Morts, dis-je d'une voix froide et distante. Depuis combien de temps fais-tu cela ?

— Quoi ?

— Ressusciter les morts et les forcer à se battre comme des chiens. Pour de l'argent.

Lottie plissa ses petits yeux cruels.

— Je te défends de me juger, sale garce. On les ressuscite tous pour le profit. (Elle esquissa un sourire.) Je suis juste un peu plus créative.

La pièce m'apparut rouge pendant quelques secondes et j'éprouvai des difficultés à contrôler ma respiration. Mes mains me faisaient mal et je m'aperçus que j'avais les poings serrés et tremblants.

— Créative, répétai-je. Pourquoi as-tu demandé à Prieto de faire appel à Andy ?

— Je savais qu'on était traquées. Si quelqu'un pouvait les arrêter, c'était Toland. En outre… (Son sourire se mua en un rictus empreint d'ironie et de cynisme.) Il m'aurait rapporté de l'argent. Beaucoup d'argent.

Je frémis. J'avais du mal à rester sur ma chaise. Du mal à me retenir de poser les mains autour de sa gorge et de serrer très fort.

— C'est fini pour toi. Crois-moi, je vais te mettre hors d'état de nuire.

— Et comment ? (Le rire de Lottie fendit l'air comme de la glace.) Ce que tu peux être stupide ! C'est moi, la victime ! Si tu comptes sur le comité d'éthique, tu te fourres le doigt dans l'œil. Avec toutes ces nécromancienne mortes, ils me feront peut-être payer une amende, mais ils ont besoin de moi. Maintenant plus que jamais.

Elle avait probablement raison sur ce point. Les nécromancienne étaient peu nombreuses, et elle et moi étions désormais les seules en état d'exercer dans cette ville. Le comité d'éthique rejetterait la faute sur Sam, et Lottie s'en tirerait avec une tape sur la main.

Elle recommencerait et je ne serais pas en mesure de l'arrêter. La police n'agirait pas. Les morts n'avaient aucun droit.

Je me levai. Le regard sombre de Lottie me suivit pendant que je me dirigeais vers la porte. Il y avait un verrou pour fermer la porte de l'intérieur. Je le tournai. Lottie s'esclaffa.

— Tu vas me tuer, Holly ? Tu vas passer le reste de tes jours en prison pour des gens qui sont morts ?

— Non, répondis-je. C'est une chose étrange, le coma. On peut plonger dedans sans avoir donné le moindre signe d'alerte. Une vraie tragédie.

Quelque chose brilla dans ses yeux. Peut-être de la peur ? Sa main se tendit vers le bouton d'alarme.

Mais j'y parvins la première, puis lui plaquai les bras le long du corps. Elle se débattit et grogna, puis mes lèvres touchèrent les siennes, et elle s'immobilisa. J'étais la meilleure nécromancienne d'Austin. Petite précision sur la vie que nous insufflons aux morts… elle peut provenir d'un être vivant. C'est interdit, mais c'est possible.

Je n'avais pas pris toute sa vie.

Juste assez pour la laisser errer dans les ténèbres, hurlant, coincée dans sa propre tête. Son corps survivrait, muet, sans réaction, aussi longtemps que la science moderne le permettrait, mais Lottie Flores ne ressusciterait jamais plus les morts. Elle ne ressusciterait plus du tout.

Andy était en bas, à la morgue, et il fallait que je le voie. Ce que j'avais fait à Lottie m'avait blessée d'une façon que je ne

pourrais peut-être jamais surmonter, mais d'une certaine manière, voir le visage d'Andy, même mort, me réconforterait.

Il était si beau, et paraissait enfin en paix.

Je l'embrassai doucement. Je n'avais bu aucune potion et je n'avais lancé aucun sort ; c'était juste un baiser, juste des lèvres qui s'effleurent.

Mais l'émotion derrière ce baiser… l'obscurité, la passion, le besoin, un besoin si intense qu'il semblait émaner de ma peau en rayons argentés. C'était magique.

Je le sentis tendre les bras vers moi, dans la pénombre, et je ne pus m'empêcher de lui répondre. Ce n'était pas de mon propre fait. Je n'étais pas assez forte. Je sentis la connexion s'établir entre nous, limpide, brûlante et argentée, vibrante comme une corde de guitare.

Ses yeux s'ouvrirent et il me sourit.

— Tu es revenu, murmurai-je.

— Bien sûr que oui, Holly. Je serai toujours là pour toi.

— Je n'ai pas… Il n'y a pas de potion…

— Je n'en ai pas besoin.

Il remua et le drap qui recouvrait son torse glissa par terre, révélant des blessures béantes qui, devant mes yeux ébahis, se refermèrent aussitôt.

— Moi aussi j'ai des dons, tu sais. Plus que la plupart des gens.

Je l'embrassai de nouveau, sentant le goût des potions, des poisons et de mes propres larmes.

— Combien de temps peux-tu rester ? demandai-je.

Il sourit.

— Aussi longtemps que tu voudras de moi.

— Pour toujours.

LES JEUX SONT FAITS
Karen Chance

Karen Chance *a grandi à Orlando, en Floride, la patrie des illusions. Tout s'explique ! Depuis, elle a habité en France, en Grande-Bretagne, à Hong Kong et à la Nouvelle-Orléans. Surtout pour tirer au flanc ; parfois pour enseigner l'histoire. À cause de Katrina, elle est retournée en Floride, où elle continue à écrire tout en essayant d'éviter les ouragans. Les romans de sa série Cassandra Palmer ont été qualifiés de best-sellers par USA Today et le New York Times. Vous trouverez des extraits, des bandes-annonces, des concours et bien d'autres surprises sur le site KarenChance.com.*

On a commencé à cogner à ma porte à 2 h 11 du matin. Comme ça ne s'arrêtait pas, j'ai fini par sortir mes pauvres fesses exténuées du lit et j'ai exploré ma table de chevet à tâtons jusqu'à ce que mes doigts se referment sur mon flingue. J'étais complètement dans les vapes – je n'avais pas assez dormi – mais je ne me séparais jamais de mon arme, ces temps-ci. En plus, j'en aurais besoin pour tirer sur l'importun qui martelait cette foutue porte.

J'ai passé ma robe de chambre en vitesse et j'ai descendu l'escalier d'un pas lourd. Tout ça pour manquer d'être étouffée par l'indécent bouquet qui m'attendait sur le perron. Un pur produit de quelque serre chaude.

— C'est p-pour une livraison, a-t-on articulé.

Je venais tout juste de m'apercevoir que le buisson de roses avait des jambes.

— Vous avez vu l'heure ?

— Euh… Il est 9 heures passées, a dit une voix d'homme.

Je me suis rendu compte avec un peu de retard que le soleil illuminait mon paillasson peu amène. C'était un loup-garou sarcastique qui me l'avait offert.

Dessus, on pouvait lire « JE MORDS PLUS FORT QUE J'ABOIE ». Je n'avais jamais su si c'était de lui ou de moi dont il voulait parler. Et mince ! J'avais eu une panne de réveil ! Et

mon horloge interne était tellement détraquée ces jours-ci qu'elle n'avait pas suffi à me tirer du sommeil.

— Salut, ai-je croassé l'air de rien, comme si je n'étais pas du tout en train de braquer mon flingue sur le livreur.

Je me suis empressée de baisser mon arme tout en essayant de sourire. Le taillis exubérant tremblait tellement qu'il parsemait mon seuil d'une abondance de pétales. J'ai jeté un coup d'œil au miroir du meuble d'entrée et j'ai compris la raison de son effroi. Mes longs cheveux bruns formaient une broussaille innommable et j'avais les yeux tellement injectés de sang qu'on ne voyait même plus qu'ils étaient gris. Pour ne rien gâcher, des semaines entières de nuits quasi blanches et de danger permanent avaient transformé mon sourire en une grimace tenant plus du chien montrant ses dents que d'autre chose. Mais le livreur ne s'est pas laissé démonter. Il avait peut-être l'habitude des propriétaires énervés, tendance « fou à lier ».

— Mademoiselle Accalia de Croissets ?

Bizarrement, il n'a pas écorché mon nom.

— Lia, ai-je rectifié par réflexe tout en essayant d'atteindre mon sac, posé sur le meuble d'entrée, pour en extraire un pourboire.

J'étais en train de me demander quel était le tarif quand on venait de pointer son flingue sur un livreur lorsque mon sac a glissé entre mes doigts engourdis de sommeil. Je me suis baissée pour le ramasser, juste à temps pour esquiver un sort qui fusa à travers le hall d'entrée pour finir sa course dans le salon. Au passage, il a fracassé la cloison séparant les deux pièces. Le temps de voir une pluie de miettes de Placoplatre tomber sur la moquette, j'ai levé mon pistolet et tiré. Les balles ont mis les roses en charpie mais n'ont rien fait au mage déguisé en livreur qui se tenait derrière. J'ai compris qu'il avait des boucliers dès que l'une des balles a ricoché dessus et est venue m'érafler la joue. J'ai donc fini par lui balancer le meuble d'entrée dessus avant de m'enfuir, tout en me traitant de tous les noms.

Mon nouveau boulot, c'était de former les nouvelles recrues du Corps des mages guerriers, l'équivalent magique de la police. La plupart de mes étudiants étaient désespérément naïfs en

sortant de l'œuf mais ils n'auraient jamais commis une erreur aussi grossière. Même eux n'auraient jamais ouvert la porte en étant dans le coaltar et quasi désarmés. Je finirai dans une expression toute faite, ai-je pensé. Après « Ne tendez jamais la main à un démon si vous ne voulez pas qu'il la bouffe » et « C'est fou le nombre de choses qu'on peut tuer avec un pieu dans le cœur », on aura « Ne faites pas comme Lia : gardez toujours vos armes sur vous ». Malheureusement, les miennes étaient par terre dans la salle de bains, à l'endroit où je m'en étais débarrassée pour prendre une douche.

Je me suis précipitée vers l'escalier. J'ai entendu le mage se frayer un chemin à travers les obstacles que j'avais semés derrière moi. Je n'avais pas gravi la moitié des marches qu'une gerbe d'énergie a explosé au-dessus de ma tête. L'électricité qu'elle a générée m'a parcourue des pieds à la tête et mes cheveux se sont dressés sur mon crâne. Juste devant moi, une volée de marches a disparu à grand fracas dans une explosion de chaleur.

Un éclat de la taille d'un poignard m'a transpercé le mollet et je suis tombée. J'avais une jambe dans le trou fumant et l'autre coincée dans la rambarde. Je ne me suis pas relevée – pas le temps – mais j'ai marmonné une formule propulsant sur le mage le contenu de ma bibliothèque. J'ai entendu les pages frétiller comme des ailes d'oiseau au-dessus de ma tête, et les livres se sont abattus sur mon agresseur. Ils n'ont pas traversé ses boucliers, mais les plus grands ont réussi à le déséquilibrer et les pages, qui s'agitaient frénétiquement, l'ont momentanément aveuglé. Ça m'a fait gagner quelques secondes. Assez pour extraire ma jambe du trou et grimper tant bien que mal les vestiges de l'escalier. Cette saloperie d'éclat avait dû me bousiller aussi le genou : l'articulation a hurlé de douleur pendant toute l'ascension et craqué une fois sur le palier. Résultat : je me suis affalée par terre, évitant de justesse un sort qui a rendu l'air scintillant et flou au-dessus de ma tête avant de démolir la bibliothèque désormais vide. Il est passé si près que j'ai senti son souffle dans mes cheveux. De minuscules échardes m'ont mitraillé les jambes à travers le coton très fin de mon pyjama. J'ai lancé un sort d'entrave derrière moi et je me suis

mise à ramper à toute vitesse dans le couloir. Au bout de quelques mètres, je me suis rendu compte que je n'entendais plus mon poursuivant. J'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule – ce n'était pas une petite diversion comme ça qui arrêterait un mage guerrier – et je n'ai pas vu le plancher disparaître devant moi. Alertée par le fracas assourdissant, j'ai tourné la tête assez vite pour éviter la pluie de balles traversant le trou béant. Elles ont ricoché en tous sens dans l'espace exigu mais j'ai réussi à dresser mes boucliers avant d'être touchée. J'avais espéré ne pas être obligée d'y recourir si tôt – les boucliers bouffent un paquet d'énergie, et mes réserves étaient déjà assez réduites – mais mes armes ne m'auraient pas servi à grand-chose si j'étais morte avant de les récupérer. Les oreilles encore bourdonnantes, j'ai entrepris de contourner le trou en essayant de rester en équilibre sur les quelque cinquante centimètres de moquette roussie ayant survécu, mais un autre sort a fusé et le reste du couloir s'est effondré. L'explosion m'a heurtée de plein fouet. Malgré mes boucliers, j'ai eu l'impression de recevoir un coup de poing en pleine figure. Totalement assommée et étourdie par le choc, qui avait projeté ma tête en arrière, je suis tombée de l'étage et j'ai atterri sur la table de la salle à manger, accompagnée d'une tonne de plâtre, de deux poutres et de mon lustre flambant neuf.

Le choc m'a complètement coupé le souffle. C'est la seule raison pour laquelle je n'ai pas crié, d'ailleurs. Mon genou a heurté le coin de la table. Bien entendu, c'était celui de ma jambe déjà blessée. Forcément ! L'articulation a produit un bruit atroce et la douleur a quintuplé. L'espace d'une seconde, le monde n'était plus qu'un éclat de lumière aveuglante.

Je suis descendue de la table. Ou plutôt, je suis tombée de la table. Ma jambe blessée était toute molle. J'ai essayé de la raffermir pour reprendre l'équilibre mais je n'ai réussi qu'à tituber comme un ivrogne. J'avais l'impression que la pièce tournait autour de moi. J'ai vacillé, je me suis retournée en tremblant… et j'ai reculé juste à temps pour éviter la porte de l'entrée, qu'on avait projetée sur moi. Elle est passée près de ma tête en tournoyant avant de s'écraser contre le mur du fond dans une explosion de lamelles.

Voir la mort de près : rien de tel comme remède pour ne plus avoir la tête qui tourne. Je me suis jetée sur la porte de la cuisine dans l'idée judicieuse de m'enfuir par l'escalier arrière lorsqu'une boule de feu m'a percutée. Elle a rebondi sur mes boucliers et a fini sa course sur la table de la cuisine. L'odeur âcre de matériaux certifiés « pas naturels du tout » en train de brûler s'est répandue dans la pièce. Je me suis rendu compte – malheureusement trop tard – qu'il y avait un autre assassin dans la buanderie. Et je distinguais une silhouette derrière le verre dépoli de la porte de derrière. Le troisième assassin essayait de désarmer mes talismans pour pouvoir entrer. En résumé : j'avais trois mages noirs à mes trousses et j'étais toujours désarmée. Et merde.

L'hostilité ancestrale divisant, au sein de la communauté surnaturelle, le Cercle d'argent des utilisateurs de magie blanche – dont le Corps faisait partie – et le Cercle noir, regroupant les mages des Ténèbres, s'était récemment transformée en guerre ouverte. Par conséquent, les nouvelles recrues du Corps étaient logées au quartier général le temps pour elles d'acquérir les compétences suffisantes pour éviter éventuellement de se faire tuer. Mais il n'y avait pas de place pour tout le monde, et les vieux de la vieille comme moi n'avaient qu'à se dépatouiller tout seuls. D'ailleurs, c'est exactement ce que je m'apprête à faire, ai-je pensé en me plaquant contre le lino pour esquiver la porte de derrière, qu'on venait de propulser à l'intérieur.

J'ai levé les yeux. Un loup-garou était apparu sur le seuil. Il portait deux sacs de fast-food.

— C'est quoi, ce b… ? a-t-il commencé avant de se jeter par terre.

Des gerbes de frites se sont mêlées aux balles fusant de partout. J'ai rampé à toute vitesse jusqu'à lui. Mets-toi devant lui, mets-toi devant lui, ne les laisse pas le tuer ! me hurlait mon cerveau tandis qu'il me tirait en arrière pour nous mettre à couvert – plus ou moins – entre le garde-manger et le frigo.

— Baisse-toi ! ai-je hurlé.

Mais le dernier sort nous a ratés et s'est fracassé contre le plafond. Du plâtre et des poutres se sont effondrés sur nous.

Pour ne rien gâcher, les conduites d'eau ont lâché et nous ont aspergés. Malheureusement, ça n'a pas suffi à éteindre le feu. En revanche, j'ai aperçu ma baignoire. Elle oscillait dangereusement au bord du gouffre.

— Je tombe mal ? a demandé Cyrus.

Mon mec avait du plâtre dans les cheveux et de la poussière sur sa veste de moto, mais il avait un Glock entre les mains et ses yeux bruns respiraient le calme. En fait, il avait l'air moins paniqué que moi.

— Je ne me souviens pas qu'on avait rendez-vous, ai-je dit en baissant mes boucliers le temps de lancer un sortilège dans la buanderie.

Le sort a explosé et j'ai entendu quelqu'un glapir. J'ai esquissé un sourire cruel.

— C'est la Saint-Valentin.

— Je déteste les fêtes. Il m'arrive toujours des pépins, les jours de fête.

J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre. Sans surprise, j'ai vu deux ombres projetées sur le bout de terre rocailleuse que les gens de Las Vegas appellent « pelouse ».

Pourtant, il n'y avait personne en vue. Il s'agissait probablement de mages s'étant jeté un sort d'invisibilité. Ils attendaient que leurs potes me foutent dehors pour m'attaquer à découvert. Ils pouvaient toujours rêver, ces salopards.

Cyrus m'a tirée sous la table en feu pour éviter le sort que venait de nous lancer le mage numéro un. Il s'était posté devant la porte du salon pour avoir un angle de tir dégagé sur le garde-manger.

— Il se passe quoi ? a demandé Cyrus.

— Un assassin déguisé en livreur.

— Et tu as marché ?

Il a vidé son chargeur sur les boucliers du mage, le forçant à reculer pour conserver son énergie.

— Je croyais que c'était toi qui m'envoyais des fleurs ! Mais j'aurais dû me dire que ça ne risquait pas d'arriver.

— Tu as l'air d'insinuer que je ne suis pas romantique.

Il a extrait un deuxième 9 mm de sa veste.

— Les types qui essaient de me tuer m'offrent plus de fleurs que toi.

— Je croyais que ce n'était pas ton style, les fleurs, les bonbons, tout ça… La baignoire nous a interrompus : elle a choisi ce moment pour jouer les kamikazes sur la table de la cuisine. Le plateau en formica cramé a été pulvérisé sous le choc et n'a pas du tout ralenti la cuve qui a heurté mes boucliers de plein fouet. Ces derniers ont éclaté comme une baudruche trop gonflée. L'espace d'une seconde, mon cœur s'est serré – « Cyrus ! » – et j'ai senti un goût de bile et de poudre à pistolet dans ma bouche. Mais il allait bien. Par miracle, on s'en était sortis tous les deux.

J'ai compris que mes boucliers avaient tenu suffisamment longtemps après l'impact pour permettre à Cyrus de poser les mains sur le fond lisse de la baignoire et la stopper avant qu'elle nous fracasse le crâne. On avait eu chaud. À plus d'un titre d'ailleurs : notre parapluie en faïence et en acier nous a protégés d'une rafale de balles venue de l'étage ainsi que d'un sortilège lancé depuis la pièce voisine.

On s'est aplatis contre le sol. On n'y voyait absolument rien, sauf par l'interstice de cinq centimètres entre la baignoire et le sol. J'ai vu des balles pleuvoir comme autant de gouttes de métal, un nuage de farine s'élever dans l'air et des boîtes de conserve perforées répandre leur contenu un peu partout. Je pouvais dire « adieu » à mon garde-manger.

J'ai réfléchi aux différentes options et aucune n'était prometteuse. Sortir dans le jardin revenait à foncer tête baissée dans une embuscade. Quant à la porte d'entrée, le type posté dans la salle à manger nous en bloquait l'accès. Ça faisait longtemps que je n'entendais plus le mage de la buanderie, mais en supposant qu'il était HS – et ce n'était qu'une supposition – cette pièce n'avait aucune issue.

— Je suis ouvert à toute suggestion, a dit Cyrus.

Sa voix laissait transparaître un léger stress. J'ai compris pourquoi lorsque j'ai manqué de me brûler en effleurant l'intérieur de la baignoire. Le sortilège avait chauffé le métal comme un bol de soupe instantané géant.

— Tiens bon, ai-je répondu.

Je m'étais fait une raison : j'allais bousiller une autre partie de ma nouvelle maison. J'ai donc lancé un sort pour dissoudre le plancher sous nos pieds. On a atterri brutalement sur le sol en béton de ma cave. Cyrus nous a débarrassés de la baignoire et on a roulé chacun de notre côté, juste à temps pour éviter le sort qui a percuté le sol et fait fondre le carrelage de la cuisine qu'on avait entraîné dans notre chute. Les carreaux se transformèrent rapidement en une flaque visqueuse.

— Il faut que j'aille chercher mes armes, ai-je dit à Cyrus tandis qu'il déchargeait une rafale de balles dans le trou.

— Et elles sont où ?

— Dans la salle de bains du haut.

— Et pourquoi on est en bas ?

— Parce que la lévitation ne figure pas sur ma liste de compétences ! ai-je rétorqué sèchement en me précipitant vers la minuscule fenêtre, percée très haut dans un des murs.

Je me suis débattue avec pendant que Cyrus barricadait la porte avec un vieux canapé abandonné par le propriétaire précédent.

— Ça ne tiendra pas, m'a-t-il dit en rechargeant ses deux pistolets.

— Pas la peine.

Le vieux cadenas sur la fenêtre refusait de s'ouvrir. J'ai emprunté le Glock de Cyrus et je l'ai fracturé. De toute manière, tout le monde savait où on était. J'ai fait passer mes épaules par l'ouverture et j'ai jeté un rapide coup d'œil alentour avant de sortir le reste de mon corps. Cette position n'offrait qu'un angle de vue assez restreint : d'un côté, quelques buissons épineux et les montagnes surmontées du ciel clair du désert et, de l'autre, le soleil se reflétant sur un rétroviseur et un garde-boue chromé rutilant. La moto de Cyrus, garée dans l'allée juste au coin de la maison. Il n'y avait personne en vue. Ça ne voulait pas dire grand-chose mais c'était déjà ça.

Ensuite, j'ai entendu un bruit de course étouffé dans les graviers, et deux mains invisibles m'ont hissée complètement hors de la fenêtre. J'ai changé d'avis : je préférais les ennemis que je pouvais voir.

Cela dit, aucun sort d'invisibilité n'est infaillible : ils ne font qu'obliger à détourner le regard ou fournir un camouflage. Et aucune de ces deux illusions ne fonctionne à bout portant. Comme pour prouver mes dires, une ombre en forme de poing s'est mise à clignoter vaguement et j'ai reçu un violent coup à la mâchoire. Ma tête est partie à la renverse. J'ai cherché mon arme à tâtons mais j'avais rendu son Glock à Cyrus et mon chargeur était vide. J'ai fermé le poing et réussi à frapper ce qui devait être une tête. À moins que ça soit une épaule. Impossible à dire. Même à cette distance, mon agresseur n'était qu'une silhouette floue et indistincte, comme une colonne d'eau à forme humaine réfléchissant le paysage. En guise de représailles, j'ai eu droit à un autre crochet à la mâchoire, assorti d'un direct dans le plexus solaire. Ma jambe flagada a lâché et je suis tombée à quatre pattes. Pantelante, je m'efforçais de ne pas vomir lorsque j'ai aperçu, très brièvement, la forme d'une botte… qui m'a donné un méchant coup de pied dans les côtes et m'a envoyée valser à l'intérieur de la maison. Incapable de réagir à temps pour amortir le choc de mes mains, je me suis étalée avec un bruit de craquement qui m'a complètement tétanisée, avant de faire un roulé-boulé et de me retrouver sur le dos. Malgré la douleur aveuglante et le sifflement de ma respiration irrégulière, j'ai entendu des pas traînants approcher. J'ai réussi, au prix d'un effort surhumain, à me mettre à genoux tout en décochant au nouveau venu un coup de ma jambe valide. Mais comme j'avais le vertige et que j'étais incapable de viser, je ne l'ai pas touché. Soudain, un sort paralysant m'a heurtée de plein fouet, réduisant mes fonctions motrices à néant, et je suis retombée violemment sur le dos.

Allongée, toute tremblante de douleur et de panique, j'ai fait de mon mieux pour respirer correctement. Je crois que ma vision s'est voilée un instant mais ça n'a pas duré très longtemps : j'ai vu distinctement un mage apparaître brusquement devant moi. Il a braqué son pistolet sur ma tête et j'ai croisé son regard.

— Jason ? (Incrédule, j'ai regardé ces cheveux blonds, ces yeux vert clair et ce nez épaté couvert de taches de rousseur qui m'étaient si familiers.) Qu'est-ce que tu fabriques ?

— J'explose ma moyenne, m'a-t-il informée. Il souriait bizarrement jusqu'aux oreilles.

Il a baissé ses boucliers pour tirer, mais le poing de Cyrus a réduit sa pommette en bouillie et l'a envoyé valser en arrière sur plusieurs mètres. J'ai titubé. Je n'en croyais pas mes yeux.

— Tu connais ce type ? a demandé Cyrus en s'agenouillant près de la silhouette informe.

La joue de Jason s'était ouverte, exposant une molaire pâle à travers la chair rouge de son visage. Mais c'était lui. Indéniablement. Il était tombé dans les pommes mais son pouls restait régulier. C'était déjà ça. Heureusement que Cyrus n'avait pas eu un très bon angle d'attaque !

— C'est un de mes étudiants.

Cyrus a baissé les yeux sur le pistolet, toujours prisonnier des doigts de Jason.

— Tu dois être super mauvaise, comme prof ! a-t-il lancé, incrédule.

— Mais pas du tout ! ai-je rétorqué avec hargne tandis que deux silhouettes indistinctes se précipitaient vers nous depuis l'entrée de la maison. J'espérais qu'il s'agissait des deux personnes postées dans le jardin. Sinon, nos chances de survie venaient de sérieusement diminuer.

Et merde !

Mon pouls s'est accéléré, propageant un flot d'adrénaline dans tout mon corps : j'ai essayé de dresser mes boucliers. En vain. Cyrus a fait volte-face et vidé ses deux pistolets sur les assaillants pour les ralentir. Le bruit des coups de feu était assourdissant. Dans le silence total qui a suivi, mes oreilles se sont mises à siffler. J'ai regardé Cyrus se débarrasser du chargeur de son Glock, en extraire un autre de sa poche et l'insérer dans l'arme.

— C'est mon dernier, a-t-il dit d'une voix tendue. J'ai hoché la tête et dépouillé Jason de deux pistolets.

J'en ai tendu un à Cyrus. En revanche Jason n'avait que quelques potions à deux balles sur lui : ça n'allait pas beaucoup m'aider si les boucliers de nos adversaires étaient un tant soit peu costauds. En revanche, il avait six couteaux, que j'ai aussitôt projetés vers les silhouettes qui approchaient.

Normalement, je n'aurais pas dû être capable de contrôler les armes d'un autre mage. Pour éviter cela, elles étaient ensorcelées de façon à n'obéir qu'à leur propriétaire. Mais Jason avait eu des problèmes pour lancer le sort et il avait demandé mon aide. On s'était amusés à poser les sortilèges : on avait ensorcelé ses dagues pour qu'elles trouvent et visent l'ennemi toutes seules. Elles étaient capables de traverser la plupart des boucliers. Malheureusement, la jeune fille brune qui est apparue un instant plus tard les a écartées d'un simple geste de la main.

Amélie a toujours été bonne en contre-sorts, ai-je pensé, complètement sidérée. J'ai lancé le tuyau d'arrosage. Il s'est enroulé autour d'elle et l'a fait tomber par terre.

— Ce sont mes étudiants ! ai-je dit à Cyrus. Ne les tue pas !

— Pas de souci, a dit Cyrus d'un air sarcastique.

Il a levé son pistolet d'emprunt pour tirer, sans succès, contre les boucliers de l'autre mage. C'était Colin : un garçon roux particulièrement doué pour s'attirer des problèmes. Cette fois, il avait l'air décidé à les causer lui-même.

— Tu crois qu'ils nous feront la même faveur ?

Un couteau a frôlé mon oreille et s'est fiché dans le mur.

— J'en doute, ai-je répondu. Cours !

On a contourné la maison. Mon crâne palpitait au même rythme que mon cœur. Soudain, Amélie a étendu ses boucliers : ils ont rompu le tuyau d'arrosage comme un vulgaire élastique. Elle s'est aussitôt remise debout, tandis que Colin nous lançait le reste de son arsenal. J'ai entendu plusieurs lames s'enfoncer dans le stuc, mais la plupart d'entre elles ont parfaitement réussi à négocier le virage. En me concentrant, j'ai fini par dresser une espèce de bouclier, juste avant qu'on se fasse transpercer. Mais il n'allait pas tenir, d'autant que je l'avais tendu au maximum pour nous protéger tous les deux.

Colin et Amélie nous ont suivis dans le jardin, ordonnant tacitement à leurs armes de continuer à nous attaquer. Mes défenses tressautaient à chaque impact. Elles ne tiendraient pas plus de quelques secondes et j'avais de sérieux doutes sur ma capacité à les dresser une troisième fois. Lorsqu'elles tomberaient, je serais à court d'options.

Cyrus m'a jeté un coup d'œil à la dérobée.

— Tu ne pourrais pas faire quelque chose ?

— Je réfléchis !

Le sort que Jason m'avait lancé faisait toujours effet sur mes nerfs, comme un mal de dents persévérant : il se répercutait dans mon crâne et martelait mes os.

— C'est toi, la prof, a-t-il ajouté avec impatience. Tu n'as pas deux ou trois surprises ? Des trucs que tu ne leur as pas encore appris ?

— Si. Mais ils sont tous mortels.

— Je ne vois pas en quoi ça pose problème !

— Je n'ai pas envie de tuer mes étudiants !

— Dommage qu'ils ne partagent pas ce sentiment. Et je ne vais pas mourir pour t'éviter de perdre une partie de ta classe de dernière année ! Alors, si tu ne veux pas que je m'en charge, bouge-toi !

— Il doit y avoir une explication ! ai-je rétorqué, acculée.

— Peut-être. Mais si on ne fait rien, on ne vivra pas assez longtemps pour l'entendre !

Il avait raison. On a quitté le jardin. Évitant la porte de la cuisine, qui brûlait encore à grand renfort de flammes et de fumée noire qui s'élevaient en tourbillonnant, on a longé le mur donnant sur le salon. Mais on est tombés nez à nez avec un autre de mes étudiants, un Afro-Américain dégingandé appelé Kyle. Il nous attendait. Ses armes se sont jointes à la mêlée et mes boucliers ont rendu l'âme. On était officiellement dans la panade.

Et mince ! Mon agent d'assurance allait décidément avoir une attaque. J'ai utilisé le peu d'énergie qui me restait pour arracher un bout du mur du salon. On s'est frayé un chemin par l'ouverture et Cyrus a poussé le meuble télé en travers de la brèche. On s'est rués dans la salle à manger et j'ai grimpé sur la table. Une des poutres du plafond s'était partiellement effondrée : elle était encore fixée à l'étage d'un côté alors que de l'autre, elle reposait sur la table. Elle était presque aussi large qu'une poutre de gym et inclinée de façon à former une pente assez douce. Ce n'était pas aussi bien qu'un escalier, mais ça

ferait l'affaire. Et s'il y avait encore des gens en haut, ils n'allaient pas surveiller un trou dans le sol.

— Viens ! ai-je dit.

Cyrus a pris mon pistolet d'emprunt tout en gardant à l'œil la porte du salon.

— Après toi.

J'ai réussi à me hisser jusqu'à l'étage. Enfin, ce qu'il en restait. Ma jambe risquait à tout moment de se dérober sous mon poids.

— Grimpe ! ai-je chuchoté.

Il a soulevé la table et l'a positionnée devant la porte située derrière lui.

— Si on veut tous les rameuter, tu auras besoin d'une diversion. Je reste ici.

Je m'apprêtais à protester, mais les armes ont percuté la surface de la table, faisant tressauter le lourd plateau en bois. On jouait contre la montre. J'ai fait volte-face et je me suis précipitée vers la salle de bains.

C'était un vrai capharnaüm : les murs, le plafond et le sol étaient criblés de trous béants. Heureusement, mon manteau était encore là. Il était plein d'eau et de poussière mais toujours par terre, près de la commode, là où je l'avais jeté. J'ai évité, avec précaution, les bords acérés du carrelage qui constituaient tout ce qui restait du sol. L'adrénaline me picotait la peau, j'essayais d'aller plus vite, toujours plus vite. Mon cœur martelait ma cage thoracique et la panique me laissait un goût acide dans la bouche. Seul mon entraînement m'a permis de rester en alerte, de ne pas trembler, de me concentrer. Depuis la mort de ma mère, il n'y avait que deux personnes au monde qui comptaient pour moi. Et l'une d'entre elles était en train d'affronter une bande de mages guerriers en herbe, armée d'un pistolet à moitié déchargé.

J'avais presque atteint mon but lorsqu'une rangée de carreaux s'est dérobée sous mes pieds et a dégringolé sur le désordre infâme du rez-de-chaussée. Affolée, je me suis accrochée à la cuvette des toilettes pour éviter de suivre le mouvement. Mon manteau a glissé par-dessus bord. J'ai cru l'avoir perdu, mais il est resté suspendu à une conduite d'eau.

J’ai réussi à le récupérer avec mon pied et je l’ai saisi au moment même où plusieurs sortilèges explosaient à l’étage du dessous. J’ai jeté un coup d’œil en bas. Je ne distinguais que la cuisine ravagée. Soudain, Cyrus a fait irruption dans la pièce, les cheveux en feu : un sortilège l’avait manqué de peu. Il a barricadé la porte avec le frigo. Lorsque j’ai chuchoté son nom, il a levé les yeux vers moi.

— Prends-les à revers ! a-t-il articulé tout en faisant de grands gestes. Il avait les mains en sang.

Dieu seul sait pourquoi – mais il était en vie. J’ai acquiescé et lui ai lancé un pistolet avant de rebrousser chemin en quatrième vitesse. J’ai fouillé dans mon manteau en courant. J’ai extrait quelques potions de la ceinture que je portais d’habitude aux hanches. Elle était remplie de fioles. Chacune était insérée dans un petit fourreau en cuir, comme les balles d’une ceinture à munitions. Pas plus tard que la semaine précédente, j’avais donné une conférence sur les potions. À cette même classe. Quelle ironie ! Avec un peu de chance, ils n’avaient pas écouté.

La plupart des nouveaux mages guerriers ne jurent que par les sortilèges savamment lancés. Ça en jette encore plus que les armes humaines, qui viennent en seconde position. En revanche, ils considèrent les potions comme has been et ennuyeuses. Les plus jeunes n’en portent que parce qu’ils sont obligés. Pourtant, elles constituent un soutien de taille pour les mages. Surtout dans un moment pareil.

Contrairement à ce que croient les normes, les ingrédients ne sont pas choisis en fonction de leurs vertus magiques intrinsèques, mais pour leur capacité à concentrer et conserver l’énergie magique. Une ceinture de potions, c’est un peu la batterie de secours du mage : quand on est totalement épuisé, ces sortilèges qu’on a, au prix de beaucoup d’efforts, enfermé dans des fioles deviennent une denrée irremplaçable. Les plus jeunes ne les utilisent jamais à leur juste valeur. Je n’étais pas très âgée non plus, du haut de mes vingt-cinq ans. Mais mon père était aussi mage guerrier, et les potions, c’était son hobby. Il m’avait seriné des milliers de fois qu’une potion bien

concoctée pourrait me sauver la vie un jour. Ce jour était peut-être arrivé.

Le couloir était un véritable parcours d'obstacles. Mais j'ai réussi à me frayer un chemin à travers les planches disjointes et les trous aux bords roussis et j'ai regagné la poutre. Après une descente qui tenait davantage de la chute, j'ai atterri sur la table dans un bruit assourdissant. Trois paires d'yeux se sont tournées vers moi. Heureusement, Cyrus, planqué derrière le frigo, a arrosé les mages d'une rafale de balles. Ça a détourné leur attention, le temps pour moi de leur jeter un minuscule cylindre en verre.

Il a explosé contre leurs boucliers et déclenché une tempête de flammes. Très vite, les défenses ont éclaté l'une après l'autre et les mages se sont plaqués au sol pour éviter les tirs de Cyrus. Ce qui faisait d'eux des cibles parfaites pour ma seconde potion, conçue pour assommer. La fiole s'est brisée contre le mur, juste derrière eux, et s'est mise à répandre sur leurs corps recroquevillés une fumée apaisante violette. Je me suis presque effondrée de soulagement quand ils se sont évanouis.

Je me suis appuyée contre la table, tremblante et épuisée. Qu'avait-il bien pu se passer ? Je n'en avais pas la moindre idée. Deux jours auparavant, ils allaient très bien. Qu'est-ce qui avait pu mal tourner en quarante-huit heures ?

— Hé ! (J'ai levé les yeux et j'ai vu Cyrus me regarder par-dessus le frigo.) Il y en a d'autres ?

— Probablement pas.

S'il y avait encore quelqu'un dans les parages, il avait raté une occasion parfaite : il aurait facilement pu me descendre pendant que je jouais les acrobates dans la salle de bains.

— Autant être fixés, a-t-il répliqué froidement avant de disparaître. Je n'ai même pas essayé de déplacer le frigo. Je me suis contentée de me frayer un chemin à travers les vestiges du salon – un vrai champ de bataille – pour franchir le trou béant dans le mur et faire le tour de la maison. Ma jambe me faisait un mal de chien. Je me suis arrêtée pour déchirer mon pyjama et jeter un coup d'œil à la blessure. Elle avait saigné abondamment mais l'éclat de bois n'avait pas touché d'artère majeure. Il y avait encore des échardes dans la plaie mais j'ai décidé de ne pas y

toucher avant de me faire examiner par un médecin. Je suis retournée voir Jason.

Il était toujours évanoui à l'endroit où il était tombé, à côté de la maison. Je lui ai enlevé son manteau et l'ai menotte avec sa propre ceinture parce que j'étais à court de potions incapacitantes. Après l'avoir bâillonné pour éviter qu'il lance un sort à son réveil, j'ai boitillé jusqu'à la porte désormais inexistante de la cuisine. Cyrus avait éteint l'incendie mais les murs noircis, les meubles cramés et le plancher en charpie allaient de toute manière avoir besoin d'un sérieux décapage. Il était debout sur le seuil de la buanderie mais il n'a pas bronché lorsque je suis arrivée derrière lui. Il s'est contenté de tourner légèrement la tête vers moi et de poser la main sur mon épaule. Mais il n'a pas libéré le passage.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il a hésité un instant, avant de cligner rapidement des yeux. À un moment donné, il s'était fait arroser : ses cils s'étaient agrégés en épis noirs et son tee-shirt était complètement trempé. Physiquement, il avait l'air en meilleur état que moi mais la peau de son cou, piquetée de duvet sombre, était livide.

— Cyrus ?

Il a dégluti.

— Ce n'est pas ta faute, m'a-t-il dit, multipliant par dix le stress qui me nouait le ventre.

— Dégage.

J'ai commencé à le pousser, mais essayer de déplacer un loup-garou adulte qui ne veut pas bouger, ça ne sert à rien. C'est juste un bon exercice de muscu.

— Cyrus ! S'il te plaît. Laisse-moi passer !

Il a fini par s'écarter, révélant une scène beaucoup moins chaotique que dans la cuisine. Le soleil filtrait à travers la petite fenêtre de la buanderie et des particules de poussière voletaient dans l'air. C'était peut-être dû aux endorphines diffusées dans mon corps à cause de mon état post-traumatique, mais les couleurs avaient l'air particulièrement vives : le jaune des murs, que le type du magasin de peinture avait appelé « crème » ; le bleu et blanc des rideaux ; le blanc rutilant des appareils

électroménagers encore en un seul morceau. Tout avait l'air gai et presque normal.

Sauf le jeune homme blond plaqué contre le mur du fond qui était couvert de sang. Le garçon avait les yeux grands ouverts et les bras écartés. Le manque de sommeil, la douleur et la destruction de ma maison m'avaient obscurci l'esprit : j'ai mis trois bonnes secondes à comprendre ce que je voyais. C'était Adam, l'une de mes plus jeunes recrues. Ses compétences magiques étaient bien plus développées que ne le laissaient présager ses dix-sept ans. Il venait tout juste de commencer sa formation. Il avait encore un an à attendre avant de passer ses épreuves.

J'avais instinctivement porté la main à ma ceinture mais je l'ai laissé retomber aussitôt : je venais enfin de comprendre. Si Adam était encore debout, c'était uniquement parce qu'une partie de la porte de la buanderie s'était encastrée dans le mur en transperçant son abdomen, le maintenant en place comme un insecte épingle. Il émanait de lui une odeur écœurante, celle de son sang qui avait coulé à flots et formé une mare à ses pieds.

J'ai senti les muscles de mes jambes se liquéfier. J'ai agrippé la manche de Cyrus pour éviter de tomber.

J'avais les oreilles qui bourdonnaient mais je l'ai entendu me dire « C'est le genre de choses qui arrivent sur un champ de bataille, Lia. Tu le sais bien. »

Des choses, ai-je pensé d'un air distrait. Des choses comme une mort absurde et accidentelle. Comme un sortilège destiné à faire sauter une porte de ses gonds mais finissant par couper un jeune homme en deux.

Mon sortilège.

**

*

Mon nouveau superviseur avait des cheveux gris bouclés, un petit corps squelettique camouflé sous un costume trois-pièces passé de mode et des lèvres pincées peu amènes. D'ailleurs, il faisait quelque chose avec ces dernières : au bout d'un moment, j'ai compris qu'il essayait de sourire. Mais ça ne marchait pas.

Hé ben ! Je devais vraiment avoir une sale mine pour que Hargrove essaie d'être sympa avec moi.

Je me trouvais dans le nouveau quartier général de Las Vegas. Le Corps venait de s'y installer : au début de la guerre, notre ancienne base avait été détruite. Il s'agissait d'un entrepôt de 1 200 mètres carrés situé dans les environs de la base aérienne militaire de Nellis. Le rez-de-chaussée était occupé, principalement, par l'administration, les zones d'entraînement et les logements des recrues. Les sections souterraines, qui venaient d'être construites, rassemblaient les trucs « plus compliqués à expliquer », comme l'hôpital interespèce, les réserves de munitions et les labos.

J'y avais passé la journée. D'abord à me faire raccommoder par les médecins, ensuite à me faire interroger par des détectives de plus en plus expérimentés. Il était 23 heures et j'étais encore en rendez-vous. Avec mon chef de très mauvaise humeur, cette fois.

— Mage de Croissets ! J'ai légèrement tressailli.

— Oui, monsieur.

— Veuillez vous concentrer, je vous prie. J'ai un entretien à 7 heures demain matin et j'aimerais bien rentrer chez moi avant minuit.

— Bien, monsieur.

Il avait vite quitté le mode « père attentif ». Je me demandais bien pourquoi il s'abaissait à tout récapituler avec moi. William Hargrove était de la vieille école. Il avait pris sa retraite mais avait été rappelé à cause de la guerre. Il avait remplacé une personne occupant un poste administratif éminent pour lui permettre de se consacrer plus activement au combat. Il avait été clair avec moi : il n'aimait ni le fait que j'étais une femme, ni mes états de service, ni ma mère louve-garou. J'avais fait mon possible pour faire profil bas et rester à distance, mais ça n'avait pas aidé.

D'un autre côté, c'est un peu difficile d'établir une relation de confiance avec son chef quand on est connue pour avoir tué son ancien superviseur. Il a fait glisser une photographie sur la table.

— Martina Colafranceschi. C'est son nom de naissance. Mais en ce moment, elle se fait passer pour une certaine Ophelia Roberts.

On ne pouvait pas dire que la femme de la photo était vraiment belle, mais elle avait indéniablement quelque chose de fascinant. À en juger d'après l'homme se tenant à ses côtés, elle était grande. Sa peau était mate et ses cheveux poivre et sel étaient coupés court. Elle n'était plus très jeune, mais les caractéristiques de son visage – des pommettes hautes, des yeux en amandes et des lèvres charnues – témoignaient de sa beauté passée.

— Vous êtes sûr que c'est elle ?

Ma voix m'a étonnée par son calme. Vu ce que je venais de vivre… J'étais encore sous le choc et ça tombait bien : j'avais une petite idée de ce que je ressentirais une fois que l'engourdissement s'estomperait. Et ça me faisait déjà peur.

— Nous avons identifié sa trace avec une marge d'erreur de dix pour cent, a dit l'homme posté à côté de moi.

Il avait une constitution frêle, presque malingre. Ses cheveux bruns commençaient à se clairsemer et il avait remonté les manches de sa chemise sur ses avant-bras squelettiques. Elles révélaient une peau perpétuellement livide, comme celle de quelqu'un qui travaille constamment à l'intérieur. En sous-sol, pour être exact.

Benedict Simons était le responsable de la version magique du laboratoire d'analyses médico-légales. Ça faisait longtemps que la communauté surnaturelle avait abandonné l'idée que la magie était une espèce de matière mystique et indéfinissable. On ignore encore beaucoup de choses à son sujet mais certains faits sont avérés. Par exemple, chaque individu possède une signature énergétique particulière. Personne ne lance le même sort de la même façon. Ce qui permet d'identifier le lanceur de sort lorsque certaines conditions sont réunies. Par exemple : l'analyse de quatre personnes qu'il aurait ensorcelées.

— Ben a déterminé la trace lui-même. Il n'y a aucune erreur possible, a rétorqué Hargrove avec brusquerie.

— Et quel est le motif ? (Je lui ai rendu la photo.) Je ne connais pas cette femme. Je n'ai jamais entendu parler d'elle. Pourquoi se donnerait-elle autant de mal pour me tuer ?

— Colafranceschi est un des membres fondateurs du groupe des Assassins.

J'ai froncé les sourcils.

— Si c'est un assassin, pourquoi n'a-t-elle pas fait le boulot toute seule ?

— Ce n'est pas un assassin lambda, a-t-il répondu, visiblement agacé. Elle fait partie des Assassins. Un groupe de tueurs – et de tueuses – à gage dont l'organisation est calquée sur celle d'une secte islamique du XIe siècle. Les Assassins modernes ont été exterminés il y a douze ans. Le mage en charge de l'enquête et de l'assaut final était Guillaume de Croissets.

J'ai cligné des yeux.

— Mon père.

— Exactement.

— OK. (Je me suis frotté les yeux en essayant de réprimer la migraine qui me transperçait le crâne depuis le début de la journée et ne faisait que s'intensifier.) Je comprends qu'elle s'en prenne à sa fille, mais pourquoi utiliser une méthode aussi tarabiscotée ?

— Colafranceschi est la spécialiste des illusions. Elle trouvait peut-être ironique de vous détruire au moyen d'un de vos sortilèges.

C'était surtout ça qui faisait mal : l'idée qu'Adam était mort en essayant de m'impressionner. Comme les autres étudiants à m'avoir attaquée, il était sous le coup d'une illusion savamment élaborée. Cette dernière, connue officiellement sous le nom d'« épreuve » était appelée, dans le jargon local, « Les jeux sont faits ». On avait à peu près autant de chances de l'emporter que de décrocher le jackpot. Mais c'était justement ça, l'idée : on n'était pas censé gagner. On faisait croire aux étudiants que les épreuves étaient un moyen de faire montre des compétences acquises au cours du premier cycle de formation. En réalité, c'était un test de personnalité. Les épreuves variaient dans les détails d'une personne à l'autre : chaque instructeur organisait

et supervisait les siennes. Mais elles avaient toutes un point commun : il s'agissait toujours d'un combat sans merci au cours duquel vos camarades mouraient l'un après l'autre, vous laissant face à un choix cornélien : soit mourir en accomplissant votre mission, soit sauver votre peau. Dans ce dernier cas, c'était l'échec.

L'étudiant qui choisissait cette solution était expulsé. Même s'il s'en était bien sorti par ailleurs. Celui qui choisissait la première solution découvrait la réaction qu'il aurait face à la mort. Les épreuves étaient violentes mais nécessaires. Un mage noir qui intégrerait la formation en secret n'apprendrait rien de neuf au cours du premier cycle. Mais la phase d'apprentissage suivante était beaucoup plus approfondie. Personne ne voulait qu'un de nos ennemis soit mis au courant des dernières innovations en matière de magie, pour mieux les retourner contre nous.

Adam avait encore un an à faire avant de passer ses épreuves mais quelqu'un l'avait ensorcelé. Tout comme ses quatre camarades. Ils avaient cru être en train de les passer, avec pour mission de m'assassiner. Bien entendu, s'ils avaient effectivement passé les épreuves, ils auraient été soigneusement encadrés. Quelqu'un les aurait accompagnés tout au long de l'illusion, pour les guider et documenter leur progression. Rien de ce qu'ils auraient vécu n'aurait été réel : ni ma mort, ni la leur. Ces épreuves-là avaient provoqué leur lot habituel de chaos, mais cette fois, tout s'était passé pour de vrai.

— Si les Assassins sont effectivement en train de se reformer, ça expliquerait le nombre particulièrement élevé de pertes subies ces derniers mois, a continué Hargrove. Plus d'une vingtaine de mages ont été tués dans des circonstances douteuses. À tel point que nous avons mené une enquête destinée à déterminer s'il y avait lieu de redouter des fuites au sein même du département. Mais l'enquête n'a rien donné. Probablement parce qu'il n'y avait rien à découvrir.

— Traditionnellement, les Assassins n'œuvraient que dans une optique lucrative, a ajouté Simons. Mais dans le cas qui nous préoccupe, il est concevable que leur rancœur les ait poussés à mener une vendetta.

— En liquidant nos employés, ils cherchent à nous affaiblir, a ajouté Hargrove. Ils savent très bien qu'avec cette guerre nous serons incapables de les traquer. Bien. Maintenant, je veux que vous me racontiez ce qui s'est passé aujourd'hui. Dans les moindres détails. Et ne me dites pas que vous avez déjà tout écrit dans le rapport.

Je n'ai pas pris la peine de protester. Il était trop tard et on était trop fatigués tous les deux. Et tout comme eux, j'aurais été ravie de trouver un détail permettant d'arrêter Colafranceschi.

Je suis restée une bonne heure à raconter l'assaut. Pour la énième fois. Ça commençait à ressembler à un catalogue d'erreurs personnelles : on m'avait surprise à moitié endormie et munie d'un armement insuffisant, j'avais laissé mes assaillants franchir le seuil de la maison ainsi que les talismans qui la protégeaient et enfin, j'avais été incapable de les capturer tous en vie. J'aurais difficilement pu foirer plus.

Hargrove avait l'air d'être du même avis. Quand j'ai eu terminé, il avait les lèvres encore plus pincées que d'habitude et ses yeux bleus et perspicaces se réduisaient à deux étroites fentes.

— Fort heureusement, vous aurez l'occasion de vous racheter, m'a-t-il dit avec aigreur. Nous avons localisé Colafranceschi. Elle vit dans un ancien immeuble de bureaux du centre-ville reconverti en loft.

Il m'a donné l'adresse. Je devais admettre qu'ils avaient bossé comme des dingues : ils n'avaient pas eu beaucoup de temps.

— Comment avez-vous fait pour l'obtenir si vite ?

— On a relâché le jeune Markham il y a quelques heures. Il nous a menés droit à elle.

— Quoi ? (J'étais sûre d'avoir mal entendu.) Vous avez renvoyé Jason auprès de cette créature ?

— Il est toujours sous l'effet du sortilège, a rétorqué Hargrove avec impatience. Ils le sont tous.

— Et vous avez décidé de l'utiliser comme appât ?

Il a viré au cramoisi.

— Son sort est plus enviable que celui du jeune Adam, a-t-il chuchoté.

C'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. J'étais tellement furieuse que je ne pouvais plus parler. Je ne pouvais même pas bredouiller. Furieuse contre Hargrove parce que c'était un salaud sans cœur ; furieuse contre les Assassins parce qu'ils existaient ; furieuse contre l'univers entier parce que je n'avais pas eu le temps de réfléchir trois secondes avant de lancer ce sort. Et ma colère me coupait le souffle.

— Comme vous le savez, il serait très dangereux, pour l'esprit sous influence en question, qu'un autre mage dissolve une illusion d'une telle ampleur, a expliqué Simons. (Son regard faisait des va-et-vient entre Hargrove et moi. Il avait l'air un peu flippé.) Nous… nous avons essayé, bien entendu, mais je crains qu'il n'y ait que peu d'espoir sans la collaboration de Colafranceschi. Si nous essayons de lever ce sortilège, nous risquons de détruire leurs esprits en même temps que l'illusion.

— Ça ne vous donnait pas le droit de le renvoyer vers elle ! Jason a échoué. Vous croyez vraiment qu'elle va le laisser en vie ?

— Non, a-t-il répondu avec calme. Mais si le sortilège n'est pas levé sous peu, ils mourront tous. Ils n'auront de cesse d'exécuter ses ordres, à l'exclusion de tout autre chose. Ils ne se nourriront que par intraveineuse. Ils ne dormiront que sous sédatif. Ils ne feront rien d'autre que vous traquer.

— Dans ce cas, faisons-leur croire que je suis morte, ai-je dit d'une voix peu assurée. On pourrait faire semblant que…

— Dans ce cas, ils deviendraient des robots mis sur pause, en attente d'une nouvelle instruction qui n'arriverait jamais. Des zombies. Pour le restant de leurs jours.

J'ai eu un flash de la situation. C'était horrible. J'étais sûre qu'ils préféreraient effectivement le sort de Jason – quel qu'il soit – plutôt que de finir à l'état de légume bavant ou de drogué comateux. À leur place, j'aimerais autant mourir.

— Si vous tenez tant à secourir vos étudiants, a dit Hargrove, je suggère que vous en profitiez pour virer cette créature de mon territoire.

— Nous pourrions faire appel à nos assassins, bien évidemment, a proposé Simons. Mais vous avez un avantage de

taille sur eux : votre sang garou vous immunise contre les illusions. Son arme la plus puissante n'a aucune prise sur vous.

— Sauf si vous préférez laisser à d'autres le soin de faire le ménage derrière vous, a ajouté Hargrove, tout miel.

— Non, monsieur, ai-je aboyé.

Hargrove était un vrai connard mais c'était un connard intelligent : j'avais déjà la mort d'Adam sur la conscience et si je n'arrivais pas à choper cette salope très vite, les autres étaient condamnés à un sort encore plus atroce. D'un seul coup, j'étais prodigieusement soulagée qu'on me confie cette mission.

— Dans ce cas, vous pouvez disposer.

Quelques minutes plus tard, je traversais à toute vitesse la porte d'entrée, à moitié aveuglée par les larmes, la culpabilité et la colère, lorsque j'ai percuté Cyrus. J'ai eu l'impression de heurter un mur et j'ai sursauté de peur. Lorsque Cyrus m'a agrippée par la taille, j'ai eu un mouvement de recul. Il a soulevé ma chemise, révélant les bleus virant au violet qui recouvraient la moitié de mon flanc gauche. Il a inspiré entre ses dents.

— Nom de Dieu !

— Les médecins m'ont examinée. Ça a l'air terrible comme ça, mais ce n'est rien. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Comme je l'ai dit aux types qui sont venus chez toi, je viens profiter d'une assistance médicale gratuite : si le Corps me bousille, le Corps peut quand même me raccommoder !

— Tu es blessé ?

Je ne lui ai pas laissé le temps de répondre. Je me suis contentée de retourner ses bras et de remonter ses manches. Les entailles laissées par les couteaux dont il avait paré l'attaque pour me donner le temps de récupérer mes armes s'étaient déjà estompées : il n'en restait que deux ou trois cicatrices blanchâtres et légèrement irrégulières. Mais les coupures les plus profondes étaient mal refermées et il avait une protubérance de chair à l'avant-bras droit et à la paume gauche. On aurait dit les coutures d'un gant.

— Je suis désolée.

J'ai serré mes bras autour de ma poitrine en contemplant ses blessures. Elles représentaient le coût de son amitié pour moi et me rappelaient ce que j'avais ressenti lorsque je l'avais vu se

jeter sur le sol de la cuisine, sans savoir s'il avait été touché ou pas. J'avais eu l'impression que mes entrailles se déversaient sur le lino. Le métabolisme garou étant ce qu'il était, ses cicatrices disparaîtraient en une journée à peine, mais s'il n'avait pas réagi au quart de tour… Cyrus m'a regardée un moment avant de m'attirer à lui et de me prendre délicatement dans ses bras. J'ai fermé les yeux et me suis laissé aller à son étreinte lâche. Il a effleuré mon oreille de sa bouche.

— J'ai encaissé bien pire en chassant, a-t-il dit.

Puis, encore plus doucement :

— Tu m'as fait super peur.

Et on s'est serrés si fort que le cuir de sa veste s'est mis à crisser.

— Tu dors où ? a-t-il demandé au bout d'un moment.

J'ai cligné des yeux. Effectivement, je n'allais pas m'amuser à rentrer chez moi. Même si la maison avait été habitable, je n'avais pas intérêt à y retourner avec cette sorcière des Ténèbres qui me poursuivait.

— Je n'y ai pas encore réfléchi.

— Dans ce cas, c'est décidé : tu viens avec moi.

La moto de Cyrus, une Harley-Davidson noire et argentée, était garée devant le bâtiment. C'était là que je laissais la mienne d'habitude, étant donné que personne ne s'était encore donné la peine de faire des places de parking. Cyrus a enjambé l'engin et j'ai grimpé derrière lui. On est partis en ignorant les grimaces des gardes postés devant le portail principal. J'ai posé la joue sur son dos et je me suis laissé aller à cette sensation de liberté, au plaisir de sentir l'air frais de la nuit. Après cette journée entière passée de couloirs étouffants en bureaux sinistres, c'était incroyablement grisant.

— Tu veux de la pizza ? a-t-il hurlé quelques minutes plus tard.

— Seulement si je choisis la garniture.

— Marché conclu.

On s'est ravitaillés en vitesse dans un restaurant de nuit qui n'était pas totalement désert et on est allés au motel que Cyrus considérait pour le moment comme « chez lui ». Sa chambre n'était pas bien grande mais propre. Elle était équipée d'un

climatiseur bruyant mais en état de marche. Il a fait tomber sa veste et s'est mis à vérifier minutieusement le mécanisme de ses pistolets avant de les poser à portée sur la table de nuit. Enfin, il s'est autorisé à se détendre : il s'est débarrassé de ses bottes et s'est étendu, en tee-shirt et en jean, sur le lit. J'ai emprunté un de ses tee-shirts et j'ai pris une douche plus que nécessaire. J'avais refait mon stock de potions et de munitions au quartier général mais, comme vêtement, je n'avais trouvé dans mon casier qu'une paire de vieilles chaussettes trois fois trop larges. Heureusement, un tee-shirt, c'est un tee-shirt et celui de Cyrus m'allait très bien, d'autant qu'il était assez long pour couvrir mon jean taché de sang.

On n'avait pas de table mais il avait posé la pizza au milieu du lit, avec des serviettes pour absorber la graisse. Je n'avais pas mangé de la journée. D'un seul coup, je crevais de faim. La pâte était détrempée au centre et froide sur les bords mais c'était délicieux. J'ai réussi à engloutir ma moitié et je me suis allongée sur le dos, les yeux rivés aux dalles du plafond criblées de traces d'humidité. La grande classe.

J'ai laissé mon corps se détendre. Je n'aurais pas dû. Jusque-là, je tenais grâce à l'adrénaline et au réflexe conditionné qu'on m'avait inculqué pendant ma formation : il me permettait de continuer à me battre malgré la douleur, l'épuisement et la peur, en reléguant mes émotions au second plan jusqu'au moment où je serais suffisamment en sécurité pour les analyser. Cette capacité avait commencé à me lâcher lorsque Hargrove m'avait expliqué que les quatre recrues avaient été visées parce qu'il s'agissait de mes étudiants. En gros, j'avais tué Adam deux fois : si je n'avais pas été son instructrice, il ne se serait jamais retrouvé mêlé à ça. J'avais l'impression que ma cage thoracique était prise dans un étau invisible.

Les mains tendres de Cyrus sur mon visage ne m'aidaient pas. Ses caresses me faisaient vibrer. Je sentais mon corps brûler et mon estomac se nouer. Il s'est penché sur moi pour m'embrasser, si doucement et si intensément que j'ai cru me noyer dans le matelas. Je sentais ses dents lisses et acérées mordiller les lobes de mes oreilles, ses grandes mains rugueuses glisser sur mon corps. Le simple fait de sentir sa chaleur

risquait de briser quelque chose en moi. J'ai plissé les paupières et me suis mordu la lèvre pour éviter d'émettre les petits bruits embarrassants qui menaçaient de m'échapper.

— Arrête de te flageller, a-t-il dit avec douceur.

— Il n'y a rien de mal à se flageller quand on a commis une erreur, ai-je rétorqué sèchement.

Je me suis dégagée. Je n'avais pas envie de me sentir mieux. Je ne méritais pas de me sentir mieux. C'était trop tôt.

Il s'est allongé, les mains derrière la tête.

— Tu vas te décider à me dire ce qui s'est passé ?

J'ai failli dire « non » mais je me suis retenue. J'avais désespérément besoin de compagnie. De sa compagnie. Mais il valait mieux que je trouve une autre épaule pour pleurer. Je n'ai jamais su si c'était dû à sa nature de loup-garou ou si c'était simplement un truc de macho – ou une tactique pour me rendre dingue – mais Cyrus avait un instinct protecteur démentiel. Et comme la plupart des garous, il sous-estimait complètement la magie.

J'avais déjà essayé de lui expliquer. Certes, les garous étaient plus rapides et plus forts que les humains, y compris les utilisateurs de magie. Sans compter leurs sens surdéveloppés. Mais ça ne faisait aucune différence lorsqu'ils étaient confrontés à un mage bien formé. Pourtant, Cyrus n'en démordait pas. J'étais persuadée que ça allait causer sa perte un jour ou l'autre. Mais j'aurais autant aimé que ce ne soit pas aujourd'hui.

Cela dit, étant donné que les garous sentent le mensonge, j'allais devoir lui jeter des miettes d'informations. J'ai opté pour une version de la vérité laissant de côté les Assassins et la sorcière avide de vengeance. Je n'avais pas envie qu'il se mette en tête de débusquer Colafranceschi lui-même.

— Tu veux dire que quelqu'un, au sein du Corps, voudrait ta mort ? a-t-il demandé lorsque j'ai eu fini.

— Je ne suis pas aimée de tout le monde. Mais c'est vrai que c'est un peu extrême.

— Qui d'autre, à part quelqu'un du Corps, pourrait être au courant de cette formule ?

Quelqu'un ayant passé sa vie à étudier l'art des illusions, me suis-je abstenue de répondre.

— Je suis sûre que les enquêteurs font leur possible pour le découvrir.

Cyrus n'avait pas l'air satisfait.

— Si ces épreuves sont tellement importantes, comment ça se fait que je n'en aie jamais entendu parler ?

— Ce n'est pas un sujet de conversation courant, ai-je rétorqué sèchement. Personne n'a le droit de donner le moindre indice aux recrues et la plupart des gens ayant passé leurs épreuves ne demandent pas mieux que d'oublier l'expérience.

Cyrus a haussé un sourcil.

— Comment tu t'en es tirée ?

— Je ne m'en suis pas tirée, ai-je répondu en essayant de garder une voix neutre. Comme j'ai du sang garou, les illusions ont moins d'emprise sur moi. Si papa n'avait pas fait partie du Corps, ça aurait suffi à faire mourir ma carrière dans l'œuf. Mais il a tiré quelques ficelles.

J'imagine que personne n'avait pensé que la fille de Guillaume de Croissets puisse se retrouver dans le camp des Ténèbres. Ou si quelqu'un y avait pensé, il ne me l'avait jamais dit en face.

Pour la première fois, je me suis demandée s'il n'aurait pas mieux valu qu'ils mettent effectivement fin à ma carrière.

Tout le monde pensait que mon père m'avait pistonnée et que je n'aurais jamais fini ma formation, ni trouvé de mentor, ni obtenu ma première promotion sans son aide. En réalité, il ne m'avait pistonnée qu'une seule fois. Et seulement parce qu'il se sentait responsable de m'avoir refilé un tel fardeau. Papa m'avait toujours appris à être coriace, à ne compter que sur moi et à faire preuve de compétence. Mais le Corps ne m'avait même pas laissé le bénéfice du doute. Pendant un certain temps, j'avais essayé d'en faire plus : j'avais choisi les missions les plus difficiles, j'avais fait des heures sup'… mais ça n'avait pas suffi à faire oublier le sang qui coulait dans mes veines. Du coup, au bout d'un moment, j'avais décidé d'en faire moins. C'était beaucoup plus facile. Ça n'allait pas m'aider à décrocher des promotions, mais quoi que je fasse, je n'en décrocherais pas. Idem pour ma popularité. Mes collègues étaient simplement passés du mode « elle essaie de nous coller la honte » au mode

« elle se relâche complètement ». Et au moins, j'avais plus de temps libre.

— Et ils t'ont exemptée ? Comme ça ? a demandé Cyrus, m'arrachant à mes pensées.

— Pas vraiment. À la place, mon instructeur m'a envoyée en Louisiane marcher dans un marécage pendant trois semaines. Avec, pour seule compagnie, une mauvaise carte indiquant la ligne d'arrivée, un alligator par-ci par-là et des moustiques gros comme le pouce. Mais les étudiants à qui j'avais parlé par la suite m'avaient dit que j'avais eu de la chance.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi on voudrait te tuer, a dit Cyrus pour en revenir à sa question de départ. Pourquoi ne pas viser le responsable du Corps ? Ou le responsable d'une antenne locale quelconque ?

Une désagréable sensation s'est mise à agiter mes entrailles. C'était peut-être juste la pizza, mais j'en doutais : je venais d'avoir un flash-back d'Adam crucifié au mur… avec le visage de Cyrus.

— Pourquoi pas moi ? ai-je rétorqué en avalant la dernière goutte de ma bière désormais tiède.

— Parmi toutes les autres cibles possibles ? Tu ne crois pas que c'est un peu…

— J'ai fait la une dernièrement, lui ai-je rappelé.

Quand le prédécesseur de Hargrove était passé aux Ténèbres et s'était mis en tête d'exterminer le Conseil des garous, j'avais été contrainte de l'abattre. Malheureusement, Gil et moi avions eu des démêlés. C'était de notoriété publique. Il avait même parlé de me renvoyer peu avant de mourir de mes mains. Une enquête menée par le Cercle m'avait lavée de tout soupçon mais ça n'avait pas empêché la presse de spéculer. C'était bien la première fois que ça m'arrangeait.

— Je vais quand même demander au clan de poster un garde, a insisté Cyrus, têtu. Ça ne sera peut-être pas nécessaire, mais je me sentirais…

— Poster un garde auprès de qui ?

Il a plissé les paupières. On était tellement près que je distinguais les petites rides qui s'étaient formées autour de ses

yeux à force de sourire et de regarder le soleil en face. Mais il ne riait pas.

— Auprès de toi.

Je l'ai regardé sans rien dire. Je n'avais pas pensé qu'il me proposerait ça. Pourtant, j'aurais dû anticiper. Quelques mois auparavant, j'avais rejoint à titre honorifique le clan de Cyrus, Arnou, parce que j'avais contribué à sauver la vie de la fille du chef ; Une demi-garou refusant avec obstination de se transformer ne pouvait pas vraiment faire partie d'un clan. Mais lorsque la famille de ma mère avait essayé, sans succès, de me forcer à accepter la transformation, j'avais eu besoin de protection. Et Sébastian m'avait offert la sienne. C'était une façon, pour les garous, de payer leurs dettes en nature. En m'adoptant au sein d'Arnou, Sébastian empêchait tout autre clan de me faire du mal.

Mais s'ils s'en mêlaient, ça risquait de devenir catastrophique. Si les Assassins se doutaient du soutien d'Arnou, ils s'en prendraient aux garous. Ce n'était pas une très bonne façon de les remercier de m'avoir accueillie parmi eux.

— Je n'ai pas besoin qu'on me protège, Cyrus, ai-je refusé énergiquement. Et je ne crois pas que le clan apprécierait que tu les mêles à tout ça.

Il a froncé les sourcils.

— Qu'est-ce que tu insinues par là ?

Un élan d'agacement s'est propagé le long de mes nerfs. J'ai senti mes muscles se crisper et tressaillir. Pourtant, j'étais parfaitement immobile.

— Je n'insinue rien du tout ! Je pense que je n'aurai pas de problèmes. Mais si j'en ai, je m'en sortirai toute seule.

— Apparemment, tu ne sais pas ce que ça veut dire d'appartenir à un clan, a-t-il articulé. On n'est jamais seul.

— Tu sais très bien que je ne fais pas plus partie d'Arnou que de Lobizon, ai-je rétorqué avec hargne.

D'un seul coup, je n'avais plus envie de rester là. Je n'avais plus envie d'attendre jusqu'au lendemain. J'avais envie de faire la peau à quelqu'un. Tout de suite. J'ai fait mine de me lever mais Cyrus s'est mis sur moi et m'a clouée au lit. Pour la première fois, il avait l'air en colère.

— Oh ! Désolé. Ce n'est pas comme si Sébastian avait envoyé promener trois représentants de Lobizon la semaine dernière parce qu'ils avaient osé menacer notre nouveau membre !

Je l'ai regardé. J'avais l'impression que quelqu'un était en train de me broyer le cœur.

— Il n'aurait pas dû faire ça. Je…

— Tu quoi ?

— Je n'en vaux pas la peine !

Je l'ai repoussé et je me suis dirigée vers la porte, mais il y est arrivé avant moi. Il m'a prise par le bras et j'ai hésité. Je ne savais pas si je devais l'écarter ou le frapper. Mais il ne m'a pas laissé réfléchir : il m'a attirée à lui. J'ai senti son odeur légèrement épicée, la chaleur de son corps et, d'un seul coup, une étincelle a jailli entre nous. On s'est embrassés, presque jusqu'à la morsure, et on s'est pressés sauvagement l'un contre l'autre. Une série de sensations m'a envahie : une main chaude posée sur ma nuque ; une large poitrine me clouant à la porte ; une bouche brûlante sur la mienne ; une langue brutale s'introduisant entre mes lèvres. On a titubé jusqu'au lit, luttant pour prendre le dessus, et on est restés un long moment debout, à côté du matelas, nos corps pressés sauvagement l'un contre l'autre. Mais Cyrus a fini par reprendre ses esprits. Il s'est souvenu à qui il avait affaire : cette petite demi-humaine qui risquait de se casser en deux si on la regardait trop méchamment. Et ses caresses se sont adoucies. Ses doigts ont effleuré mon visage, parcouru mes cheveux, glissé le long de ma tempe avant de suivre la courbe de ma mâchoire. Ensuite, ses mains fermes ont relevé mon tee-shirt et parcouru mon ventre jusqu'à mes côtes. Lorsqu'il a caressé mon téton du pouce, j'ai frissonné. Mais ce n'était pas un frisson de désir.

Mince ! Il était beaucoup trop doux ! Je ne méritais pas ça. Je ne voulais pas de ça. Pas maintenant. Je l'ai fait basculer sur le lit, j'ai envoyé valser la boîte à pizza et j'ai rampé entre ses cuisses. Il a posé sur moi un regard avide et étonné. Ma poitrine s'est serrée. Je voulais… Seigneur ! Je ne savais même pas ce que je voulais.

J'ai relevé son tee-shirt de manière à lui emprisonner les mains et à lui voiler le visage. Je ne voyais plus que la partie de son corps située sous la pomme d'Adam.

J'ai saisi le textile avec fermeté et je l'ai vrillé deux ou trois fois pour l'empêcher de libérer ses bras levés.

— C'est mon tee-shirt préféré, a-t-il protesté.

Mais il avait la voix rauque et sa respiration s'était faite saccadée.

Je n'ai pas répondu. J'ai laissé le bandeau improvisé en place. Il a voulu dire quelque chose mais je l'en ai empêché en l'embrassant. À travers le coton, cette fois. Il a ouvert la bouche en grognant.

— Ne l'enlève pas, ai-je murmuré.

Il est resté tendu encore quelques instants, avant de me faire confiance et de s'autoriser à baisser la garde. C'était un peu acrobatique de garder le tee-shirt en place d'une main tout en déboutonnant son jean de l'autre, mais j'ai réussi. Le jean était difficile à enlever : le tissu était épais pour protéger la peau du bitume en cas d'accident. Je me suis donc contentée de le baisser un peu et j'ai pris le sexe de Cyrus dans ma bouche.

Il s'est mis à respirer plus fort et les muscles de ses cuisses se sont tendus sous mon corps. J'ai fermé les yeux et je me suis concentrée sur la sensation de son pouls sous ma langue. Son sexe s'est durci avant même que j'arrive au bout et Cyrus s'est mis à émettre des gémissements désespérés à travers mon bâillon improvisé. J'aimais ces gémissements – c'était comme une drogue – mais ce n'était pas assez violent. Ils ne suffisaient pas à apaiser la fureur que je sentais monter en moi.

Comme d'habitude, il se retenait. Ce type était capable d'abattre une maison à mains nues, mais il ne m'en avait jamais fait la démonstration. Il faisait toujours tellement attention quand il était avec moi. Il était tellement conscient de nos différences. Il avait tellement peur de me blesser qu'il ne m'avait jamais laissé la moindre marque.

Encore une façon de me juger. De me montrer que je n'étais pas à ma place. Je n'étais pas assez garou pour lui. Je n'étais pas assez humaine pour le Corps. Des larmes de colère ont jailli de mes yeux. Je les ai essuyées avec rage. J'avais envie de lui

apprendre à se lâcher, à se laisser aller à la violence de son désir, à oublier de faire attention. Et j'avais envie que l'objet de ce désir, ce soit moi. Mais c'était impossible.

Je me suis mise debout. Mes jambes étaient engourdies et tremblantes. Je voyais le visage d'Adam flotter devant moi. J'avais échoué. Encore une fois. D'un seul coup, j'avais du mal à respirer. J'étais au bord de la crise de nerfs. J'avais l'impression que j'allais m'effondrer si je ne cassais pas quelque chose tout de suite.

— Lia…

Cyrus avait senti le lit bouger lorsque je m'étais relevée. Mais j'ai tiré sur le haut du tee-shirt et j'ai pressé ma bouche contre la sienne pour éviter qu'il me pose des questions. L'espace d'un instant, tout mon univers convergeait vers la sensation de son corps sous mes mains, de ses coups de langue sauvages dans ma bouche. J'ai fini de le masturber à la main, le visage appuyé contre sa peau, juste sous sa mâchoire. Lorsqu'il a atteint l'orgasme, il a émis un grognement de douleur.

— Je suis désolée, lui ai-je dit en tendant la main vers mon sac.

— Pourquoi ? a-t-il demandé, à bout de souffle. Il était avachi sur le lit, totalement inerte.

Je l'ai embrassé à la sauvette, sur les lèvres. Elles étaient étonnamment douces malgré le duvet renaissant de sa barbe du soir.

— Pour ça, ai-je dit.

Et je l'ai assommé d'un rapide crochet à la mâchoire.

J'aurais de loin préféré utiliser une potion, mais les garous sont résistants. Bien entendu, ils résistent aussi très bien aux coups de poing, ce qui voulait dire qu'il reprendrait ses esprits dans une minute à peine. Les mains légèrement tremblantes, je lui ai entravé les poignets au moyen d'une formule magique, et je les ai attachés au cadre du lit. Ça ne le retiendrait pas bien longtemps mais je n'avais besoin que de quelques secondes pour partir. Il allait être furieux en se réveillant, mais mieux vaut ça que mort. Le Corps avait des assassins spécialement formés pour ce genre de missions. Mais comme l'avait fait remarquer Simons, aucun d'entre eux n'était immunisé contre

une puissante illusion. Contrairement à Jason, ils seraient probablement lucides. Ils essaieraient sûrement de dissiper le sortilège. Mais entre-temps, ils seraient vulnérables. Et si les illusions ne risquaient pas de blesser, voire de troubler Cyrus et ses loups, tout autre type de magie pouvait s'avérer néfaste. Dans ces deux cas de figure, j'étais la seule personne à avoir des chances de m'en tirer. C'était mon combat. Si Cyrus impliquait ses loups, quelqu'un finirait par se faire blesser, voire par mourir. Tout ça parce que j'aurais attendu une aide superflue. Et je n'avais vraiment pas envie que d'autres innocents meurent pas ma faute.

**
*

Lorsque j'ai touché la porte, j'ai senti mes cheveux se dresser sur ma nuque. Les bords de mon bouclier avaient effleuré quelque chose qu'ils n'aimaient pas. Je n'avais même pas actionné le talisman mais il avait déjà l'air énervé : un peu plus et il allait s'enflammer. Il s'est calmé quand j'ai retiré la main, mais j'avais toujours l'impression que la vieille porte épaisse me fusillait du regard. Ça m'apprendra à essayer d'entrer par la porte principale. J'ai regardé dans toutes les directions mais le bâtiment dans lequel se trouvait le loft de Colafranceschi était bardé de talismans. Chaque entrée était plus impénétrable que l'autre. Mais comme il y avait quatre étages percés de fenêtres et que les talismans de cet acabit, ça coûte cher, je pariais que ceux protégeant les étages supérieurs n'étaient pas aussi haut de gamme.

Le bâtiment d'à côté avait presque la même taille. Et il était assez près pour envisager de jouer les Spiderman sans trop de soucis. Pour ne rien gâcher, il était ouvert au public : on entendait le brouhaha d'un bar au premier étage. Je me suis dit que j'avais besoin d'un verre.

Ça n'avait rien d'un piège à touristes. Ma manche est restée collée au comptoir poisseux, le skaï de mon tabouret était déchiré, laissant apparaître le rembourrage du siège, et les lieux n'avaient probablement pas été nettoyés depuis que Dean

Martin avait signé cette photo placardée derrière le bar. Heureusement, Jack Daniels allait sûrement tuer tous les microbes contenus dans les verres. J'en ai donc commandé un double.

Simons avait été un peu optimiste sur mes capacités à dissiper les illusions. Le sang me venant de ma mère m'aidait un peu, mais je n'étais pas totalement immunisée. Une illusion savante était capable de m'en faire voir de toutes les couleurs. Si j'avais les idées claires. Fort heureusement, l'alcool nuit gravement à la concentration, à la perception et à la mémoire : trois ingrédients clés pour garantir le bon fonctionnement d'une illusion.

Aucun mage n'est capable de reproduire les milliers de bits de données sensorielles nécessaires pour créer une impression crédible. Pour forcer quelqu'un à confondre fantasme et réalité, l'astuce c'est d'introduire dans son esprit deux ou trois illusions puissantes et de laisser son imagination faire le reste. Ça fonctionne très bien, sauf lorsque la personne en question est trop obnubilée par ses propres éléphants roses pour faire attention aux vôtres. J'ai descendu le whisky cul sec. J'ai regardé la rue à la dérobée et j'ai vu deux armoires à glace vêtues de combinaisons de moto se diriger vers la porte. Les deux types se sont installés à une table. Peu de temps après, une femme aussi grande qu'eux a fait son apparition. Elle avait des yeux en amande et des cheveux gris coupés court bien reconnaissables.

J'ai failli m'étouffer, ce qui m'a valu le regard condescendant du barman et un coup d'œil distrait de la femme. Puis elle m'a examinée avec plus d'attention et ses yeux se sont agrandis. Aussitôt, elle a tendu la main dans ma direction. Un sort de désorientation m'a heurtée de plein fouet. Il était si violent que c'était presque physiquement douloureux. Ensuite, les types qui étaient entrés avant elle, ont sorti deux SIG 552S de sous la table et se sont mis à tirer à vue. Je me suis jetée sur le sol crasseux en me demandant comment ils s'y étaient pris pour entrer avec des fusils d'assaut sans que je m'en aperçoive. Une pluie de balles s'est abattue sur le miroir surplombant le bar. Il a explosé en projetant des éclats de verre sur toute la salle. Au

bout d'une seconde, j'ai vu que les gens assis aux autres tables ne s'étaient pas mis à couvert. Pire : ils me regardaient comme si j'étais devenue folle. J'ai secoué la tête et j'ai cligné plusieurs fois des yeux. Lorsque j'ai levé la tête, j'ai vu le barman me faire une grimace.

— Je vais devoir vous demander de partir, m'a-t-il dit.

Et la scène que je contemplais s'est effritée avant de se reformer : le miroir n'était pas cassé et il n'y avait aucune arme à feu, à part celle que j'avais entre les mains.

Et merde !

Je me suis relevée en titubant et je me suis précipitée dehors. Mais la femme avait filé. J'ai lancé un sort de cartographie : il y avait sept personnes dans les parages, et une seule d'entre elles s'éloignait d'un pas rapide. Je l'ai prise en chasse en espérant que j'avais vu juste. À peine une minute plus tard, je l'ai aperçue en train de s'affairer sur la porte d'une boutique. Elle essayait d'ensorceler le verrou pour qu'il s'ouvre.

Pourquoi n'est-elle pas rentrée chez elle, où elle pouvait bénéficier non seulement de puissants talismans mais aussi d'une armée d'Assassins tout frais émoulus ? Aucune idée. Elle pensait peut-être que j'avais des renforts. Vu la virulence de sa petite illusion au débotté, j'étais vraiment contente d'être venue seule. Quelqu'un d'aussi doué qu'elle aurait sûrement pu convaincre mes alliés que j'étais leur ennemi. Le temps que je me fasse tuer, en tout cas.

Un tel pouvoir n'était pas à prendre à la légère. J'ai donc décidé de lui lancer un sort de localisation, pour le cas où elle me glisserait encore entre les mains. Bien entendu, elle l'a senti et ça l'a mise en rogne. Elle a abandonné la porte pour me lancer une contre-attaque. Une sphère de désorientation a heurté le bitume, juste au moment où je sautais me mettre à couvert derrière une boîte aux lettres ! Heureusement, mes boucliers étaient dressés. Ils ont absorbé le choc, m'évitant de tomber dans les pommes.

J'ai levé la tête et j'ai tout juste eu le temps de voir sa silhouette s'estomper. J'ai gardé les yeux sur l'endroit où elle venait de disparaître. Les sorts de camouflage ont tendance à ne pas masquer correctement les mouvements : j'arriverais

probablement à la repérer quand elle se déplacerait. Sauf si elle le faisait très lentement.

Ma jambe me faisait de nouveau mal mais je me suis quand même dépêchée de traverser la rue, sans savoir quelles autres surprises désagréables elle me réservait. Mes boucliers étaient loin d'être gonflés à bloc : un nombre considérable de choses pouvaient les traverser. Je me suis dirigée vers une benne à ordures située non loin de sa dernière position. Je voulais être aussi proche que possible pour tirer. C'était un assassin, pas une mage guerrière : ses boucliers ne tiendraient pas bien longtemps. Mais encore fallait-il que je la déniche. Et qu'elle ne me descende pas avant.

Je n'étais pas encore arrivée à destination qu'un autre sort s'est fracassé par terre. Cette fois, il s'agissait d'un disrupteur, d'une violence équivalant à vingt grenades humaines. Il m'a projetée en l'air puis envoyée valdinguer contre la façade d'un immeuble voisin. Si mes boucliers ne m'avaient pas protégée, la violence de l'atterrissage m'aurait pulvérisé les os. Mais j'ai rebondi contre les briques, je me suis affalée sur l'asphalte et je me suis remise aussitôt debout. Juste à temps pour apercevoir l'air former des vaguelettes dans une rue perpendiculaire. Et mince ! Je l'ai suivie, l'arme au poing, et j'ai activé le tatouage à mon bras gauche. Il représentait un grand-duc et c'était mon père qui me l'avait offert quand j'étais entrée dans le Corps. Je ne l'utilisais qu'en cas d'extrême nécessité. Il s'alimentait en partie grâce à l'énergie du monde naturel, comme un talisman et en partie en pompant mes propres réserves. Mais vu la situation, ça valait le coup de sacrifier un peu de pouvoir.

Aussitôt, ma vision est devenue claire et nette : même en plein jour, je n'y voyais pas aussi bien. Et comme le prédateur tatoué sur mon bras, j'étais plus à même de détecter le moindre mouvement. Malheureusement, il n'avait pas l'air d'y en avoir.

Soudain, tout m'a semblé d'un calme mortel. J'avais l'impression de porter les protections auditives de la salle de tir. Un frisson de peur est remonté le long de mon échine. Pendant un moment, j'ai pensé sérieusement à me lancer un sort de camouflage. J'étais censée être le chasseur, pas la proie, mais pour une raison ou une autre, j'avais l'impression que c'était

l'inverse. D'un autre côté, je n'avais pas beaucoup d'énergie en stock, et ce type de sortilège en demandait beaucoup. J'ai donc décidé de ne pas me camoufler.

J'avais toujours été très fière de mon sixième sens. Il me permettait de sentir le danger et de rester vigilante. D'habitude, j'étais presque soulagée quand la menace finissait par devenir réelle. Mais cette fois, je ne ressentais absolument rien.

À ma grande surprise, j'ai atteint le coin de la rue sans aucun problème. Pour la énième fois de ma vie, j'ai regretté ne pas avoir hérité des sens surdéveloppés de ma mère. Ce n'était vraiment pas de chance. Si j'en croyais mes oreilles humaines, personne ne bougeait dans la rue. Personne ne respirait. Soudain, une porte s'est ouverte et un couple est sorti. L'homme était saoul de toute évidence et la femme totalement euphorique. J'ai aperçu, du coin de l'œil, une ombre courir le long des immeubles, profitant de la diversion causée par les éclats de rire du couple. Je me suis ruée à ses trousses. Aussitôt, les réverbères se sont mis à clignoter et un chœur de grognements furieux s'est réverbéré contre les façades, derrière moi. Le couple m'a vaguement regardée quand je les ai dépassés, mais ils ne se sont pas retournés pour voir ce qui me faisait fuir. Il s'agissait donc d'une autre illusion.

J'ai accéléré, mais les halètements rauques ont retenti de plus belle sur mes talons. J'avais beau me dire que ces bruits étaient le fruit de mon imagination, ça me mettait quand même les nerfs à vif. J'ai couru encore plus vite, tête baissée, ignorant ma jambe douloureuse, qui était passée du stade de l'élancement à celui du supplice continu.

Je me concentrais sur le fil d'Ariane de mon sort de localisation, indifférente aux distractions venues de l'extérieur, lorsqu'une rafale de balles a heurté mes boucliers. L'espace d'un instant, je me suis demandé si elles étaient réelles. Mais lorsque l'une d'entre elles a fait exploser le réverbère situé au-dessus de ma tête, j'ai plongé dans une ruelle pour me mettre à couvert. Une légère odeur de fumée électrique m'a suivie et s'est répandue à mes pieds, mais personne d'autre n'a fait irruption dans la ruelle. Pourtant, les grognements étaient toujours à mes trousses.

Ça réglait la question : ils n'étaient pas réels. Ce n'étaient que des illusions destinées à me rabattre vers un piège. Un piège tendu par les quatre mages s'avançant vers moi.

Inutile de la jouer fine : ils savaient pertinemment où j'étais. Plus ils jouaient au chat et à la souris, plus Colafranceschi aurait de temps pour s'enfuir. Et ce n'était pas du tout l'idée.

Les mages brandissaient leurs armes, leurs boucliers étaient baissés : c'était clair qu'ils n'avaient pas envie de discuter avant de m'abattre. Mes boucliers ne tiendraient pas bien longtemps contre quatre adversaires. Ils étaient trop épuisés. J'ai donc décidé de lancer une fiole contre l'asphalte : un épais nuage blanc s'en est échappé et s'est répandu tout autour de nous. J'ai baissé mes défenses. Grâce à mon tatouage, je voyais très bien à travers la fumée. Apparemment, mes agresseurs ne disposaient pas du même avantage. L'un d'entre eux s'est emplâtre dans une grande benne en métal. Un autre a freiné pour éviter de se prendre le mur. Ce faisant, il a buté contre le premier type. Les troisième et quatrième mages étaient un peu plus futés. Le dernier devait même avoir un tatouage renforçant l'ouïe, parce qu'il a pris son virage correctement et a tiré droit sur moi. Les balles ont fusé au-dessus de ma tête : je m'étais accroupie dès que le brouillard m'avait camouflée. J'ai tiré à bout portant et mes balles se sont enfoncées profondément dans la poitrine du mage. Sans perdre une seconde, j'ai fait volte-face, j'ai mis mon canon sous le menton de son petit copain et j'ai appuyé sur la détente. Il a tressailli violemment avant de glisser sur le sol. Je l'ai suivi dans sa chute pour me protéger de la rafale en provenance d'un de ses amis, suffisamment remis d'aplomb pour viser en direction des coups de feu. Dès qu'on a heurté le sol, j'ai fait basculer le corps sur le côté et j'ai traversé la ruelle aussi vite que je le pouvais, me frayant un chemin à travers les ordures entre la benne criblée de balles et l'issue donnant sur la rue principale. Ce faisant, j'ai vu le mage numéro deux me dépasser. Il tirait tout en marchant. J'aurais pu l'avoir, mais je ne savais pas où se trouvait son copain. J'ai donc décidé de regagner la rue dans un premier temps. Je suis sortie de la ruelle avec précaution, à l'affût du premier mage, que j'ai trouvé

juste à l'extérieur, plaqué contre le mur en briques. Il m'attendait.

Il m'a attrapée avant que je puisse tirer. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il utilisait toutes les ressources de son corps. Il a enroulé ses jambes autour des miennes avant de tordre complètement mon bras armé. Sans compter qu'il était prêt à tous les coups bas, comme le fait de me tirer les cheveux. Étant donné que les siens étaient coupés en brosse, ça lui donnait un sacré avantage. Je ne sais pas comment il s'est débrouillé, mais il s'est mis derrière moi et m'a emprisonné les deux poignets d'une main avant de grogner une formule à mon oreille. Et j'ai vu rouge.

J'ai ignoré la douleur de mes muscles trop sollicités et je me suis battue comme une furie, au point de fracasser mon adversaire contre le mur derrière nous. Il a grogné sous la violence de l'impact mais il ne m'a pas lâchée pour autant. Il n'a pas non plus rappelé sa horde de lames enchantées, qui voletaient autour de nous en bourdonnant : elles effritaient les briques en essayant de m'atteindre. Lorsqu'un des poignards s'est enfoncé dans mon épaule, me transperçant d'une douleur lancinante, j'ai compris que le mage n'avait pas besoin de me tuer : il suffisait qu'il m'immobilise le temps que ses armes me terrassent. J'ai fait décoller mon propre arsenal, en espérant que ça les occuperait quelque temps. Rassurée par le cliquetis métallique des lames qui s'affrontaient, j'ai fait pivoter mon pistolet comme j'ai pu et j'ai tiré. J'ai touché le mage au bras et il a sauté en arrière en hurlant, se cognant la tête contre le mur. Son étreinte s'est un peu relâchée. J'en ai profité pour me dégager, avant de faire volte-face et de tirer en plein dans sa bouche encore ouverte.

Je me suis éloignée en titubant et j'ai serré les dents pour éviter de pousser un hurlement de douleur. J'ai porté une main à mon épaule écharpée. Du sang a coulé entre mes doigts. Il n'y avait plus aucun signe du mage numéro deux. Ça voulait sûrement dire qu'il était tapi dans l'ombre, mais ce n'était pas lui, mon problème. C'était la sorcière. Tous les sens à l'affût, j'ai essayé de la repérer. Bizarrement, le sort de localisation me signalait sa présence tout près. Elle avait sûrement voulu

regarder ses sous-fifres m'abattre. J'ai repéré sa position avec précision et me suis mise à courir vers elle.

Je n'ai pas pu aller très loin. Au bout de trois ou quatre pas, j'ai senti mes pieds devenir lourds, comme si j'étais en train de marcher dans de la mélasse. J'ai essayé de convaincre mon corps que ce n'était qu'une illusion, mais mes membres ne m'écoutaient plus. J'ai entendu le bourdonnement grave d'un flot d'énergie. Il vibrait tout autour de moi : impossible de me concentrer sur autre chose. Soudain, un visage gigantesque est apparu devant moi. Il flottait dans les airs et me dévisageait, comme le tout puissant magicien d'Oz.

— Impressionnant, a lancé Colafranceschi tandis que je luttais contre l'impression opiniâtre que des poids de cinquante kilos étaient attachés à mes jambes. Vous êtes bien payée ?

Pas assez, ai-je pensé en me forçant à me concentrer sur l'issue de secours d'un des bâtiments, à une centaine de mètres de là. D'après ce que je voyais, il n'y avait personne devant. Mais le sort de localisation disait l'inverse.

— En quoi ça vous regarde ?

— Peu importe. Je vous offre le double, a-t-elle proposé. Vous me seriez très utile. Le personnel qualifié est rare, de nos jours. Comme vous avez pu le constater.

— Vous n'avez pas l'air de pleurer vos hommes, ai-je fait remarquer en essayant de me concentrer sur la conversation tout en gardant le sort de localisation à l'œil et les bruits de pas à l'oreille.

— Quatre contre un, ce n'est pas très risqué comme pari, a répondu la projection astrale, tout en haussant ses épaules immatérielles.

— Pas terrible, comme épitaphe, ai-je articulé en serrant les dents.

J'avais toutes les peines du monde à parler calmement. Le sang dégoulinait le long de mon bras. Je l'ai ignoré : je ne pouvais pas me permettre de gâcher mon énergie magique en contenant l'hémorragie. J'avais déjà franchi cinquante mètres, mais chaque pas en avant était plus difficile que l'autre. Ce n'était plus de la mélasse, c'était du béton en train de prendre.

— Mais j'imagine que dans votre milieu, on ne fait pas dans la compassion. Pas vrai ?

— Dans mon milieu, peu de gens méritent ma compassion, a-t-elle rétorqué sèchement.

Pendant un moment, ça m'a complètement paralysée. Mes pieds, que le sortilège n'avait pas réussi à immobiliser, se sont figés. Une vague de colère m'a submergée.

— Et Adam ? Il ne méritait pas votre compassion ? ai-je craché. Et Jason ?

— Qui ça ? a-t-elle demandé.

Soudain, quelqu'un a fait irruption de nulle part et m'a sauté dessus. J'avais rechargé mon pistolet mais je ne me suis pas donné la peine de tirer. J'ai choisi de lancer une potion. Elle a heurté les boucliers du mage de plein fouet en produisant une gerbe de flammes bleues. Ses défenses se sont évaporées comme neige au soleil et le feu magique s'est attaqué à l'homme. Ce dernier s'est effondré par terre puis tordu de douleur tandis que les flammes le consumaient. Il est mort avant d'avoir pu crier.

Cette potion était une des créations les plus spectaculaires de mon père. Elle n'aurait pas été très efficace contre les boucliers d'un mage guerrier, mais ce type n'en était pas un. Le spectacle était tellement atroce que Colafranceschi a été momentanément déconcentrée, ce qui m'a permis de couvrir la distance me séparant de l'issue de secours en un clin d'œil, avant qu'elle ait le temps de s'enfuir. Aussitôt, je l'ai plaquée au sol et en m'installant sur elle à califourchon, j'ai placé mon pistolet sous son menton.

— Je vous donne une dernière chance. Où est Jason ? S'il est mort, je vous tue.

J'ai enfoncé brusquement mon canon dans la chair de son cou. Un bleu ne tarderait pas à apparaître.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites ! a-t-elle répondu, les yeux écarquillés. Je ne connais aucun Jason.

Ça m'a mis encore plus en colère : elle ne connaissait même pas les noms des hommes qu'elle avait manipulés. Des vies qu'elle avait détruites par soif de vengeance. Je l'ai relevée sans ménagement pour la traîner jusqu'à l'endroit où se trouvait le cadavre du mage. Il était déjà réduit en cendres.

— Si je vous dis que vous l'avez envoyé m'assassiner il y a moins de vingt-quatre heures, ça vous rafraîchit la mémoire ?

— Non !

Elle pleurait, son nez coulait et elle avait l'air au bord de l'évanouissement. Au top, le redoutable assassin !

J'ai fait exprès de piétiner le cadavre du mage. Il s'est affaissé en émettant un son à peine audible. Des particules noires se sont envolées en tourbillonnant autour de nous.

— Et maintenant ?

— Je vous jure que je ne comprends rien ! a-t-elle hurlé. (Le nuage de cendres de son ancien collègue a manqué de l'étouffer.) Je vous en supplie. Je vous donnerai… ce que vous voudrez. Demain, je dois recevoir un gros paquet, et…

— Et vous deviez tuer qui ? ai-je lancé, en me demandant qui était le prochain sur la liste.

Elle avait l'air complètement perdue.

— Personne. Un de mes clients – un des hommes que je fais chanter – a jusqu'à demain pour me régler. S'il me paie, je peux vous donner…

— Assassin et maître chanteur ! Vous n'aimez pas rester inactive, à ce que je vois ? (J'ai extrait une autre fiole de ma ceinture et l'ai brandie sous son nez.) Dites-moi où se trouve Jason, si vous ne voulez pas mourir comme votre ami. Ses yeux se sont fixés avec horreur sur le tube. Il ne contenait pas le petit cocktail favori de papa – j'étais à court – mais elle n'en savait rien.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, a-t-elle chuchoté en humectant ses lèvres tremblantes, toujours hypnotisée par la fiole. Je vous jure que je ne connais personne qui s'appelle Jason.

Quelque chose, dans son expression, m'a fait hésiter. La peur, je savais ce que c'était. Je la reconnaissais quand je la voyais. Et les gens qui ont peur font rarement de bons menteurs.

— Il y a un téléphone dans la poche droite de ma veste, ai-je dit brusquement.

Ses yeux sont passés de l'élixir à ma personne.

— Quoi ?

— Un téléphone. Sortez-le. Et faites bien attention. Si vous faites un mouvement brusque, ou un mouvement qui ne me plaît pas, vous êtes foutue. Idem si vous essayez de me lancer une illusion.

Elle a hoché la tête avant d'ouvrir lentement la veste. Elle a extrait mon portable avec précaution et me l'a tendu. Mais j'ai secoué la tête.

— Appuyez sur la touche d'appel rapide 1.

Comme elle tremblait, elle s'y est reprise à trois fois. Quand elle a fini par y arriver, je commençais à avoir vaguement la tête qui tournait : j'avais perdu pas mal de sang. Mais j'ai entendu la voix de papa au téléphone.

— C'est qui, bordel ?

— Ta fille adorée.

— Tu te rends compte de l'heure qu'il est ?

— Ouais. Dis : tu sais à quoi ressemble Martina Colafranceschi ? Il a marqué une pause d'une demi-seconde.

— Oui. Pourquoi ?

— Je t'expliquerai. Décris-la-moi.

Papa avait passé soixante ans de sa vie au service des mages guerriers. Il était parfaitement capable d'être succinct en situation de stress. Et il avait dû deviner, à ma voix tendue, qu'il s'agissait d'une de ces situations.

— C'est une petite brune plantureuse.

— Petite ? ai-je répété en considérant la grande femme mince se tenant devant moi.

— Un mètre soixante, je dirais. C'était la maîtresse de Ferretti pendant des années. Il a toujours aimé les femmes petites et mortellement dangereuses.

J'ai bien remarqué son intonation, mais ses avertissements étaient inutiles.

— J'essaierai de m'en rappeler si je la rencontre un jour, ai-je dit d'une voix neutre. Ciao, papa.

J'ai fait signe à la femme de raccrocher.

— Qui êtes-vous ? ai-je demandé.

— O-Ophelia Roberts.

— Et vous faites chanter les gens.

— Oui.

— Et ces hommes ?

— Mes gardes du corps. Quand on fait chanter les puissants, la plus grosse difficulté, c'est de survivre assez longtemps pour récupérer l'argent.

— Ouais. J'imagine.

J'étais en train de recoller les morceaux et je n'aimais pas du tout le dessin qu'ils formaient. Si elle s'était enfuie en me voyant, ce n'était pas parce qu'elle m'avait reconnue, mais parce qu'elle avait vu une mage guerrière saisir son arme. Elle n'était pas rentrée chez elle parce que ce n'était pas un assassin de sang-froid, juste un maître chanteur complètement paniqué. Ce n'était pas elle que je traquais.

— Vous voulez dire que tout ça n'était qu'un malentendu ? a-t-elle demandé, toute tremblante. (Elle avait éclaté en sanglots.) Je croyais qu'un de mes clients avait décidé de ne pas payer et vous avait envoyée me tuer !

Complètement sonnée, j'ai regardé les cendres s'envoler et se répandre sur l'asphalte, qui commençait à se teinter de mon sang.

— Je crois bien que c'est ce qui s'est passé.

Il était presque 5 heures du matin quand je suis rentrée au quartier général. Les couloirs étaient on ne peut plus silencieux et totalement déserts, à l'exception de quelques lève-tôt déambulant entre les piles de cartons qu'on n'avait pas encore défaits. Il y avait du monde à l'infirmerie mais j'ai passé mon tour : j'avais pratiqué des soins d'urgence en chemin. J'avais l'impression que mon épaule allait avoir besoin d'une opération mais l'hémorragie s'était arrêtée. Tout autre traitement pouvait attendre.

Comme le reste du complexe, les labos n'étaient pas terminés : des fils électriques dressés dans le vide hérissaient les murs et il y avait des dossiers et des feuilles étalés partout. Lorsque j'ai ouvert la porte du bureau de Simons, un talisman s'est enroulé autour de mes doigts, comme autant de fils de soie délicats. J'ai fracturé la protection pour déclencher l'alarme. Simons est sorti d'une pièce attenante à toute vitesse.

— Oh. C'est vous, a-t-il dit. (Ses traits se sont détendus.) Vous l'avez eue ?

— Vous avez attendu toute la nuit pour me poser la question ? (J'ai passé un doigt dans la poussière recouvrant un carton d'emballage.) Quelle belle marque de conscience professionnelle !

— On fait tous des heures supplémentaires, ces temps-ci, a-t-il dit en se crispant légèrement.

— Ça fait chaud au cœur de voir ça. C'est bien, de voir le bon côté des choses. Nos hommes se font attaquer à tous les coins de rue mais ce n'est pas un souci : les légistes peuvent toujours faire des heures sup' !

— Ce n'est pas ce que je…

— Heureusement qu'on a accéléré nos procédures de recrutement. Si la majorité des recrues passent leurs épreuves, la relève viendra vite. D'ailleurs, puisqu'on en parle : comment vous en êtes-vous tiré ?

— Quoi ?

— Vos épreuves. Vous les avez réussies ?

Simons avait l'air d'hésiter un peu.

— Je… Ça s'est bien passé, bien sûr. Sinon, je ne serais pas là.

— J'imagine que ça s'est bien passé. Pareil si je les avais passées. Vu que le sortilège ne fonctionne pas sur nous autres, les demi-garous.

— Je ne suis pas…

— Dans ce cas, ça ne vous embêtera sûrement pas de faire une petite analyse de sang, ai-je proposé innocemment. Il y a des médecins au bout du couloir et on a un labo à disposition. Il ne faudra que quelques minutes pour avoir le résultat.

Il a fermé les yeux.

— Elle a parlé.

— Oh oui ! Roberts m'a raconté comment elle a utilisé ses talents d'illusionniste pour vous aider à tromper les médecins en charge de l'examen médical. Ils vous ont déclaré humain à cent pour cent, ce qui vous a permis d'infiltrer le Corps. Comme ça, vous pouvez envoyer des rapports sur nos moindres faits et gestes à vos alliés des ténèbres.

— Ce ne sont pas mes alliés, a-t-il rétorqué en me fusillant du regard. C'est juste qu'ils paient rubis sur l'ongle n'importe quelle information.

— Oh ! Alors votre truc, c'est le profit ?

— Quoi d'autre ? a-t-il demandé méchamment. Tout le monde n'a pas un père célèbre avec le bras long ! Si j'avais voulu intégrer le Corps en l'état, je ne serais pas allé bien loin.

— Mais vous avez intégré le Corps, ai-je fait remarquer. Ça fait dix ans que vous êtes là. Vous êtes même devenu chef de département. Pourquoi retourner votre veste maintenant ?

— Ne soyez pas si naïve, a-t-il rétorqué en esquissant un sourire mauvais. Ça fait des années que je vends des informations aux Ténèbres ! Ce n'est que récemment que leurs prix ont explosé. Grâce à la guerre, j'ai accumulé assez d'argent en six mois pour prendre une retraite confortable.

J'ai souri.

— Je suis contente de l'apprendre. Si j'avais un joli petit magot comme le vôtre, je réfléchirais à deux fois avant de vous dénoncer.

— C'est pour ça que vous êtes venue ? Ophelia m'a mis la pression et vous essayez de prendre le relais ?

Il avait presque l'air indigné que je puisse agir de façon aussi mesquine. En d'autres circonstances, ça aurait pu être drôle.

— Pourquoi pas ? Vous connaissez ma réputation : je n'aime pas travailler dur. Et la guerre, c'est vraiment très dur.

Son sourire s'est accentué quelque peu et il s'est légèrement détendu.

— Vous n'avez pas peur ? La dernière personne à m'avoir fait du chantage est…

— Morte. Oui, je sais. Mais seulement parce que je l'ai tuée à votre place. Vous êtes un mage guerrier : pourquoi ne pas l'avoir fait vous-même ?

Il avait l'air agacé.

— Je suis un rat de laboratoire ! J'ai suivi une formation de base il y a dix ans. Mais même à l'époque je n'étais pas très bon. Je n'étais pas sûr que mes compétences suffiraient. Roberts avait protégé son appartement avec des talismans et elle s'était entourée de gardes du corps.

— Et alors ? Rien d'insurmontable pour vos potes des Ténèbres.

— Comme je vous l'ai dit, ce ne sont pas « mes potes ». Et on ne peut pas leur faire confiance, à ces gens. Ils auraient très bien pu décider de la tuer et de finir le boulot à sa place.

— Vous avez donc choisi de m'envoyer, moi.

— J'avais besoin de quelqu'un ayant la capacité de dissiper les illusions et doté de compétences au combat suffisantes. Je n'avais pas l'embarras du choix.

— Et vous avez envoyé mes étudiants m'attaquer en sachant pertinemment qu'ils échoueraient. Voire que je risquais d'en tuer un ou deux…

Je me suis interrompue avant que ma voix me trahisse. J'avais toujours eu plus de mal à la contrôler que mon visage.

— Oui. Pour vous donner une raison de la traquer. Je n'ai aucune idée de ce qu'est devenue la véritable Colafranceschi, mais si elle est encore en vie, elle se cache sûrement derrière un pseudonyme. Tout ce que j'avais à faire, c'était de remplacer la photo de son dossier par celle de Roberts. Ensuite, j'ai falsifié les analyses pour faire croire qu'elle était à l'origine du sortilège d'épreuves et m'innocenter dans la foulée.

— Pour que je la tue à votre place.

— Oui. (Il avait l'air perplexe.) D'ailleurs, pourquoi ne pas l'avoir simplement tuée ? Pourquoi discuter avant ? Je ne pensais pas que vous alliez…

— Parce qu'elle détenait Jason. En tout cas, c'était ce que je croyais. Ces derniers temps, je cumule un peu les gaffes. Je me suis dit que si je le ramenais, ça rééquilibrerait. Juste par curiosité : il est où ?

Simons a ignoré ma question.

— J'aurais dû y penser, n'est-ce pas ? a-t-il demandé avec nervosité. Mais on est en guerre : je suis submergé de travail et je passe tout mon temps libre à glaner des infos utiles. Là-dessus, cette salope débarque avec ses exigences ridicules…C'est normal que je n'ai pas pensé à tout.

— J'imagine. Alors, il est où ?

Simons m'a décoché un regard suspicieux.

— En quoi ça vous intéresse ?

— Comme j'ai dit : je suis curieuse.

Je n'ai pas réussi à maîtriser mon expression jusqu'au bout. Simons a écarquillé les yeux.

— Vous n'êtes pas du tout venue me faire cracher du fric.

Et merde. J'étais sûre que ça n'allait pas marcher. J'ai dégainé mon pistolet et je l'ai braqué sur lui.

— Où est-il ?

Mais j'ai dû me plaquer au sol pour esquiver le sort qu'il venait de jeter dans ma direction. Ce dernier a heurté l'étagère métallique située derrière moi avec la puissance d'une massue. Le meuble a basculé et une série de cartons de déménagement encore pleins a dégringolé sur moi. L'un d'entre eux s'est écrasé sur mon crâne et un autre a cogné mon épaule. La plaie s'est rouverte et le sol, devant moi, s'est couvert de gouttelettes rouges.

Je me suis remise debout en titubant, j'ai glissé sur mon sang et je suis retombée. J'ai fini par retrouver l'usage de mes jambes et je me suis précipitée à ses trousses, dans le bureau d'à côté. Il n'y avait personne en vue. Et mince ! Il avait déjà disparu par la porte donnant sur le couloir.

Je me suis ruée à sa poursuite mais j'ai ressenti une forte secousse à l'intérieur de ma poitrine et la pièce s'est mise à tournoyer. Ensuite, on m'a saisie par-derrière et traînée jusqu'à la porte. Le couloir n'avait plus rien de désert. Une demi-douzaine de mages bloquaient l'accès à l'escalier et trois autres étaient postés devant le seul ascenseur en état de marche. Simons s'est quand même avancé vers l'appareil mais il s'est hérissé en entendant la voix de son patron.

— Ben ! Espèce de petit crétin !

Simons a fait volte-face et m'a entraînée avec lui. J'ai aperçu Hargrove s'approcher de nous dans le couloir. Il était tiré à quatre épingles, comme toujours. Il n'avait pas un cheveu qui dépassait, pas un pli à sa veste noire très classe. Il avait même un petit mouchoir de poche jaune placé bien en évidence au-dessus du cœur.

Sans me lâcher, Simons a bondi violemment contre le mur. Il me tenait toujours devant lui, comme un bouclier : lorsqu'il m'a tirée en arrière, j'ai eu l'impression que mon cerveau se

fracassait contre le fond de mon crâne. J'ai ravalé un gémissement. Comme si j'avais besoin de ça.

— Dites-leur de s'écarter de mon chemin ou je la tue, a-t-il dit avec un regard hostile pour les mages qui nous encerclaient.

Pour une raison ou une autre, Hargrove ne regardait pas son ancien collègue. Il m'observait moi.

— Vous n'avez jamais passé les épreuves, n'est-ce pas, Accalia ? a-t-il demandé avec gravité.

— Je ne plaisante pas ! a hurlé Simons en enfonçant son pistolet dans mes côtes. Hargrove l'a ignoré.

— Je me suis toujours demandé ce que vous auriez choisi. Si j'avais eu les mains libres, je vous jure que je lui aurais fait un doigt d'honneur. Je savais très bien ce qu'il me demandait de faire. L'espace d'un instant, j'ai essayé de trouver quelque chose de percutant à dire. Mais à peine les mots me venaient-ils à l'esprit que je les oubliais aussi sec.

— Mais putain ! ai-je fini par cracher. Qu'est-ce que vous attendez pour le tuer ? Je lui ai donné un coup de coude dans le ventre pour essayer de me libérer, mais Simons s'accrochait. J'ai entendu une série d'explosions et j'ai senti quelque chose me perforer le côté, immédiatement suivi d'une douleur lancinante. La pièce a tournoyé et Simons m'a lâchée avant de glisser contre le mur et d'atterrir en position assise. Il a laissé une longue traînée de sang sur le béton brut. Je me suis relevée en titubant mais ma jambe a lâché et je suis tombée. Ma tête a rebondi contre le sol… Et puis plus rien.

Je me suis réveillée dans un lit d'hôpital, sous la lumière froide des néons. L'officier médical en chef était penché sur moi. Il arborait sa grimace habituelle. Lorsqu'il a vu que j'ouvrais les yeux, sa moue s'est accentuée.

— Ce n'est pas trop tôt, a-t-il maugréé.

J'ai à peine eu le temps de penser : « Super. Ça doit vouloir dire que je suis en vie », que j'ai senti tous les nerfs de mon flanc exploser. J'ai hurlé et je me suis débattue. Résultat : j'ai envoyé valdinguer le médecin contre le mur. Grave erreur. Sedgewick était connu pour sa brusquerie, son manque total de compassion, son impatience et sa méchanceté. Tout ça dirigé contre des patients ne l'ayant pas assommé au préalable. J'ai

donc dû supporter non seulement un changement de bandages encore plus sommaire que d'habitude, mais aussi toute une litanie de remarques acerbes. Gratos.

Après avoir enfin terminé de me torturer, il est parti et a cédé la place à un Hargrove de mauvaise humeur. Je n'étais peut-être pas en vie finalement. J'étais peut-être morte et en enfer.

— À côté de lui, Torquemada fait figure d'enfant de chœur, vous ne trouvez pas ? m'a-t-il lancé.

J'ai cligné des yeux. Apparemment, j'avais des hallucinations. Hargrove ? Faire une petite blague ?

Vu que je me contentais de le regarder avec de grands yeux, il a soupiré et s'est massé l'arcade du nez.

— J'ai une réunion dans quinze minutes. Je serai donc très bref. Nous allons vous accorder une citation pour conduite exemplaire pour vos actes d'hier. Je l'ajouterai à votre dossier dès que j'aurai un peu de temps.

— Hier ?

Ma vision périphérique est redevenue floue. J'ai cligné des yeux mais ça n'a pas aidé.

— Vous êtes restée inconsciente plus de vingt-quatre heures.

J'ai pris le temps de digérer l'information.

— Pourquoi je ne suis pas morte ?

— Parce que vous avez été abattue à deux pas – littéralement – de l'infirmerie et que vous êtes à moitié garou, a-t-il répondu sèchement.

— Donc j'en déduis que Simons…

— … est mort. Oui. Et avant que vous posiez la question, Jason va bien. Simons lui avait donné l'ordre de nous mener à cette Roberts, d'éviter de se faire capturer puis de rentrer chez lui. On l'y a trouvé hier soir. Il va bien.

Je n'arrivais pas à y croire. Hargrove avait voulu dépêcher une équipe de mages pour s'occuper de son subordonné déloyal mais j'avais insisté pour y aller en solo. J'étais le seul mage guerrier à avoir une réputation assez pourrie pour que Simons puisse sérieusement envisager de me corrompre. Ce qui devait me permettre de le faire parler avant qu'il panique. J'étais presque sûre qu'il n'aurait jamais couru le risque de garder

Jason en vie. Mais je devais en avoir le cœur net. Apparemment, il ne m'avait pas menti quand il m'avait parlé de son emploi du temps surchargé.

— Les recrues sont rétablies toutes les quatre, m'a informée Hargrove. Physiquement, en tout cas. Pour le reste, elles ont certainement peur de l'effet néfaste que cette tentative d'assassinat sur la personne de leur instructrice pourrait avoir sur leurs notes. Je vous conseille d'en tirer le maximum de profit.

— Je suis toujours instructrice ?

Il a haussé un sourcil.

— Pourquoi ne seriez-vous plus instructrice ?

— Je… Adam…

— … a été assassiné, oui. Mais pas par vous.

— Ce n'est pas l'impression que j'en ai, ai-je rétorqué à mi-voix.

— C'est le cas, toutefois. Plutôt que de virer au sentimentalisme, vous devriez vous concentrer sur le fait que vous venez de sauver quatre vies. Sans compter que grâce à vous, nous avons identifié la taupe responsable des fuites sur nos plans de bataille. Nous savions qu'il devait s'agir d'une personne haut placée, mais nous cherchions parmi le personnel combattant. Nous n'avions pas pensé aux laborantins. En tant qu'expert médico-légal, Simons était au courant d'informations confidentielles.

— Ouais. J'espérais vraiment que ce ne serait pas vous. Tuer deux de ses chefs en moins d'un an, ça aurait fini par faire tache.

Hargrove n'a pas daigné répondre. Un de ses assistants a fait irruption dans la pièce. Il avait l'air totalement paniqué. Hargrove a soupiré.

— Dormez un peu, m'a-t-il ordonné. Et il est parti.

J'avais dans l'idée de rester éveillée et peut-être de tirer deux ou trois informations des aides-soignants, mais mon corps avait d'autres plans. J'ai eu l'impression de me réveiller quelques minutes plus tard, mais il avait dû se passer un peu plus de temps, parce qu'une boutique de fleurs avait explosé dans ma chambre. Il devait y avoir une bonne trentaine de bouquets,

presque exclusivement des roses. Il y en avait tellement que je n'ai pas tout de suite remarqué Cyrus endormi sur une chaise.

Il était recroquevillé sous une couverture. On ne voyait de lui qu'une touffe de cheveux qui dépassait. Je n'ai pas pu réprimer le sourire qui s'épanouissait sur mon visage. Je détestais quand les gens trouvaient mignonnes des choses aussi bêtes. Mais quand il s'agissait de Cyrus, c'était plus fort que moi. J'ai tiré légèrement sur la couverture pour révéler son visage et mon sourire a disparu. Il avait vraiment une sale mine : une barbe brune broussailleuse de plusieurs jours lui couvrait les joues ; des cernes noirs se dessinaient sous ses cils ; et il avait beau être bronzé, son teint était livide. Il ronflait. Le grondement grave était presque apaisant, comme le bruit d'un orage lointain.

J'ai repéré, sous son bras, une boîte de chocolats qui m'était adressée. Elle était déjà à moitié vide. Mon estomac s'est mis à grogner. J'avais presque fini les truffes au caramel lorsqu'il s'est réveillé. On s'est regardés un moment en chiens de faïence.

— Je peux leur demander de t'apporter le petit déjeuner, si tu veux, a-t-il fini par dire.

J'ai haussé les épaules.

— C'est très bon.

— Ce n'est pas très nourrissant.

— Il y a des noix dedans. (Je l'ai regardé de travers.) Pour une fois que tu m'offres des chocolats, tu aurais pu t'abstenir de manger tous les fourrés.

— Tu n'aimes pas les fourrés.

— Je n'aime pas les fourrés à la noix de coco pas bonne…

Je n'ai pas pu finir : il m'a embrassée avec violence et fougue, comme s'il ne voulait plus jamais s'arrêter.

— Comment as-tu pu faire une chose pareille ? m'a-t-il demandé avec insistance.

Il a refermé ses mains sur mes avant-bras mais il n'a pas serré, comme s'il avait peur de me casser. Pour une fois, ça ne m'a pas mise en colère : en l'occurrence, il avait sûrement raison.

— Le médecin a dit que j'allais m'en sortir. C'est moins grave que ça en a l'air.

Cette fois, Cyrus n'a pas marché.

— Tu as une commotion cérébrale, une blessure à l'arme blanche à l'épaule et une balle dans les côtes ! Si tu ne t'étais pas retournée au dernier moment, tu la prenais en plein cœur !

J'ai soupiré. J'aurais dû deviner que ce salaud de Sedgewick allait cracher le morceau.

— Mais il ne m'a pas touchée en plein cœur. Tout va bien. Enfin, tout ira bien.

— Jusqu'à la prochaine fois où tu m'attacheras avant d'aller traquer toute seule une bande de mercenaires en furie !

— Il n'y avait qu'une seule femme. Et elle n'était pas…

— Tu n'en savais rien ! a rétorqué Cyrus en me lançant son regard le plus exaspéré. Quand je me suis réveillé avec ces foutues menottes magiques, je me suis dit que tu étais allée te faire tuer et que je ne pouvais rien faire, et…

— C'est mon boulot. (C'était vrai. Mais ce n'était pas la question. Il le savait aussi bien que moi.) Et toi… Je ne pouvais pas prendre le risque que tu…, ai-je enchaîné avec maladresse.

— Attends. Tu me la refais, là ?

— Tu ne comprends pas… (Je n'ai pas fini ma phrase. Je voyais bien les émotions qui s'affrontaient sur son visage : l'anxiété, la peur et quelque chose de plus désespéré encore. De toute évidence, il ne comprenait effectivement pas.) Je ne peux pas me permettre de te perdre, ai-je fini par articuler. Tu es une des deux seules personnes qui comptent pour moi, tu sais ?

— Dans ce cas, laisse-moi « compter », a-t-il rétorqué d'une voix étouffée. Arrête de me mentir. Emmène-moi avec toi.

— Seulement si tu me promets de ne plus me traiter comme si j'étais en sucre.

— Quand est-ce que je te traite comme si tu étais en sucre ?

— Tout le temps ! J'ai l'impression que tu as peur de me casser !

— Donne-moi un exemple !

— Chaque fois qu'on… (J'ai jeté un coup d'œil à l'espèce de cloison faisant office de porte et je me suis jetée à l'eau.) Tu sais…

L'espace d'un instant, il a eu l'air hébété. Puis incrédule :

— Mais on n'était pas du tout en train de parler de sexe !

— Pas si fort ! ai-je chuchoté. Et c'est la même chose ! Tu as peur de me toucher, et pourtant je suis sûre que tu serais prêt à encaisser une balle à ma place !

— Dis-moi que je suis stupide, tant que tu y es !

— Je suis sérieuse, Cyrus.

— Moi aussi !

— Tu veux dire que tu ne te jetterais pas devant moi pour me protéger d'une balle ?

— Avec tes boucliers ? J'aurais plutôt tendance à me jeter derrière toi !

— Dans ce cas, pourquoi est-ce que tu n'es pas plus… intense quand on est ensemble ?

Il a poussé un grognement.

— Parce que j'essaie de te faire plaisir !

— Mais pourquoi penses-tu que…

— Quelle partie de ta vie n'est pas intense, Lia ? a-t-il demandé. Tu passes ton temps à te faire tabasser, maltraiter, poignarder, tirer dessus et ensorceler jusqu'à ce que mort s'ensuive ! Je me disais que tu avais besoin que je t'offre quelque chose d'un peu différent. (Ses mains ont délaissé mes bras pour explorer mes épaules, mon cou et mes joues.) Je pensais que tu en avais assez de l'intensité… (Sa main est passée de ma joue à ma poitrine. J'ai inspiré profondément.) que tu avais besoin de changer de registre. D'un peu de douceur.

J'ai appuyé mon visage contre sa joue encore chaude de sommeil.

— Bon. D'accord, ai-je soupiré. Très intense.

Cyrus a attiré ma bouche contre la sienne. Il s'est emparé de mon visage à deux mains et l'espace d'un instant, tout s'est mis à tanguer : mon estomac, la chambre, l'univers. Et je lui ai rendu son baiser avec fougue. Ses doigts se sont crispés sur ma nuque et il m'a serrée contre lui. Sa bouche avait le goût de chocolat ; de ténébreuses promesses, de toutes ces vacances dont je n'avais jamais profité.

— Dites donc ! Ça suffit, maintenant ! (J'ai levé les yeux et j'ai vu trois aides-soignants hilares et un Sedgewick menaçant.) Je vous avais dit cinq minutes ; pas cinq heures, a-t-il aboyé.

— Elle a dormi la moitié du temps, a protesté Cyrus.

— Si elle veut se remettre, c'est exactement ce qu'elle doit faire.

— Il ne me dérange pas, ai-je tenté.

— C'est ce que je vois. Dehors !

Cyrus m'a décoché un sourire malicieux.

— Lis la carte, a-t-il dit à mi-voix.

Et il est parti. J'ai attendu que tout le monde sorte, j'ai retourné la boîte en forme de cœur et j'ai enlevé la carte de son ruban rouge satiné. Il n'y avait qu'une phrase. « La prochaine fois, c'est moi qui t'attache. »

J'ai souri jusqu'aux oreilles et j'ai mangé mon chocolat. J'avais hâte d'y être.

L'ŒIL DORÉ D'HÉCATE
P.N. Elrod

P.N. Elrod *est l'auteur de plus de vingt romans et d'au moins autant de nouvelles. Elle a écrit le scénario de nombreuses bandes dessinées et dirigé plusieurs anthologies, parmi lesquelles My Big, Fat Supernatural Honeymoon. Surtout connue pour sa série de romans Vampire Files, qui mettent en scène le détective mort-vivant Jack Fleming, elle aimerait pouvoir écrire plus vite, mais elle doit composer avec une incurable dépendance au chocolat.*

Devenez un mordu de son univers en vous rendant sur www.vampwriter.com (en anglais).

Chicago, juin 1937

Attendre dans cette ruelle me donnait la chair de poule ; elle ressemblait exactement à celle dans laquelle un homme s'était fait descendre, juste sous mes yeux. C'était arrivé peu de temps avant mon propre assassinat. Mais ce soir-là, l'homme qui se tenait face à moi était mon partenaire, Charles Escott. Il ne savait rien des pensées qui me hantaient tandis que nous attendions que sa cliente daigne se montrer. Je n'aimais pas le lieu du rendez-vous, mais la femme avait insisté et il fallait bien qu'Escott gagne sa vie. Au moins avait-il pensé à me demander de couvrir ses arrières. Il minimisait trop souvent les risques et fonçait tête baissée, seul. Une habitude pour le moins contrariante, quand elle ne me fichait pas une peur bleue.

L'air était si lourd qu'il donnait l'impression de s'installer dans vos poumons tout en oubliant d'en payer le loyer. Je n'avais certes plus besoin de respirer régulièrement, mais je trouvais tout de même la touffeur difficile à supporter dans cette impasse surchauffée, sans le moindre souffle d'air. Une voiture passa lentement au bout de la venelle, puis disparut. La lueur de ses phares avait brièvement balayé les lieux, permettant à Escott de voir mon visage.

— Cesse de t'inquiéter, mon vieux, dit-il à voix basse, sachant que mon ouïe était excellente. Mlle Mabel fait simplement preuve de prudence.

Il s'agissait de Mlle Mabel Weaver, sa cliente potentielle. Elle était en retard. Elle avait pris rendez-vous des heures auparavant, quand le soleil était encore levé et que je reposais sans rêver, car mort, dans la cave qui courait sous la cuisine d'Escott.

Oui, « mort ». Je suis un mort-vivant, désormais, selon la définition que donnait Bram Stoker… mais ne me demandez pas de me transformer en chauve-souris. Il avait tort sur ce point, comme sur d'autres. Je m'approchai d'Escott afin qu'il m'entende.

— Elle fait preuve de prudence ? C'est de la folie de vouloir te rencontrer dans une ruelle sombre.

— Pas tant que de vouloir te rencontrer, toi.

Il n'avait pas tort, mais Mlle Weaver ne savait pas que j'étais un vampire, cela ne comptait donc pas.

— Charles, ça ne peut être qu'un guet-apens. Quelqu'un qui t'en veut aura sans doute offert un peu d'oseille pour t'attirer ici. Il t'a fait appeler par une demoiselle pour que tu ne soupçonnes rien.

— J'ai envisagé cette hypothèse, mais j'ai décelé dans la voix de cette jeune femme des notes d'espoir, de colère et de frustration, qu'il est difficile de simuler de manière convaincante… Je pense être capable de savoir quand on me ment.

Il était étonnamment doué pour décrypter les intentions des gens, même au téléphone. Je me fiais aveuglément à son jugement, mais cette saleté de rue me faisait froid dans le dos. Tout comme l'autre, celle-ci était encombrée de poubelles puantes, et de l'eau boueuse serpentait en son milieu. Certes, aucun cadavre ne s'y trouvait, mais mon esprit pouvait parfaitement en projeter l'image.

— J'ai mis mon gilet, ajouta Escott, sans préciser qu'il était pare-balles, ce que je savais pertinemment.

Dans le cadre de son travail, il était amené à côtoyer toutes sortes de personnages peu fréquentables – d'aucuns me

considéraient d'ailleurs comme tel –, et je lui fus reconnaissant d'avoir pris cette précaution. Le fait qu'il parvienne à supporter le poids de ces plaques métalliques par cette chaleur restait néanmoins pour moi un mystère.

— Tu crois qu'il sera nécessaire ?

Il esquissa un léger haussement d'épaules et ses doigts tressaillirent en direction de la poche dans laquelle il rangeait ses cigarettes. Signe qu'il avait les nerfs solides, après tout. Une bouffée l'aurait certes aidé à se détendre, mais elle l'aurait également distrait. Et pour un rendez-vous avec une cliente inconnue dans une ruelle sombre, il préférait rester concentré.

Un long et profond roulement de tonnerre qui ressemblait à un avertissement nous fit lever les yeux. Je ne parvenais pas encore à sentir la pluie, mais le ciel avait déjà changé. Le temps allait empirer avant de redevenir clément. Il en allait toujours ainsi avec les orages qui descendaient du Canada par les lacs.

— Et merde, dis-je.

Escott grogna son assentiment.

— Si elle ne se montre pas avant…

Nous sursautâmes en même temps lorsque, sur ma gauche, une porte s'ouvrit brusquement, déversant dans la ruelle les sons et la clarté d'une cuisine en pleine ébullition. Un type massif, vêtu d'un maillot de corps taché de sueur, en sortit à grand renfort de claquements, deux seaux remplis de restes à la main. Un chat squelettique, soudain alerte et la queue dressée, fonça vers lui en émettant un miaulement impatient. Rien que de très anodin. Escott était certainement arrivé à la même conclusion, mais il ne se détendit que légèrement.

Les relents de cuisine luttaient avec ceux de pourriture émanant des poubelles toutes proches. Qu'elle soit fraîche ou périmée, et à moins qu'il s'agisse de sang, la nourriture me donnait la nausée. Seul le café faisait exception à cette règle, sans que je sache pourquoi.

Le type trapu vida, plus ou moins précisément, le contenu de ses seaux dans une des poubelles, puis il lança un bout de quelque chose au chat impatient qui l'attrapa et s'enfuit. L'homme empila ses deux seaux en nous jetant un coup d'œil sévère.

Nous n'avions aucune raison valable de nous trouver là, et mon apparence était suspecte. En effet, si Escott était habillé de façon tout à fait respectable, je portais mes vêtements prévus pour rôder, tous noirs et bon marché, au cas où les choses tourneraient mal. Le type aurait parfaitement pu nous dire de dégager, voire nous faire rejoindre les déchets dans la poubelle ; il avait la carrure nécessaire.

— Vous attendez quelqu'un ? finit-il par demander.

C'était à Escott de répondre aux questions épineuses. Pour ma part, je m'assurai que le type n'était pas armé, ni accompagné d'amis qui le seraient.

— Je suis envoyé par l'agence Escott pour rencontrer Mlle Weaver. La connaîtriez-vous ?

Le type ne répondit pas, mais se retira dans la cuisine. Une seconde plus tard, une femme grande et d'allure robuste en sortit précipitamment. Elle était trop fortement charpentée pour paraître élégante, mais sa robe bleue, toute simple, n'était pas dénuée de grâce. Un chapeau assorti menaçait de tomber de sa tête. Il était tant bien que mal maintenu en place par plusieurs aiguilles plantées sans aucune logique et sa forme était des plus farfelues. Son bord, sans doute censé pencher d'un côté afin de lui couvrir un œil, était de travers, comme si elle l'avait repoussé et oublié là. Elle tenait un petit sac à la main, mais ne portait pas de gants. Ma compagne ne sortait jamais de chez elle les mains nues.

— Mlle Weaver ? demanda Escott en s'avançant dans la lumière.

— Oui, mais pas ici, chuchota-t-elle.

Elle referma la porte, s'approcha de mon partenaire et glissa sur quelque chose dans l'obscurité. Je la rattrapai avant qu'elle tombe. Elle laissa échapper un petit cri de surprise. Je peux me déplacer à la vitesse de l'éclair en cas de besoin, et malgré la pénombre qui régnait dans la ruelle je voyais comme en plein jour. Je décidai de faire preuve de bonté en ne lui disant pas sur quoi elle avait marché. Peut-être que le chat squelettique viendrait en finir les restes.

— Excusez-moi, dis-je en la relâchant, quand elle eut retrouvé son équilibre.

— M.Escott ? demanda-t-elle en plissant les yeux dans ma direction, visiblement perplexe.

Il faut dire que mon partenaire et moi avons à peu près la même silhouette, à la fois grande et mince. En revanche, nos visages sont très différents, et j'ai l'air d'avoir environ dix ans de moins que lui, même si ce n'est pas le cas.

— Le grand échalas avec l'accent anglais et le costume de banquier est celui que vous cherchez. Je ne suis là que pour la chasse aux bécasses.

Escott m'adressa un regard qui signifiait « ferme-la ».

— Je suis Charles Escott. Ce grossier personnage est mon associé, Jack Fleming.

Je la saluai en inclinant mon chapeau.

— Mabel Weaver, dit-elle.

Puis elle nous tendit la main avec distinction, et nous la serrâmes tour à tour. Elle avait les cheveux d'un auburn cendré, un long nez étroit et bosselé. Son visage, tout en longueur, était constellé de taches de rousseur qu'aucun maquillage n'aurait dissimulées.

— Puis-je m'enquérir… commença Escott.

— Nous devons faire vite et ne pas attirer l'attention, le coupa-t-elle, les yeux rivés sur la porte de la cuisine.

Elle s'exprimait d'une voix forte et enrouée, apparemment peu habituée à chuchoter.

— Le propriétaire est un vieil ami et il m'a laissé m'éclipser par la porte de service.

— Dans quel dessein ?

— Je suis en ce moment en train de dîner avec mon compagnon et ses parents. Ils me servent d'alibi. Personne ne doit jamais rien savoir de tout cela. Je vous dirai pourquoi si vous acceptez de m'aider.

— Et cela consiste… ?

— C'est Mme Holguin qui m'a parlé de vous. Elle m'a dit que vous saviez forcer les serrures, récupérer des objets et tenir votre langue. Elle a dit aussi que je pouvais vous faire confiance.

Escott s'occupait de ce dont s'occupait tout détective privé, à l'exception des affaires de divorce. Il préférait d'ailleurs se faire appeler « agent privé ». C'était un détail, mais qui lui permettait

de contourner la loi quand il s'agissait de servir les intérêts de ses clients. Et il y trouvait son compte.

— L'appréciation de Mme Holguin est exacte. En quoi puis-je vous être utile ?

— Il faut que je récupère une chose que ma cousine Agnès m'a dérobée. C'est ma cousine germaine du côté de ma défunte mère. Nous ne nous sommes jamais beaucoup appréciées, mais cette fois-ci, elle est allée trop loin.

Quel est l'objet du vol ?

— Ceci…

Mlle Weaver portait un long collier au bout duquel oscillait un lourd pendentif. Elle le tint en hauteur. Escott gratta une allumette pour l'observer. Au centre du pendentif ouvragé, se trouvait une pierre jaune, taillée en ovale et de la taille d'un gros haricot de Lima.

Mlle Weaver désigna la pierre à l'instant où l'allumette s'éteignit.

— Ceci est censé être un intense diamant jaune quasi parfait. Les diamants jaunes sont assez rares, et ceux de cette taille presque introuvables. Au cours de la semaine passée, ma cousine Agnès s'est introduite dans ma chambre, pourtant fermée à clé, et les a intervertis. Elle a fait faire une copie de ce pendentif une habile contrefaçon, avec de l'or blanc véritable, mais en guise de pierre… ce n'est là qu'un vulgaire morceau de verre coloré. Elle me croit trop stupide pour m'en rendre compte.

— Vous souhaitez donc récupérer l'original ?

— Et le remplacer par celui-ci, mais je me chargerai de l'échange. Il se trouve que je la sais parfaitement incapable de se rendre compte d'un tel subterfuge. Lorsque j'aurai remis la main sur l'original, je l'entreposerai dans un coffre à la banque pour éviter qu'elle me le dérobe de nouveau. Cependant, nous devons agir ce soir. Acceptez-vous de m'aider ?

— Avant de me lancer dans une telle aventure, j'aurais besoin que vous me prouviez que vous êtes bien la véritable propriétaire du diamant. Elle considéra Escott d'un œil ahuri, la bouche grande ouverte.

— Ma parole ne vous suffit-elle pas ?

— Mlle Weaver, je vous prie de m'excuser, mais je ne vous connais pas, vous pourriez…

Je posai une main sur son bras avant qu'il finisse sa phrase. Accuser une cliente d'être une voleuse qui tente de se servir de nous pour effectuer ses basses besognes était le plus sûr moyen de recevoir une gifle. Et cette femme avait l'air à la fois suffisamment massive et en colère pour en administrer une magistrale. Un autre grondement de tonnerre, plus fort cette fois, roula au-dessus de nos têtes. Une rafale d'air frais, certainement égarée, fit une timide tentative pour chasser la puanteur de la ruelle, mais elle échoua et mourut misérablement.

— Dites-nous en davantage, suggérai-je.

À cet instant il était difficile de dire si Mlle Weaver allait rebrousser chemin vers la cuisine ou si elle allait gratifier Escott d'un magnifique œil au beurre noir. Elle n'en fit rien et sembla se calmer.

— Très bien. Je vous demande simplement de faire semblant de me croire. Ce diamant s'appelle l'Œil doré d'Hécate. Il est dans ma famille depuis des générations et se transmet de mère en fille. Il n'existe par conséquent aucune preuve de sa provenance.

— Une assurance ? Votre nom figure-t-il sur un contrat ?

— Non, il n'est pas assuré et, avant que vous disiez quoi que ce soit, oui, je sais, c'est stupide, mais je n'ai pas les moyens de payer la prime. Ma famille avait de l'argent, mais plus maintenant. Je travaille dans un grand magasin, ce qui me permettait de subvenir à mes besoins puisque je vivais dans la maison familiale. Mais depuis que grand-mère Bawks est morte et qu'elle a légué la maison à Agnès, je dois payer un loyer.

— Votre cousine vous fait payer un loyer ?

— Avec un large sourire minaudier. Un de ces jours, je vais lui remettre ses dents en place. Je déménage. Plutôt m'installer dans un taudis à Hooverville que de vivre sous le même toit qu'elle et que son gigolo de mari à l'éternel rictus satisfait.

— Pourriez-vous, je vous prie, replacer les événements dans l'ordre chronologique ?

— Oui, bien entendu. Il est vrai que tout cela m'est familier, mais pas à vous. L'œil d'Hécate appartenait à grand-mère Bawks – la mère de ma défunte mère –, qui a précisé, dans son testament, vouloir me le transmettre. Agnès, elle, a hérité de la maison. C'est une vaste demeure, mais l'Œil d'Hécate permettrait d'en acheter une dizaine.

— A-t-il tant de valeur ?

— Sans commune mesure, mais grand-mère Bawks savait que je garderais le bijou pour le transmettre un jour à ma fille. Elle ne pouvait en dire autant d'Agnès. L'œil d'Hécate est dans notre famille depuis des générations, et il a toujours porté chance à ceux qui le respectaient.

— Le choix du nom est intéressant, dis-je.

— Il fait référence à l'unique défaut de la pierre. Celui-ci ressemble à un œil minuscule qui vous contemplerait depuis des profondeurs dorées.

— Hécate est traditionnellement la déesse des sorcières, murmura Escott. Ce diamant est-il maudit ?

— Oui. En effet.

Bien qu'ayant pour ami et partenaire un vampire, Escott faisait preuve d'un certain scepticisme à l'égard de toute manifestation prétendument surnaturelle. Il avait, semble-t-il, également oublié que le client a toujours raison.

— Écoutez, là…

Elle serra les poings sur ses hanches, prête à en découdre. La plupart des femmes tombaient sous le charme dès qu'elles entendaient l'accent anglais d'Escott, mais Mlle Weaver semblait immunisée.

— Je pourrais vous relater bien des événements, mais sachez simplement que, dès qu'un homme touche l'Œil d'Hécate, il meurt.

La conviction inébranlable qu'elle dégageait laissa mon partenaire perplexe, pour mon plus grand plaisir.

— C'est pourquoi je dois vous accompagner, pour vous protéger de la malédiction.

— Continuez, je vous prie, dis-je d'un ton encourageant.

Elle me gratifia d'un bref sourire. Il ne la rendit pas jolie, mais l'expression était intéressante.

Grand-mère Bawks est décédée il y a deux semaines. Avant de partir, elle m'a confié le pendentif. Elle l'a déposé au creux de ma main et lui a donné sa bénédiction, comme il est de coutume depuis Dieu seul sait combien de temps. Je ne suis pas l'aînée de ses petites-filles, mais elle a dit que la pierre souhaitait m'appartenir, pas à Agnès.

— Agnès n'a pas dû être ravie de la tournure des événements.

— Certes, non. Mais elle ne pouvait rien dire tant que grand-mère était en vie, par crainte d'être radiée du testament. Agnès a hérité de la demeure Bawks ainsi que de presque tout ce qui se trouve à l'intérieur. Quant à moi, j'ai récupéré un peu d'argent, quelques souvenirs et l'Œil d'Hécate, mais cela me suffit amplement. Ma cousine, elle, voulait tout ; elle a donc décidé de voler l'œil. Je l'avais soigneusement caché dans une pièce fermée à clé ; ce qui ne l'a pas empêchée de mettre la main dessus.

— En tant que femme, votre cousine n'a pas à craindre la malédiction.

— De toute façon, elle n'y croit pas, pas plus que le rat qu'elle a épousé. Mais qu'il souffle simplement dessus et il changera d'avis, sans l'ombre d'un doute. Le fait qu'elle soit une femme pourrait n'avoir aucune importance : c'est à moi que grand-mère avait confié le diamant ; il saura que quelque chose ne va pas.

— Sans même parler de malédiction, les temps sont durs, dis-je. Une pierre comme celle-ci pourrait vous rapporter beaucoup d'argent.

— Je crois que c'est ce que pense Agnès. Elle n'a jamais travaillé et son mari est trop feignant pour faire quoi que ce soit. Elle imagine certainement vendre la pierre et vivre de sa recette. Il ne lui viendrait jamais à l'esprit d'essayer de gagner sa vie normalement.

L'indignation de Mlle Weaver me plut.

— Je n'ai que faire de cet argent, je veux simplement récupérer le cadeau de ma grand-mère. (Elle se tourna vers Escott). Vous pourriez consulter l'histoire de ma famille à la bibliothèque, parcourir les testaments où qu'ils se trouvent, je pourrais même vous montrer celui de grand-mère Bawks, ainsi

que son journal intime, et vous verriez que tout confirme ce que je viens de vous dire, mais le temps presse. Ce soir, Agnès va vendre la pierre à un collectionneur privé. Après cela, elle disparaîtra à tout jamais. Je dois procéder à l'échange avant que cela ait lieu. Alors, acceptez-vous de m'aider ?

Escott me jeta un coup d'œil, bien qu'il ne puisse distinguer grand-chose d'autre que ma silhouette dans l'obscurité. Il ne m'en fallut pas plus pour comprendre ce qu'il voulait. Enfer et damnation !

— Je la crois, dis-je en espérant me tirer d'affaire.

— Il serait préférable d'en être absolument certains.

Il avait raison. Aucun de nous deux n'avait besoin de se retrouver mêlé à un vol de bijou, même si mes instincts m'indiquaient que Mlle Weaver était parfaitement honnête. Elle s'était véritablement emportée en voyant sa parole mise en doute. C'était la réaction d'une personne sincère.

— Mlle Weaver ? Vous voulez bien venir par ici ? demandai-je en m'approchant de la porte de la cuisine.

Autant en finir au plus vite.

— Je vous demande pardon ?

— J'aimerais vous dire un mot en privé.

J'entrouvris la porte afin de disposer d'assez de lumière pour me mettre au travail. Il fallait qu'elle puisse voir mon visage.

— Êtes-vous disposés à m'aider ?

Je la regardai intensément, droit dans les yeux, en essayant de me concentrer.

— Mlle Weaver, vous allez m'écouter très attentivement…

Aucune odeur d'alcool n'appesantissait son haleine. La tâche est plus délicate avec des sujets saouls, ou simplement éméchés. Sans parler des fous. Heureusement, elle n'était rien de tout cela et je pus procéder rapidement, sans difficulté. Je ne m'en plaignais pas ; hypnotiser les gens me donnait la migraine, un phénomène qui semblait empirer ces derniers temps. En ce moment même, je sentais d'ailleurs comme un nœud coulant qui m'enserrait étroitement le crâne. Escott se rapprocha.

— Mlle Weaver, êtes-vous la propriétaire légitime de l'Œil d'Hécate ?

— Oui.

Sa voix nous parvint étrangement adoucie. Ses yeux étaient ce qu'elle avait de plus joli. À peu près de la même couleur que ses cheveux, ils brillaient d'un brun roux, à peine plus sombre. En cet instant, ils paraissaient morts. Je détestais cette impression.

Le nœud serra davantage.

— Votre cousine Agnès vous l'a-t-elle dérobé ?

— Oui.

Escott me jeta un regard interrogateur. Il se rallierait à ma décision. Il allait avoir besoin de moi et pas uniquement pour couvrir ses arrières.

— J'en suis, dis-je.

J'avais très envie de voir à quoi ressemblait un bijou maudit.

Il hocha la tête et se tourna vers notre nouvelle cliente.

— Vous pouvez nous faire confiance, Mlle Weaver, et cette déclaration constituait à la fois un accord et une instruction.

— Très bien, répondit-elle d'un ton presque normal.

Je refermai silencieusement la porte. L'obscurité se fit. Mlle Weaver retrouverait ses esprits sous peu. Ma tête me lançait. C'était certainement la culpabilité. Plus j'éprouvais ce sentiment et plus la douleur était aiguë. Je n'aime pas du tout hypnotiser les gens. Et encore moins les femmes. J'ai mes raisons.

Mlle Weaver ne se souviendrait de rien. Ce qui était tout aussi bien. Dans le cas contraire, elle m'en aurait certainement collé une bonne, et je l'aurais bien méritée.

Escott fut satisfait de ne pas avoir été dupé et poussé à commettre un acte criminel, si tant est que ce que nous nous apprêtions à faire soit très légal. Lorsque Mlle Weaver revint à elle, ils se serrèrent la main, concluant ainsi leur accord. Voler un objet déjà dérobé n'avait rien de nouveau pour Escott. Ces affaires n'étaient certes pas très stimulantes mentalement, mais elles avaient au moins le mérite de payer ses factures. Ce serait du gâteau, sans conséquence juridique. Agnès la voleuse n'irait certainement pas porter plainte, sachant que le compagnon de Mlle Weaver, ainsi que ses parents, seraient prêts à jurer avoir passé toute la soirée en compagnie de la jeune femme et de son héritage, qu'elle portait autour du cou.

Le chat bondit de nulle part et détala entre nous pour disparaître dans la rue. Je poussai notre cliente derrière Escott et courus dans la direction opposée tout en dégainant le pistolet que je portais en holster. Oui, j'ai beau être un vampire, Chicago est une ville dangereuse… Et quelques-unes de ses ruelles me rappellent de mauvais souvenirs.

Un type, qui était accroupi derrière les poubelles, se redressa lentement, les mains visibles le long du corps, l'une d'elles crispée sur son chapeau. Il avait le crâne chauve, en forme d'œuf d'épais sourcils sombres arqués, et son sourire dévoilait bien trop de dents.

— Là, du calme, mon ami. Pas la peine de s'énerver. Moi et Charlie, on est de vieilles connaissances. T'as qu'à lui demander.

Un accent irlandais associé à un ton sardonique. Je n'eus pas besoin de me tourner vers Escott pour lui poser la question ; il était venu à mes côtés. Il tenait son arme, dont le canon ressemblait fort à celui d'un Webley, dans une main, et dans l'autre, une petite lampe de poche. Il dirigea le faisceau sur le visage de l'homme.

— Riordan, dit mon partenaire. Mais que diable fais-tu ici ?

— Je ne peux pas te le dire. Et comme on travaille tous les deux dans la même branche, je suis sûr que tu comprendras que je préfère rester discret sur mes affaires.

Il parlait vite et une lueur scintillait au fond de son œil, comme s'il défiait le monde entier de le traiter de menteur, bien que ce ne soit là que la stricte vérité. Escott ne baissa pas son arme.

— Tu filais Mlle Weaver, n'est-ce pas ? Tu travailles pour sa cousine Agnès ?

Riordan ne cilla pas, pas plus qu'il se départit de son rictus.

— Est-il bien courtois de poser à un homme des questions auxquelles il ne peut pas répondre, tout en tentant de l'aveugler ? Sans parler de le menacer avec pas moins de deux armes mortelles. Je vous le demande encore, est-ce bien courtois ? N'obtenant aucune réponse, il me regarda en plissant les yeux pour lutter contre le rayon lumineux.

— Alors comme ça, c'est toi le type mystérieux qui évite à ce jeune homme de se retrouver dans le rouge. Enchanté. Shamus Riordan, mon nom est ma loi, le seul en quoi j'aie foi.

Puis il me tendit la main.

Imitant mon partenaire, je le gardai en joue.

Mlle Weaver fit prudemment un pas en avant.

— Est-ce vrai ? Agnès a-t-elle réellement engagé cet homme pour me suivre ?

— Tout porte à le croire, répondit Escott.

Il semblait nerveux et, fait étrange, manquer de confiance en lui. Riordan souleva son chapeau.

— Ravi de vous rencontrer, mademoiselle. Il se trouve que nos chemins sont sur le point de se séparer et, si vous n'avez pas d'objection, je vais prendre congé.

— Jack…

Je me doutais que les choses prendraient cette tournure, même si je ne savais pas vraiment ce qui incitait Escott à faire preuve d'une telle prudence. Je rangeai mon arme dans son étui et m'avançai pour saisir Riordan par les bras et les lui bloquer dans le dos, mais il bondit une fraction de seconde avant que je me sois exécuté. Il fit tomber une poubelle pour m'obstruer le passage, mais j'avais acquis assez de vitesse au moment où je sautais par-dessus pour lui retomber en plein sur le dos et le plaquer au sol. Ce traitement aurait dû venir à bout du fuyard qui ondula pourtant tel un serpent et m'assena de brefs mais puissants coups au foie d'une main, tandis que, de l'autre, il me couvrait le visage en essayant d'enfoncer ses doigts dans mes orbites. Avant qu'il y parvienne, je disparus.

Je suis plutôt doué à ce petit jeu. C'est certes épuisant, mais bon Dieu, c'est la deuxième meilleure chose que m'ait apportée mon passage de vie à trépas. La première concerne ma compagne, mais j'en parlerai le moment voulu. Riordan ne fut pas déconcerté par ma soudaine absence. Il se releva tant bien que mal et se mit à sprinter, mais je m'étais déjà rematérialisé devant lui et je lui assenai un puissant coup de poing au ventre qui le figea. Luttant pour retrouver son souffle tout en chancelant, il s'entêta néanmoins à essayer de progresser. Je le forçai alors à se retourner, le plaquai contre le mur de brique et

lui tordis les bras dans le dos, jusqu'à ce que ses épaules menacent de se déboîter. J'étais de nouveau prêt pour un âpre combat. Ma disparition avait soigné mes blessures. Je n'avais plus aucune contusion au flanc, et ma migraine avait cessé. Escott nous rejoignit, notre cliente dans son sillage.

— Que faire de lui ? demandai-je.

Si nous le laissions partir, nul doute qu'il s'empresserait d'appeler la cousine Agnès.

— Je propose une sieste réparatrice.

Escott déplaça le faisceau de sa lampe. Je retournai Riordan et me calmai. Je ne pouvais me permettre de laisser mes émotions prendre le dessus. Sinon, elles ajouteraient à la pression, menaçant de façon irréversible l'intégrité de l'esprit du sujet.

Riordan pantelait, son visage était rouge, ruisselant de sueur, mais son regard brun était alerte et méfiant. Il leva les bras pour parer une éventuelle agression physique. Je le regardai droit dans les yeux en lui disant de m'écouter, tout comme je l'avais fait avec Mlle Weaver. Sauf que rien ne se produisit.

Je sentis le nœud coulant se resserrer autour de ma tête sous le coup de l'effort, mais Riordan restait parfaitement conscient. D'après son haleine, il était sobre, ce qui ne laissait qu'une explication possible.

— Charles… Il est fou.

Riordan sourit.

— Nous autres, les Irlandais… sommes une race de fous… c'est du moins ce que les gens disent, haleta-t-il. Mais… qu'est-ce que ça peut te faire ?

Escott renifla.

— Cela ne me surprend pas. Il a néanmoins besoin d'une sieste.

— Entendu, répondis-je.

Je m'exécutai selon la bonne vieille méthode. Riordan tourna de l'œil et glissa le long du mur, ses jambes ayant cédé sous son poids. Mlle Weaver poussa un petit cri.

— Mon Dieu, vous l'avez tué ?

— Pas encore.

Je soulevai le corps et le posai sur mon épaule, tel un sac de grain. Il était lourd, tout en muscles.

— Trouvons sa voiture.

Escott connaissait le véhicule – une Ford noire cabossée. Il récupéra les clés dans la poche de Riordan et ouvrit le coffre. Tout un bric-à-brac y était entassé, laissant juste assez de place pour déposer le propriétaire.

— Il va étouffer, par cette chaleur, dit la jeune femme. Elle avait raison. Je trouvai un démonte-pneu au milieu du bazar et utilisai son extrémité pointue pour percer une demi-douzaine de trous dans le coffre que je refermai ensuite. On aurait dit des impacts de balle, un peu plus larges, toutefois.

— Quelqu'un viendra à son secours dans la matinée s'il crie assez fort, dis-je en affichant un sourire qui se voulait rassurant.

Dans cette rue, qui courait derrière le restaurant, les boutiques étaient toutes fermées et, avec la menace d'un orage imminent, il y avait peu de chances qu'un piéton s'y égare.

— Qui est cet homme ? demanda Mlle Weaver, formulant à voix haute la question qui me taraudait.

— Personne d'important, répondit Escott.

Il me prit le démonte-pneu des mains pour le laisser tomber, en compagnie des clés, sur le siège avant de la Ford.

— Il s'imagine être détective privé, mais il manque cruellement de rigueur et son sens de l'éthique est pour le moins discutable. Si vous lui proposiez de le payer un dollar de plus que votre cousine, il changerait de camp sans hésiter.

Il faudrait par la suite que je m'entretienne avec Escott au sujet de Riordan. Il s'était emparé du démonte-pneu et avait regardé le coffre avec un air furieux. Heureusement qu'une plaque de métal séparait les deux hommes. Escott nous conduisit jusqu'à la demeure Bawks. Mlle Weaver, ou plus précisément Mabel – elle avait insisté pour qu'on l'appelle par son prénom – était assise à côté de lui. Je disposais donc de toute la banquette arrière et j'en profitai pour m'affaler, évitant ainsi qu'elle constate l'absence de mon reflet dans le rétroviseur.

Elle tritura son chapeau, essayant de lui trouver une position adéquate. Elle était joyeuse, presque détendue, et elle mettait un point d'honneur à se retourner régulièrement, tout en discutant,

pour m'adresser un sourire radieux. Escott lui avait demandé de nous faire confiance et visiblement, pour elle, la confiance allait de pair avec l'affection. Elle se comportait comme si nous étions de vieux amis. Cela aurait pu me mettre mal à l'aise, si je n'avais pas su qu'elle aurait tout oublié quelques semaines plus tard.

Nous avions abaissé les vitres de la Nash, mais l'air chaud qui nous parvenait était aussi visqueux que du goudron. À chaque croisement que nous franchissions, nous pouvions voir les nuages tourmentés s'amonceler pour comploter. Un éclat de lumière leur donna une forme définie l'espace de quelques instants, le tonnerre gronda, puis ils disparurent dans l'obscurité jusqu'à ce qu'un éclair zèbre de nouveau le ciel. Nous roulions en direction du nord, droit vers l'orage. Profitant de la discussion, Escott glissa habilement de nombreuses questions. Depuis qu'elle avait découvert l'existence du faux joyau, Mabel avait pris garde à ne rien laisser paraître, de peur que sa cousine escamote le véritable diamant pour une cachette plus sûre. Pour le moment, il se trouvait toujours dans la maison, dissimulé au creux d'une chaussure, dans l'armoire d'Agnès.

— Comment l'avez-vous découvert ? demanda Escott.

— Ma cousine passe son temps à utiliser les téléphones des différentes pièces pour espionner les conversations et, jusqu'à présent, je n'avais aucune raison de l'imiter. Elle me prend pour une petite sainte. Mais, depuis peu, j'ai commencé à écouter à mon tour, et j'ai fini par tout apprendre de cette histoire.

— Vous avez certainement eu l'occasion de procéder à l'échange précédemment.

— Eh bien, non. Il y en a toujours un qui reste à la maison. De plus, ils gardent la porte de leur chambre fermée et je n'ai pas de clé. Je suis désolée de ne pas vous avoir prévenus plus tôt, mais je n'ai appris la venue du collectionneur que ce matin. C'est le mari d'Agnès qui l'a trouvé. Agnès a épousé cet homme il y a seulement quelques mois. Il a découvert la spacieuse demeure, rencontré notre grand-mère mourante et a dû se dire qu'un héritage important lui tendrait bien vite les bras. Agnès n'a pas pris la peine de le démentir. Elle et Clive sont faits pour s'entendre : ils sont sournois, cupides, ignorants et grossiers.

La vigilance d'Escott s'éveilla imperceptiblement.

— Est-il anglais ? Ce n'est pas un prénom commun pour un Américain.

— Clive Latshaw n'est pas plus anglais que moi je suis Greta Garbo. Il joue cependant son rôle à merveille. Il est capable de traiter les gens de haut s'il pense pouvoir donner le change. Il a même charmé grand-mère, mais pas au point de lui faire réviser son testament.

— Qui est ce collectionneur privé ?

— Je ne connais pas son nom, mais je sais qu'il doit se présenter à la demeure Bawks à 22 heures. Nous parviendrons sans difficulté à nous glisser dans la maison. À cette heure-là, Agnès et Clive écoutent toujours la radio dans le petit salon. Elle n'ira chercher l'Œil d'Hécate que lorsqu'elle aura vu la couleur de l'argent.

— C'est, ma foi, assez risqué. Et s'ils nous surprenaient…

— Eh bien, je suis rentrée de mon dîner plus tôt que prévu et vous êtes mes invités. S'ils nous surprennent, je serai certes embarrassée, mais je suis déterminée à récupérer ce qui m'appartient. Si je devais affronter Agnès seule, cela ne me poserait aucun problème, mais Clive s'en mêlerait inévitablement, et il peut se montrer vraiment méchant. Je ne peux pas leur faire face sans aide.

— Votre compagnon ne s'est-il pas proposé de vous servir de protecteur ?

— C'est un gentil garçon, mais il n'a rien d'un Jack Dempsey[3]. Clive ne tentera rien si vous êtes là. D'autant que, si nous faisons attention, nous pouvons parfaitement entrer et sortir sans qu'ils ne s'aperçoivent de rien. J'aurais seulement aimé voir la tête d'Agnès essayant de refourguer un morceau de verre en guise de diamant.

Un souffle d'air frais et revigorant me frappa le visage.

— Et la malédiction ?

— Je sais que cela peut vous sembler ridicule, dit-elle d'un air pensif ; mais j'y ai toujours cru. Grand-mère m'a raconté des histoires, de nombreuses histoires, à propos de ce qui est arrivé à ceux qui ont essayé de dérober l'Œil d'Hécate à ses… Grand-

3. Star de la boxe, champion du monde poids lourd.

mère se désignait, ainsi que toutes les femmes qui l'ont précédée, comme la gardienne de l'œil.

— Des gens sont morts ?

— Des hommes. L'œil ne tue que les hommes. Il leur a toujours attiré le mauvais sort et il a porté chance aux femmes. Mais je préfère ne pas trop croire à cela.

— Pourquoi ?

Eh bien, si Agnès le vend, il va lui arriver quelque chose d'effroyable. J'ai beau ne pas l'aimer, elle fait partie de la famille. Il est donc de mon devoir d'essayer de là protéger d'elle-même. L'orage éclata à l'instant précis où nous nous engagions dans l'allée de la demeure Bawks et, même moi, j'avais du mal à discerner la bâtisse derrière les épais voiles de pluie grise. Elle était imposante. Un unique éclat de lumière aveuglant lui conféra des allures de maison hantée.

Mabel invita Escott à suivre une bifurcation dans l'allée pour gagner l'arrière de la demeure. Il éteignit les phares, s'en remettant à la chance, priant pour qu'aucun éclair ne révèle notre présence à quiconque observerait depuis la maison. Mabel désigna une porte cochère qui donnait sur l'entrée secondaire. Escott fit lentement glisser la voiture à couvert, l'immobilisant le long d'un coupé Buick à l'allure racée, stationné en sens inverse. Le tambourinement de la pluie sur notre toit avait cessé. Nous avions remonté les vitres pour éviter que l'eau entre avant de les baisser de nouveau, en quête d'air.

— On se croirait en hiver, déclara Mabel sur le ton de la conversation, comme satisfaite.

— À qui appartient ce véhicule ? demanda Escott.

— C'est celui de Clive. Il n'utilise jamais le garage. Il préfère pouvoir partir en vitesse chaque fois qu'il doit se rendre quelque part.

— Ne sommes-nous pas trop visibles, ici ?

— Ils vont rester au petit salon, de façon à pouvoir surveiller l'arrivée de leur riche acheteur.

— Je dois dire que l'apparition providentielle de ce fortuné collectionneur de pierres précieuses me laisse perplexe. Comment Clive Latshawa-t-il pu rencontrer une telle personne ?

— Il a dû se renseigner. Peut-être s'est-il rendu dans une bijouterie.

— Que savez-vous de son passé ?

Elle haussa les épaules.

— Il dit venir de la Nouvelle-Angleterre, mais son accent indique Détroit. Nous devons y aller. Agnès pourrait tout aussi bien avoir déjà descendu l'Œil d'Hécate, et tous nos efforts seraient alors inutiles.

Je m'éclaircis la voix.

— Même si c'était le cas, nous pourrions le récupérer.

Mabel me jeta un regard en coin.

— Et comment, je vous prie ?

— Sans la moindre violence, rassurez-vous. Mais je pourrais avoir une discussion avec eux, leur faire entendre raison.

— Je ne vois pas comment vous les convaincriez sans avoir recours à la force.

— Mon associé sait se montrer à la fois très apaisant et très persuasif, y compris avec les sujets les plus récalcitrants, expliqua Escott.

— Vous vous exprimez toujours de cette façon ?

— De quelle façon ?

Elle fit un vague geste de la main.

— Entendu. Mais essayons d'abord ma méthode. Je vais ouvrir la porte et vous demander de me suivre. En silence.

Pendant le trajet en voiture, elle nous avait fait part de son plan d'attaque qui consistait à gagner subrepticement l'étage et, tandis qu'Escott forcerait la serrure de la chambre, je monterais la garde.

Bien entendu, j'aurais pu m'introduire dans la pièce à ma façon, en me dématérialisant pour me glisser sous la porte, mais Mabel n'avait pas à être témoin de ce genre de chose. C'était sa soirée après tout, autant la laisser s'amuser. Elle descendit de la voiture en prenant soin de ne pas en claquer la portière. Escott et moi l'imitâmes avant d'entrer dans la bâtisse par une espèce de vaste vestibule. Je n'avais besoin d'aucune invitation pour pouvoir franchir le seuil d'une maison : tu peux aller te rhabiller, Bram Stoker ! Mabel ôta ses chaussures et nous fit

signe de retirer les nôtres. Escott se pencha vers elle, à portée de chuchotement.

— Nous sommes chaussés de semelles de crêpe, Mlle Weaver.

— Ah bon ? Je croyais que c'était seulement dans les films…

Elle se plaqua une main sur la bouche, se souvenant soudain qu'elle avait ordonné de garder le silence.

Le vestibule donnait sur une cuisine sombre, mais spacieuse. Sur notre gauche, les vestiges du dîner trônaient sur la table de la salle à manger. Au bout de celle-ci, une porte ouverte laissait apparaître le petit salon dans lequel résonnait une émission de radio humoristique.

Sans faire le moindre bruit, Mabel nous entraîna vers un hall des plus sobres d'où partaient les escaliers. La demeure avait été bâtie pour une famille nombreuse et sa myriade de domestiques, tous disparus et oubliés depuis longtemps. Il paraissait bien dommage qu'elle soit tombée aux mains de deux voleurs, mais je n'étais employé que pour apporter mon aide et en aucun cas mon opinion sur le legs de grand-mère Bawks.

Malgré les murs qui nous séparaient du petit salon, et en dépit des parasites qui affectaient la réception, j'entendis qu'une remarque adressée par Rochester à Jack Benny[4] fut saluée par un puissant éclat de rire. Le son couvrirait nos mouvements, ce qui ne serait pas plus mal, car le bois du vieil escalier grinçait. Nous le gravîmes lentement. Mabel s'arrêtait, anxieuse, avant de franchir quelques marches supplémentaires. Elle atteignit finalement le palier et longea le couloir sur la pointe des pieds, Escott sur ses talons. Il n'était pas aussi silencieux que moi, mais il s'en fallait de très peu. Il tenait sa petite lampe de poche, même si la lueur ambiante filtrant par une fenêtre dont les rideaux n'étaient pas tirés leur suffisait pour se déplacer. Les éclairs se faisaient de plus en plus fréquents et le tonnerre avait sérieusement gagné en intensité. Mère nature avait manifestement décidé de montrer à tous qui était aux commandes ce soir. Mabel s'immobilisa devant une porte et la désigna du doigt. Escott lui passa la lampe et posa un genou à

4. The Jack Benny Program.

terre tout en glissant la main dans la poche intérieure de son manteau. Il en sortit sa trousse de crochets, la déroula, et se mit à l'ouvrage. Quant à moi, je m'approchai lentement d'un second escalier incurvé qui descendait vers l'entrée principale. Du marbre blanc, de hautes colonnes, des parois lambrissées… un bien bel endroit, mais je m'imaginais mal vivre dans un lieu aussi sophistiqué. Après tout, peut-être Grand-mère Bawks n'avait-elle pas rendu service à Agnès. Les impôts fonciers devaient atteindre des sommets et, avec un mari allergique au travail… J'eus soudain envie de voir à quoi ils ressemblaient, tous les deux. Il était facile de se les représenter mentalement d'après la description de Mabel, mais je sais combien cette démarche peut se révéler trompeuse. La proximité du petit salon était tentante ; juste à côté de l'entrée, à en juger par le volume de la radio.

Escott joua de son talent pour venir à bout de la serrure. Il tendait l'oreille et progressait à tâtons mais, à cause de la pluie et du tonnerre, l'opération lui prenait plus de temps que d'habitude. Mabel tenait la lampe de poche, laissant s'échapper tout juste assez de lumière pour qu'Escott puisse travailler. Aucun d'eux ne me vit me dématérialiser.

Escott se douterait que j'étais parti en reconnaissance et ne s'inquiéterait pas, mais il aurait certainement du mal à convaincre Mabel d'en faire autant. Peu importait, un peu d'exercice ne ferait pas de mal à mon partenaire. Sans forme, je me laissai glisser au pied de l'escalier, suivant le mur pour m'orienter. Une fois en bas, je titubai, guidé par le son de la radio. Quand je suis invisible, je ne vois rien et je suis quasiment sourd mais, n'ayant plus de tibias, je ne risque pas la fracture. Je flottai lentement et dus tantôt contourner un meuble, tantôt passer dessous, jusqu'à ce que je me trouve dans le petit salon, juste à côté de la radio.

L'envie de profiter de cette nuit parfaite pour me matérialiser subitement et crier « Bouh » me traversa l'esprit, mais je me retins.

Je parcourus rapidement la pièce pour me faire une idée de l'emplacement des chaises et autres obstacles, ainsi que de l'endroit où nichaient Agnès et Clive. Elle était assise à

proximité de la radio et lui se tenait debout contre un mur. M'éloignant d'eux, je gagnai ce que j'espérais être le mur opposé, puis je me forçai à m'élever jusqu'à planer contre le plafond. J'ai horreur des hauteurs, mais la plupart des gens ne lèvent jamais les yeux. Avec un peu de chance, Clive et Agnès feraient ce que je faisais moi-même : ils regarderaient le transistor. Ce n'est certes pas un écran de cinéma, mais on prend facilement l'habitude de garder les yeux rivés sur son cadran lumineux, comme s'il s'agissait d'un visage. Lentement, je repris partiellement consistance et recouvrai un peu la vue, bien qu'elle reste floue et embrumée. Plus je m'approchais de ma forme solide, mieux je voyais, mais plus je pesais. Je devais m'en tenir à un état semi-transparent sous peine de tomber comme une brique.

Agnès, la tête penchée en avant, feuilletait un magazine. Elle avait les cheveux bruns et semblait plus frêle que Mabel.

Clive était posté devant une fenêtre dont il repoussait le rideau sur le côté. Peut-être aimait-il les orages ? Mais j'aurais volontiers parié que ce qui l'intéressait en réalité, c'était l'arrivée du collectionneur de bijoux. Il avait l'air honnête, des traits fins et ne semblait pas du tout antipathique. Le couple n'avait rien des escrocs hargneux au regard louche, aux traits disgracieux et à la face hideuse que je m'étais mentalement représentés. Ils étaient l'incarnation même de la banalité. À tel point que je doutais de l'appréciation que Mabel avait d'eux.

Un message important interrompit l'émission de Jack Benny. Avant que le speaker ait eu le temps de faire sa déclaration et alors que les parasites redoublaient d'intensité, Agnès coupa le son.

— Ce n'est pas en regardant par la fenêtre que tu le feras arriver plus vite, dit-elle en tournant une page de son magazine.

Clive Grogna.

— Je suis certain d'avoir vu une voiture entrer.

— Si c'est le cas, elle est ressortie. Nous habitons presque au bout de la ruelle, les gens utilisent tout le temps notre allée pour faire demi-tour. De toute façon, il n'est pas encore l'heure.

— Et si c'était Mabel qui revenait plus tôt que prévu ?

— Elle serait entrée, maintenant, et nous l'aurions entendue monter l'escalier avec ses gros sabots. Je serai bien contente quand elle partira.

— Et l'argent du loyer avec.

Agnès leva les yeux.

— Tu es vraiment bizarre. Malgré le pactole que nous allons toucher ce soir, tu t'inquiètes pour le loyer de misère qu'elle nous verse ?

— L'affaire n'est pas encore conclue, je te l'ai déjà dit des centaines de fois.

— Alors pourquoi est-ce qu'il vient, si ce n'est pas pour acheter ? Une fois qu'il aura vu le diamant, il voudra le posséder.

— Je te trouve bien sûre de toi.

Elle referma brutalement son magazine.

— Et moi je te trouve bien trop angoissé pour qu'il nous fasse une offre raisonnable. Je sais ce que vaut cette pierre, et s'il n'est pas prêt à s'aligner, alors il faudra que tu trouves quelqu'un d'autre.

— Écoute, les collectionneurs fous qui ne posent pas de questions ne courent pas les rues. J'ai dû me remuer pour dénicher celui-là.

— Nous ne sommes pas pressés. Mabel ne s'est encore aperçue de rien, et elle n'est pas près de le faire.

Il gloussa.

— Tu l'as vue sortir ?

— Oui, et tu le sais. J'ai même failli casser quelque chose en me retenant de rire. La façon qu'elle avait de se pavaner, de se prendre pour une reine qui porterait les joyaux de la couronne. Quelle snob ! Un de ces jours, je vais tout lui raconter.

La blancheur d'un éclair zébra la fenêtre et le tonnerre éclata en un coup de canon, à peine une seconde plus tard. Agnès glapit, Clive tressaillit, les lumières vacillèrent et je disparus complètement. Je m'étais laissé surprendre. Ce qui n'était pas plus mal, car les gens ont tendance à regarder en l'air quand ce genre de choses se produit.

— Éloigne-toi de cette fenêtre avant de te faire électrocuter, dit Agnès, ébranlée.

— Il est juste au-dessus de nos têtes. Tu as senti ça ? Toute la maison a tremblé.

— Je vais chercher une bougie avant que les plombs sautent.

Elle passa sous l'endroit où je me trouvais et franchit la porte qui donnait dans la salle à manger. Elle farfouilla quelques instants, puis revint.

— C'est mieux comme ça, déclara-t-elle après quelques minutes. C'est plus intime. Tu veux un verre ?

— Quand nous en aurons fini.

— Je vais attendre aussi, dans ce cas.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Grand-mère n'arrêtait pas de nous assommer avec le bon vieux temps et l'aspect que prenait le diamant à la lueur d'une bougie. Je veux voir ça.

— Range-le.

— Le jaune disparaît dans cette lumière. La vieille chouette avait raison. On dirait un vrai diamant, maintenant, viens voir.

— Non, merci.

— Ne me dis pas que tu crois ces foutaises à propos de la malédiction.

— Et c'est toi qui viens juste de me dire de ne pas m'angoisser. Qu'est-ce que va penser Taylor en te voyant agiter ce truc comme une vulgaire babiole ?

— Que peut-être j'y suis attachée et donc peu disposée à le vendre. Je vais faire en sorte qu'il entende mon cœur se briser.

— Ne force pas trop sur le côté Sarah Bernhardt. Il n'en est pas à sa première affaire. Il s'en apercevra si tu essaies de…

Je n'entendis pas la fin de sa phrase, trop occupé que j'étais à rebrousser chemin aussi vite que possible. En remontant le couloir, je percutai Escott qui frissonna violemment. Il avait une fois comparé le sentiment glacial que j'induis sous cette forme à ce que l'on pourrait ressentir si quelqu'un venait valser sur notre tombe.

— Y a-t-il un problème ? chuchota Escott, qui avait visiblement identifié l'origine du froid.

Je restai en retrait, ne sachant pas où se trouvait Mabel.

— Mlle Weaver n'est pas ici.

Je repris ma forme, et mon poids. La gravité me procure chaque fois une sensation étrange, un peu comme si je ressortais d'une piscine après m'y être laissé flotter un long moment.

La porte à laquelle il s'était attaqué était désormais ouverte. Je regardai dans la pièce. La lampe de poche gisait sur le sol. Dans son faisceau, j'aperçus Mabel, à genoux au pied d'une armoire, passant en revue des dizaines d'escarpins. Les femmes n'ont que deux pieds, alors pourquoi ont-elles besoin de tant de paires de chaussures ?

Mabel s'immobilisa en m'entendant siffler un « psst ». Elle se releva en vitesse.

— Ils nous ont devancés, chuchotai-je. Agnès a la pierre avec elle. Voulez-vous que l'on passe au plan B ?

Elle grimaça.

— Vous ne parviendrez jamais à lui faire entendre raison. Quoi que vous fassiez, vous serez contraint de vous battre.

— Jack sait y faire avec les gens, lui assura Escott. Il n'en aura pas pour longtemps. Nous ferions mieux d'aller attendre dans la voiture.

— Oh, j'aimerais bien voir ça.

— Non, répliquai-je, catégorique. Partez, tous les deux.

— Mais…

— Je vous promets de ne rien casser. Donnez-moi la copie. Je vais procéder à l'échange.

— Mais si vous touchez l'original… la malédiction. Je ne peux pas, dit-elle le plus sérieusement du monde.

— S'il vous plaît, dis-je en accentuant ma pression. L'ayant déjà hypnotisée peu de temps auparavant, je n'eus pas besoin d'insister.

Même si le véritable diamant tuait les hommes, il était déjà trop tard pour moi.

À contrecœur, Mabel retira le pendentif de sa chaîne.

— Êtes-vous certain ?

J'indiquai les chaussures éparpillées d'un mouvement de la tête.

— Remettez-les à leur place, afin qu'Agnès ne se rende compte de rien. Tandis que Mabel alignait les chaussures, je me tournai vers Escott.

— Connaîtrais-tu un certain Taylor, collectionneur de bijoux ?

Il secoua la tête. Concernant les divers criminels sévissant à Chicago, ou à l'est et au sud de la ville, Escott était une encyclopédie. Les honnêtes citoyens éveillaient rarement son intérêt.

Lorsque Mabel ressortit de la chambre en prenant soin de refermer silencieusement derrière elle, Escott entreprit de la verrouiller. Puis nous empruntâmes l'escalier par lequel nous étions montés. La porte de la salle à manger, toujours largement ouverte, jouxtait le petit salon et nous serions facilement repérables sur notre chemin vers la sortie. Quiconque regarderait dans cette direction ne manquerait pas de nous voir passer. Je glissai la tête dans l'embrasure pour jeter un coup d'œil. La voie était libre. J'esquissai brièvement un geste invitant Escott et Mabel à se lancer discrètement vers le vestibule. Le tonnerre couvrit le bruit de leurs pas. La voie étant toujours libre, je plongeai dans la salle à manger sans me dématérialiser, et gagnai furtivement la porte du petit salon. En me tenant caché derrière son montant, je pouvais observer par la fente qui la séparait du mur. Agnès était toujours assise avec son magazine, et Clive de retour à son poste devant la fenêtre.

Si seulement ils pouvaient se séparer, le tour serait vite joué. Je les plongerais tous les deux dans le sommeil en les hypnotisant. Mais pour m'en prendre à eux en même temps, je devrais nécessairement recourir à la violence. Il me faudrait en immobiliser un tandis que j'exercerais mes talents sur l'autre. Ce ne serait pas impossible, mais certainement bruyant, énervant et non sans heurts. Le plus sûr serait d'en attirer un hors de la pièce le temps de m'occuper de l'autre. Quelques-uns des couverts du dîner non débarrassé feraient l'affaire. Je les lançai par terre, sur le sol en marbre de l'entrée. Clive s'était déjà retourné et se dirigeait plus ou moins dans la bonne direction quand la sonnette retentit.

— C'est lui, dit-il, excité.

Et merde. Je n'avais aucune envie de les éliminer tous les trois.

— Tu ne l'as pas vu arriver en voiture ? demanda Agnès.

— C'est les chutes du Niagara, dehors. On n'y voit strictement rien.

Elle reposa son magazine, se leva, lissa sa robe et s'assit de nouveau en croisant les jambes, les mains posées sur ses genoux, telle l'élève modèle d'un cours de maintien. Elle tenait une petite boîte noire dont le contenu n'était pas difficile à deviner.

— Lorsque tout cela sera fini, j'exige une lune de miel digne de ce nom, dit-elle avec une étincelle dans l'œil.

Elle était aussi grande que Mabel, mais sa carrure plus fine et son port plus aristocratique.

— Accordée, bébé !

Escott s'empressa de rejoindre l'entrée.

Je tenais mon occasion. Il serait occupé avec le visiteur, devrait le débarrasser de son chapeau, de son parapluie. J'aurais assez de temps pour me glisser dans le petit salon et la plonger dans le sommeil.

Mais alors, Agnès eut un comportement étrange qui me fit hésiter. Tandis qu'elle regardait en direction de l'entrée, elle tâta brièvement une des poches de sa robe. Le mouvement fut adroit et presque imperceptible. Elle venait de vérifier que ce qui devait se trouver là était bien à sa place. Qu'avez-vous dans votre poche, Mme Latshaw ?

J'avais laissé passer ma chance. Clive invita l'acheteur à entrer et présenta William D.Taylor (quatrième du nom) à sa femme. J'imagine qu'il doit exister des collectionneurs excentriques de tous types et de toutes tailles, mais celui-ci était aussi quelconque que Clive. Taylor portait un costume élégant, affichait une expression guindée derrière ses lunettes à monture métallique et tenait une mallette à la main.

Ils échangèrent quelques banalités au sujet du climat déplorable. M.Taylor présenta ses excuses – lesquelles furent aussitôt acceptées –, pour être arrivé en avance.

— Je vous prie de pardonner mon empressement, Mme Latshaw, mais je dois prendre un train pour New York. Plus vite

j'aurai arrêté ma décision quant à cette pierre, plus vite je pourrai m'en aller. Cette pluie lugubre…

— Ne vous en faites pas.

— Excellent. J'ai apporté mon équipement.

Il produisit alors une loupe d'horloger.

— Mme Latshaw, auriez-vous la gentillesse de bien vouloir apporter une lampe sur cette table ?

Agnès s'exécuta puis prit la parole.

— Ceci est le joyau de mon héritage familial : l'Œil doré d'Hécate, dit-elle avec respect, tout en ouvrant le petit écrin noir.

Taylor prit la boîte, la plaça sous la lumière de la lampe, en contempla le contenu et la reposa sur la table. Il enfila ensuite une paire de gants blancs et, seulement après, tira le pendentif de son support. Je me demandai si cette protection suffirait à le garder de la malédiction.

Il positionna la loupe devant son œil et passa plusieurs minutes à examiner la pierre.

Clive et Agnès échangèrent des regards inquiets, mais retrouvèrent bien vite leur expression neutre lorsque Taylor grogna.

— Quelle authenticité ! Et quelle clarté pour sa taille. J'aperçois même sa légendaire impureté assez nettement. Un œil parfait avec sa pupille et ses cils. C'est extraordinaire !

— Ma grand-mère ne cessait d'en parler. Elle adorait cet objet.

— Ce n'est pas étonnant. Je suis persuadé que vous préféreriez le garder dans la famille.

Clive redoubla d'efforts pour dissimuler son inquiétude.

— Vous n'êtes pas intéressé ?

— Si, bien sûr, monsieur, mais j'ai peur de ne pouvoir vous en offrir grand-chose. Je collectionne autant pour la beauté unique de l'objet que pour l'appréciation de sa valeur marchande. Et, sans rien qui atteste de sa provenance, je suis dans l'incapacité de le revendre avec la plus-value escomptée.

— Vous pourriez toujours le céder à un autre collectionneur privé.

— Hmm. Ce ne pourrait être qu'à cet imbécile d'Abercrombie, et je refuse de lui donner cette satisfaction. Je suis d'ailleurs bien content qu'il soit parti en Suisse car, sinon, il aurait pu avoir vent de cette histoire avant moi. Je suis désolé, mais je ne peux vous proposer plus que ce que j'ai. Vous pouvez accepter ou décliner mon offre, le choix vous appartient.

Il annonça alors un chiffre qui me laissa bouche bée. Les Latshaw furent incapables de dissimuler leur jubilation. Clive fut le premier à reprendre contenance.

— Ma femme et moi-même vous confirmons que nous serions ravis de voir l'Œil d'Hécate venir rejoindre la collection Taylor.

— Très bien.

Ils se serrèrent la main.

— Un simple chèque fera l'affaire et, dès qu'il sera encaissé, vous pourrez prendre possession du diamant.

— M.Latshaw, mon train n'attendra pas que les banques ouvrent, mais je suis disposé à conclure cette transaction dès à présent.

Il déposa sa mallette sur la table et en souleva le rabat, dévoilant ainsi une belle quantité de liasses de billets de banque bien rangées. Les Latshaw furent évidemment impressionnés. Ma mâchoire continuait à pendre. J'avais déjà vu de plus gros tas de billets, mais uniquement dans des tripots, aux mains de gangsters. En inspirant pour siffler sans un son je perçus l'odeur de l'encre.

— Pourquoi avoir transporté tout cet argent avec vous ? demanda Agnès. Et si vous vous étiez fait voler ?

— Je sais me défendre, madame.

Taylor entrouvrit la veste de son costume, juste assez pour lui montrer l'arme dans son holster.

— Si M.Latshaw voulait bien compter l'argent et me signer un reçu, je pourrais vous laisser et aller prendre mon train.

Clive s'exécuta et Agnès servit du sherry dans trois verres à pied, tout en échangeant quelques civilités avec Taylor. Seule sur la table, reposait la petite boîte noire et en son sein, l'Œil d'Hécate.

Même de l'endroit où je me trouvais, à l'autre bout de la pièce, il n'y avait aucun doute possible quant à l'authenticité de la pierre. La contrefaçon de verre que j'avais dans ma poche n'était qu'un vulgaire gueux comparé à l'élégante majesté qui trônait sur la table.

Reposant simplement sur son capitonnage de soie blanche, le diamant rougeoyait comme s'il était fait d'or fondu. Il s'emparait de la lumière pour l'embraser. Lorsque je changeai de position, essayant inutilement de m'approcher pour avoir une meilleure vue, la pierre m'adressa un clin d'œil. Je jure que c'est vrai. Voilà qui me fit froid dans le dos. Plus je la contemplais et moins je l'appréciais. Cette saleté n'était qu'un simple morceau de carbone cristallisé ayant pris une couleur inattendue, à laquelle on avait donné un nom exotique et, pour une raison ou pour une autre, les gens avaient décidé qu'elle avait de la valeur. Ils étaient même prêts à tuer ou à mourir pour de telles babioles scintillantes. Ridicule.

Malgré tout, je n'aurais rien eu contre le fait d'en posséder quelques-unes, enfermées dans mon coffre-fort, chez moi. Mais pas celle-là.

L'œil d'Hécate m'adressa un nouveau clin d'œil doré et je dus réprimer un frisson. Clive avait fini de compter et il referma la mallette. Taylor lui indiqua qu'il pouvait la garder avec son contenu.

Taylor prit l'Œil d'Hécate et l'observa de nouveau à travers sa loupe. Sage décision. Agnès avait détourné son attention et Clive aurait parfaitement pu le remplacer par un faux.

— Il est magnifique, déclara Taylor. Je n'ai vu une telle beauté qu'au British Muséum. Le diamant dont je vous parle avait deux inclusions, mais aucune n'était comparable au simulacre de celui-ci.

Ils portèrent un toast. Tous semblaient ravis. Agnès prit doucement le pendentif des mains de Taylor, afin de jeter un dernier coup d'œil à cette pierre qui faisait la joie et la fierté de sa chère grand-mère, avait-elle expliqué.

— Tu vas me manquer, dit-elle d'un ton grave et mélancolique, tout en tenant le bijou dans la lumière.

Clive et Taylor échangèrent plusieurs regards ; les deux hommes témoignaient silencieusement leur admiration pour la sensibilité exacerbée du beau sexe. Ils hochaient la tête en souriant. Lorsqu'ils tournèrent de nouveau la tête, Agnès avait déjà procédé à l'échange.

Elle avait dû s'entraîner car elle fut si rapide que je faillis ne rien remarquer. Elle déposa un pendentif dans l'écrin dont elle rabattit le couvercle avant de le rendre à Taylor. D'après ce que j'avais vu, le véritable diamant se trouvait toujours dans sa paume. Tandis que les deux hommes se serraient la main, elle le glissa dans la poche de sa robe.

Habile, mais inconsidéré. Tôt ou tard, Taylor jetterait forcément un autre coup d'œil à son jouet, et il appellerait les flics. Comment pensait-elle pouvoir s'en tirer ?

Je sentis quelqu'un se glisser derrière moi et j'étais certain qu'il ne s'agissait pas d'Escott venu voir ce qui me prenait autant de temps.

Je me baissai et fis volte-face juste à temps pour voir l'extrémité courbe d'une clé démonte-roue lancée à pleine vitesse rater mon crâne de quelques centimètres à peine. Elle s'écrasa finalement sur mon épaule gauche, en plein sur l'articulation. En règle générale, une personne normale ne dispose pas d'assez de force pour me blesser, mais l'application d'une puissante énergie cinétique en un point précis avec un outil incassable… Quelque chose finirait forcément par céder. J'entendis justement un craquement, digne d'une carcasse de poulet qu'on écrase, qui me souleva le cœur, et je sentis vaguement la douleur me parvenir, mais j'étais trop occupé pour me soucier de son intensité. Je finis de me retourner pour faire face à Riordan. Il était prêt et m'envoya un coup de clé au foie. La violence du choc fut incroyablement plus intense que causée par un poing nu. Je me pliai en deux.

N'ayant pas besoin de respirer, je n'étais pas encore au tapis. Je plongeai en avant pour le plaquer au sol. Il recula d'un pas leste et parvint presque à m'éviter, mais alors, il buta contre la table de la salle à manger, et s'écroula dans un fracas qui fit plaisir à entendre. Une femme poussa un hurlement.

Mon bras gauche, parfaitement inutile, pendouillait mollement. J'attrapai Riordan avec l'autre, mais il ne s'immobilisa pas, préférant m'assener des coups de clé sur le dos de la main. J'entendis de nouveau les os craquer, mais ne ressentit aucune douleur, signe que je subissais de sérieuses mutilations. Avant qu'il abatte la clé encore une fois – bon Dieu qu'il était rapide –, je le frappai au ventre. Le coup fut moins violent que je l'aurais voulu, puisque je dus me servir de mon poing droit. Aucune douleur ; les choses allaient trop vite.

Riordan, lui, avait besoin de respirer. Il ralentit son mouvement juste assez pour me permettre de l'abasourdir en lui assenant un coup sur le côté de la tête. Là encore, je n'employai qu'une partie de ma force, mais j'eus envie de hurler en sentant mes os brisés frotter les uns contre les autres sous la peau. Il perdit toute vigueur, mais il luttait toujours, le regard tantôt vitreux, tantôt vif. Je saisis la clé. Je dus forcer pour lui faire lâcher prise et fus aussitôt contraint de laisser tomber l'outil car mes doigts refusèrent d'obéir. Soudain il n'y eut plus rien que cette douleur rugissante. J'avais un bras mort, l'autre bien trop vivant, et je devais absolument me dématérialiser afin de guérir mes blessures.

— LES MAINS EN LAIR !

William D.Taylor (quatrième du nom) pointait sur moi un pistolet semi-automatique des plus convaincants. C'était un calibre .32 ou .38 qui me fit l'effet d'un canon, de là où je me trouvais.

Je m'immobilisai. Je déteste me faire tirer dessus. Ça fait un mal de chien, je perds un sang précieux et les balles me transpercent pour toucher quiconque aurait eu la mauvaise idée de se tenir derrière moi. Elles me forcent en outre à disparaître contre ma volonté. Vu les blessures que j'avais déjà reçues, je serais incapable de résister.

Je ne pouvais pas me permettre de courir ce risque devant le petit groupe. Aucun d'eux n'avait besoin d'en apprendre autant à mon sujet. Prêt à collaborer, j'essayai de lever mon bras valide. Une douleur brûlante le parcourut, tel un choc électrique. Je haletai et me recroquevillai, soudain nauséeux. Mon bras gauche refusait catégoriquement de m'obéir ; un nerf

important devait avoir été touché et je ne sentais rien d'autre qu'un poids mort. Je percevais l'odeur du sang qui suintait de ma plaie à l'épaule, à l'endroit de l'impact, mais ma chemise noire en dissimulait l'écoulement.

Clive Latshaw exigea de savoir qui j'étais et ce que je faisais là. N'ayant aucune réponse valable à lui offrir, je lui dis d'appeler la police. Leur réaction fut intéressante. En général, les gens sont plus que disposés à dénoncer les intrus qui s'introduisent chez eux pour démolir leur maison. Mais pas ce trio. Ils hésitèrent et échangèrent force regards mal à l'aise. Taylor prit finalement la parole.

— Il faut absolument que je prenne le train ce soir. C'est capital pour mes affaires.

Clive hocha lentement la tête.

— Bien entendu. Je vais régler cela. Nous n'avons pas besoin de la police.

Sans surprise – étant donné l'échange auquel elle avait procédé et le fait que, pour commencer, elle avait volé le diamant –, Agnès n'opposa pas la moindre objection. Elle considérait d'un air furieux le chaos que deux adultes peuvent provoquer dans une pièce lorsqu'ils essaient de s'y entre-tuer.

— Qui sont ces gens ? demanda-t-elle en nous désignant simultanément, Riordan et moi.

À aucun moment, elle n'avait semblé le reconnaître ; Clive non plus. Le couple de menteurs était bien trop expérimenté. Étaient-ils ensemble dans le coup ou avaient-ils agi séparément ? Avait-elle une raison de ne pas révéler à son mari qu'elle avait employé quelqu'un ? Ou était-ce Clive qui avait eu recours à ses services et n'en avait rien dit ?

Malgré les rideaux tirés dans le petit salon, on aperçut le violent flash lumineux d'un éclair. Le tonnerre éclata, faisant de nouveau vibrer toute la maison. Nous sursautâmes tous légèrement sous l'éclairage vacillant.

Agnès avait la main dans la poche, touchant nerveusement l'Œil doré d'Hécate, et je repensai brièvement à la malédiction. Ce temps m'avait foutu la trouille.

Je n'avais fait que regarder cette chose et voilà que je jouais de malchance comme jamais. Si j'avais été normal, je serais désormais mutilé à vie.

Il fallait que je me dématérialise ; quelques secondes hors de leur vue suffiraient.

La meilleure chose à faire serait de les hypnotiser pour les plonger dans le sommeil, mais il était vain de m'attaquer de front à trois personnes sur leurs gardes. Sans parler de la douleur qui m'empêchait de me concentrer et ne faisait qu'empirer.

Force-les à se séparer.

— Appelez la police, dis-je en regardant Clive pour qu'il m'écoute.

Il suffirait que l'un d'entre eux s'éloigne pour que j'aie mes chances.

— Je suis un cambrioleur, et lui aussi. Nous sommes venus ici pour tout dérober, vous feriez mieux de nous faire enfermer.

Riordan se redressa juste assez pour marmonner.

— Enfoiré d'abruti.

L'orage l'avait trempé jusqu'aux os. Peut-être était-il entré dans la maison par une autre pièce que le vestibule, quoique cela semble assez peu probable. Je fus saisi d'inquiétude en pensant à Escott et Mabel. Pourvu qu'il ne les ait pas abattus…

Riordan finit par reprendre ses esprits ; il parvint même à se redresser en position assise.

— Jésus, Marie, Joseph, qui aurait pensé qu'un connard aussi maigre vaille quoi que ce soit à la baston.

— Où sont-ils ? rétorquai-je d'un ton hargneux.

— Si c'est de la Sainte Famille que tu parles, je te conseille d'aller à l'église, ils se feront un plaisir de te renseigner. Mais si c'est pour Charlie et sa nouvelle poulette que tu t'inquiètes, tu les trouveras enlacés comme des sardines dans le coffre de sa voiture.

Clive sembla frôler l'étranglement.

— SILENCE !

Comme pour renforcer son intervention, le tonnerre résonna au-dessus de la maison, faisant tout trembler, humains compris. Riordan le regarda en plissant les yeux.

— Vous avez des amis haut placés, on dirait.

À grand renfort de gémissements, et bien que son équilibre soit précaire, il parvint finalement à se relever.

Poussée par son instinct, Agnès recula pour venir derrière son mari.

— Clive…

— Restez où vous êtes, ordonna Taylor, rappelant à tous qu'il était armé.

— Je ne suis pas un voleur, madame, ne vous faites pas de bile. (Il se tourna vers moi.) Ne te méprends pas, mon pote, je me suis vraiment éclaté à te tabasser, mais il se trouve que ce qui m'amène ici, c'est une affaire personnelle.

— De quoi s'agit-il ?

La main de Taylor ne tremblait pas. L'homme était visiblement habitué au maniement des armes à feu. Riordan se frotta la tempe.

— J'ai les oreilles qui sonnent, mais pas le temps de leur répondre. Vous, là – il regardait Clive Latshaw –, j'ai deux mots à vous dire.

L'interpellé tenta de rester impassible, sans y parvenir complètement. Riordan était la dernière personne qu'il voulait voir ici, c'était évident.

— Clive ? Tu connais cet homme ? demanda Agnès, les yeux rivés sur son mari.

— Affirmatif, madame. Enchanté. Shamus Riordan, mon nom est ma loi, le seul en quoi j'aie foi. Veuillez pardonner mes manières, mais la soirée a été difficile. J'aimerais parler à votre mari à propos de mon paiement.

— Qui est ce type ?

Clive fit de son mieux.

— Je l'ai engagé pour qu'il suive Mabel. Mais c'est sans importance.

Il espérait désespérément qu'elle comprendrait l'allusion. Il était risqué de mentionner le nom de la propriétaire légitime du diamant. Taylor pouvait certes n'en avoir rien à faire, mais il pouvait très bien y trouver à redire.

— Et il me paie grassement pour ça, ajouta Riordan. Un peu trop grassement même pour un type qui a des trous dans ses

chaussures. Du cirage sur le dessus, des trous dans les semelles et je préfère passer sous silence l'état déplorable de vos talons. Vous aviez du boulot pour moi, et c'est tout ce qui comptait. Mais j'ai commencé à me demander comment vous pouviez disposer de tant d'oseille alors qu'il était évident que vous étiez vous-même dans le besoin…

Clive lui ordonna de la fermer. Je dus lire l'ordre sur ses lèvres car le tonnerre avait assourdi ses paroles.

En dépit de la douleur lancinante, je me mis à rire. Tous me jetèrent un regard sinistre. Aussi étrange que cela puisse paraître, je savourais cet instant. C'est le genre de choses qui arrivent quand l'adrénaline coule à flots et que certaines bizarreries prennent soudain tout leur sens.

— Ça te dérangerait de nous dire ce qui te fait rire ? demanda Riordan.

— Vous connaissez déjà la blague.

Je laissai mon hilarité refluer. La douleur m'empêchait de rire davantage.

— Je ne trouve pas ça drôle du tout.

Bien entendu. Personne n'aurait trouvé ça drôle. Le regard de Taylor, derrière ses lunettes à monture métallique, était difficile à déchiffrer, mais je me doutais que j'en avais déjà trop dit. Nous naviguions en eaux troubles. Riordan voulut reprendre la parole, mais je lui adressai un rapide clin d'œil, en espérant qu'il tiendrait compte de mon avertissement et que les autres ne remarqueraient rien. Si je me faisais tirer dessus, je disparaîtrais inévitablement. Il laissa échapper un grognement de mépris et se plaignit « des foutus Yankees » en marmonnant, puis il se calma et se détourna. Brave type. Nouvel échange de regards entre Taylor et Clive. Je fis mine de ne rien remarquer, mais Agnès commençait visiblement à avoir la puce à l'oreille. Elle s'éloigna d'eux pour les observer d'un regard inquisiteur. Clive prit alors les choses en main, déclarant lentement de sa voix grave :

— M. Taylor, tout ceci ne vous concernant en rien, je pense que vous feriez mieux de partir. Si vous acceptiez de me prêter votre arme, je pourrais m'occuper de régler cette situation. Je vous la renverrais plus tard ; j'ai votre adresse. Taylor réfléchit,

puis finit par hocher la tête, mais n'esquissa pas le moindre mouvement. Il cligna à plusieurs reprises et se frotta les yeux. Clive tendit une main vers lui, mais son geste sembla inhabituellement apathique.

— J'ai… votre adresse, répéta-t-il. Taylor ne répondit rien.

Agnès fit un pas en avant et prit le pistolet de ses mains. Aucun des deux hommes ne protesta. Les traits de leurs visages s'étaient affaissés et ils posaient sur nous ce regard vitreux que je connaissais si bien. Agnès s'attaqua alors à Riordan et à moi, grimaçante.

— Qu'est-ce que je vais faire de vous deux ? voulut-elle savoir.

Un contre un. J'avais toutes mes chances. Je repoussai la douleur et me concentrai sur la jeune femme.

C'était compter sans la malchance ambiante. Un nouvel éclair embrasa le contour des rideaux avec une violence à couper le souffle. L'orage, qui, selon toute vraisemblance, se trouvait à l'aplomb exact de la demeure, explosa. Les lumières s'éteignirent.

Et merde, encore raté !

L'hypnose du moins, car, si le courant restait coupé suffisamment longtemps… La bougie posée dans le petit salon n'était pas assez proche de la salle à manger pour l'illuminer complètement. Je disparus et, pendant quelques précieuses secondes, le néant gris me débarrassa de la douleur et du poids de mon enveloppe physique. C'était comme un petit coin de paradis qui m'invitait à m'attarder. Hélas, je ne pouvais me le permettre.

À mon retour, mes bras m'obéissaient de nouveau parfaitement. Je me trouvais juste derrière Agnès et je tentai de la délester de son arme. Taylor et Clive restaient plantés là, immobiles et inconscients, tels deux mannequins derrière une vitrine. J'entraperçus alors le visage hilare de Riordan. Devant tant d'impossibilités, il souriait comme un dément.

Agnès se débattit férocement, elle hurla, griffa, siffla, rua et elle refusait de lâcher prise ; je ne gagnai pas le moindre pouce de terrain alors que nous virevoltions. En se retournant

brutalement, elle parvint à se libérer et me tira dessus. La détonation de l'arme aurait pu rivaliser avec le tonnerre.

Moins de trois mètres nous séparaient, mais elle manqua sa cible. Ce qui n'a rien d'étonnant de la part de quelqu'un qui n'a jamais fait feu, sans parler de son état nerveux.

Cela dit, même un tireur inexpérimenté et sur les nerfs peut avoir de la chance. Il était temps de quitter les lieux.

Je battis rapidement en retraite dans la salle à manger. Riordan, pas si fou finalement, me devançait de peu, progressant tant bien que mal en direction de la cuisine.

Agnès tira de nouveau en hurlant une grossièreté. Nous nous ruâmes vers le vestibule, jouant des épaules pour en franchir la porte et luttant pour sortir en premier. Riordan se mit de profil et parvint à se glisser devant moi, puis il franchit la porte de derrière en quatrième vitesse pour se retrouver sous la pluie, avec moi sur ses talons.

Il fonça vers le bas de l'allée, certainement pour récupérer sa voiture. Nous aurions mieux fait de le ligoter et de le bâillonner. Il avait tout du roi de l'évasion. Il regarda en arrière une seule fois et ses dents blanches brillèrent.

— À la prochaine ! hurla-t-il avant d'accélérer encore.

La Nash d'Escott était toujours là, les clés et le Webley déposés sur le siège avant. Mabel et Escott, quant à eux, se trouvaient effectivement dans le coffre, si j'en croyais les cris et les coups assourdis qui me parvenaient, mais ils allaient devoir patienter.

Je démarrai le moteur, enclenchai une vitesse, et quittai en trombe l'abri qu'offrait la porte cochère. Le martèlement de l'eau sur le toit reprit avec force, mais la pluie ajoutée à l'obscurité ambiante dissimulerait le véhicule à la vue d'Agnès et, avec un peu de chance, l'empêcherait d'ajuster sa visée. Je ne ralentis pas pour m'en assurer.

Lorsque j'estimai m'être assez éloigné, je coupai le moteur, disparus et rebroussai seul mon chemin en direction de la maison. J'étais battu par le vent, et la pluie constituait un désagrément saisissant. J'étais secoué de tremblements désagréables qui ne se manifestent habituellement que quand je

joue au passe-muraille. Lorsqu'ils cessèrent, j'en déduisis, sans trop prendre de risque, que je devais me trouver sous un abri.

Avec la plus grande prudence, je repris juste ce qu'il fallait de consistance pour pouvoir me repérer. Le coupé tape-à-l'œil de Clive se trouvait devant moi. Je gagnai un coin sombre en me laissant flotter et observai. Depuis que j'avais fui en compagnie de Riordan, Agnès n'avait pas chômé. Chapeau et gants bien en place, elle sortit par la porte de derrière, la mallette de cuir remplie de billets dans une main et une valise dans l'autre. Elle les jeta du côté passager du coupé et bondit à l'intérieur. Elle riait d'un rire franc et naturel, l'expression d'une joie absolue teintée de triomphe.

Je m'attendais presque qu'un éclair fatidique vienne zébrer le ciel, mais rien de tel ne se produisit. L'orage semblait se calmer.

Agnès fit vrombir le moteur, enclencha une vitesse, et le véhicule s'éloigna dans un rugissement.

Escott, qui avait déjà fait l'expérience d'un séjour dans le coffre d'une voiture, semblait plus serein que notre cliente. Ou alors, il aimait se retrouver enfermé dans un espace clos, une jeune femme aux formes généreuses affalée sur lui. Je peinai à garder mon sérieux en les voyant s'extirper du coffre dans leurs tenues chiffonnées.

Mabel était livide et visiblement prête à étrangler Riordan, mais je lui expliquai que ce dernier s'était volatilisé depuis longtemps. Je n'étais pas au bout de mes explications mais, avant de leur en dire davantage, je demandai à Mabel de m'indiquer l'emplacement du disjoncteur afin de remettre le courant. Elle fut assez peu enchantée devant l'état de la salle à manger, horrifiée et effarée en découvrant Clive et Taylor dormant littéralement debout, et furieuse après moi de façon générale. Elle fulminait visiblement tandis que j'allongeais les deux hommes sur le sol. Ils respiraient et leurs cœurs battaient normalement, ils ne couraient donc aucun réel danger.

— Le curare serait-il derrière tout cela ? hasarda Escott qui les observait d'un air songeur. Si tel est le cas, alors ils sont susceptibles d'entendre tout ce que nous pourrons dire.

Je haussai les épaules.

— Ne touchez pas au sherry. À mon avis, il serait même judicieux de vider toutes les bouteilles dans l'évier. Agnès a parfaitement pu laisser un piège derrière elle. Mabel semblait sur le point d'exploser.

— Mais bon sang, que s'est-il passé ?

Je m'assis, soudain diablement fatigué. Avant l'aurore, pluie ou pas, il faudrait que je passe au parc à bestiaux pour m'accorder un copieux repas. Revigoré par la perspective de litres de sang de bœuf frais dans un avenir proche, je relatai l'ensemble des événements, sans oublier de mentionner l'intervention inopinée de Riordan au plus mauvais moment, mais en laissant de côté le chapitre des blessures que j'avais reçues. J'en parlerais à Escott plus tard. Il fallait qu'il sache à quelle brute épaisse il avait affaire.

— Vous l'avez laissée s'enfuir ? s'indigna Mabel d'une voix gutturale.

Je levai une main.

— Elle n'a strictement rien emporté avec elle.

— À l'exception de l'Œil d'Hécate et de l'argent ! Elle ne reviendra jamais.

Je sortis le pendentif – l'authentique – de ma poche et le tendis à Mabel. Elle me contempla, bouche bée, avant de tendre une main tremblante.

— Vous les avez intervertis !

— Je vous avais dit que je m'en occuperais. Cela m'a pris plus de temps que prévu, avec Agnès qui se débattait comme une diablesse.

— Vous ne devriez pas le toucher. Mon Dieu, reposez-le avant que quelque chose d'horrible se produise.

Je le déposai dans le creux de sa main tout en lui racontant comment j'avais joué le pickpocket pendant l'empoignade.

— Agnès a dû me prendre pour une espèce de maniaque sexuel, vu la façon dont je ne cessais de promener mes mains sur elle. Pas étonnant qu'elle m'ait tiré dessus.

— Malgré tout, elle est partie avec l'argent de la vente ; Taylor va certainement lui envoyer la police.

— Non, il n'en fera rien. Il a apporté une mallette pleine de fausse monnaie pour acheter le joyau. Elle était aussi fausse que

le pendentif qu'il a acquis. Agnès a fait confectionner deux répliques. Peut-être son joaillier lui aura-t-il accordé une ristourne.

Mes deux compagnons prirent quelques minutes pour digérer ce que je venais de leur dire. Je mis ce moment à profit pour tirer l'écrin de la poche du manteau de Taylor et déverser son faux bijou sur la table.

— Comment as-tu compris que l'argent était faux, demanda Escott, puisque tu n'as même pas eu la possibilité de le regarder de près ?

— Grâce à l'odeur. As-tu déjà eu l'occasion de sentir des billets neufs, tout juste mis en circulation par la banque ? L'odeur de l'encre est incomparable, mais dans notre cas, elle était bien trop forte. Si forte que je la perçus même de la pièce voisine. Mais je ne me suis rendu compte de l'importance de ce détail que lorsque Riordan a fait irruption en demandant à parler à Clive. Ce dernier, quand il avait engagé le détective pour suivre Mabel, l'avait payé avec de faux billets.

— Comment a-t-il pu se les procurer ? demanda la jeune femme. Oh… Oh, dites-moi que ce n'est pas vrai.

— Si, c'est vrai. Lui et Taylor étaient associés dans une escroquerie au long cours. Clive, le gigolo, épouse une future riche héritière. Je ne serais d'ailleurs pas étonné d'apprendre qu'il a laissé un certain nombre d'épouses dans son sillage.

— Un polygame ?

Mabel le contempla comme s'il était un animal de foire exotique.

— Vraisemblablement. Le mariage fait partie de la combine. Mais je suis prêt à parier que, cette fois-ci, tout ne s'est pas déroulé comme il l'aurait souhaité. Agnès a hérité de la maison, laquelle n'a pour lui aucune valeur. Contrairement à un objet ancestral, comme ce diamant si rare. Il lui aura certainement glissé à l'oreille à quel point il était injuste que vous héritiez de la pierre, à moins que le ressentiment soit venu d'elle. Le moment voulu, il aura appelé Taylor pour lui faire jouer le rôle d'un riche collectionneur de bijoux. La véritable difficulté consistait sans doute pour eux à trouver de la fausse monnaie

suffisamment convaincante. Leur imprimeur aurait dû la laisser sécher plus longtemps.

Mabel resta bouche bée quelques instants avant d'éclater d'un rire moqueur. Il n'avait jamais été question d'affection entre elle et sa cousine. Qu'Agnès ait épousé un escroc potentiellement doublé d'un polygame, ne contrariait pas le moins du monde Mabel. Des larmes lui roulèrent sur les joues, et elle dut se moucher.

Une fois qu'elle eut retrouvé son souffle, je poursuivis.

— Aucun des deux hommes ne savait qu'Agnès envisageait les choses d'une autre façon. À savoir, les droguer, échanger les bijoux, et s'enfuir avec le beurre et l'argent du beurre. Clive se serait réveillé le lendemain sans femme ni argent. Peut-être Taylor aurait-il eu un accident de voiture sous la pluie, mais en tout cas…

Je laissai ma phrase en suspens. Ce qui calma Mabel instantanément.

— Je ne peux pas croire qu'elle serait allée aussi loin.

— Sans doute avait-elle prévu de le retenir jusqu'à ce que son breuvage fasse effet. Et Riordan l'aura interrompue en essayant de me briser le crâne.

— Vous n'êtes pas blessé, au moins ?

— Il faudrait plus qu'un Irlandais dégénéré armé d'un objet contondant pour y parvenir. (Je me tournai vers Escott). Tu vas m'en dire un peu plus à propos de ton ami, n'est-ce pas ?

Il eut l'air contrarié.

— Certes, mais pas maintenant.

— J'imagine que je ferais mieux d'appeler la police, dit Mabel en désignant les deux mannequins gisant sur le plancher du petit salon.

— Ne vous donnez pas cette peine. Je connais quelqu'un qui se fera un plaisir de rencontrer ces deux plaisantins.

L'ami en question était le chef d'un gang réputé qui me devait une faveur ou trois. Northside Gordy serait ravi d'en apprendre un peu plus sur l'histoire de Clive et de Taylor, et sur ce qui les avait poussés à opérer dans sa ville sans lui demander la permission, ni lui verser une part du butin. Avec un peu de chance, il les laisserait repartir sans trop les abîmer.

— Pauvre Agnès, ricana Mabel. Quand elle essaiera de dépenser cet argent…

— Elle pourrait finir en prison, termina Escott à sa place.

— Ça pourrait lui servir de leçon, mais je préfère la dénoncer à la police pour vol de voiture.

Mabel remit l'Œil d'Hécate dans son écrin, puis se rendit dans la cuisine où se trouvait un des téléphones.

Escott et moi regardâmes la pierre, aucun de nous n'étant disposé à s'en approcher davantage.

L'orage faiblissant éructa un dernier éclair qui effraya une fois encore les lumières de la maison. Elles vacillèrent, laissant l'unique bougie du petit salon prendre le relais pendant quelques instants, le temps de retrouver leur éclat.

— Tu as vu ce que j'ai vu ? demandai-je. Dis-moi que tu as vu la même chose que moi.

— Un simple effet d'optique, mon vieux, voilà tout, répondit Escott, néanmoins étrangement pâle. Il ne nous a absolument pas adressé le moindre clin d'œil.

BACON
Charlaine Harris

Charlaine Harris *est l'auteure de plusieurs séries : la joyeuse Aurora Teagarden, la sinistre Lily Bard et les romans à succès Harper Connelly et Sookie Stackhouse. Cette dernière série, connue en France sous le nom de la « Communauté du Sud », est traduite dans vingt pays et fait l'objet depuis 2008 d'une adaptation en série télévisée sous le titre de True Blood.*

Pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter le site officiel de Charlaine Harris : www.charlaineharris.com (en anglais).

Le noir allait bien à Dahlia Lynley-Chivers. En fait, il lui seyait même à merveille – ce qui revêtait habituellement une importance primordiale à ses yeux. Mais ce soir elle ne songeait pas à son apparence, assise seule à la table dressée avec goût de ce restaurant haut de gamme. Les nappes de chez Seeley semblaient avoir été pensées pour mettre en valeur sa beauté : le dessous de nappe était aussi noir que ses cheveux ; le dessus, aussi blanc que sa peau d'albâtre.

Dahlia était morte depuis très longtemps. Bien qu'elle soit immobile, le dos parfaitement droit, Dahlia avait conscience du temps qui s'écoulait. La sorcière était en retard. Dans n'importe quelle autre circonstance, Dahlia se serait levée pour partir faire quelque chose de plus amusant que d'attendre une humaine ; mais elle s'était donné beaucoup de mal pour organiser ce rendez-vous, et elle n'allait pas abandonner aussi facilement.

Clifford Seeley, qui s'était arrangé pour faire le service au restaurant de son père ce soir-là, posa un verre de sang de synthèse devant Dahlia dans un grand geste théâtral.

— Voici une boisson pour vous faire patienter, madame, dit-il cérémonieusement.

Puis il murmura :

— Je n'ai pas travaillé ici depuis mes vingt ans. Je ne m'en sors pas trop mal ?

Dahlia ne sourit pas. Elle n'était pas d'humeur. Mais, tandis qu'elle levait les yeux pour regarder le jeune loup-garou à la

haute stature, son visage glacial s'anima légèrement et elle inclina la tête de manière presque imperceptible. Elle avait apprécié Clifford dès leur première rencontre au mariage de son amie Taffy. Tout comme Dahlia, Taffy avait épousé un membre de la meute Swiftfoot. Don, l'époux de Taffy, était le chef de meute. Le mari de Dahlia, lui, était mort.

— Chaud devant, dit soudain Clifford, et il s'éloigna rapidement pour s'occuper de ses autres tables.

Dahlia vit le maître d'hôtel avancer vers elle d'un pas léger, suivi par une jeune femme à la démarche mal assurée. Dahlia se concentra sur cette dernière. Sachant que même dans un mauvais jour les sens des vampires étaient au moins cinq fois plus aiguisés que ceux des humains, cela signifiait que Dahlia percevait l'arrivante tout comme si elle s'était trouvée juste à côté d'elle. La femme était ronde, débraillée, essoufflée et n'avait pas l'air de savoir marcher avec des talons hauts. Dahlia, qui portait des talons aiguilles dès qu'elle le pouvait, renifla de mépris, mais elle prit soin d'effacer l'expression de son visage bien avant que la jeune femme parvienne à sa table. Le trajet prit plus de temps qu'elle ne l'aurait pensé ; de toute évidence, le plus grand exploit sportif de son hôte consistait à se lever du canapé pour aller chercher des chips.

Quand la nouvelle venue fut assise, il fallut encore qu'elle se livre à tout un cérémonial : elle chercha d'abord où mettre son sac à main, tira sur l'épaule de sa robe, rejeta la tête en arrière pour faire passer ses longs cheveux roux derrière ses épaules, et pour finir demanda de l'eau au maître d'hôtel.

— Je vous envoie immédiatement votre serveur, Clifford, répondit celui-ci non sans une certaine raideur.

— Je suis vraiment désolée de mon retard, madame Swiftfoot. Je me suis trompée de bus et ensuite tout est allé de travers, dit la jeune femme.

Dahlia l'étudia en silence. Elle excellait dans l'art de mettre les gens mal à l'aise.

— Vous êtes Circé, la sorcière ? demanda finalement Dahlia de sa voix la plus glaciale.

Son ton n'était pas aussi cassant qu'il aurait pu l'être. Après tout le mal quelle s'était donné pour fixer ce rendez-vous, elle n'allait pas tout gâcher en étant trop hostile.

— Oui, oh, oui, je ne me suis même pas présentée ! (La jeune sorcière gloussa et rejeta de nouveau la tête en arrière.) Je ne suis pas la vraie Circé, bien sûr. C'était mon arrière-arrière-arrière-arrière, oh, je pourrais continuer comme ça longtemps, grand-mère. Mais je suis sa descendante directe, oui.

— Et vous êtes une sorcière qualifiée ?

— Oh, oui, je suis allée à la fac et tout. (Circé portait des lunettes et l'anxiété la faisait cligner des yeux face à la minuscule vampire.) J'ai été reçue avec mention.

— J'avais cru comprendre que les sorcières apprenaient de leurs prédécesseurs, s'étonna Dahlia, que le savoir était transmis à l'oral ainsi qu'à travers le grimoire familial. Vous n'êtes pas passée par… Poudlard, je présume ?

La référence à Harry Potter représentait un réel effort de la part de Dahlia, qui ne suivait que difficilement la culture contemporaine. Elle s'était hasardée à faire cette plaisanterie qu'elle pensait anodine dans l'espoir de mettre à l'aise la jeune femme à la respiration saccadée, mais elle n'était pas très douée ni pour l'humour ni pour la diplomatie.

Circé eut un mouvement de recul.

— Non, dit-elle hargneusement. Et je vous prierai de ne plus faire allusion à ces livres. Tout le monde nous trouve mignons maintenant, et nous avons perdu une grande partie du respect qui nous était accordé autrefois.

— Certains considéreraient que toute publicité est bonne à prendre, remarqua Dahlia, intriguée par cet accès de colère inattendu.

Personne ne lui avait parlé sur ce ton depuis, oh, une cinquantaine d'années. Elle avait entraperçu un peu de la noirceur cachée par l'apparence futile de la jeune créature dépenaillée attablée face à elle.

— Le prochain qui me demande où est mon hibou ou comment se rendre chez Gringotts, je le change en…

— Cochon ? suggéra Dahlia.

Circé lui lança un regard furieux.

— Ça, c'était le truc de mon aïeule, pas le mien, dit-elle.

Intéressant.

— Recommençons depuis le début, proposa Dahlia. Ne m'appelez pas Mme Swiftfoot, s'il vous plaît. Swiftfoot était le nom de meute de mon mari. J'ai rompu les liens qui m'attachaient à sa meute.

Clifford, qui apportait le verre d'eau de la sorcière ainsi que deux menus (même si Dahlia n'en avait pas besoin, bien sûr), lui adressa un clin d'œil, le visage tourné pour que Circé ne le voie pas faire.

Circé, faisant un effort visible pour se calmer, respira profondément à plusieurs reprises.

— Comment dois-je vous appeler ?

Elle sourit à son hôtesse et repoussa de nouveau ses cheveux roux.

— Vous pouvez m'appeler Dahlia, répondit la vampire. Avez-vous un nom humain ?

— Oui. Kathy Aenidis.

— « Kathy » ?

Dahlia aurait aussi bien pu dire « rat crevé ».

— Oui, répliqua la jeune femme d'un air de défi. Il me fallait un nom facile à épeler.

Dahlia haussa ses sombres sourcils. De toute sa vie, elle n'avait jamais rien fait pour faciliter la tâche aux humains. C'était pour se fondre plus facilement dans la masse qu'elle avait, il y a quatre-vingts ans de cela, changé son vrai nom, difficilement prononçable dans les langues actuelles.

— Et vous vivez de la sorcellerie ? demanda Dahlia d'une voix douce.

— En fait, c'est difficile de gagner sa vie en pratiquant la sorcellerie à plein-temps de nos jours, avoua Kathy avec un sourire courageux. Avec tous les êtres surnaturels qui essaient de passer par les voies humaines officielles. Le seul sorcier à s'être fait connaître du grand public est à Chicago, et il paraît qu'il a du mal à s'en sortir. Je suis institutrice.

— Vous enseignez aux enfants humains.

La voix de Dahlia était totalement dénuée d'expression. Kathy hocha la tête avec enthousiasme.

— Oh, oui, en CE2. Ils sont si mignons ! C'est un âge idéal, je pense, parce qu'ils sont tous propres depuis longtemps, on n'a pas besoin de les accompagner au petit coin, et ils maîtrisent les compétences sociales de base : attendre en rang, lever la main pour parler, partager…

— Petit coin, répéta Dahlia, et elle devint encore plus blême, si cela était possible.

Elle songea qu'elle-même n'avait jamais acquis la moindre compétence sociale, à en écouter la liste de Kathy Aenidis.

La sorcière continua à babiller tandis que Dahlia se demandait si elle n'avait pas commis une énorme erreur. Se pouvait-il qu'on lui ait donné de mauvaises informations ? Cette femme n'était qu'un moulin à paroles sans cervelle. Dahlia avait envie de se lever et de partir en laissant la sorcière derrière elle. Mais son shérif, Cedric, et le seul ami qu'elle avait gardé dans la meute de son mari, Clifford, s'étaient mis en quatre pour lui obtenir ce rendez-vous, aussi décida-t-elle qu'elle devait persévérer un peu plus.

— Mais je n'arrête pas de bavarder, s'interrompit Kathy alors que Dahlia commençait à caresser l'idée de se pencher par-dessus la table et de lui casser le bras. (La sorcière adressa un grand sourire à Dahlia.) Vous m'avez fait venir car vous pensiez que je pourrais vous rendre service. Puis-je vous demander de quelle manière ? La Circé originale, fondatrice de notre lignée, n'a jamais eu la chance de rencontrer un vampire, même si j'imagine qu'il y en avait déjà à l'époque. Je suis si heureuse de faire votre connaissance, et j'espère que je vais pouvoir vous aider. Et, naturellement, je suis toujours partante pour gagner un peu d'argent !

Dahlia était soulagée d'en venir enfin au sujet de leur entretien. Il y avait bien longtemps qu'elle n'avait pas eu à dépendre d'un mortel – quelles que soient les différences entre un humain et une sorcière – et ce n'était pas facile.

— Je suis veuve.

— Vraiment ?

Kathy paraissait très surprise. Dahlia commençait à se dire qu'elle était meilleure actrice qu'elle en avait l'air.

— Ne voyez-vous pas que je suis vêtue de noir des pieds à la tête ?

— Oui, mais… les vampires préfèrent le noir de toute façon, non ? Et c'est très décolleté, bredouilla Kathy.

L'espace d'une seconde, les yeux de Dahlia lancèrent des éclairs rougeoyants.

— Sous prétexte que mon mari est décédé, je devrais ressembler à une vieille rombière ?

Sa voix était si glacée que des stalactites étaient accrochées à chaque mot.

— Non, s'empressa de démentir Kathy. Non, bien sûr que non. Le noir est toujours approprié. (Elle cherchait visiblement à changer de sujet.) Excusez-moi de vous poser la question, mais qu'est-il arrivé à M. Swiftfoot ?

— Il a été assassiné, répondit Dahlia sans ciller.

— Dieux du ciel ! Je suis vraiment désolée ! Vouliez-vous entrer en contact avec son esprit ? Parce que je n'offre pas ce genre de prestations, mais je connais un très bon médium. Elle est imbattable. Si elle n'arrive pas à le contacter, personne ne le pourra.

Derrière ses lunettes Kathy clignait des yeux avec sincérité.

Dahlia dut se faire violence pour ne pas céder à sa première réaction, qui aurait été de cracher au visage de Kathy. Ou de lui arracher la tête. L'un comme l'autre auraient permis de calmer sa fureur. Depuis la mort de Todd, elle éprouvait les plus grandes difficultés à maîtriser ses émotions. Le sang-froid n'avait jamais été sa meilleure qualité, de toute façon. Mais ce n'était pas le moment de se laisser aller. Elle avait un but, un plan.

— Non, je ne veux pas contacter Todd, la détrompa Dahlia d'une voix très douce. Quel en serait l'intérêt ? Cela ne va pas le faire revenir. Si j'ai pris la peine de vous trouver, c'est parce que je veux punir ceux qui l'ont tué.

— Ah.

Kathy se cala dans le fond de sa chaise et sourit. Et, alors que rien d'évident n'avait changé dans son apparence, elle était soudain à mille lieues de l'institutrice empotée et désordonnée qui avait suivi le maître d'hôtel jusqu'à la table. Tout à coup,

Dahlia eut la certitude qu'elle était sur la bonne piste. Cedric et Clifford avaient eu raison. Cette Circé était la sorcière qu'il lui fallait.

— Voilà qui est beaucoup plus dans mes cordes, dit Kathy. À quoi pensiez-vous ?

— Je les veux tous morts. Voilà à quoi je pense.

— Juste ciel !

Clifford apparut sans prévenir pour prendre la commande de Kathy et apporter à Dahlia un autre verre de sang synthétique. Dahlia regarda la boisson avec dégoût. L'apparence était la même, la saveur était la même… mais rien ne pouvait remplacer le sang prélevé directement à la source. Des soirs comme celui-là, tout ce qu'elle voulait, c'était attraper le premier venu et le mordre. À cette pensée, ses crocs sortirent.

— Voulez-vous me raconter comment il est décédé ? demanda Kathy avec beaucoup de tact.

Dahlia dut attendre quelques instants pour maîtriser ses crocs. Elle scruta la sorcière, mais Kathy ne paraissait plus mal à l'aise du tout désormais.

— Comme vous le savez peut-être, expliqua Dahlia, ici, à Rhodes, il y a deux principales meutes de loups-garous. La meute Swiftfoot est assez importante, trente ou quarante loups, et ses membres vivent principalement dans les quartiers les plus modestes de la vieille ville. Les Swiftfoot sont généralement travailleurs manuels ou ont des postes subalternes : coursiers, policiers, employés municipaux de tout poil. Mon mari Todd était un Swiftfoot, bien sûr. Nous sommes… avons été mariés pendant un an.

Même si une évolution de la législation était débattue à la Chambre des représentants, le mariage entre vampires et humains n'était pas encore autorisé, et comme les loups-garous ne s'étaient pas encore montrés au grand jour comme les vampires l'avaient fait, ils étaient considérés comme humains. Le mariage de Dahlia et Todd n'avait pas eu plus de valeur légale que celui de Don et Taffy, mais Dahlia n'avait que faire des lois humaines.

— Je comprends, murmura Kathy.

Dahlia en doutait, mais elle poursuivit :

— L'autre meute est celle des Ripper, dans les faubourgs ouest. Leur nombre ne cesse de croître. Ce sont principalement des professionnels qualifiés : dentistes, infirmières, architectes. Psychologues. Enseignants, ajouta-t-elle en montrant les dents d'une manière qui aurait fait honneur à n'importe quel garou.

— Je comprends, répéta Kathy. Ils appartiennent à des strates sociales différentes, mais au fond ce sont tous les mêmes, n'est-ce pas ? résuma-t-elle en accompagnant ses mots d'un geste qui englobait tous les garous dans un même groupe.

Dahlia aurait pu renifler à cent mètres les indices trahissant une formation de thérapeute : le hochement de tête averti, le regard qui ne la quittait pas, l'effort effectué pour l'inciter à parler davantage. Elle frissonna très légèrement. Mais elle avait besoin de cette femme, aussi entrelaça-t-elle ses doigts pour éviter que ses petits poings n'aillent s'enfoncer dans l'abdomen de la sorcière. Dahlia attendit que Clifford ait fini de placer la salade de Kathy devant elle. Il lui adressa un regard interrogateur dans le dos de la sorcière et elle hocha la tête. Après s'être assuré que Kathy ne manquait de rien, il disparut en cuisine pour passer un appel.

— Les Ripper s'étaient opposés à ce que deux membres de la meute Swiftfoot épousent des vampires, poursuivit Dahlia. Ils avaient peur que de tels mariages les poussent sous le feu des projecteurs alors qu'ils n'y étaient pas encore prêts. (Elle pinça les lèvres.) Et ce, alors que les loups envisageaient sérieusement cette possibilité. Ils en parlaient constamment, même des mois avant que je rencontre Todd.

— Donc vous vous sentez en partie responsable de ce qui est arrivé à votre mari, dit Kathy tout en piquant la salade de sa fourchette, la voix dégoulinante de compassion.

Oui, elle avait bien affaire à une apprentie psychanalyste.

— Bien au contraire, répliqua Dahlia d'un ton à donner des frissons. J'en attribue la seule et entière responsabilité aux Ripper, et je veux qu'on m'apporte leurs têtes sur un plateau.

Kathy fit un bond, mais elle se ressaisit et concentra son attention sur son assiette pendant quelques minutes afin de donner à Dahlia le temps de se calmer. La sorcière faisait preuve de plus d'intelligence que Dahlia ne l'en aurait crue capable.

— À combien estimez-vous le nombre des Ripper ? demanda Kathy après un coup d'œil discret pour s'assurer que Dahlia n'était plus paralysée par la rage.

— Plus de cinquante. Mon amie Taffy les a comptés lors des rares réunions communes tenues par les deux meutes. C'est une vampire, comme moi. Elle est très douée pour passer inaperçue. Taffy est mariée à Don Swiftfoot, le chef de meute.

— Quelle est la position de la meute Swiftfoot vis-à-vis de la mort de Todd ?

— Selon leurs critères, c'est une mort légale.

— Légale ?

— C'est ce qu'ils ont décidé. Les loups-garous, cracha Dahlia sur un ton écœuré. Elle avait perdu son sang-froid, mais elle ferma les yeux, fit une brève pause et reprit le contrôle d'elle-même.

Elle savait que cet entretien allait être délicat, mais elle ne s'était pas rendu compte combien il lui serait pénible.

— Mon mari était le meilleur d'entre eux, et ils ne veulent pas venger sa mort. Mais moi si. Allez-vous m'aider ?

Elle transperça de son regard flamboyant la sorcière assise face à elle ; la sorcière qui enseignait aux petits enfants, la Circé dont l'ancêtre avait changé en pourceaux les intrus débarquant sur son île juste parce que ça lui chantait.

— Le chiffre que nous avions évoqué au téléphone…

— … tient toujours, compléta Dahlia avec un hochement de tête solennel, certaine à présent qu'elle traitait avec la bonne personne.

— Je vais y réfléchir. Ça a l'air risqué, fit remarquer Kathy. Mon aïeule avait un goût immodéré pour la vengeance, surtout quand elle était dirigée contre les hommes. Moi, j'ai un faible pour les hommes tant qu'ils ne m'arrivent qu'à la hanche et qu'ils ont besoin d'aide pour lacer leurs chaussures. (Elle rit et ôta ses lunettes pour les nettoyer avec sa serviette.) Dans ce cas, je me dis que j'ai une chance de les mettre sur le droit chemin. Une fois qu'ils sont grands, c'est trop tard.

Dahlia pouvait voir à l'aisance avec laquelle Kathy débitait sa réplique que c'était une plaisanterie bien rodée. Dahlia avait chassé pendant de très nombreuses années, et un bon prédateur

connaît bien sa proie. Kathy ne se montrait pas tout à fait honnête : elle aimait beaucoup les hommes.

— Alors c'est vrai, pour les cochons ? demanda-t-elle.

— Oui, absolument, répondit Kathy avec un sourire fier. La Circé originale avait fait boire l'une de ses potions magiques aux hommes d'Ulysse, ce qui leur avait donné l'illusion qu'ils étaient des pourceaux. De nos jours, on sait faire sans potion magique.

Clifford prit l'assiette à salade et informa Kathy que son steak serait prêt bientôt. Elle se contenta de le remercier de la main sans le regarder.

— Ulysse était-il un amant aussi formidable qu'on le dit ? s'enquit Dahlia. (Elle en avait entendu parler directement par une vampire qui vivait sur une île voisine, mais c'était toujours fascinant de connaître la version des principaux intéressés.) Circé l'a gardé pendant une année entière… d'après la légende.

En fait de légende, Dahlia tenait ses informations de sa copine Thalia, qui était encore plus âgée qu'elle. Au cours de ses chasses nocturnes, Thalia avait rencontré Ulysse à quelques reprises.

— Et il n'était pas qu'endurant… (Kathy écarta les mains d'environ vingt-cinq centimètres, jeta un coup d'œil à Dahlia pour s'assurer que celle-ci la suivait puis décrivit un demi-cercle avec le pouce et l'index pour indiquer la circonférence. Dahlia écarquilla les yeux. Elle était réellement impressionnée.) Et il savait s'en servir, ajouta la sorcière. C'est ce qu'elle a écrit dans son livre de sorts, en tout cas.

Clifford plaça le steak et la pomme de terre au four devant Circé avec autant de soin que si ç'avait été de l'ambroisie préparée par les dieux eux-mêmes. Vu le prix affiché sur le menu, on pouvait se poser la question. Il demanda discrètement si Kathy avait besoin d'autre chose et, lorsqu'elle répondit par la négative, il s'éclipsa.

— Vous disiez que la Circé originale avait laissé un registre, reprit Dahlia d'un air approbateur. Le grimoire dont vous avez parlé. Est-ce la même chose qu'un livre de sorts ?

— Oui, en effet. Et on y reporte également tous les événements marquants de la vie d'une sorcière. Toutes les lignées de sorcières en ont un, même si, naturellement, le nôtre

est désormais constitué de plusieurs volumes, expliqua Kathy avec fierté. Si je peux me permettre de changer de sujet, et d'aborder peut-être des choses plus pénibles, comment le décès de votre mari s'est-il produit ?

Dahlia avait envie que cette entrevue se termine immédiatement, là, sans attendre une minute de plus. Mais elle devait montrer à la femme qu'elle lui faisait confiance. Elle rassembla ses forces et commença à raconter.

Todd était le premier lieutenant de la meute Swiftfoot. Quiconque voulait devenir chef de meute devait d'abord passer par lui. Bien sûr, vous ne pouvez pas savoir cela, mais la meute Swiftfoot passe son temps au Bar de la Pleine Lune. Kathy, sans interrompre sa mastication, hocha la tête pour montrer qu'elle avait bien noté cette information.

— Un soir que Todd et Don étaient tous les deux là-bas, un loup de la meute Ripper est entré. Les deux meutes n'étaient pas officiellement en guerre jusqu'à ce moment-là, alors ce n'était pas spécialement choquant. D'après un de mes amis, Don a été surpris lorsque le garou a défié Todd après qu'ils aient bu quelques bières ensemble. Je pense que le loup en avait profité pour mettre quelque chose dans son verre.

Kathy posa sa fourchette et regarda Dahlia, une expression d'horreur sur le visage.

— Todd s'est battu, mais Don a rapporté qu'il vacillait sur ses jambes et semblait avoir du mal à se concentrer. Finalement, tout le monde a compris que Todd ne pouvait pas remporter le combat. Mais il refusait de s'avouer vaincu. Don a dit à Taffy que Todd n'avait même pas l'air de savoir où il se trouvait. Et, au bout d'un moment, le Ripper lui a porté le coup fatal.

— Don n'a pas pu l'en empêcher ?

Dahlia baissa la tête pour que Kathy ne puisse lire ses sentiments sur son visage.

— Il l'a pressé de se rendre, mais Todd ne voulait… ou ne pouvait pas. Et comme il n'a rien dit, techniquement, Bart Ripper était dans son bon droit de le tuer.

Kathy paraissait plutôt perturbée.

— Je suis vraiment désolée. J'en déduis que vous n'étiez pas là ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

— Non. Je n'aimais pas passer mes soirées au Pleine Lune. La plupart des loups de la meute ne m'apprécient guère.

Dahlia haussa les épaules avec une indifférence suprême.

— Votre amie Taffy était-elle présente ?

— Non, même si Taffy est bien plus populaire auprès des garous que moi. (Il était évident que Dahlia s'en moquait éperdument.) Mais elle s'inquiète beaucoup. Maintenant son mari est secondé par un Ripper qui va certainement lui lancer un défi lors de la pleine lune dans deux jours, ou à la suivante. Qui sait quels tours Bart nous réserve ?

Kathy parut se détendre un peu.

— D'accord, je vois mieux de quoi il s'agit, dit-elle avec un demi-sourire qui se voulait rassurant. Avez-vous réfléchi à la manière dont vous souhaitiez procéder et au résultat que vous voulez obtenir ?

— Oui, absolument, répondit Dahlia. Êtes-vous intéressée ?

— Je serais ravie d'essayer, assura Kathy, même si elle n'avait pas l'air si ravie que cela. Mais, naturellement… Je suis une professionnelle. Lorsque nous nous sommes mises d'accord sur un prix, je ne savais pas que j'aurais à m'occuper d'une cinquantaine de personnes ; et permettez-moi de vous dire que les enseignants ont toujours du mal à joindre les deux bouts…

Pendant les cinq minutes qui suivirent, elles discutèrent donc de nouveau du prix. Taffy, l'amie de Dahlia, l'attendait au nid. Dans la ville de Rhodes, le plus grand nid de vampires appartenait au shérif, c'est-à-dire le chef local des vampires, un vampire paresseux et mou du nom de Cedric qui avait beaucoup de relations. Dahlia et Taffy avaient toutes deux vécu dans le nid avant leurs mariages, et Dahlia avait repris possession de son ancienne chambre après la mort de Todd. À cette heure de la nuit, les autres pensionnaires étaient à l'extérieur en train de s'amuser. Le grand manoir paraissait agréablement vide.

— Alors, comment était Circé ? demanda Taffy.

Ses cheveux blonds étaient rassemblés sur le sommet de sa tête et elle portait les vêtements vulgaires que Don affectionnait – un pantalon de cuir qui épousait ses formes comme un gant et un haut rouge à clous. Elle arborait néanmoins des boucles d'oreilles sumériennes, et Dahlia sourit

en les voyant. Taffy n'avait pas complètement basculé du côté obscur. Dahlia décrivit sa rencontre avec Kathy Aenidis… en détail.

— Nous devons découvrir si elle est vraiment aussi douée qu'elle le prétend, dit-elle. Peu importe le nombre d'histoires que Cedric a entendues à son propos, rien ne remplace des preuves. Nous allons devoir demander l'aide d'un renifleur. Je pense que Clifford ne verrait pas d'inconvénient à continuer à faire quelques recherches pour nous.

Taffy lui donna une tape sur l'épaule.

— Dahlia, quel vilain mot ! Tu ne peux pas dire « humain » ? Clifford nous a déjà apporté la vidéo de surveillance du bar. Nous sommes les seules à l'avoir vue.

— Clifford a l'air content de rendre service. Il aimait beaucoup Todd, songea Dahlia à voix haute. Je crois que ça lui a fait plaisir de passer la soirée à son ancien travail. Il m'a confié qu'il surveillait Circé pour qu'elle ne m'empoisonne pas. Je pense qu'elle ne s'est jamais rendu compte que j'en savais plus que je le disais.

— Sans la vidéo, nous n'aurions jamais su ce qui s'est passé.

— Mon Todd a été empoisonné. Et je crois que c'est Kathy Aenidis qui a préparé ce poison. Mes recherches montrent qu'elle est probablement la seule sorcière de Rhodes capable de fabriquer une potion qui dicterait à Todd la conduite décrite par Don.

— La vidéo montre clairement Bart en train de mettre quelque chose dans la bière de Todd, ajouta Taffy.

— Je pense que nous connaissons la vérité maintenant, dit Dahlia avec une froideur à fendre les pierres. Mais nous devons demander à Clifford de nous rejoindre. Je veux être absolument certaine qu'elle est la bonne personne. Cedric nous a trouvé des informations très utiles, et à mes yeux elle s'est trahie, mais je dois avoir la certitude qu'elle comprenait ce qu'elle faisait. Les deux vampires se regardèrent. Même si elles paraissaient très différentes, elles avaient partagé un nid pendant des années et se comprenaient sans avoir besoin de parler.

Clifford arriva dans l'heure qui suivit. Même si être dans un nid de vampires le rendait visiblement nerveux, il fit de son

mieux pour avoir l'air désinvolte. Dahlia pensa qu'il serait peut-être plus détendu dans la petite chambre qu'elle occupait à l'étage, et le jeune garou parut en effet trouver le domaine personnel de Dahlia plus accueillant.

Clifford avait été un allié précieux, et Dahlia s'inquiétait déjà de savoir comment elle allait pouvoir le remercier de ses services. Même s'il disait qu'il les aidait parce qu'il avait été très attaché à son aîné, Clifford était également sensible aux charmes intrigants de la veuve de Todd, et cette dernière le savait bien.

Il était venu voir Dahlia après avoir visionné les vidéos de surveillance de la nuit où Todd était décédé au Bar de la Pleine Lune. Clifford, qui suivait une préparation pour devenir le chaman de la meute, était chargé de toutes les cassettes de surveillance des établissements de Rhodes tenus par des Swiftfoot, et il prenait aussi des cours de cinéma à l'université de Rhodes chaque fois que son emploi du temps le lui permettait. Comme la plupart des mâles Swiftfoot, il était grand avec des cheveux châtain clair. Même s'il n'avait pas encore atteint sa taille adulte, il paraissait déjà redoutable aux humains.

— Dahlia, la salua-t-il, et il se pencha pour l'embrasser sur la joue.

Dahlia le serra dans ses bras en prenant soin de maîtriser sa force. C'était si facile de leur briser les os.

Clifford était parfaitement inconscient de ses efforts. Il se tourna ensuite vers Taffy.

— Épouse de mon maître, dit-il avec cérémonie.

Il inclina la tête et Taffy renifla son cou comme le voulait le protocole. Sachant qu'il ne pouvait pas la voir, elle leva les yeux au ciel à l'intention de Dahlia. Puis elle donna au jeune garou un petit coup de langue, et il se redressa.

— Alors, que puis-je faire pour vous, mes beautés ?

La question s'adressait aux deux vampires, mais son regard était posé sur Dahlia.

— Nous avons besoin que tu filmes une classe de CE2, annonça Taffy.

— Nous voulons savoir s'il y a quoi que ce soit de suspect, ou simplement de différent, dans la manière dont l'institutrice traite les enfants. Il s'agit de la jeune femme que tu as vue ce soir au restaurant. Juste au cas où on aurait besoin d'un moyen de pression.

Clifford tressaillit.

— Quoi, vous pensez quelle abuse des enfants ou un truc de ce genre ?

— Non, probablement pas, répondit Dahlia. (Clifford n'eut pas l'air rassuré.) Mais prépare bien ton coup, Clifford, il faut que tu sois crédible. Cette femme est une sorcière et elle peut faire des choses horribles aux hommes, si j'en crois les hauts faits de son ancêtre.

Clifford s'illumina.

— Eh, je suis un chaman et un garou, dit-il avec fierté. Si c'est une femme – et je sais que c'en est une – je vais lui faire un peu de rentre-dedans et elle va venir me manger dans la main.

Les deux vampires haussèrent les sourcils, clairement sceptiques.

— Bon, peut-être que ça ne fonctionnerait pas sur vous, concéda Clifford. Mais une sorcière ? Du gâteau.

On ne pouvait nier que de nombreux jeunes garous étaient très séduisants. Les vampires échangèrent un regard. Si leurs soupçons étaient fondés, la sorcière avait déjà montré par le passé qu'ils étaient tout à fait son type. Elles regardèrent Clifford et hochèrent la tête en chœur.

Le soir suivant, Clifford sonna à la porte du manoir juste après le coucher du soleil. Taffy, qui attendait avec impatience depuis le moment où elle s'était levée, regarda bouche bée le jeune homme : des cornes gris-blanc, pointues et aussi longues que celles d'un zébu, lui sortaient maintenant du front. Dahlia, qui avait entendu la voix de Clifford et venait le saluer, mit la main devant sa bouche.

— Du gâteau, lança Taffy.

Elle se tourna pour éviter de rire devant lui. Même Dahlia eut un rapide sourire. Elle mena Taffy et le garou jusqu'à sa chambre. En chemin, ils croisèrent un vampire mâle qui bâillait

et resta la bouche grande ouverte à la vue des nouveaux attributs du garou.

— Assieds-toi, Clifford, dit Dahlia en s'efforçant d'adopter une voix neutre. Tu sembles chargé d'un nouveau fardeau.

Le jeune garou faisait un gros effort pour ne pas paraître aussi dépité qu'il l'était sans doute.

— Bon, d'accord, ça ne s'est pas si bien passé que ça. J'ai filmé dans plusieurs salles de classe, commença-t-il, mais il dut s'interrompre pour se réinstaller dans sa chaise. (Il devait s'asseoir absolument droit sinon le poids inhabituel des cornes le déséquilibrait.) Cette partie-là s'est déroulée sans accroc. Les gens de l'école avaient l'air contents que des étudiants en cinéma fassent un petit film sur les enfants. Mais après avoir filmé les élèves de Kathy, je suis resté un peu pendant qu'ils jouaient dans la cour, à essayer de la draguer. J'ai réussi à obtenir son adresse et son numéro, donc elle a quand même joué le jeu jusqu'à un certain point. Mais quand elle s'est rendu compte que j'étais un garou, et qu'elle a compris que je savais qui elle était, elle s'est sentie autorisée à montrer sa vraie nature. J'ai un peu exagéré avec les sous-entendus, je crois. (Clifford haussa les épaules et ses cornes remuèrent dangereusement. Il dut lever le bras et attraper sa tête pour la remettre droite.) Elle a dessiné des signes dans les airs et a prononcé quelques mots dans une langue que je ne connaissais pas. Au début ça ne m'a rien fait mais, le temps de rentrer chez moi, les cornes avaient commencé à pousser.

Les deux vampires observèrent le jeune garou sans dire un mot. Puis elles éclatèrent de rire, et il resta à les regarder avec ressentiment tandis qu'elles se balançaient d'avant en arrière.

— Eh bien, maintenant nous savons qu'elle sait de quoi elle parle, dit Taffy à Dahlia.

— En effet. Regardons le film de Clifford.

— Vous allez le trouver intéressant, annonça Clifford sans toutefois vouloir en dire plus.

Une petite vengeance après avoir été la cible de leurs moqueries, naturellement. Clifford passa un disque à Dahlia. Elle avait un téléviseur et un lecteur de DVD dans sa chambre et cela ne prit qu'une seconde pour lancer le résultat de

l'investigation menée le matin même par le garou. La classe de CE2 de Kathy Aenidis apparut à l'écran. Tous les enfants avaient l'air propres et nets, ce qui surprit grandement Dahlia, qui n'avait suivi les progrès de l'éducation moderne que par le biais des jeunes vampires. Taffy s'étonna.

— Ils ont l'air si soignés.

— Oui, les gosses de sa classe avaient meilleure allure que ceux des salles voisines, acquiesça Clifford. Les lacets faits, des vêtements propres, leurs tee-shirts rentrés dans leurs pantalons… Mais vous allez comprendre pourquoi dans une minute.

Kathy Aenidis, alias Circé, complètement dans son rôle d'institutrice, circulait entre les rangées de tables. Ses cheveux roux s'échappaient de sa queue-de-cheval basse et ses lunettes glissaient le long de son nez. Sa longue jupe descendait presque jusqu'à ses sandales allemandes, qu'elle portait avec des chaussettes. Dahlia frissonna.

— Beurk, marmonna Taffy.

La caméra suivait la jeune enseignante tout autour de la salle tandis qu'elle encourageait une élève, signalait son erreur à un autre, grondait les bavards. Mais pendant tout ce temps, ses doigts ne cessaient jamais de s'agiter discrètement à son côté.

— Je vois, fit Dahlia.

— Tu vois quoi ? Aha ! s'écria Taffy un moment plus tard. Là, vous avez vu ? Elle leur jette des sorts chacun à leur tour.

— Leurs résultats aux examens sont nettement supérieurs, raconta Clifford en portant une nouvelle fois les mains à sa tête pour l'empêcher de tomber en avant. C'est ce que m'a dit le directeur. Toute l'équipe trouve que Mlle Kathy est la meilleure chose qui soit jamais arrivée à leur école.

— Mais nous savons qu'elle a un côté plus sombre, murmura Dahlia, les yeux rivés sur l'image de la sorcière potelée et bienveillante dont les doigts remuaient sans cesse tandis qu'elle enseignait l'arithmétique aux enfants. Le poste de prof est une bonne couverture. Je dois lui accorder cela. Qui croirait un mot des accusations portées contre elle ?

— Ben, nous, déjà, dit Taffy, qui prenait tout au pied de la lettre.

— Et moi aussi, c'est clair, ajouta Clifford. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de ces cornes ? Si je vais voir mon instructeur, il va exploser de rire et je vais en entendre parler pendant des années. Et je n'ai pas assez ; d'expérience pour tenter quelque chose moi-même. Je risquerais de faire disparaître ma tête tout entière. Ces cornes me déséquilibrent le crâne ! Qu'est-ce que vous en pensez ? Vos suggestions sont les bienvenues.

— Une amputation ? proposa Dahlia.

Clifford sursauta.

— Ça ne me fait pas rire, se plaignit-il.

— Elles ne te vont pas si mal, observa Dahlia d'un ton appréciateur. Pour la première fois depuis la mort de Todd, elle se sentait un peu mieux. Elle avait engagé la sorcière qu'il lui fallait et elle allait obtenir sa vengeance. Quant à ce qu'elle avait pu entrevoir de la moralité de Circé, Dahlia n'en avait que faire. Après ce contrat, elle n'avait aucunement l'intention d'avoir de nouveau affaire à la sorcière.

Contrairement à Dahlia, Taffy ne s'était pas laissé distraire par une rêverie à propos du futur.

— Allez, Clifford, l'encouragea-t-elle. Nous allons rendre visite à l'Ancienne Pythonisse. Elle va s'occuper de toi.

— Si elle est en possession de tous ses moyens aujourd'hui, dit Dahlia à mi-voix pendant que Clifford enfilait son manteau et ouvrait un parapluie, le seul objet qui pourrait dissimuler à demi ses cornes.

— J'ai appelé le Dépôt, murmura Taffy à l'intention de son amie.

Le Dépôt était le quartier général vampire de Rhodes, l'endroit où tous les objets rituels secrets étaient conservés ainsi que toutes les personnes que les vampires voulaient cacher ou emprisonner. L'Ancienne Pythonisse, qui avait été transformée alors que c'était une très vieille femme, était l'un des trésors qui devait être dissimulé dans son propre intérêt. Elle était toujours une grande prophétesse et une grande sorcière, mais ses pouvoirs étaient capricieux et elle ne les contrôlait pas bien. Transformer un être magique en vampire n'avait pas été la meilleure des idées.

— Tant que tu es là-bas, demande-lui si elle peut voir où la Circé actuelle cache ses grimoires, s'exclama Dahlia, mue par une inspiration subite.

— Ils tiennent vraiment des registres ? Avec plein de sorts et tout ?

— Oui. C'est ce qu'a affirmé Circé.

— Oh, dit Taffy. Eh bien, voilà qui est très intéressant. Est-ce que tu penses les voler pour les lui échanger contre une rançon ? Et elle ne pourrait pas nous jeter de sort, parce que nous les aurions.

Dahlia essaya de ne pas montrer son exaspération.

— Non, Taffy, ce n'est pas à ça que je pensais. Pose juste la question à la Pythonisse, et ensuite on avisera.

Dahlia venait de mettre la touche finale à son plan.

En rentrant, Taffy raconta que l'entretien de Clifford avec l'Ancienne Pythonisse s'était très bien passé. Cette dernière était d'humeur joyeuse et avait à plusieurs reprises fait des propositions à Clifford. Il avait facilement esquivé les suggestions salaces de la prophétesse, l'avait charmée par sa santé, sa jeunesse et ses talents de chaman en herbe – sans oublier ses cornes – et au final, avait obtenu tout ce qu'on l'avait chargé de demander.

Il se présenta le soir suivant, heureux d'être délivré de ses encombrants ornements, pour informer Dahlia et Taffy qu'il avait localisé le lieu de rendez-vous de la meute Ripper. Dahlia n'aurait pas été étonnée d'apprendre qu'ils se réunissaient dans un Starbucks, mais c'était encore pire : ils se retrouvaient dans une salle de sport baptisée Ferme Fitness. Taffy laissa échapper un son étranglé.

— Quoi ? s'écria Clifford. (C'était la nuit qui précédait la pleine lune, et il était agité et tendu.) Ça avait l'air d'un chouette endroit. Bon sang, ces Ripper ont des belles nanas, je vous le dis ! (Il poussa un petit jappement excité, puis jeta un regard oblique vers Dahlia, embarrassé.) Hé, vous ne croirez jamais qui j'ai vu là-bas avec les Ripper, qui n'avait vraiment pas l'air si sexy dans son pantalon de yoga !

— Oh, dit Dahlia, je crois que je peux deviner.

— Pourquoi est-ce que tu voulais savoir où les livres de sorts de Circé sont cachés ?

— Parce que nous allons en avoir besoin.

— Mais ils vont être gardés par toute une armada de sorts de protection, objecta Clifford.

— Oui, c'est vrai. Mais la magie ne visera que les mortels.

— Comment peux-tu en être sûre ?

Le jeune garou était peu convaincu, et Taffy paraissait très inquiète.

— La Circé originale n'avait jamais rencontré de vampire, expliqua Dahlia. C'est sa descendante qui me l'a confié. Il est évident que les sorts qui protègent les grimoires ne sont pas prévus pour fonctionner sur des morts.

— C'est tout de même dangereux, dit Taffy. Et je dois te remercier d'être prête à prendre ce risque, ma sœur, car j'ai trop peur moi-même. (Elle avait l'air d'avoir honte). Je sais que c'est mon mari qui est en danger, et je ferai tout ce que tu me demanderas de faire, et je le ferai bien. Tu ne m'as jamais laissé tomber.

Dahlia ne tenait pas rigueur de sa faiblesse à Taffy. Elle-même était simplement plus autonome et savait mieux se faire respecter.

— Bart était présent ? demanda Dahlia à Clifford.

— Oh, oui. C'est notre commandant en second, donc il est censé traîner avec nous puisque c'est un Swiftfoot maintenant. Mais non, il était là avec son ancienne meute en train de rouler des mécaniques. Je l'ai vu faire des imitations des loups de notre meute. Il est vraiment bon, je veux dire, j'arrivais à les reconnaître. Les Ripper étaient morts de rire.

— Comment as-tu pu voir ça ? s'étonna Dahlia. Nous t'avions dit de ne pas trop t'approcher.

— La salle de sport est un gros cube de verre, expliqua Clifford d'une voix raisonnable. Elle est au deuxième étage d'un immeuble de bureaux et c'est un club très prétentieux. Tous les soirs de neuf à dix, l'admission est limitée à quelques privilégiés triés sur le volet. Les Ripper y vont à ce moment-là.

— Eh bien, que c'est charmant de leur part, ironisa Dahlia, et Taffy se mit à rire.

— Est-ce que tu sais où se trouve Circé en ce moment ? demanda Taffy à Clifford après s'être calmée.

Elle est sortie avec son mec, rapporta Clifford. Ils sont allés au ciné. Vous voulez que je les retarde après le film ?

— Oui, s'il te plaît, répondit Dahlia.

Elle partit vingt minutes plus tard, vêtue des pieds à la tête d'une tenue en cuir moulant façon Catwoman. Elle sentit que Clifford, qui la regardait s'éloigner dans les ténèbres, en avait l'eau à la bouche et cela l'électrisa. Circé avait une petite maison dans une impasse d'une banlieue sans âme de Rhodes. Comme camouflage, c'était parfait, et les impôts ne devaient pas être trop élevés non plus. Dahlia apprécia à sa juste valeur ce choix qui faisait davantage penser à Kathy Aenidis, Institutrice, qu'à Circé, Sorcière Sans Pitié. L'arsenal défensif de Kathy était redoutable, mais l'Ancienne Pythonisse avait donné à Clifford une amulette qui semblait fonctionner aussi bien pour une vampire que pour un loup-garou. Dahlia ignorait toujours si Kathy avait pensé à défendre ses registres familiaux d'une créature qui ne possédait pas de battement de cœur, mais elle était au moins parvenue à traverser la terrasse menant à la porte de derrière sans être transformée en lézard ou empalée par une pointe de bambou. Dahlia avança à pas de loup vers la porte et écouta attentivement. Un chat miaulait à l'intérieur. Quant à savoir s'il donnait l'alarme, comme une sorte de système anti-intrusion félin, ou s'il parlait tout seul, Dahlia ne pouvait le dire. Elle ne connaissait rien aux animaux.

Alors qu'elle s'apprêtait à crocheter la serrure, Dahlia eut une hésitation. Il était rare qu'elle hésite, aussi avait-elle l'habitude d'écouter ses doutes. La porte était trop évidente, trop susceptible d'être piégée. D'un bond souple, Dahlia atterrit sur le toit. Elle se déplaça légèrement sur les ardoises, remarquant au passage que Kathy Aenidis aurait bientôt besoin des services d'un couvreur. Pour éviter les ardoises mal fixées, elle décolla et vola jusqu'à la cheminée. Après avoir retiré le chapeau destiné à empêcher oiseaux et autres insectes d'entrer, Dahlia regarda à l'intérieur du conduit. La trappe était ouverte et elle pouvait voir de la lumière dans la maison. Ooooh, la Grande Méchante Sorcière avait laissé une veilleuse allumée.

Dahlia lâcha un morceau d'ardoise dans l'ouverture. L'objet explosa dans un éclair de lumière vive.

D'accord, donc, la cheminée était protégée. Si la magie faisait voler en éclats un morceau d'ardoise, elle aurait certainement aussi un effet sur Dahlia. Il était temps de passer au plan B.

Dahlia flotta jusqu'à la pelouse et fit le tour de la maison. Le jardin était entouré d'une palissade qui la protégeait des regards indiscrets. Elle s'y installa donc sur un grand banc de bois au milieu du potager aromatique de Circé. Le banc servait probablement aussi de stockage pour des outils de jardin ; elle était assise sur le couvercle tandis qu'elle observait le mur arrière de la maison. Grâce à son excellente vision nocturne, elle pouvait discerner les insectes profitant de l'air printanier. Ceux-ci avaient des vies très brèves, surtout s'ils rencontraient un destructeur d'insectes comme celui qu'elle avait vu sur la terrasse de Kathy Aenidis. Une étincelle, et ils n'étaient plus. Une étincelle.

En un clin d'œil, elle fut de retour sur le toit, la tête baissée sur la cheminée. Elle avait un autre morceau d'ardoise à la main, qu'elle laissa tomber dans le conduit. Tiens donc ! Pas d'éclair ! L'alarme de Circé ne se remettait pas automatiquement à zéro. Maintenant qu'elle s'était déclenchée une première fois, elle avait besoin d'être rechargée.

Dahlia regarda la brique faiblement éclairée et ressentit de nouveau un rare sentiment d'appréhension. Mais elle redressa les épaules et plongea dans la cheminée en tordant sa chair et ses os avec une fluidité que même un métamorphe lui aurait enviée. Elle apprécia les talents de fée du logis de Kathy, qui avait nettoyé le conduit après le dernier feu de l'hiver – mais, le temps qu'elle atterrisse, son corps était tout meurtri et son costume de cuir noir, si élégant quelques minutes plus tôt, était à présent plein d'éraflures.

Dahlia se tapit dans la pénombre, tous les sens en alerte. Le seul être vivant présent dans la maison était le chat, dont le miaulement commençait à être irritant. Dahlia émergea de la cheminée et se redressa avec grâce, reprenant sa forme et sa taille habituelles. Une horloge faisait tic-tac, le chat continuait à

miauler, et quelque part un robinet fuyait. Elle attendit cinq minutes, et aucun autre son ne troubla le silence.

D'abord, faire taire le chat. Dahlia trouva l'animal enfermé dans une cage au sous-sol. Elle avait pris la précaution de descendre la boîte de croquettes qu'elle avait vue dans la cuisine, et elle en versa dans l'écuelle qui dépassait de la cage. La nourriture glissa vers le chat, qui se mit aussitôt à manger. Il avait de l'eau dans une bouteille suspendue sur le côté de sa cage. Au moins l'animal était-il temporairement silencieux.

L'Ancienne Pythonisse avait dit à Clifford que les grimoires étaient « scellés dans l'obscurité sous le charme de la lumière ».

— Merci, Ô antiquité, railla Dahlia à voix haute, et le chat s'arrêta un instant de manger pour la contempler.

— Ça ne veut absolument rien dire, maugréa Dahlia, et elle commença à chercher dans tous les recoins sombres de la maison.

Il y en avait quelques-uns au sous-sol : armoires et autres placards. À l'étage, dans le salon très fleuri et la petite salle à manger étincelante, le seul endroit sombre était l'espace sous le canapé. Dahlia était rapide et ses mouvements sûrs. Elle était douée pour chercher, et cela ne lui prit pas longtemps de passer toute la maison en revue, y compris les deux chambres et le grenier, qui contenait un bagage vide. Dahlia s'arrêta au milieu de la chambre pour réfléchir. Elle ne pouvait poser son derrière maculé de suie sur le lit surélevé : celui-ci était recouvert d'un dessus-de-lit blanc à volants. Dahlia ne fut pas surprise de découvrir un baldaquin assorti. Tous les meubles de la chambre à coucher étaient peints en blanc ou en or. La salle de bains était rose, avec des roses rouges dessinées tout le long du plafond. Dahlia vouait une haine farouche à l'ensemble du décor. La seule chose inavouable qu'elle avait trouvée était un coffret en bois renfermant des sex toys, repoussé discrètement sous le lit froufroutant. Elle avait tapé dans les planchers et les murs à la recherche de compartiments cachés, monté l'escalier de tout son poids et ouvert les valises. Les grimoires devaient être volumineux. Kathy avait un ordinateur, mais elle n'aurait pas confié les contenus des grimoires à une machine aussi peu sécurisée.

Admettant sa défaite, Dahlia entreprit de sortir par la cheminée en se tortillant. Alors qu'elle se disloquait l'épaule afin de pouvoir monter, elle marmonna.

— Par la barbe de Satan ! Où peuvent bien être ces satanés trucs ?

Au sous-sol, le chat commença à miauler.

Dahlia jura dans plusieurs langues mortes et dévala de nouveau l'escalier. Cela ne lui prit qu'une seconde de desserrer le mécanisme de la cage pour laisser croire que le chat avait donné un coup de tête de trop dedans. Puis elle ouvrit la porte grillagée et l'animal sauta dehors.

— Allons-y, alors, dit Dahlia, et elle remonta à la cheminée.

Avant de commencer à se frayer un chemin par l'ouverture étroite, elle étendit les bras et le chat vint s'y loger d'un bond. Le poids supplémentaire rendit la sortie encore plus difficile, mais, quand Dahlia avait un objectif en tête, il était rare qu'elle échoue.

Après quelques minutes douloureuses, elle fut de retour dans le jardin et retourna s'asseoir sur le coffre de bois, cette fois avec le chat qui se frottait contre ses jambes en ronronnant. Elle contempla une nouvelle fois la maison. Dahlia commençait à se sentir un peu découragée. Il n'y avait ni abri de jardin ni garage.

Le chat s'étira et commença à faire ses griffes sur le couvercle à charnières, puis il poussa un hurlement. Dahlia jeta un regard furieux à l'animal, et elle saisit alors le message.

En un éclair, Dahlia avait sauté sur ses pieds et soulevé le couvercle, senti un changement dans l'atmosphère qui indiquait la présence de magie, et jeté truelles et scies pour révéler des livres enveloppés d'un plastique épais. Ils étaient reliés de diverses manières, dans différents matériaux. Mais l'un d'entre eux était clairement plus ancien que les autres. Dahlia le serra contre elle en un moment de triomphe. Puis elle replaça les outils de jardinage dans le coffre. J'espère seulement qu'elle n'en aura pas besoin ce soir, pensa-t-elle, et, serrant le livre et le chat contre elle, elle s'éleva dans le ciel. Sous sa combinaison de cuir noir, ses bras lui démangeaient curieusement. Elle se demanda s'il y avait eu des bestioles avec un penchant pour la

chair morte dans le coffre de bois. Ou peut-être qu'elle était allergique aux chats ? Elle secoua la tête. Les vampires n'avaient pas d'allergies.

Lorsque Kathy et son petit ami sortirent du cinéma, ils trouvèrent leur voiture avec deux pneus à plat. Imposant et costaud, l'homme était brun et avait assez de poils sur la poitrine pour remplir un matelas. Quand il vit les pneus de sa voiture, il jura abondamment et appela un dépanneur. Kathy profita de l'occasion pour s'entraîner sur son sort d'inflation, mais les résultats ne furent pas suffisants pour leur permettre de partir.

Clifford, embusqué dans un restaurant de l'autre côté de la rue passante, observait la scène. Le couple attendait le camion du dépanneur, qui ne devait pas arriver avant quarante minutes. Quand celui-ci se gara, le jeune chaman appela Dahlia, qui avait exceptionnellement accepté d'emporter un téléphone portable avec elle pour l'occasion.

— Ils vont partir d'ici à une trentaine de minutes, l'informa-t-il. Tu as fini ?

— Oui, je ne suis plus dans la maison et je l'ai avec moi, répondit-elle, mais sa voix parut étrange à Clifford.

Il crut entendre un chat miauler en arrière-plan.

— Eh bien, à demain, dit-il.

— D'accord, répondit Dahlia, et elle raccrocha.

Elle n'arrivait plus à se concentrer suffisamment pour voler, aussi se déplaçait-elle à pied dans les rues, suivie par un chat noir, en portant un épais volume hors d'âge emballé dans du plastique. Comme si cela n'était pas déjà assez voyant – une toute petite bonne femme couverte de poussière occupée à trimballer un énorme bouquin dans la nuit –, Dahlia avait une autre excellente raison de fuir la lumière pour se réfugier dans toutes les zones d'ombre qu'elle pouvait trouver. Ses bras étaient couverts de branches qui étaient sorties de sa peau.

Certaines formes de magie fonctionnaient bel et bien sur la chair morte. Il s'était agi d'un sort de lumière, exactement comme l'Ancienne Pythonisse l'avait prédit. La lumière, c'était la vie. Et qui disait jardin disait plantes grimpantes… plantes grimpantes qui grattent.

Le reste de la nuit fut extrêmement douloureux. Après s'être glissée dans la chambre de Taffy et lui avoir fait peur au milieu d'une conversation téléphonique larmoyante avec Don, Dahlia avait réquisitionné son amie pour jouer les chirurgiennes. Taffy mit plus d'une heure pour couper chaque branche au niveau de la peau. Quand ce fut terminé, Dahlia était si affaiblie que Taffy lui offrit à boire de son propre poignet. Même Cedric, qui passait par là à la recherche d'une distraction, avait été assez surpris pour faire cadeau d'un peu de sang régénérateur à sa protégée.

Après avoir copieusement juré et tandis que ses blessures à vif commençaient à cicatriser, Dahlia ouvrit le livre de sorts et se mit à traduire, lentement et avec difficulté. Être très âgée et avoir des amis encore plus vieux avait ses avantages.

— Nous serons prêts demain soir, n'est-ce pas ? demanda anxieusement Taffy. Je ne veux pas que Bart défie Don. Il va utiliser une ruse pour le vaincre.

— Nous allons nous en occuper, la rassura Dahlia. Mon mari est mort, mais nous allons sauver le tien.

En vérité, même si Dahlia aimait Taffy, elle se fichait pas mal de Don. Son but était la vengeance, exactement comme elle l'avait dit à Circé. Elle orientait juste sa vengeance dans une autre direction, et elle prévoyait de la distiller dans des quantités précises.

Le soir suivant, à la stupéfaction exaspérée de Dahlia, Clifford dut se faire prier pour rester avec les deux vampires. Il avait surveillé Ferme Fitness par intermittence depuis qu'il était sorti de son cours de chamanisme plus tôt dans l'après-midi, et quand la nuit était tombée il avait rejoint Dahlia et Taffy. Ils avaient déjà fait une première course tous les trois, et Dahlia portait un grand sac sur l'épaule. Des grognements endormis s'en échappaient de temps à autre. Mais, tandis qu'ils se hâtaient pour revenir à la salle de sport, Dahlia entendit Clifford gémir en levant les yeux vers le ciel. C'était la nuit de la pleine lune. Du coin de l'œil, elle le vit qui tremblait presque du désir de partir, d'aller courir avec les Swiftfoot, même si leur nouveau premier lieutenant allait être intégré dans la meute ce soir-là.

Dahlia se souvint du comportement imprévisible de Todd les nuits de pleine lune et elle compatit avec son complice. Mais elle avait pensé qu'il fallait peut-être une personne vivante pour jeter les sorts ; elle craignait en effet que son absence de vie intrinsèque ne corrompe les effets de la magie. Même s'il n'avait pas terminé sa formation de chaman, Clifford était le meilleur remplaçant qu'elle puisse trouver à la dernière minute pour un être magique. Après s'être assurés que, plus tôt dans l'après-midi, il avait expliqué à Don la manière exacte dont Bart avait été capable de vaincre Todd, Dahlia et Taffy avaient emmené le jeune garou avec elles. Afin qu'il reste les aider encore un peu plus longtemps, Dahlia jouait sans pitié de son charme, combiné à une savante dose d'intimidation. Elle avait un plan en trois étapes qui lui permettrait de punir tous les coupables avec la sévérité nécessaire.

— Tu pourras aller courir très bientôt, le rassura Taffy. Nous avons juste besoin d'une dernière petite chose, et tu iras rejoindre les autres.

Les Ripper avaient commencé à se rassembler à Ferme Fitness dès le début de la soirée, la plupart en provenance directe de leur travail. Clifford dit à Dahlia et Taffy :

— Je crois qu'ils vont se transformer à l'intérieur. Ensuite ils n'auront qu'à se glisser discrètement dans le parc quand il fera assez noir.

Un grand parc urbain se trouvait à une rue de la salle de sport. Les Ripper avaient tout prévu, mais ce soir Dahlia avait d'autres projets pour eux. Quand ils pensèrent que la meute était au complet, ils attendirent dix minutes de plus pour s'en assurer. Puis Dahlia et Taffy tracèrent des dessins spécifiques à la craie tout autour du bâtiment. Elles avaient étudié le motif et leurs gestes étaient sûrs et rapides, mais cela représentait tout de même un sacré travail. Lorsqu'elles eurent fini, Dahlia consulta la montre de Clifford.

— Ils vont se transformer bientôt, dit-elle. Nous devons commencer.

— Vous avez vérifié qu'il n'y avait personne d'autre à l'intérieur ? demanda Clifford dans un murmure.

Dahlia parut un peu surprise.

— Non, répondit-elle. (Elle haussa les épaules.) S'il y a quelqu'un là-dedans, il va falloir qu'il se débrouille avec les Ripper.

Clifford exprima sa désapprobation, mais Dahlia le perça de ses yeux verts flamboyants et il se tut. Elle voyait bien que le jeune garou n'était plus aussi sous le charme qu'auparavant ; de toute évidence, il songeait qu'il comprenait un peu mieux maintenant pourquoi les anciens de sa meute évitaient les morts-vivants. Mais Clifford avait promis de leur prêter main-forte ce soir, et il allait tenir sa promesse. À moins que le sens de l'observation de Dahlia soit détraqué, ce dont elle doutait, le jeune garou était aussi un peu excité à l'idée de la chasse exceptionnelle prévue au programme un peu plus tard. Tous trois se tenaient de l'autre côté de la rue, dans l'embrasure d'une porte, et contemplaient la meute Ripper dans son club très privé. Soudain, les lumières de la salle s'éteignirent. Clifford retint un hurlement. Il savait que les garous étaient en train de se transformer dans le bâtiment, et il brûlait d'en faire autant.

— Encore quelques minutes de patience, jeune garou, dit Dahlia en serrant son bras avec une force qui rappela Clifford à ses devoirs.

— Maintenant nous devons utiliser le grimoire.

Clifford avait passé la majeure partie de la journée à l'étudier. Les mots qu'il devait répéter paraissaient blesser sa gorge lorsqu'il les prononçait, mais il persévéra. À peine eut-il fini de réciter la Formule qu'ils entendirent un hurlement lugubre s'élever. Le son leur parvenait étouffé depuis le second étage entièrement vitré du bâtiment qui leur faisait face. Un concert d'autres hurlements suivit peu après.

Les deux vampires se regardèrent en souriant.

Taffy, puis Dahlia, vinrent étreindre Clifford.

— Merci, mon ami, dit Taffy. Cela n'aurait pas été possible sans toi.

Dahlia se mit sur la pointe des pieds pour lui déposer une froide bise sur la joue.

— Je n'oublierai pas ce que tu as fait pour Todd au cours des derniers jours. Maintenant, va profiter de la lune.

Clifford n'eut pas besoin de se le faire dire deux fois. Un instant plus tard, il dévalait la rue à grands bonds pour aller retrouver sa meute qui sortait en courant près du réservoir. Il bouillait d'impatience. La chasse de la meute Swiftfoot serait très particulière ce soir-là, même si leur proie ne le savait pas encore. Elle l'apprendrait bien assez tôt.

La meute allait laisser quelques longueurs d'avance à Bart, histoire d'être fair-play. Ses membres avaient traité la question de manière démocratique : ils avaient voté pour décider s'ils allaient accepter ou non qu'un tricheur devienne leur premier lieutenant. Malheureusement pour Bart, qui n'avait pas été convié à la réunion précédant leur transformation, le vote contre lui avait été unanime. La porte extérieure du bâtiment était toujours ouverte, et Dahlia et Taffy entrèrent en faisant aussi peu de bruit que des flocons de neige. Elles montèrent à la salle de gym par les escaliers afin de s'assurer qu'aucun garou n'essayait de sortir furtivement. En chemin, elles ramassèrent une femelle désorientée qu'elles ramenèrent dans la grande salle avec les autres.

— Ça manque de lumière, dit Taffy, et elle actionna l'interrupteur. Elle n'avait pas besoin des néons pour y voir à merveille. L'éclat de la lune entrait par les larges baies vitrées et inondait la pièce. Mais Taffy voulait pouvoir embrasser toute la scène d'un coup d'œil, et surtout elle comptait bien prendre des photos souvenirs. Elle avait apporté son appareil exprès.

Tous les loups avaient perdu l'intégralité de leurs poils. Ils étaient exposés et nus comme des vers et embarrassés et horrifiés, parce qu'ils avaient gardé juste assez de leur conscience humaine pour pouvoir comprendre la situation dans laquelle ils se trouvaient. Taffy rit jusqu'à en avoir mal au ventre, et même Dahlia affichait un large sourire.

Quelques-uns des énormes loups grognèrent en direction des deux vampires, mais la plupart paraissaient complètement démoralisés par leur état. Ils gémissaient et arpentaient la pièce de long en large pendant que Taffy les mitraillait.

— Que pensez-vous qu'il y a là-dedans ? demanda Dahlia sur le ton de la conversation en désignant le gros sac qu'elle portait.

Elle le soulevait sans effort, malgré le fait qu'il avait l'air trop lourd pour une toute petite femme comme elle.

Les yeux jaunes des loups convergèrent vers le sac et ils goûtèrent l'air de leurs truffes sensibles. Ils se levèrent tous d'un coup. À ce moment précis, ce qui était à l'intérieur du sac s'éveilla et poussa un reniflement interrogateur. Puis on entendit un couinement terrifié lorsque la créature sentit les loups. La meute Ripper se mit à grogner d'excitation.

Taffy éteignit la lumière au cas où quelqu'un passerait dans la rue en contrebas.

— Ah, oui, vous connaissez cette odeur, dit-elle d'un ton enjôleur. Vous n'avez peut-être plus de poils, mais vous êtes toujours des loups.

— C'est votre jour de chance, renchérit Dahlia, et elle retourna le sac et laissa tomber une truie très grasse sur le sol de la salle de sport.

Dans un cri aigu qui ressemblait beaucoup à la voix de Kathy Aenidis, le cochon essaya de dire aux Ripper qu'elle était une alliée précieuse pour la meute, qu'elle était la petite amie adorée de leur membre Bart. Si elle avait pu parler, elle aurait rappelé aux loups tous les sorts qu'elle avait lancés pour eux, toutes les potions qu'elle avait préparées ; y compris une qui avait rendu Todd Swiftfoot désorienté, faible puis mort.

Mais ce soir, les Ripper étaient des loups, et ils avaient été assez humiliés pour être à cran et impatients, et ils étaient affamés.

— Je vous ai apporté quelque chose, dit Dahlia. Regardez ! Du bacon !

LA MARQUE DES MORTS
Faith Hunter

Faith Hunter *est l'auteur de la série RogueMage, composée de trois romans Urban Fantasy centrés sur la mage de la pierre Thorn St. Croix, et a collaboré à un jeu de rôle du même nom. Jane Yellowrock, tueuse de vampires, construit sur le personnage éponyme introduit dans cette nouvelle, a été publié en octobre 2010 aux éditions Éclipse. Étant totalement schizoïde, elle a aussi écrit de nombreux policiers et thrillers sous son pseudonyme, Gwen Hunter. Elle vit avec son mari et deux chiens à poils longs qui adorent aboyer, travaille à plein-temps dans le laboratoire d'un hôpital et écrit deux livres par an. Elle écrirait plus vite si elle ne s'était pas aperçue qu'elle avait parfois besoin de sommeil. Vous pouvez en apprendre davantage sur elle sur www.faithhunter.net ou www.gwenhunter.com (en anglais).*

C'était le moment de la sieste, et je parvenais rarement à endormir les deux enfants pendant une heure complète… la même heure entière, plus précisément. Je fis un pas en arrière et passai rapidement les mains sur les charmes de protection et de guérison qui enveloppaient mes bébés, Angelina et Evan Jr. Ces sortilèges complexes commençaient un peu à battre de l'aile et je puisai dans la Terre mère et la forêt qui recouvrait le flanc de la montagne dehors pour les renforcer. Pas beaucoup de pouvoir, pas suffisamment pour détériorer l'écosystème toujours en train d'être reconstitué ici. Juste un peu. Juste assez. Peu de sorciers survivent jusqu'à la puberté, c'est pourquoi je passe beaucoup de temps à m'assurer que mes bébés vont bien. Je suis issue d'une longue lignée de sorcières. Pas de celles qui portent un chapeau pointu noir et ont un chaudron dans leur jardin, ni de celles qu'on a pu voir dans le feuilleton télévisé « Ma sorcière bien-aimée » qui a tenté de tirer profit de notre espèce recluse. Les sorciers ne sont pas humains, même s'ils peuvent se reproduire avec les humains, donnant ainsi naissance à de petits sorciers environ une fois sur deux. Malheureusement, ces bébés ont un faible taux de survie, en particulier les garçons. La plupart meurent avant d'avoir

atteint l'âge de vingt ans, de divers cancers. Ceux qui dépassent la puberté, cependant, ont tendance à vivre jusqu'à une centaine d'années.

Le jour où chacun de mes bébés avait été conçu, j'avais prié et utilisé les mêmes incantations que celles dont maman s'était servie pour ses enfants, des entrelacements de puissance, pour m'assurer qu'ils étaient protégés. Le taux de survie des enfants de maman était supérieur à la moyenne. Pour moi, jusqu'ici ça allait. Je récitai une petite prière au-dessus d'eux et quittai la pièce. Dans la cuisine, Paul Braxton – « Brax » pour ses amis, « inspecteur » ou « monsieur » pour les sales types qu'il poursuivait –, Jane Yellowrock et Evan étaient toujours assis autour de la table, où des photographies étaient éparpillées. Des clichés du lieu du crime, le domicile des McCarley. Et d'autres des McCarley eux-mêmes. Ce n'était pas joli à voir. Ces photos n'étaient pas à leur place dans ma petite maison douillette. Elles n'étaient à leur place nulle part. Evan et moi ne les supportions pas, ce sang, ce massacre. Bien sûr, rien ne décontenançait Jane. Et, après s'être occupé pendant des années d'affaires criminelles à New York, Brax avait des nerfs d'acier. Même s'il n'avait rien vu de si horrible depuis la moitié d'une décennie, depuis qu'il s'était « retiré » dans les Appalaches pour travailler avec le shérif de la région.

Je croisai les yeux gris d'Evan, et perçus la colère glaciale qui les animait. Mon mari était paisible, facile à vivre et ne s'emportait pas aisément, mais les photos des cinq McCarley avaient provoqué quelque chose en lui, une rage sourde et impitoyable. Il se sentait impuissant, inutile et il avait envie de fracasser des trucs. Le punching-ball, dans le garage, allait être roué de coups ce soir-là, une fois que les enfants seraient couchés pour la dernière fois de la journée. Je lui adressai un pâle sourire avant de me diriger vers la cuisinière ; je préparai du café fraîchement moulu pour les hommes et du thé pour Jane et moi. Elle en avait apporté une nouvelle variété, un darjeeling first flush, et il s'accordait merveilleusement avec mon pain maison et mon beurre de pêche.

— Les enfants, ça va ? s'enquit Brax, une note amusée dans la voix.

Je regagnai mon siège et repoussai les photos du bout d'un doigt. On lisait en moi comme dans un livre, j'imagine : éprouver le besoin de jeter un coup d'œil aux petits après avoir vu les McCarley morts…

— Ils vont bien. Toujours endormis. Toujours… en sécurité.

Que mes bébés ne craignent rien me fit culpabiliser de bien des façons, alors que toute la famille McCarley avait été massacrée. Vidée de son sang. Partiellement dévorée.

— Vous avez fini d'y réfléchir ? demanda-t-il. Parce qu'il me faut une réponse. Si je pars à leur recherche, je dois savoir, sans le moindre doute, ce qu'ils sont. Et si ce sont des vamps, alors j'ai besoin de connaître leur nombre et de savoir où ils dorment pendant la journée. Et une protection me serait utile. Je peux payer. Je soupirai et bus un peu de mon thé, y ajoutai une cuillerée de sucre roux, remuai puis en repris une gorgée. Il tentait de me manipuler, d'utiliser en sa faveur ma culpabilité naturelle et notre amitié, et le faire attendre était ma seule carte. Même si je regrettais de devoir m'en servir. Je reposai la tasse, qui émit un doux tintement de porcelaine.

— Vous savez que je ne vous demanderai rien pour les charmes de protection, Brax.

— Je ne veux pas que Molly aille dans cette maison, dit Evan.

Il essuya des miettes de sa barbe roussâtre et grisonnante puis se pencha au-dessus de la table en me regardant droit dans les yeux.

— Tu sais que ça va te faire du mal.

Je suis une sorcière de la terre, issue d'une vieille famille. Je possède le don des herbes médicinales : grâce à lui, je fais pousser les plantes, soigne les corps et rétablis l'équilibre de la nature. Je suis un peu insolite pour une sorcière de la terre, car je suis capable de sentir les choses mortes. C'est pour cette raison que Brax insistait pour que je me rende à la maison des McCarley. Afin que je lui confirme sans l'ombre d'un doute si des choses mortes, comme des vamps, avaient tué cette famille. Comment elle avait péri. Il pouvait attendre l'expertise médicolégale, mais cela prendrait peut-être des semaines. J'étais plus rapide. Et je pouvais lui fournir des chiffres susceptibles de l'aider, aussi : de combien de membres se

composait la famille de vamps, s'ils étaient en bonne santé, ou du moins autant que pouvaient l'être des choses mortes. Et, peut-être, la direction qu'ils avaient prise à l'aube, pour que l'inspecteur puisse en déduire à quel endroit ils dormaient le jour.

Mais une fois là-bas je sentirais l'horreur et la peur que ces morts violentes avaient laissées imprimées sur les murs, le sol, les plafonds, les meubles de la maison. Je pris une inspiration et m'apprêtai à refuser.

— Je viendrai, déclarai-je à la place.

Evan serra les lèvres très fort, retenant ce qu'il me dirait plus tard, en privé.

— Si je n'y vais pas, et qu'une autre famille est tuée, je me sentirai encore plus mal, lui précisai-je. Et ce serait un peu ma faute. En plus, une partie de l'argent de cette récompense couvrirait l'achat d'une nouvelle voiture.

— Tu n'as pas à porter le poids du monde sur tes épaules, Moll, dit-il d'une voix de basse vibrante et profonde. Et nous pouvons nous procurer l'argent autrement. Très peu de gens savaient qu'Evan était un sorcier, pas même Brax. C'est ce que nous voulions, pour protéger notre famille. Si on apprenait qu'Evan possédait le gène rare sur son chromosome X, le gène qui faisait les sorciers, et que nous avions engendré des enfants qui en étaient tous deux dotés, nous serions probablement enlevés au profit d'un programme d'expérimentation sous contrôle gouvernemental.

— Moll. Réfléchis-y, supplia-t-il.

Mais je voyais dans ses doux yeux marron qu'il savait que ma décision était déjà prise.

— Je viendrai.

Je regardai Jane.

— Vous viendrez avec moi ?

Elle hocha la tête une fois ; ce geste fit cliqueter les perles qui ornaient ses tresses noires. À Brax, je demandai :

— Quand voulez-vous que nous y soyons ?

Le domicile des McCarley se trouvait sur Dogwood, au sommet de la colline qui dominait la ville de Spruce Pine, Caroline du Nord, pas si loin, à vol d'oiseau, de ma maison,

située en dehors des limites de l'agglomération, sur l'autre flanc de la colline. Celle des McCarley était plus ancienne, ayant l'air de dater des années 1950, et, de l'extérieur, il aurait été difficile de dire qu'un drame y avait eu lieu. Le minuscule bâtiment de briques en lui-même, avec son étrange toit haut et pointu, ses moulures vertes et sa pelouse bien entretenue, faisait bonne impression. Mais le ruban jaune de la police constituait un signe funeste.

J'étais encore assise dans la voiture, les yeux rivés sur la maison, tentant de me concentrer en vue de ce que je m'apprêtais à faire. Atteindre un état de sérénité, amener les énergies de mon don autour de moi, créer un écheveau de puissance qui aiguiserait mes sens prenaient du temps.

Vêtu d'un manteau et de couvre-chaussures de plastique blanc, Brax se tenait sous le porche d'entrée, les mains dans les poches du manteau, le corps penché, la tête basse, le regard dans le vide. La position de ses épaules indiquait qu'il n'avait pas envie de retourner à l'intérieur, même s'il le ferait, encore et encore, jusqu'à ce qu'il trouve les tueurs.

Jane attendait patiemment près de la voiture, tenant un casque de moto, la fermeture Éclair de son blouson en cuir ouverte, son visage à la peau cuivrée tourné vers la faible chaleur du soleil, en cette journée du début de l'automne. Jane Yellowrock était une vraie Cherokee, et bien plus qu'on le croirait. Comme la plupart des sorciers, comme Evan qui restait encore dans l'ombre, Jane gardait jalousement ses secrets. J'étais pratiquement sûre d'être la seule à qui elle en avait confié certains, et je ne me flattais pas de tous les connaître. Pourtant, même si elle me dissimulait des choses, j'avais besoin de ses aptitudes et de ses dons singuliers pour accroître les miens lors de cette investigation sur la mort. Je fermai les yeux pour me concentrer sur ma respiration, inspirant et expirant bruyamment, mes lèvres formant un « O ». Mon corps et mon don s'animèrent, des picotements envahirent mes mains et mes pieds tandis que mon taux d'oxygène s'élevait. J'étirai le don de puissance autour de moi comme une cape, à la fois protégée et les sens en éveil.

Lorsque je fus prête, j'ouvris la portière de la voiture banalisée et posai un pied dans l'allée, les paupières plissées. Dans ces moments-là, quand je m'apprête à lire les morts, je ressens tout si distinctement, le soleil sur mes épaules, la brise comme une pression légère sur mon visage, la sensation de la terre sous mes pieds qui me donne une assise, le parfum de fleurs à floraison tardive. L'odeur de vieux sang. Mais je n'aime pas ouvrir les yeux. Le monde physique est trop intense. Source de trop nombreuses distractions.

Jane me prit la main de sa main gantée et la posa sur son poignet recouvert de cuir. Je m'y agrippai pour qu'elle me guide et nous marchâmes vers la maison. Les couvre-chaussures et le manteau en plastique que m'avait donnés Brax produisaient de petits bruissements à chacun de mes pas. Je me baissai pour passer sous le ruban jaune que Jane releva pour moi. Ses santiags protégées par les couvre-chaussures en plastique faisaient craquer en bruissant le gravier de l'allée à mon côté. Nous gravîmes les marches de béton, au nombre de quatre, pour accéder au petit porche d'entrée. J'entendis Brax tourner la clé dans la serrure. L'odeur de vieux sang, d'excréments et de souffrance s'échappa en sifflant avec l'air chaud enfermé dans le bâtiment verrouillé. Aussitôt, je sentis les humains décédés. Cinq avaient vécu dans cette maison – deux parents, trois enfants –, avec un chien et un chat. Tous morts. Mon don de la terre, intrinsèquement lié à la vie, se rétracta, se ferma en mon sein, comme une fleur rassemblant ses pétales pour reformer un bouton non encore éclos. Les yeux toujours fermés, je fis un pas à l'intérieur.

L'horreur qui saturait les murs et le tapis me mordit, me piqua, comme un essaim d'abeilles, cherchant à me tuer. L'air empestait lorsque j'en aspirai une bouffée.

Prise de vertiges, je tendis mon autre main. Jane me rattrapa et me remit d'aplomb, ses gants de cuir m'épargnant le contact de sa peau qui m'aurait ramenée loin de la mort qui imprégnait cette maison. Au bout de quelques instants, je hochai la tête pour lui faire comprendre que j'allais bien et elle me relâcha, même si je ne desserrai toujours pas les paupières. Je ne voulais

pas voir. Un bourdonnement de peur et d'horreur emplit ma tête.

Je me tenais au centre d'une petite pièce, dont les murs pesaient sur moi. Les yeux toujours fermés, je perçus les énergies funestes, tendis le doigt et dis :

— Ils sont entrés par cette porte. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept. Vite.

Je sentais l'urgence de leurs mouvements, plus rapides que ceux de n'importe quel humain. La douleur étreignit mon ventre et je le serrai pour tenter d'apaiser une faim plus aiguë que celles que j'avais jamais connues.

— Tellement affamés, murmurai-je.

La douleur s'amplifia, grossissant en moi. La nécessité de se nourrir. De boire. La soif de sang.

Je me tournai à gauche avant d'être submergée.

— Deux femelles ont pris l'homme. Il a été surpris, stupéfait, a essayé de résister. Elles l'ont attaqué à la gorge. Ont commencé à boire. Il est mort là.

Je me tournai vers la droite, le doigt toujours tendu, et dit :

— Un enfant est mort ici. Plus âgé. Peut-être dix ans. Un garçon.

Je touchai ma gorge. Elle voulait se fermer, se serrer sous le contact de dents, de longues canines, qui me mordaient. La peur et l'horreur du garçon étaient si intenses qu'elles me paralysèrent. Quand je parlai, les mots étaient discordants, chuchotés.

— L'un d'entre eux, une femelle, a pris le garçon. Les quatre autres, tous des mâles, se sont dispersés dans la maison.

La faim s'amplifia, et avec elle la colère. Et la terreur. Une terreur qui engourdissait l'esprit, empêchait de penser. La lutte funeste du garçon s'intensifia. L'odeur du sang, de la mort, de la peur, m'étranglait.

— Tous deux ont péri en quelques minutes.

Je tendis de nouveau le doigt et Jane me guida. Le tapis clapota sous mes pieds. Je savais que c'était du sang, malgré mes yeux fermés. J'eus des haut-le-cœur et Jane s'arrêta, me laissant respirer, autant que je le pouvais dans cette maison des horreurs, me laissant trouver mon équilibre, sentir ma place sur

la terre. Lorsque je hochai de nouveau la tête, elle me fit avancer. J'eus conscience de me trouver dans une cuisine grâce aux odeurs de nourriture perceptibles derrière celle du sang. Je pointai le doigt vers un endroit sombre.

— Une femme a été amenée là-bas. Deux d'entre eux…

Ce que je vis me fit tressaillir. Je retirai ma main de celle de Jane et croisai les bras sur ma poitrine, en serrant fort. Me balançant d'avant en arrière.

— Ils l'ont prise ensemble. L'un buvait pendant que l'autre… l'autre… Puis, ils ont échangé. Ils ont ri. J'entends la femme crier. Ça a duré… très longtemps.

Je m'éloignai en titubant, et heurtai Jane. Elle me fit sortir, m'aidant à m'échapper. Mais les choses ne firent qu'empirer.

Je tendis le doigt dans la direction où je devais aller. Mes pas résonnèrent sur un plancher. Puis sur des tapis.

— Deux petites filles. Petites… Oh, Dieu tout puissant. Ils…

Je pris une inspiration qui vibra douloureusement dans ma gorge. Des larmes coulèrent sur mes joues, brûlantes.

— Ils les ont violées, aussi. Deux mâles. Et ils les ont bues jusqu'à la dernière goutte.

J'ouvris les yeux, et vis des lits jumeaux, des cadres vides, les matelas et les draps ayant disparu, certainement emportés par l'équipe de la police scientifique. Du sang avait giclé sur un mur, traçant les contours d'un petit corps. Sur les côtés, le mur était barbouillé, comme des ailes d'ange qu'un enfant pourrait dessiner dans la neige, mais avec du sang. Mon cœur se souleva.

— Faites-moi sortir d'ici, chuchotai-je.

Je revins sur mes pas, faisant des moulinets avec mes bras à la recherche de la porte. Je trébuchai contre quelque chose. Tombai en avant, sur Brax. Son visage à quelques centimètres du mien. Je tremblais, frissonnais comme si je faisais une crise. Incontrôlable.

— Maintenant ! Faites-moi sortir ! Maintenant ! criai-je.

Mais ce n'était qu'un chuchotement. Jane me souleva et me hissa sur son épaule. Dehors. Au soleil.

Je revins à moi, m'éveillai, allongée dans le jardin, enveloppée de la douce odeur du cuir et de Jane. Je touchai son blouson et ouvris les yeux. Elle était assise près de moi, un

genou relevé, l'autre jambe étendue, un bras posé sur son genou fléchi, l'autre la soutenant. Elle portait un tee-shirt à manches courtes dans l'air frais. Elle sourit de son étrange sourire sans humour, une moue dédaigneuse sur les lèvres.

— Vous vous sentez mieux ?

C'était une femme peu loquace.

— Je crois. Merci de m'avoir portée dehors.

— Ne me remerciez pas si vite. Je vous ai laissé tomber, en voulant vous poser. Pas de haut, mais vous pourriez bien avoir un ou deux bleus.

Je ris, et sentis une douleur au niveau des côtes.

— Je vous pardonne. Où est Brax ? Il faut que je lui dise ce que j'ai découvert.

Jane regarda sur le côté et je suivis son regard pour voir le flic s'éloigner de sa voiture. Il n'était pas très grand, mesurant un mètre soixante-quinze, mais il était robuste, et bien foutu. J'aimais bien Brax. C'était un bon flic, même s'il m'emmenait dans des endroits horribles pour lire les morts. En échange, il faisait ce qu'il pouvait pour protéger ma famille des chasseurs de sorcières du coin. Il y en avait toujours quelques-uns dans n'importe quelle ville, même à Spruce Pine, une bourgade plutôt accommodante. Il posa un genou à terre près de moi et grogna. Peut-être le mot « Alors ? »

— Ils étaient sept, dis-je. Quatre hommes, trois femmes, tous de jeunes parias. Une famille, une lignée. Le père est un mâle. Il a peut-être dix ans. Peut-être l'âge où il aurait été sain d'esprit, si un maître vamp s'en était occupé. Les autres sont plus jeunes. Tous fous.

Durant les premières années de leur vie, les vampires ne sont guère plus que des bêtes. D'après les magazines à scandale, un bon père gardait ses nouveaux parias enchaînés au sous-sol pendant environ la première décennie de leur vie de non-morts, jusqu'à ce qu'ils acquièrent un peu de raison. La plupart des experts pensaient que les jeunes parias étaient probablement à l'origine des légendes sur les loups-garous et des croyances populaires représentant les vampires comme des tueurs sanguinaires. Les parias étaient des machines de chair, aveugles, conçues pour boire le sang, qu'il s'agisse de tout

jeunes vampires ou de très âgés ayant sombré dans la variante vampirique de la démence. Si un paria échappait à son maître, survivait tout seul pendant une décennie et recouvrait une partie de ses facultés mentales, il constituait alors un adversaire très dangereux. Un vampire ayant l'absence de scrupules d'un paria, la ruse d'un prédateur et les capacités de raisonnement d'un meurtrier psychotique. À cette pensée, je me recroquevillai sous le blouson de Jane.

— Êtes-vous prête à faire le tour de la maison ? demanda Brax. Je dois savoir de quel côté ils sont partis.

Il regarda sa montre… et moi le soleil. Il nous restait à peu près quatre heures avant la tombée de la nuit. Quatre heures avant que la famille s'éveille de nouveau et se mette en quête de nourriture et de divertissements.

Je m'assis et Jane se leva, puis me tendit la main. Elle m'aida à me redresser et je proposai de lui rendre son blouson.

— Gardez-le, dit-elle.

Je le serrai sur mes épaules, le parfum de Jane m'enveloppant comme un animal au corps chaud. Elle m'emboîta le pas pendant que je contournais la maison, restant entre Brax et moi, et je me demandai ce qui s'était passé entre ces deux-là pendant que j'étais inconsciente. Quoi que ce soit, ça crépitait dans l'air, hostile, antagonique. Jane n'aimait pas les flics, et elle avait tendance à dire tout ce qu'elle pensait crûment, sans se soucier du fait que cela puisse être insultant, choquant ou impoli.

Je m'immobilisai soudain, percevant la fraîcheur de la mort sous mes pieds. Je me trouvais sur le côté de la maison et je venais juste de tomber sur la piste des parias. Ils étaient venus et repartis par là. Je regardai la porte d'entrée. Elle était intacte, ils avaient donc été invités à l'intérieur ou bien elle n'avait pas été verrouillée. J'ignorais si le vieux mythe selon lequel les vamps ne pouvaient pas entrer dans une maison sans y être autorisés était vrai, mais la porte n'avait pas été défoncée.

Je suivis le sentier qui contournait le bâtiment et menait au fond du terrain herbeux. Une aire de jeux avec un toboggan, des balançoires, un jeu de bascule et une échelle de suspension y était installée. Je m'en approchai et restai là, observant ce que

les morts avaient fait. Ils avaient joué ici. Après avoir tué les enfants et les parents, ils étaient passés par là, dans le crépuscule gris qui précède l'aube, et avaient fait de la balançoire.

— Vos gens de la police scientifique ont-ils épousseté ça ?

— Les balançoires ? s'enquit Brax, étonné.

Je hochai la tête et marchai jusqu'à l'orée des bois. Il n'y avait pas de sentier. Juste la forêt, profonde et envahie de rhododendrons, de feuilles vertes, de grosses branches sinueuses et de troncs d'arbres plus droits qui bloquaient le passage, tandis qu'une voûte de chênes et d'érables s'arquait dans le ciel. Je levai les yeux, vers les arbres, encore verts, épargnés pour l'instant par la récente fraîcheur de l'air. Je me baissai et aperçus la piste d'un animal sur le sol, un sentier à peine visible, nu et étroit, d'environ huit centimètres de large. Une zone presque entièrement dégagée s'élevait sur une soixantaine de centimètres au-dessus, les branches repoussées sur les côtés. Certaines avaient été brisées. Un morceau d'étoffe pendait à une branche cassée.

— Ils sont venus par ici, annonçai-je.

Brax s'agenouilla près de moi. Je tendis le doigt.

— Vous voyez ça ? Je crois que c'est un bout de la chemise que portait le maître de la famille.

— Je vais amener les chiens. Les lancer sur cette piste, dit-il en se relevant. Merci, Molly. Je sais que ça n'a pas été facile pour vous.

Je regardai Jane. Elle inclina légèrement la tête, en signe de connivence. Les chiens parviendraient peut-être à franchir les broussailles et les ronciers, mais aucun maître-chien n'en serait capable. Jane, en revanche… Jane pourrait bien tirer quelque chose de ce bout de tissu. Mais elle aurait besoin d'une odeur de sang pour la guider. Je pensai à la maison. Jamais je ne pourrais y retourner, pas même pour chercher une trace de sang de vampire ou d'un autre fluide organique. Alors que, le morceau d'étoffe accroché à une branche en était peut-être imprégné. Si Jane pouvait s'en emparer avant Brax… Je la regardai, puis le bout d'étoffe, puis elle de nouveau, d'un air interrogateur. Elle sourit, de cette esquisse de sourire sans humour, et inclina

encore la tête. Message reçu. Je me levai et me tournai vers le bâtiment.

— J'aimerais faire le tour de la maison, dis-je à Brax. Et peut-être devriez-vous rappeler la police scientifique. Lorsque les vampires ont joué sur les balançoires, les animaux de compagnie de la famille les accompagnaient. Le chien a survécu un bon moment.

Je remarquai la grimace de Brax en m'éloignant. Il me suivit. Pas Jane. Je commençai à lui décrire la scène du crime, des petites choses dont il pourrait se servir pour traquer les vamps. Qu'il pourrait présenter au tribunal, même si les vamps ne parviendraient jamais jusqu'à une salle d'audience. Il devrait leur enfoncer un pieu dans le cœur et les décapiter là où il les trouverait. Mais ainsi, Brax était occupé à entrer des notes dans son notebook, laissant à Jane l'occasion de récupérer le bout d'étoffe et, avec un peu de chance, l'odeur du vampire.

Pendant que je terminais de décrire à Brax ce que j'avais senti et « vu » dans la maison, Jane attendit dans l'allée, ses longues jambes de part et d'autre de sa petite Yamaha d'occasion. Je ne l'avais jamais vue conduire une voiture. C'était une fille à motos et elle rêvait de posséder une Harley classique, qu'elle s'était promis de s'offrir quand elle aurait l'argent. Elle m'adressa un signe de tête, et je sus qu'elle avait l'étoffe et l'odeur. Brax, qui surprit notre échange, nous regarda tour à tour d'un air interrogateur ; comme nous ne lui fournîmes ni l'une ni l'autre d'explication, il haussa les épaules et m'ouvrit la portière de la voiture. On parla de l'attaque des vampires aux informations régionales, et je passai le reste de la journée à éviter la télé. Je jouai avec les enfants, leur fis manger leur dîner, confectionnai quelques sachets de préparations d'herbes séchées qui seraient vendus en ville dans l'herboristerie de mes sœurs, tout en me répétant toutes les raisons que j'avais d'être heureuse, m'efforçant de ne plus penser à la souffrance et à l'horreur éprouvées par les McCarley. Je savais que je dormirais mal ce soir-là. Quelquefois, même une sorcière de la terre ne peut vaincre l'emprise du mal sur les rêves.

Juste après la tombée de la nuit, alors qu'un front froid approchait et que les températures avaient chuté, Jane arriva en

moto et se gara. Mon caméscope numérique à la main, je la rejoignis sur la pelouse et, sans parler, nous nous rendîmes ensemble derrière la maison, devant la rocaille où je cultivais mes herbes aromatiques, à côté de mon abri de jardin et de la maisonnette des enfants. Jane laissa tomber cinq kilos de bifteck cru pendant que j'installais mon caméscope sur son trépied. Elle me tendit le bout d'étoffe qu'elle avait récupéré dans les bois. Il était si imprégné de sang qu'il en était rigide, et j'étais sûre qu'il ne s'agissait pas seulement de celui du vampire.

Sans fausse pudeur, Jane se dévêtit, tandis que je détournai les yeux, pour lui laisser l'intimité dont j'aurais aimé bénéficier si c'était moi qui m'étais déshabillée. Quiconque regarderait de ce côté avec une longue-vue, comme je n'avais pas de voisins proches, penserait sûrement que la sorcière et son amie se mettaient en tenue d'Ève pour une cérémonie, mais je n'étais ni une wiccane ni une adoratrice de déesse, pas plus que je ne dansais toute nue. Et encore moins par ce froid, inhabituel en cette saison.

Lorsqu'elle fut prête, son sac à dos attaché autour de son cou également orné du collier de pépites d'or qu'elle n'ôtait jamais, Jane grimpa au sommet du jardin de rocaille, en évitant soigneusement mes herbes, et s'assit. Elle tenait un fétiche, un collier constitué de dents, de griffes et d'os.

Elle me regarda, tremblant dans la lumière déclinante.

— Votre caméscope peut-il filmer dans cette obscurité ?

Tandis que j'acquiesçai en claquant des dents, elle dit :

— Bon. Je vais faire mon truc. Essayez de le filmer, après quoi vous me conduirez. Vous avez une couverture sur la banquette arrière au cas où on serait arrêtées ?

Je hochai de nouveau la tête et elle sourit, pas de cette esquisse de sourire à laquelle j'avais droit d'habitude, mais d'un vrai sourire, rempli de joie. Nous avions discuté du fait que je pouvais la filmer, pour qu'elle voie ce qui se passait de l'extérieur, mais c'était la première fois que nous le tentions. La façon dont elle s'y prenait éveillait ma curiosité au plus haut point.

— Ça va prendre environ dix minutes, dit-elle, pour me préparer psychologiquement. Quand j'aurai fini, ne vous mettez pas entre moi et les biftecks, compris ?

Comme j'acquiesçai de nouveau en silence, elle rit, un son doux et profond qui m'évoqua le whisky et la fumée d'un feu de bois.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle. Vous avez avalé votre langue ?

Je ris alors avec elle, pour plusieurs raisons, dont l'une seulement était que le rire de Jane, en outre d'être rare, était contagieux. Je lui dis :

— Bonne chance.

Elle inclina la tête, expira longuement, et ne fit plus aucun bruit. Presque dix minutes plus tard, malgré la nuit qui était tombée, je sus qu'il se passait quelque chose d'étrange. J'appuyai sur le bouton d'enregistrement du caméscope et observai une lueur grise envelopper mon amie.

Si les nuages étaient constitués de lumière au lieu de vapeur d'eau, c'est ce à quoi ils ressembleraient, tout argentés et scintillants, traversés de poussières noires qui danseraient et tournoieraient. La lueur s'unifia, s'épaissit et tourbillonna autour d'elle. Magnifique. Puis Jane… bougea. Se transforma. Son corps sembla se courber et couler comme de l'eau, ou de la cire chaude, un liquide gluant, visqueux, saturé de lumière grise. Les os sous sa chair jaillirent et se brisèrent. Elle grogna, comme sous l'effet de la douleur. Sa respiration se modifia. La lumière se fit plus vive, les poussières noires plus sombres. Ces dernières commencèrent toutes deux à se dissiper.

Au sommet des galets sur lesquels Jane avait été assise se trouvait un puma, aux yeux dorés, aux pupilles de forme humaine. Puma concolor, le grand fauve de l'hémisphère ouest, était assis dans mon jardin et ne me prêtait pas attention, le sac à dos de Jane accroché autour de son cou constituant une bosse bizarre sur son dos. Le puma était plus foncé que dans mon souvenir, fauve sur le dos, l'encolure et la croupe, son pelage s'assombrissait sur les pattes, au niveau de la tête et des oreilles. La queue, longue et boudinée, était noire à son extrémité. Elle souffla bruyamment. Je vis des dents.

J'en tremblai d'autant plus, même si je savais que c'était Jane. Ou avait été Jane. Elle m'avait affirmé, peu de temps auparavant, qu'il lui restait des vestiges de sa propre personnalité même lorsqu'elle se transformait en fauve, et qu'elle ne me mangerait pas. Facile à dire quand le grand félin n'est pas dans les parages. Puis elle bâilla, s'ébroua et se dressa sur ses quatre pattes. Avec une grâce incroyable, ses longs muscles et tendons s'étirant, elle bondit sur le sol et s'approcha des biftecks crus qu'elle avait jetés un peu plus tôt. Elle les flaira, et émit un son qui sembla exprimer clairement du dégoût.

Je ris sottement, et le fauve me regarda. Ou plutôt, elle me regarda. Je me figeai. Un instant plus tard, elle était allongée par terre et commençait à dévorer la viande froide, inerte. Malgré l'obscurité, je distinguais ses dents qui mordaient, déchiraient.

J'avais manqué quelques séquences et tournai le caméscope vers le fauve qui se nourrissait. J'attrapai aussi le fétiche et les vêtements de Jane, que je fourrai dans un grand sac pour plus tard.

Au bout de trente minutes, lorsqu'elle eut fait disparaître le sang de ses pattes et de ses mâchoires avec sa langue, je démontai le trépied et conduisis jusqu'à la maison des McCarley. Jane – ou son fauve – était couchée sous une couverture sur la banquette arrière. Une fois arrivée, j'ouvris les portes et les refermai derrière nous.

D'autres rubans jaunes avaient été installés sur les lieux du crime, mais l'endroit était de nouveau désert. En silence, nous contournâmes la maison pour rejoindre l'orée des bois. Ma lampe de poche m'éclairait le chemin, tandis que Jane me précédait, dans l'obscurité.

J'éteignis la lampe pour ménager sa vision nocturne et je tendis le bout d'étoffe ensanglanté au fauve. Elle le flaira. Ouvrit la gueule et aspira avec un bruit aigu de toussotement et de renvoi. Je reculai en sursautant, et j'aurais juré que Jane riait, d'une toux sèche amusée. Une sueur d'effroi, immédiatement glacée par la brise froide, me recouvrit.

— Ce n'est pas drôle, dis-je. Qu'est-ce que c'était que ça ?

Jane s'approcha à pas feutrés et s'assit en face de moi, les pattes avant croisées comme une belle sudiste, les oreilles dressées bien haut, la gueule fermée, les narines palpitantes dans la nuit, attendant. Patiente comme toujours. Lorsque je compris qu'elle n'allait pas me manger, et me sentant particulièrement cruche, je lui tendis le morceau d'étoffe. De nouveau, elle ouvrit la gueule et aspira, et je pris conscience qu'elle flairait avec sa gueule. Apprenant l'odeur. Quand elle eut terminé, ce qui sembla une éternité, elle leva les yeux vers moi et toussa encore. Son rire, à coup sûr. Elle se tourna et s'éloigna dans les bois à pas de loup. J'allumai ma lampe de poche et retournai à ma voiture en vitesse. C'était l'heure de mettre les enfants au lit. Il fallait que je rentre à la maison. Le téléphone sonna à 4 heures du matin. Evan grommela, un grognement d'ours. Je vous jure, ce type pourrait dormir pendant un accident de train ou une tornade. Je roulai sur le côté et décrochai le combiné. Je n'eus pas le temps de dire « Allô » que Jane parlait déjà.

— C'est fait. Venez me chercher. Je suis gelée et affamée. N'oubliez pas la nourriture.

— Où êtes-vous ? demandai-je. Elle me le dit et je lui répondis :

— Très bien. Dans une demi-heure.

Jane jura et raccrocha. Elle m'avait prévenue de son langage fleuri quand elle avait faim. Je tapotai mon petit mari et lorsqu'il jura, lui aussi, je lui dis :

— Je vais chercher Jane à l'ancienne ferme des Partman. Je serai de retour d'ici à l'aube.

Il grommela de nouveau et je me glissai hors du lit, tout habillée, puis je pris l'énorme saladier de porridge, de sucre et de lait dans le frigo. Jane m'avait assuré qu'elle avait besoin de nourriture après s'être retransformée. Mais le menu, et la température, lui étaient égal. J'espérais qu'elle s'en souviendrait lorsque je la lui donnerais. Froid, le porridge n'était vraiment pas bon. Une demi-heure plus tard, j'arrivai à l'ancienne ferme des Partman, une exploitation du début du XIX^{e} siècle qui avait ensuite été transformée en mine. La propriété avait été vendue et abandonnée lorsqu'on avait découvert les gemmes, et la mine

avait été fermée dans les années 1950, quand le gisement s'était épuisé. Elle était envahie par des arbres de cinquante ans et, au milieu de l'allée de graviers, Jane était recroquevillée. Humaine, vêtue des habits légers qu'elle avait emportés dans le petit sac à dos, avec le téléphone portable et de quoi tuer les vamps.

Je lui ouvris la portière et elle monta dans l'habitacle, ses longs cheveux noirs l'enveloppant comme un voile, ses vêtements fins couvrant un corps frissonnant, hérissé de chair de poule.

— À manger, dit-elle, la voix rauque.

Je lui tendis le saladier de porridge et une grande cuillère. Elle jeta le couvercle par terre et se goinfra. Je l'observai du coin de l'œil tout en conduisant. Elle ne prenait pas la peine de mâcher, enfournant juste le porridge froid comme si elle mourait de faim. Elle paraissait plus maigre que d'habitude, même si Jane n'avait jamais été guère plus que de la peau, des os et du muscle ; comme son grand fauve, pensai-je. Bon sang ! Les sorcières, je peux gérer. Mais ce qu'était Jane ? Peut-être pas tant que ça. Je venais à peine de découvrir que les métamorphes ou les porteurs de peau existaient. Personne ne connaissait leur existence. Le saladier terminé, elle sortit son blouson en cuir du sac que j'avais apporté, s'y blottit et s'enfonça dans son siège en tenant délicatement le récipient vide. Elle ferma les yeux, l'air épuisée.

— Ça n'a pas été une partie de plaisir, dit-elle si bas que je dus tendre l'oreille pour entendre ses paroles. Ces vamps sont rapides. Plus rapides que Bête.

— Bête ?

— Mon fauve, répondit-elle.

Elle rit, un son isolé, perdu, presque triste.

— Mon gros fauve de chasse. Qui a dû suivre leur piste jusqu'à leur repaire. Gravir et descendre des montagnes, franchir des ruisseaux et traverser la rivière. J'ai été obligée de m'immerger dans l'eau pour faire baisser ma température. Bête n'est pas faite pour les courses de fond.

Elle soupira et régla la ventilation pour diriger l'air chaud sur elle.

— Les vamps ont parcouru huit kilomètres à partir de la maison des McCarley en moins d'une heure hier matin. Il m'a fallu plus de quatre heures pour suivre leur trace à travers les broussailles et deux autres pour découvrir l'entrée. J'aurais dû me transformer en un fauve plus rapide, même si Bête n'aurait pas apprécié.

— Vous avez trouvé leur repaire ? (Mon excitation transparut dans ma voix malgré moi.) À la ferme des Partman ?

— Ouais. Si on veut.

Elle tourna la tête pour me faire face dans l'obscurité, ses yeux dorés brillant d'une lueur sévère.

— Ils vivent dans la mine. Ils y sont depuis longtemps. Ils étaient partis lorsque j'ai enfin découvert leur repaire. Ils étaient affamés en le quittant. J'ai flairé leur faim. Je crois qu'ils vont encore tuer cette nuit. Qu'ils l'ont probablement déjà fait. Je serrai plus fort les mains sur le volant et dus me forcer à me détendre.

— Molly ? Leur repaire n'est qu'à un kilomètre et demi de chez vous, à vol de vampire. Et les sorcières n'ont pas la même odeur que les humains.

La terreur transperça mon corps. Suivie par l'image mentale d'un vampire se penchant au-dessus du lit d'Angelina. Je serrai le volant si fort qu'il émit un petit bruit de protestation.

— Vous devez sécuriser la zone autour de votre maison, dit Jane. Vous et Evan. Vous m'entendez ? Un truc magique pour faire fuir tout ce qui bouge, ou glacer le sang de tout ce qui est mort. Un truc dans ce genre. Assurez-vous que les enfants sont en sécurité.

Elle tourna la tête sur le côté, pour observer la nuit. Jane adorait mes enfants. Elle ne l'avait jamais dit, mais je le voyais dans ses yeux quand elle les regardait. Je continuai à conduire, transie par la peur et la froideur de l'hiver précoce. Jane était trop fatiguée pour rentrer chez elle. Elle passa donc la journée à dormir sur le lit de camp dans l'arrière-boutique du magasin. L'Herboristerie et le Salon de Thé des Sept Sœurs Malicieuses, qui appartenait à ma famille, était une affaire florissante, tant sur place que sur Internet, et proposait des préparations d'herbes et des infusions en gros ou à l'unité. Dans le salon de

thé, on pouvait déguster des tisanes et des cafés spéciaux. Le brunch et le déjeuner étaient servis tous les jours, en revanche le dîner ne l'était que le week-end. Les plats végétariens constituaient l'essentiel de la carte, concoctés par ma sœur aînée, sorcière de l'eau, professeur et chef couronné de trois étoiles, Evangelina Everhart. Ma sœur Carmen Miranda Everhart Newton, une sorcière de l'air, jeune mariée et future maman, tenait la caisse et gérait les stocks. Deux autres sœurs sorcières, les jumelles Boadacia et Elizabeth, s'occupaient de l'herboristerie, tandis que nos sœurs complètement humaines, Regan et Amelia, assuraient le service. Je m'appelle Molly Meagan Everhart Trueblood. Les noms ayant de la gueule sont fréquents dans ma famille. Sans même me demander pourquoi cette fille apparemment humaine avait besoin d'un endroit où pioncer, mes sœurs laissèrent Jane récupérer de sa course nocturne.

Pendant que mes sœurs travaillaient à côté du lit de camp et faisaient tourner la boutique sans moi, je conduisis. Jusqu'à la ferme des Partman. Avec Brax.

— Comment l'avez-vous trouvée ? s'enquit-il, assis sur le siège du passager.

Je conduisais, pour pouvoir faire semblant de maîtriser la situation, non pas que Brax se souciait de qui était responsable, du moment que les vampires parias étaient abattus.

— Les chiens ont fait six mètres dans les broussailles en s'agitant et ils ont refusé d'aller plus loin. Je ne comprends pas, Molly. Je n'ai jamais vu des chiens devenir aussi fous. Ils ont eu la trouille. Je dois donc vous demander comment vous savez où ils dorment.

L'inspecteur Paul Braxton était nerveux. Inquiet. Terrifié. Aucun nouveau décès n'avait été signalé dans les environs, mais je venais de lui apprendre que les vamps étaient partis chasser la nuit précédente.

Être une sorcière notoire comportait quelques avantages. Je m'autorisai une moue entendue.

— J'ai eu une intuition chez les McCarley hier, mais je ne pensais pas que ce serait efficace. J'ai conçu un charme pour suivre la trace des vampires parias. À la tombée de la nuit, je

suis retournée là-bas pour le libérer. Et il a fonctionné. Je suis parvenue à localiser leur repaire.

— Comment ? Je n'ai jamais entendu parler d'un tel sort. Pas plus que quiconque. Je me suis renseigné sur le serveur du FBI ce matin après votre appel.

Comme je haussais les sourcils, il ajouta :

— Le National Crime Information Center, un catalogue et une base de données informatisés dirigés par le FBI et regroupant les informations de la justice pénale.

— Une base de données ?

Merde. J'écrasai la pédale de frein, nous projetant tous deux contre les ceintures de sécurité. Les roues crissèrent, firent un bruit sec et gémirent quand le système ABS se déclencha. Brax jura alors que la voiture s'arrêtait en nous secouant. Je me tournai vivement sur mon siège pour lui faire face.

— Si vous m'avez intégrée à ce système, alors c'est la dernière fois que vous faites appel à moi, espèce de sale petit…

— Molly ! (Il tendit les deux mains paumes vers moi, encore balancé sur son siège.) Non ! Je ne vous ai pas entrée dans le système. Nous avons passé un accord. Je ne l'aurais pas rompu.

— Alors dites-moi ce que vous avez fait, répliquai-je, la voix grave et menaçante. Parce que, si vous avez porté atteinte à la vie privée de ma famille et de mes bébés, je vais vous faire vivre un enfer, et je me fous des conséquences.

Je rassemblai mon pouvoir, puisant dans la terre et la forêt, et même dans les poissons qui peuplaient la rivière toute proche. Tant pis pour les écosystèmes. Cet homme mettait mes bébés en danger.

Brax déglutit dans le silence soudain tombé à l'intérieur de la vieille Volvo, comme s'il percevait le pouvoir que j'attirais à moi. Je sentais l'odeur de sa peur, j'entendais cette dernière dans sa respiration rapide qui recouvrait les bruits de circulation.

— Ce n'est qu'une base de données, dit-il. Je n'ai fait que taper une série de questions. Sur les sorcières. Sur la façon dont elles procèdent. Et…

— Les sorcières sont dans la banque de données du FBI ?

Je frappai le volant des deux poings à cette idée et en pensant aux conséquences que cela impliquait.

— Pourquoi ?

— Parce que certains criminels sont des sorciers, aux États-Unis. Des sorciers qui pratiquent la magie sacrificielle. Des sorcières qui s'adonnent à la magie noire. Ils font partie de la base de données, à l'avenir comme par le passé.

— Espèce de fils de sorcière sur un fil, jurai-je.

Je le maudis lentement et méchamment, la voix empreinte d'une colère vaine, articulant les syllabes avec force et fluidité. Passant à la langue ancienne pour être plus percutante, non pas que cela soit efficace. Les malédictions avaient tendance à retomber sur la personne qui les prononçait au lieu d'atteindre celle qui était maudite.

Je tapai le volant dans une rage impuissante. J'étais une sorcière, au nom du ciel. Et je ne pouvais pas protéger mes semblables. La fureur frappant autour de moi comme un boulet de démolition, je cognai le volant une dernière fois avant de faire repartir ma vieille Volvo. Furax, silencieuse, je conduisis jusqu'à la ferme des Partman.

La voie d'accès, autrefois conçue pour les engins d'exploitation minière et les camions, était toujours praticable, malgré l'asphalte craquelé et cassé, de l'herbe poussant dans les crevasses. L'allée serpentait autour d'un monticule et disparaissait à la vue. Au-delà de celui-ci, des traces d'exploitation, invisibles depuis la route, devinrent plus manifestes. Les arbres étaient jeunes et rachitiques, le sol était raclé jusqu'au soubassement et de la ferraille rouillée jonchait le site. Une vieille voiture se dressait sur des pneus éclatés, depuis longtemps sans vitres ni capot ni portières. Le bureau de l'exploitation minière consistait en une baraque préfabriquée datant de la Seconde Guerre mondiale, la porte grande ouverte dévoilant l'intérieur sombre.

Même si l'extraction à ciel ouvert avait été le principal moyen d'accès aux gemmes, des galeries avaient été creusées dans le flanc de la montagne. L'entrée de la mine était condamnée par de petites planches, mais certaines manquaient, et il était clair que l'ouverture ainsi créée avait été souvent empruntée. Brax se frotta la bouche en inspectant l'endroit, évitant mon regard. Finalement, il dit :

— Je ne vous mettrai jamais dans le pétrin, vous ou les vôtres, Molly Trueblood. Je fais de mon mieux pour vous éviter les ennuis, le harcèlement ou l'attention inopportune des forces de l'ordre, que ce soit des services de renseignements fédéraux ou pas.

— Sauf de vous, l'accusai-je, contrariée qu'il s'excuse avant que ma colère ait éclaté.

Il sourit derrière sa main.

— Sauf de moi. Et peut-être qu'un jour vous me ferez suffisamment confiance pour me dire la vérité au sujet de ce prétendu « charme traqueur » dont vous vous êtes servie pour trouver cet endroit. Je vais jeter un œil dans le coin. Restez ici. Si je ne réapparais pas, le mythe selon lequel les vampires dorment durant la journée sera réfuté. Ramenez-vous avec votre copine Jane, pour me planter un pieu dans le cul si je reviens non-mort.

— Dans le cœur, le rectifiai-je d'un ton maussade. Si toutefois vous en avez un. De cœur, pas de cul.

Il émit un petit gloussement et ramassa la lampe de poche qu'il avait apportée.

— Dix minutes. Une demi-heure maxi. Je serai de retour.

— Débrouillez-vous pour ne pas avoir de crocs.

Quarante-deux minutes plus tard, Brax réapparut, ses cheveux et son costume recouverts de poussière. Il éteignit la lampe de poche et rejoignit la voiture à grandes enjambées, grimpa à l'intérieur accompagné d'une bouffée d'air empestant la mort et dit :

— Conduisez.

J'obéis.

Ses épaules s'affaissèrent et il sembla se détendre comme nous nous engagions sur la route secondaire et retournions vers la ville. Il se frotta la tête d'un geste habituel. De la poussière vola dans l'atmosphère de la voiture, les particules accrochant le soleil de la fin d'après-midi. Je baissai les vitres pour évacuer la puanteur qu'il dégageait. Nous étions presque revenus chez moi lorsqu'il parla de nouveau.

— J'ai survécu. Soit ils ne m'ont pas entendu, soit ils étaient endormis. Pas de mythe détruit aujourd'hui.

Comme je ne répondais pas, il poursuivit.

— Ils ramènent des gens à la mine depuis un bout de temps. Des indigents, des personnes de passage. Des gamins qui séchaient les cours. Leurs restes étaient éparpillés partout. Comme les McCarley, la plupart étaient partiellement dévorés. Il regarda fixement par le pare-brise, voyant la scène qu'il avait laissée derrière lui, pas cette belle journée ensoleillée.

— Je vais devoir demander à la ville et au comté de dresser une liste des personnes disparues.

Un long moment après, il reprit :

— Nous devons les attaquer. Aujourd'hui. Avant qu'ils aient de nouveau besoin de se nourrir.

— Pourquoi ne pas simplement les enfermer dans la mine jusqu'à demain après l'aube ? suggérai-je en m'engageant dans mon allée, évitant soigneusement le tricycle et la paire de bangos pour enfants qui avaient été abandonnés là. Vous seriez frais et dispos, avec suffisamment d'hommes et d'armement pour les vaincre. Les vamps seront faibles, affamés et susceptibles de commettre des erreurs.

— Merci, Jolie Miss Molly, dit-il, le visage illuminé par un large sourire, heureux d'avoir pu placer le titre de ce vieux tube.

Je roulai les yeux.

— C'est une possibilité, n'est-ce pas ? reprit-il. Où avais-je la tête ?

— Occupée à penser aux enfants morts, répondis-je doucement en arrêtant la voiture. Tandis que moi, j'ai eu quarante-deux minutes avec rien d'autre à faire que réfléchir. Tout ce qu'il vous faut, ce sont des plans de la mine pour être sûr de bloquer tous les accès. Placez un garde équipé de croix et de pieux devant chacun d'eux. De cette façon, c'est vous qui fixez les règles, pas eux.

— Je crois que je vous aime.

— Assez avec cette chanson. Allez élaborer des stratégies policières.

Malheureusement, les vamps sortirent cette nuit-là, par une entrée qui n'était pas signalée sur les cartes du propriétaire. Ils tuèrent quatre des policiers qui surveillaient les autres accès. Puis ils partirent en chasse. Cette fois, ils frappèrent près de la

maison. Juste après l'aube, Brax me réveilla. Il se tenait devant ma porte, l'air affligé. Carmen Miranda Everhart Newton, sorcière de l'air, jeune mariée et future maman, et son mari avaient été attaqués chez eux. Tommy Newton était mort. Ma petite sœur avait disparu et était présumée morte. L'attention des médias nationaux avait été attirée et leurs fourgonnettes affluèrent en ville, l'une s'installant dans le parking de la boutique. Transies de peur, mes sœurs fermèrent leur commerce et se réunirent chez moi pour discuter de ce que nous pouvions faire, pleurer et préparer les funérailles la mort dans l'âme.

Je passai la journée et le début de soirée à serrer mes enfants dans mes bras, regarder les informations à la télé sur l'« attaque des vampires » et concevoir des charmes offensifs et défensifs. Avec les sorts qui n'avaient pas fonctionné, je fabriquai des avions en papier que je fis voler à travers la pièce, à la plus grande joie de mes bébés et de mes quatre nièces et neveux humains. Il fallait que je trouve quelque chose. Quelque chose qui protégerait la personne qui irait sous terre pour venger ma sœur.

Jane était assise à l'écart, ses santiags, son jean et son tee-shirt contrastant avec les hauts simples, les jupes en patchwork et les sandales en chanvre que nous portions mes sœurs et moi. Elle ne parlait pas beaucoup, buvait juste du thé et mangeait tout ce qu'on lui offrait. Vers la tombée de la nuit, elle vint me trouver et me dit doucement :

— Il faut que vous me conduisiez. À la mine.

Je la regardai, le chagrin m'empêchant d'ouvrir la bouche, rendant ma respiration difficile.

— Il me faut des biftecks, ou un rôti. Vous en avez un dans le congélateur, au garage. J'ai regardé. Faites-le décongeler au micro-ondes, laissez la portière de votre voiture ouverte. Je me transforme derrière la maison, j'entre à l'intérieur et m'accroupis. Vous trouvez une excuse, me conduisez à la mine et revenez avec cinq litres de lait ou autre chose.

— Pourquoi ? demandai-je. Je ne comprends pas.

Avec ses yeux qui flamboyaient d'un éclat fauve, Jane ressemblait à un prédateur, prêt à chasser. Excité à cette idée.

— Je n'ai pas la même odeur qu'un humain. Le plus âgé ne s'attendra pas à me voir. Je peux y aller, trouver où ils se cachent, vérifier si votre sœur est vivante et repartir. Nous pourrons alors dresser un plan.

L'espoir me transperça comme du fer chauffé à blanc.

— Pourquoi les vampires la garderaient-ils en vie ? objectai-je. Et pourquoi vous rendriez-vous là-bas ?

— Je vous l'ai dit. Les sorcières n'ont pas la même odeur que les humains. La vôtre est, je ne sais pas, puissante. S'il est en train d'essayer de constituer une famille, et qu'il est capable d'un minimum de raison, ce nouveau maître pourrait la garder. Pour tenter de la transformer. Ça vaut le coup d'essayer.

Jane sourit, sa bête s'éveillant en elle. Un peu de lumière grise flottait, dansant sur sa peau.

— D'autant plus que le gouverneur et le Conseil des vamps de Caroline du Nord viennent d'élever la prime pour les parias à quarante mille par tête. Je saurai quoi faire d'un quart de million. Et si vous me dégotez un moyen de me protéger là-dessous, quand j'y descendrai pour les tuer, je partagerai. Vous avez dit que vous deviez remplacer le tacot que vous conduisez.

Je portai la main à ma bouche, réprimant le sanglot qui accompagna mes larmes soudaines, pleines d'espoir. Incapable de parler, je hochai la tête. Jane partit chercher un rôti.

Je dormis d'un sommeil agité, attendant, entendant chaque grincement, craquement et mouvement dans la main. Si notre odeur différait de celle des humains, les vampires allaient-ils s'en prendre à ma famille ? À mes autres sœurs ? Juste après l'aube, le téléphone sonna.

— Venez me chercher, dit Jane, la voix à la fois exaltée et épuisée. Carmen est toujours en vie.

J'appelai mes sœurs avec mon portable en conduisant pour leur demander de venir chez moi le plus vite possible. Nous avions du travail. Lorsque je rentrai avec Jane, trois sœurs sorcières avaient envahi ma cuisine, chacune s'efforçant de préparer du café, du thé, des œufs sur le plat, du gruau de maïs et du porridge. Dans un coin, Evan, le regard noir, les cheveux ébouriffés, lisait le journal sur sa messagerie électronique et donnait à manger au jeune Evan. Jane se fraya un passage, sans

prêter attention au brouhaha de questions, et prit la casserole de porridge directement sur le feu, y déversa du sucre et du lait et se mit à se goinfrer. Elle ingurgita dix tasses de porridge chaud, deux de sucre et un litre de lait. Je n'avais jamais vu quelqu'un manger autant de porridge de toute ma vie. Son ventre était gonflé comme un ballon de basket. Elle attrapa ensuite de quoi écrire et dessina un plan de la mine tout en parlant.

— Personne ne va aller dans la mine aujourd'hui. Comptez là-dessus. Les vamps ont tué quatre des hommes qui en surveillaient les entrées et le gouverneur ne peut se permettre d'envoyer qui que ce soit là-bas tant que la garde nationale n'est pas arrivée. Carmen est vivante, ici.

Elle traça un X.

— Ainsi que deux adolescentes. Le nom du maître des parias est Adam et il a ses facultés mentales, suffisamment pour nourrir et prendre soin de sa famille, assez pour engendrer d'autres descendants. Mais s'il meurt, alors les filles qu'il retient captives ne sont qu'un repas de plus pour les parias. C'est pourquoi je dois le tuer en dernier. J'ai besoin d'un truc comme un sort d'immobilité, ou de fixation. Mais d'abord, il me faut quelque chose qui me permette de m'approcher d'eux.

— Un charme d'obscurcissement, dis-je.

— Personne n'est parvenu à réussir celui-là en plus de cinq cents ans, répliqua Evangelina, sceptique comme toujours.

— C'est peut-être parce que nous n'avons jamais essayé, glissa Boadacia.

Elizabeth regarda sa jumelle, le défi pétillant dans ses yeux.

— Essayons.

— Mais d'après les histoires, une sorcière doit être présente pour l'activer et le faire fonctionner. Aucun humain ne peut s'en charger, objecta Evangelina.

— Je vais l'accompagner, décida Evan.

Mes sœurs se tournèrent vers lui. Le silence soudain fut assourdissant. Le jeune Evan choisit ce moment pour taper du poing sur sa chaise haute et crier :

Lait, lait, lait, lait !

— Il faut que ce soit une sorcière de la terre, dit lentement Evangelina. Tu es un sorcier de l'air. Tu ne peux pas non plus le faire fonctionner.

Comme une seule personne, ils se tournèrent tous pour me regarder. J'étais la seule sorcière de la terre dans le groupe.

— Non, dit Evan. Pas question.

— Si, répliquai-je. C'est le seul moyen.

À 16 heures, mes sœurs, Evan et moi nous trouvions devant la mine. Jane était en tenue de chasseuse de vampires : un collet en cotte de mailles, un pantalon en cuir, un blouson en cuir clouté par-dessus un gilet d'armes, un énorme fusil de chasse, comme ceux de Star Wars. Des couteaux argentés étaient attachés sur ses cuisses, dans ses bottes et le long de ses avant-bras ; des clous recouvraient ses gants ; deux pistolets étaient rangés dans leur étui autour de sa taille, sous son blouson ; sa longue chevelure était attachée en une tresse. Une dizaine de croix pendaient autour de son cou. Des pieux étaient entortillés dans ses cheveux comme des piques.

J'étais vêtue d'un jean, d'un pull et du blouson en similicuir d'Evangelina. Végétariennes, mes sœurs ne possédaient pas de cuir et je n'avais pas les moyens de m'en offrir un. Je portais douze pieux, une lampe de poche supplémentaire, une trousse à pharmacie, des munitions et cinq charmes : deux de guérison, un marcheur, un fortifiant et un d'obscurcissement.

Evan, qui avait insisté pour nous accompagner, était habillé de façon similaire et chargé de talismans, de charmes, de lampes à piles, d'une machette et d'un maillet de neuf kilos propre à défoncer les crânes. Ça ne tuerait pas un vampire, mais ça l'invaliderait suffisamment longtemps pour qu'on puisse lui enfoncer un pieu dans le cœur et lui trancher la tête. Nous étions prêts à partir lorsque Brax arriva en voiture, descendit et s'approcha d'un pas nonchalant. Il était armé et en tenue de SWAT, les forces d'intervention spéciales de la police.

— Alors ? Vous pensiez que j'allais laisser des civils s'attaquer aux parias tous seuls ? C'est pas prêt d'arriver, les gars.

Nous n'avions rien dit à Brax. Je jetai un regard furieux à Evan, qui haussa les épaules, absolument pas désolé.

— Qu'est-ce que vous avez ? lui demanda Jane.

Quand il lui répondit, elle secoua la tête et lui tendit une boîte de munitions.

— Des cartouches de fléchettes en argent, faites à la main, de quoi tuer un vamp. Elles leur infligent des blessures mortelles. Un coup direct au cœur les butera.

— Sympa, commenta Brax en enlevant les munitions d'un fusil de chasse et en le rechargeant tout en nous observant. Ainsi, nous avons une sorcière de la terre, son mari, une chasseuse de vampires et moi. On va leur botter le cul, les gars.

Satisfait, il s'avança en nous bousculant et passa devant. Une fois à l'intérieur, nous marchâmes tous quatre de front tandis que mes sœurs installaient un poste de commandement à l'entrée. Derrière nous, j'entendis les trois sorcières psalmodier des incantations de protection pendant que Regan et Amelia commençaient à prier.

Nous passâmes devant plusieurs corps démembrés. Mon don de la terre se rétracta, se refermant. Il y avait trop de morts. J'avais espéré pouvoir sentir la présence des vampires parias ; néanmoins, avec mon don ainsi agressé, je doutais d'être d'aucune aide. L'odeur de viande rancie et de sang pourrissant était plus qu'horrible. Des exhalaisons de charnier. Je cessai de regarder après le premier membre : un bout d'une jambe de jeune femme.

Mis à part la puanteur et les morceaux de corps, les cent premiers mètres se révélèrent faciles. Au-delà, la situation devint catastrophique. Nous entendîmes chanter, une chanson enfantine.

— « Vive le vent, vive le sang, vive le sang d'la guerre… » Non. « Vive le vent, cou sanglant… » Non. J'me rappelle pas. J'me rappelle pas…

La voix s'interrompit, comme tranchée au couteau.

— Des gens, chuchota-t-elle, les mots se répercutant dans la mine. Du sang… Et elle fut sur nous.

Un visage pris dans le faisceau lumineux. Un animal vorace. Des crocs étincelants. Des yeux rouge sang avec en leur centre des pupilles plus sombres que la nuit. Des ongles comme des griffes noires. Elle renversa Evan d'un coup ample. Je hurlai. Du

sang gicla. Sa lampe de poche tomba. Son faisceau se balança dans les ténèbres. Un corps entraperçu. Bondissant. Volant. Posé sur Jane. D'une rapidité inhumaine. Jane roula dans le noir. Je les perdis dans la lumière oscillante. Trouvai Evan en trébuchant sur lui. Du sang chaud jaillit dans ma main. J'appuyai sur la blessure, guidée par la magie de la terre. Je priai la Terre mère de la soigner. Quelques instants plus tard, Jane s'agenouilla près de moi, la respiration haletante, puante. Elle maintint la torche électrique en place. Evan était toujours en vie, luttant pour respirer, mes mains couvertes de son sang. Sa peau était terreuse. La blessure se situait en travers de son épaule droite et avait sectionné sa jugulaire ; il avait perdu beaucoup de sang, même si ce dernier s'était coagulé grâce à mes soins.

Je mis une des amulettes de guérison que mes sœurs avaient confectionnées contre sa blessure, et psalmodiai dans la langue ancienne.

— « Cneasaigh, cneasaigh a bhdis bdite in fhuil. »

Je répétai ces paroles encore et encore. Du gaélique signifiant : « Guéris, guéris, mort imbibée de sang. »

Au bout de quelques minutes, je sentis qu'Evan prenait une profonde inspiration. Que les battements de son cœur s'apaisaient sous mes paumes. Dans la lumière incertaine, mes larmes s'écrasèrent sur son visage. Il ouvrit les yeux et me regarda. Sa barbe était plus vive que d'habitude, mêlée de son sang. Il soutint mon regard, me disant tant de choses avec ses yeux seuls. Il m'aimait. Me faisait confiance. Savait que j'allais continuer sans lui. Promet de vivre. Promet de prendre soin de nos enfants si je ne parvenais pas à rentrer. Exigeait que je vive et lui revienne. Je sanglotai de soulagement. Enfouis mon visage dans son cou qui cicatrisait et pleurai.

Nous portâmes Evan jusqu'à l'entrée et mes sœurs appelèrent une ambulance. Dès que son état fut stable, nous redistribuâmes le matériel entre nous trois et retournâmes dans la mine. Je vis la tête tranchée du paria dans les ténèbres. Le premier trophée à quarante mille dollars de Jane.

Nous avions fait une chose utile. Nous avions réécrit les livres d'histoire. Nous avions prouvé que les vampires pouvaient

se déplacer dans la journée tant qu'ils étaient entièrement à l'abri de la lumière du soleil. Ce qui signifiait que nous aurions à nous battre au lieu de nous contenter de planter nos pieux et courir. Nous en avions, de la veine !

Il restait six vampires et trois d'entre nous. À présent, ces derniers n'ignoraient certainement plus notre présence. La chance n'était pas de notre côté.

Nous nous trouvions loin sous terre lorsque l'attaque suivante eut lieu. Jane devait les avoir sentis approcher, parce qu'elle cria :

— À dix heures ! Ils sont deux.

Son fusil tonna. Celui de Brax cracha des flammes en se déchargeant. Deux vampires tombèrent. Jane les acheva avec un couteau en forme de petite épée. Pendant qu'elle coupait, et que je détournais les yeux, elle murmura :

— Trois de morts, encore quatre.

Elle répéta ces mots, encore et encore, comme un grippe-sou fortuné comptant son or.

Nous repartîmes. Descendîmes d'un niveau, nous enfonçant encore plus profondément dans la montagne. Jane marchait devant à présent, ne prêtant pas attention à certaines galeries transversales, en empruntant d'autres, nous assurant qu'elle savait où nous étions et où se trouvait Carmen. Comme moi, elle ne répondit pas aux questions de Brax sur sa connaissance de ces derniers points.

Nous venions juste de franchir un croisement lorsque deux vampires nous assaillirent par-derrière, manœuvrant en contournant nos flancs. Je ne les entendis jamais. Devant moi, Jane se retourna brusquement. Je m'affaissai sur le sol de la galerie, recroquevillée. Elle tira. La lueur soudaine qui jaillit de la bouche du canon m'aveugla. D'autres coups de feu retentirent en se répercutant. Brax hurla, un cri plein de souffrance.

Jane se dressa au-dessus de moi, m'enjamba dans le noir, ses bottes éclairées par une torche électrique qui vacillait dans tous les sens. Je m'en emparai et la dirigeai sur Brax. Il s'agenouillait non loin de là, du sang sur la gorge. Une vampire reposait à ses pieds, un pieu enfoncé dans la poitrine. Mes oreilles tintaient, les tympans déchirés par l'ébranlement de la puissance de feu.

Dans la lumière, je vis Jane tendre un bandage à Brax et sortir un de ses couteaux. Son ombre sur la paroi de la mine leva ce dernier et l'abaissa, décapitant les parias ; l'ouïe commençait à me revenir ; la chair qu'on tranchait faisait un bruit spongieux. Elle laissa les têtes.

— On les ramassera en repartant. La chance vient de tourner en notre faveur.

Je fus incapable de regarder les trophées. Je n'avais pas été de la moindre utilité. J'étais le maillon faible du groupe. Je redressai les épaules et effleurai les charmes que je portais. J'étais censée les retenir jusqu'à ce que Jane me dise de les activer. Ça n'allait pas tarder.

Nous continuâmes à longer la galerie qui s'élargissait. Jane me toucha le bras dans le noir. Je sursautai. Elle me tapota la main et articula en silence :

— Charme un. Maintenant.

Maladroitement, je le sortis, l'activai et le jetai sur la gauche. Les bruits de pas résonnèrent, comme si nous marchions toujours, mais dans une galerie transversale. J'enclenchai alors le second charme, celui sur lequel mes sœurs et moi avions travaillé toute la journée. Le charme d'obscurcissement. C'était ce qui se rapprochait le plus dans toutes nos histoires d'un sort d'invisibilité, et aucune sorcière ne l'avait parfaitement réussi depuis des centaines d'années. Suivant les instructions que j'avais mémorisées, j'attirai à moi l'image du sol et des parois de roche, pour nous en envelopper. J'adressai un signe de tête à Jane. Elle éteignit la lampe de poche. Un instant plus tard, elle avançait lentement, Brax à son côté. Je les suivis, une main sur l'épaule de chacun d'eux. Celle posée sur l'épaule de Brax était poisseuse de sang. Il saignait toujours. Les vampires sentent le sang. Le sort d'obscurcissement n'était pas prévu pour masquer les odeurs. Une faible lumière apparut devant nous, gagnant en intensité à mesure que nous progressions et que la galerie s'ouvrait. Nous nous arrêtâmes. L'espace qui s'étendait sous nos yeux se trouvait à la croisée de cinq passages. Au centre étaient installés une table avec une lanterne, plusieurs chaises et des lits de camp. Carmen était couchée sur l'un d'eux et protégeait son ventre de ses mains en regardant furtivement autour d'elle.

Sur un autre lit, deux adolescentes étaient blotties l'une contre l'autre, les yeux écarquillés et terrifiés. Aucun vampire n'était visible.

Nous nous approchâmes doucement de Carmen et je me penchai sur elle. Je plaquai la main sur sa bouche. Elle se débattit, cria.

— Carmen. C'est Molly, chuchotai-je.

Elle cessa de lutter. Leva une main pour toucher la mienne, inclina la tête. Je retirai la main.

Elle chuchota :

— Ils sont partis par là.

— Allez, viens. Dis aux autres de venir. Mais ne fais pas de bruit.

Carmen roula maladroitement sur le côté et se leva. Elle fit signe aux deux filles.

— Allez, venez. Venez avec moi.

Quand elles refusèrent toutes les deux, ma petite sœur se dandina jusqu'à elles, leur assena à chacune une gifle retentissante, les empoigna par le bras et les souleva.

— Je vous ai dit de venir. Ce n'était pas une putain d'invitation.

Les filles la suivirent en se tenant la mâchoire et en regardant Carmen avec crainte. La fierté me submergea. Je rajustai le sort d'obscurcissement, y intégrant une plus grande partie des parois et du sol de la caverne. L'étirai autour des trois nouveaux corps. Les filles nous virent soudain. Lune hurla.

— Tant pis pour la discrétion, dit Jane. Avancez !

Elle poussa les deux filles et moi vers la galerie par laquelle nous étions venus. Nous nous précipitâmes en trébuchant vers le noir. J'allumai la lampe de poche, que je mis dans les mains de Carmen. Sortis les deux dernières amulettes. Le charme fortifiant était censé prendre la force de l'adversaire qui l'emportait pour la donner à celui qui perdait et se mourait. Il ne pouvait être utilisé que dans les situations où il était clairement question de vie ou de mort. L'autre était mon dernier charme de guérison.

Nous nous engageâmes dans le premier tournant, nos pieds claquant sur la roche, la respiration brûlante. Quelque chose

nous percuta. Une fille et Jane tombèrent avec le vampire. Des membres enchevêtrés. Le vampire culbuta. Entraînant Jane avec lui. S'accroupit. Il la tint devant lui. La tête de Jane dans une main. Il la tourna d'avant en arrière. Ses crocs s'allongèrent de toute leur longueur. Il les plongea ainsi que ses griffes dans la gorge de Jane, au-dessus de son collet en cotte de mailles. Déchira. Le collet heurta le sol. Brax cria.

— Courez !

Il ramassa la fille qui était tombée et la poussa dans la galerie. Le dernier vamp lui sauta sur le dos. Brax s'effondra. Roula. Du sang jaillit. Leurs ombres comme des monstres sur la paroi opposée.

Dans la lumière vacillante, la gorge de Jane saignait à gros bouillons. Rouge vif, Carmen et moi reculâmes contre la paroi de la mine. J'étais pétrifiée, indécise. Qui sauver ? Je ne savais pas avec certitude qui l'emportait ou perdait. J'ignorais ce qui se passerait si j'activais le charme fortifiant. Je sortis l'autre lampe de poche et l'allumai.

Brax roula. Dans la lumière. Les yeux fous. Le vampire roula avec lui. Il lui mangeait la gorge. Brax était en train de mourir. J'activai le charme fortifiant. Le jetai.

Il retomba. En respirant, Brax gargouilla. Le vampire s'écroula. Brax se dressa au-dessus de lui, un pieu à la main. Abaissa le pieu. Rata son cœur. Je tendis le doigt.

— Courez. Par là.

Carmen courut, sa lampe de poche bondissant. Je posai la dernière torche électrique, sortis des pieux de mes poches. Me précipitai sur le vampire. Le poignardai de toutes mes forces. Un pieu aiguisé transperça ses vêtements. Sa chair. Je le frappai de nouveau. Du sang gicla, cramoisi et brillant. Je cherchai à tâtons deux autres pieux.

Brax, près de moi, les prit. Roula le vampire dans la lumière. Leva bien haut les bras. Les plongea dans la poitrine du paria.

Du sang jaillit. Brax tomba dessus. Silencieux. Si silencieux. Aucun d'eux ne bougeait.

J'activai l'amulette de guérison. Regardai par-dessus mon épaule. Vers Jane. Le vampire était derrière elle. La gorge de Jane avait presque entièrement disparu. Le sang était partout.

Les os de la colonne vertébrale étaient visibles dans la chair à vif de sa gorge.

Pourtant, même sans trachée, elle grondait. Son visage se transformait. Une lumière grise dansa. Ses mains, fauves et armées de griffes, se tendirent dans son dos. S'enfoncèrent dans le crâne du vampire. Le projetèrent en avant. Par-dessus elle. Il s'écrasa contre le sol de roche. Rebondit mollement. Secouée de sanglots, j'agrippai l'épaule de Brax. Le retournai. Laissai tomber le charme sur sa poitrine.

Jane s'élança sur le vampire. Lui arracha la gorge. Laboura son ventre. Taillada des habits et de la chair. Du sang gicla. Elle se transforma. Lumière grise. Poussières noires. Et son fauve rugit.

J'observai sa bête mettre le vampire en pièces. Rugissant de rage. Nous parvînmes jusqu'à l'entrée de la mine, Carmen et les filles courant devant nous, dans les bras de mes sœurs. Evangelina me fit un signe de la main, encadrée par une lumière pâle, et éloigna les filles, laissant la galerie vide, avec l'aube qui entrait à flots. Je ne savais pas comment était passée la nuit, où le temps avait disparu. Mais je m'arrêtai là, à l'intérieur de la mine avec Jane, et regardai dehors, vers le jour. Dans l'urgence de retrouver les filles et de toutes les ramener en lieu sûr, nous n'avions pas parlé de l'affrontement.

Alors elle toucha sa gorge. Fit remonter Brax. Il n'avait pas survécu. Jane l'avait porté, son sang suintant sur tout son corps, à travers ses vêtements, déchirés au cours de la lutte contre les vampires mais aussi lorsqu'elle s'était transformée dedans.

— Est-il, demanda-t-elle, sa voix éraillée, râpeuse comme la pierre, mort parce que vous avez utilisé le dernier charme de guérison sur moi ?

Elle déglutit, le mouvement de ses muscles mal cicatrisés audible.

— C'est pour cela que vous pleurez ?

Un sentiment de culpabilité me transperça. Des larmes, qui coulaient depuis une heure, me brûlaient le visage.

— Non, chuchotai-je. Je l'ai utilisé sur Brax. Mais il était parti trop loin pour un charme de guérison.

— Et moi ?

Son ton était peiné, les mots blessaient sa gorge.

— J'ai fait confiance à votre bête pour vous soigner. Elle hocha la tête, le regard rivé sur l'aube.

— Vous avez bien fait.

De nouveau, elle fit remonter Brax. Dans un chuchotement, elle poursuivit :

— J'ai sept têtes à ramasser et à livrer… (Elle me regarda de biais.) Et nous avons un bon quart de million qui nous attend. Allez. La journée va se perdre.

Jane Yellowrock s'avança dans la lumière du soleil, ses yeux fauves encore flamboyants.

Et je marchai à son côté.

LA ROUQUINE
Caitlin Kittredge

Caitlin Kittredge *est l'auteur de Nocturne City, série littéraire ayant pour héroïne l'inspecteur Luna Wilder, ainsi que de Black London, mettant en scène le magicien Jake Winter. Elle vit à Olympia, Washington, avec deux chats angoras, et porte très souvent du noir – véhiculant ainsi les deux clichés de l'écrivain solitaire. Elle tient un blog suivi par de nombreux fans (www.caitlinkittredge.com), où elle parle de livres, de cinéma et de la vie en général.*

Une chronique de Nocturne City

Je ne suis pas courageuse. Demandez à n'importe qui. Sunny Swann ? Une vraie mauviette ! Elle a peur de son ombre !

Un jour, quand j'avais dix ans, ma cousine Luna m'a convaincue que si je m'endormais, Freddy Krueger allait venir dans ma chambre décapiter toutes mes poupées. Quand j'ai fini par m'endormir, elle est entrée à pas feutrés, leur a arraché la tête et les a placées à côté de moi dans le lit.

Au moins, on s'entend un peu mieux maintenant. L'enfer n'a de pire furie qu'une fillette de dix ans avec des poupées sans tête.

Luna a toujours été la plus courageuse. Plus âgée, plus grande, plus volontaire. Elle a quitté notre bled paumé pour s'enfuir à Nocturne City, et je l'ai suivie. Elle s'est retrouvée empêtrée dans des histoires avec des sorcières peu fréquentables, et je l'ai aidée. Luna est la rebelle de la famille. Moi, je suis la petite fille sérieuse. La chochotte. C'est pour ça que j'étais assise au fin fond de la salle du tribunal tandis que Luna était sur l'estrade. Je ne voulais pas qu'on me remarque. Si notre grand-mère m'avait vue ici, elle aurait été furax, et je n'avais pas d'autre choix que d'habiter chez elle. Je suis pour la paix des familles. Grand-mère et Luna s'entendent comme chien et chat. Vous voyez le problème ? L'avocat de la défense avait un brushing impeccable et un costume qui dissimulait son corps bouffi, sauf quand on le voyait de dos. Les coutures de son

pantalon, menaçaient de craquer tandis qu'il faisait les cent pas sur l'estrade.

— Vous avouez que vous êtes entrée par effraction dans le bureau de Seamus O'Halloran, inspecteur ?

Luna lui jeta ce regard, celui qui disait : Tu m'as l'air appétissant, toi. Je crois bien que je vais te manger. Luna est un loup-garou. Ce sont des choses qui arrivent.

— Non, monsieur.

— Non ? (Il avait l'air ébahi, les yeux exorbités, le haut de sa bedaine projeté vers l'avant.) Comment est-ce possible ?

— J'avais une clé.

— Et comment vous l'avez obtenue, cette clé ?

— Je l'ai trouvée dans une pochette-surprise.

Des rires fusèrent aux deux premiers rangs. Luna comptait encore des amis parmi les flics de la ville. Même après cette histoire de loup-garou.

La juge abattit son marteau.

— Silence ! Ou je fais évacuer la salle.

— Votre Honneur, voudriez-vous ordonner au témoin de répondre en toute honnêteté et lui rappeler la sanction pour faux témoignage ?

— Cessez votre petit numéro, maître Fisk, et reprenez votre interrogatoire. L'inspecteur Wilder n'est pas là pour vous aider à monter votre dossier.

Fisk s'empourpra et la juge croisa les bras, le défiant de la contrarier. Luna jeta un sourire narquois à la défense, avant de se pencher devant le micro et de demander d'une voix doucereuse :

— Souhaitez-vous de plus amples détails, maître ?

Fisk passa de la couleur adolescence empourprée au rouge tomate.

— J'en ai fini avec le témoin, lâcha-t-il d'une voix sèche.

— Inspecteur Wilder, vous pouvez vous retirer, annonça la juge.

Le procureur se leva. Il était plus jeune et plus mince que Fisk, son costume lui allait à merveille et il était très mignon – ma seule consolation après toute une après-midi passée sur un banc dur comme pierre à attendre le témoignage de Luna.

— Votre Honneur, pourriez-vous suspendre la séance avant l'audition du prochain témoin ? Mon assistant et moi avons besoin de réexaminer nos questions une dernière fois.

— Votre manque de préparation n'est pas mon problème, maître Procter. (La juge ressemblait à Cathy Bâtes, en un peu moins nounours.) Mais heureusement pour vous, je prendrais bien une tasse de café. La séance est suspendue pour trente minutes.

Le marteau s'abattit et les conversations se déchaînèrent. Luna s'affala à côté de moi.

— Je te jure, j'étais à deux doigts de sauter par-dessus la rambarde et d'aller planter mes ongles dans les gonades de ce lèche-bottes.

C'était sa façon habituelle de dire bonjour, alors je me contentai de hocher la tête.

— Tu crois que Trotter va s'en tirer ?

Gordon Trotter était le directeur financier du Groupe O'Halloran et il était suspecté de fraude boursière et d'un tas d'autres combines qui me faisaient bâiller d'ennui. Seamus O'Halloran, le P.D.G., n'était pas à ses côtés. Pour la bonne raison qu'il était mort.

— C'est clair. Cet enfoiré d'O'Halloran était malin comme un singe, et tout ce qu'il ne pouvait pas bricoler avec ses sociétés factices et ses fraudes boursières, il le faisait par magie. Il n'y a pas la moindre preuve pour le lier aux magouilles du groupe O'Halloran. Les larbins tomberont et Trotter passera un accord.

— Ça a l'air joué d'avance, à t'entendre.

Je jetai un coup d'œil à la nuque de Trotter, assis à la table de la défense. Son crâne chauve luisait sous les lumières des caméras qui reprenaient vie dès que la juge suspendait la séance.

— Quand on a vu tellement d'ordures passer des accords et reprendre leur petite vie pépère, on finit par avoir une bonne dose de cynisme.

J'allais lui répondre que si le cynisme se buvait, elle serait alcoolique au dernier degré, quand je sentis la présence de magie avec une telle force que j'en perdis mes mots.

Les sorcières ne sont pas rares, surtout à Nocturne City, mais j'ai l'habitude d'être la seule de la pièce. Je tournai la tête et aperçu un greffier trimbalant un attaché-case, qui se frayait un chemin entre les spectateurs en direction de la table de la défense. Il laissait derrière lui une traînée de magie, brillante et ardente comme un feu de forêt. Curieusement, j'eus le sentiment qu'il n'était pas là pour transmettre des dossiers.

— Luna, dis-je en me levant.

Elle suivit mon regard.

— Quoi ?

— Tu as ton arme ?

Elle se tapota la hanche sous sa veste Valentino.

— Jamais sans mon Glock.

— Parfait. Tu risques d'en avoir besoin dans quelques secondes.

La laissant tout à sa surprise, je me frayai un chemin jusqu'à l'allée centrale. Je sentais un sortilège s'élever à mesure que le greffier – blanc, ventripotent et binoclard, le genre de type qu'on ne remarque pas – se rapprochait de Fisk et Trotter. Il marmonnait inlassablement la même phrase. « Vengeance est mei. » Il lâcha la valise, les papiers virevoltant telles des colombes. Il leva la main au-dessus de sa tête, et sa baguette en verre noir étincela à la lumière de la cour. Trotter dévisagea le greffier, les yeux écarquillés, quand l'homme cria : « Vengeance est mei ».

Puis son sortilège opéra. Je sentis la magie qui régnait dans la salle affluer vers sa baguette et fus moi-même attirée comme un aimant. J'avais déjà vu auparavant les effets de la magie d'attaque : voitures en flammes, corps déformés, air chargé de ténèbres après qu'un sorcier se fut servi de son art à des fins barbares. Luna poussa un cri, quelques pas derrière moi. Elle s'élança vers lui, pistolet à la main.

Elle ne serait pas assez rapide, même avec sa puissance de loup-garou.

Je fouillai dans la poche de mon manteau, où je gardais ma propre baguette. Du bois pour la pureté, recouvert d'argent pour la puissance. Avant même que je comprenne ce qui s'était passé, elle était dans ma main, pointée en direction du sorcier.

— Dame étincelante, scellez le cercle et protégez tous ceux qui sont à l'intérieur, murmurai-je alors que la baguette s'imprégnait de magie puis traçait un cercle autour de Frisk et Trotter.

Le sorcier se retourna, clignant des yeux derrière ses épaisses lunettes.

— Sale garce, lança-t-il d'un ton incrédule. Tu ne peux pas m'arrêter !

— Jette ta baguette ou je t'en colle deux entre les yeux, brailla Luna à côté de mon oreille.

Son pistolet avait l'air monstrueusement gros. Il se mit à rire.

— Je serai l'exalté. Je serai le maître.

Son sortilège s'éleva, se renforça. Je sentais les flammes spectrales me lécher le visage, suppliant d'être invoquées dans ce monde.

— Dame étincelante, scellez le cercle et protégez tous ceux qui sont à l'intérieur ! répétai-je, affolée.

Les paroles s'échappaient pêle-mêle de mes lèvres transies de peur : « Dameétincelantescellezlecercle…»

J'envoyai une poussée de magie. Il la contra. Je sentis mon cercle se mettre en place, fragile bulle de magie surplombant la table de la défense, peinant à résister aux assauts du sorcier. Son visage devint rouge, la sueur perla sur son front.

— Au… nom de… Perséphone, déclama-t-il lentement.

Il était fort. Non initié, mais fort comme un bœuf. J'étais initiée mais terrifiée, et je perdais du terrain avec mon cercle de protection. Je me demandais lequel de nous deux exploserait le premier.

Les deux magies réagissaient à mesure que nous leur insufflions de plus en plus de puissance, mon cercle vacillant légèrement, comme une bulle de savon, et son sort explosif roussissant le sol de la salle d'audience. Du sang coulait de mon nez, maculant mes chaussures et le plancher.

Le sorcier sourit devant mon visage ensanglanté.

— J'ai gagné. Pop. Pop. Pop. Le greffier hurla quand trois fontaines rouges jaillirent de sa jambe et de son épaule. Sa baguette tomba et ricocha sous la table du ministère public. Son

sortilège disparut, tout son pouvoir s'évacuant comme à travers une bouche d'égout lorsqu'il perdit sa concentration.

Je maintenais mon cercle. Je le maintenais de toutes mes forces. Une voix hurlait dans ma tête, hurlait que je sollicitais trop d'énergie, que mes circuits allaient griller…

— Sunny.

J'étouffai un petit cri et levai les yeux vers Luna, qui tenait son arme le long du corps. Elle posa la main sur mon épaule.

— Tout va bien, maintenant. Tu peux arrêter.

Elle retira la baguette de mes mains. L'argent m'avait brûlé les paumes. Luna grimaça à la vue de la blessure et rengaina son arme, recouvrant mes mains des siennes.

— Tu t'es bien débrouillée, gamine.

Trotter et Fisk me dévisageaient comme si j'avais trois têtes. Alors que je reprenais mes esprits, je vis que la salle entière était bouche bée. Luna partit d'un rire gras.

— Eh ben. Pour une fois, ce n'est pas moi que tout le monde regarde.

Le greffier, qui s'appelait en fait Joe Abrams, fut emmené au mémorial de Nocturne City tandis que Trotter et Fisk se rendaient au commissariat de Luna. Celui de la vingt-quatrième rue. Elle me laissa monter dans sa voiture sans émettre la moindre remarque. Je ne pouvais pas m'empêcher de trembler.

— Si mon cercle n'avait pas tenu, toutes les personnes présentes dans la pièce seraient mortes, dis-je à haute voix tandis que nous montions les marches.

— Mais il a tenu, dit Luna. Il faut que j'aille prendre les dépositions. Tu peux attendre dans mon bureau, d'accord ?

Je m'affalai sur son siège pivotant qui grinça sous mon poids, et me cachai le visage dans les mains. Tout le monde aurait pu mourir et tout aurait été de ma faute. C'est pour cela que je ne suis pas héroïque. C'est bien trop éprouvant. Le téléphone de Luna sonna, et sonna encore, jusqu'à ce qu'un inspecteur assis au bureau d'à côté me regarde dans les yeux et râle :

— Vous allez répondre ou vous comptez nous assener cette sérénade toute la journée.

Je soupirai et décrochai le combiné.

— Bureau de Luna Wilder.

— Jolie démonstration que vous nous avez faite aujourd'hui, mademoiselle Swann.

La voix était aiguë, précieuse, comme un majordome très distingué tout droit sorti d'un film en noir et blanc.

Je restai éberluée, le combiné à l'oreille.

— Je vous demande pardon ?

— Vous êtes bien Rhoda Sunflower Swann, 213 Battery CliffRoad, non ?

Je déteste quand les gens dénichent mon vrai nom. Je dois avouer que j'en ai un peu honte.

— Qui est à l'appareil ?

— Quelqu'un de très impressionné par vos talents, mademoiselle Swann.

— Euh… vous pouvez m'appeler Sunny.

— Comme vous voulez. Sunny, vous gâchez votre talent. Si vous souhaitez remédier à cela, je suis autorisé à vous inviter a rencontrer notre petit groupe et voir si vous trouvez nos activités plus à votre goût.

— C'est très gentil à vous, mais je ne… La voix hautaine m'interrompit.

— 89, OldNocturne Way, à 19 heures. Soyez au rendez-vous, sinon nous considérerons que vous n'êtes pas intéressée et cesserons tout contact avec vous. (Une pause.) Mais j'espère que vous viendrez, mademoiselle Swann.

La communication fut coupée. Je raccrochai doucement le combiné et regardai autour de moi. Luna m'avait parlé des blagues que lui jouaient parfois ses collègues, mais personne ne me regardait avec une attention particulière.

— Sunny. Tout va bien ?

Je sursautai, envoyant rouler ma chaise sur le pied de Troy McAllister. Il poussa un cri et se mit à sautiller autour de son bureau.

— Oh, mon Dieu, criai-je en me levant d'un bond. Je suis vraiment désolée, lieutenant.

— Je vous ai déjà dit de m'appeler Troy, marmonna-t-il à travers ses dents serrées, tenant son mocassin tout déformé.

— Oui. Bien sûr. Mon Dieu. Je suis si maladroite…

Troy s'effondra sur le siège que je venais de quitter et retira chaussure et chaussette. Son gros orteil était en train de virer au violet. Je plaquai la main sur ma bouche, espérant cacher mes joues cramoisies de honte.

— Je vais chercher de la glace.

— Laissez tomber, fit Troy d'un geste de la main. On devrait pouvoir éviter l'amputation. Mais qu'est-ce qui vous arrive, au fait ? D'habitude, c'est votre cousine qui m'en fait voir de toutes les couleurs.

— J'ai reçu un coup de fil bizarre, répondis-je en espérant qu'il ne me prendrait pas pour une folle. Quelqu'un qui a entendu parler de ce qui s'était passé au tribunal.

Troy plissa les yeux.

— Ah oui ? Dites-m'en plus.

Ses yeux braqués sur moi me paralysaient, comme un lapin aveuglé par des phares. Luna m'avait raconté pas mal d'histoires sur son compte, mais là c'était différent. Je l'avais toujours trouvé gentil, un peu confus, surchargé de travail. Mais à cet instant précis, il fixait ses yeux bleus sur moi comme s'il voyait à travers mon âme.

— C'était juste… C'était idiot, murmurai-je en regardant mes pieds. Il m'a dit qu'il avait vu ce qui s'était passé au tribunal aujourd'hui et que… euh… qu'il voulait me rencontrer.

Troy se leva et remit sa chaussure, puis m'attrapa par l'épaule.

— Venez avec moi.

Il me conduisit – ou plutôt me traîna – jusqu'à la salle d'interrogatoire. Luna était à l'intérieur, remplissant de la paperasse en compagnie d'une femme que je ne connaissais pas. Elle était d'une grande beauté. Si j'étais méchante, j'ajouterais « plastique » à la fin de ma phrase, mais je ne suis pas comme ça. Cheveux roux aux reflets magnifiques, même sous la lumière des néons. Yeux verts, veste en parfait accord, une émeraude sertie d'argent à son cou et de hauts talons noirs qui pouvaient tuer un homme, comme le chapeau melon d'Oddjob pouvait trancher les têtes dans James Bond.

— Sunny, voici Mlle Nielsen, fit Mac. C'est la procureure qui instruit le procès contre le groupe O'Halloran. Nielsen, je crois que vous devriez écouter ce qui vient d'arriver à Sunny.

Elle fixa son regard de chat sur moi. Je baissai les yeux et murmurai l'histoire de l'étrange appel. Nielsen se tapota le menton du bout des doigts, geste soigneusement étudié.

— Après le procès, Trotter sera à nous. Nous voudrions vous remercier pour votre intervention, mademoiselle Swann. Trotter ne pourra pas respecter notre accord s'il est mort.

— Je te l'avais dit, esquissa Luna du bout des lèvres devant ses papiers.

— Malheureusement, continua Nielsen, ce n'est pas un incident isolé. Trotter a été placé en quartier d'isolement à Los Altos après deux tentatives d'assassinat contre lui.

— Le quartier d'isolement, murmura Mac. Là où on garde les indics.

— Et puis il y a cela.

Nielsen sortit un enregistreur numérique et appuya sur « lecture ».

— Ceci est un avertissement, égrena une voix d'un ton solennel. Si M. Trotter continue à divulguer les secrets de notre art à des personnes étrangères à notre lignée, il y aura des conséquences… de graves conséquences. Transmettez notre message. Nous voulons qu'il sache que sa mort est proche.

— Ça donne la chair de poule, observa Luna. Mac, je vais aller déposer mon rapport balistique à l'inspection générale des services. Tu veux une copie sur ton bureau ?

— Attends une minute, lui dit-il et il me guida vers une chaise.

— Au vu de ce soudain intérêt pour vous, mademoiselle Swann… (Nielsen me sourit. Je me sentais un petit peu comme une souris regardant un cobra.) Nous espérions que vous pourriez nous éclairer quant à la nature de ce message.

— Eh bien…

J'avais chaud. L'atmosphère était étouffante. Tous les regards étaient braqués sur moi. Avais-je des auréoles sous les bras ? Ou pire, du sang sur ma chemise ? Je n'étais qu'à

quelques centimètres d'Abrams quand Luna lui avait tiré dessus.

— Sunny ne pratique que la magie blanche, intervint Luna. Pourquoi ne demandez-vous pas à Trotter ?

— Trotter n'était qu'un grouillot sur le plan sorcellerie de cette affaire, dit Nielsen. Il nous a dit ce qu'il savait. Manifestement, mademoiselle Swann ne peut rien nous apprendre de plus. Désolée de vous avoir fait perdre votre temps, Mac.

— Seamus O'Halloran était le lanceur de sorts le plus puissant de la côte ouest, laissai-je échapper.

À présent, je bouillonnais pour des raisons complètement différentes. J'avais l'habitude que Luna me prenne de haut, mais que « Barbie procureure » se permette de faire de même, ça non.

— Merci, on est au courant, répondit-elle d'un ton sec.

Je compris alors pourquoi Luna détestait son boulot les trois-quarts du temps.

— Et maintenant qu'il est mort, continuai-je, on dirait qu'il y a comme un vide dans leur organisation. Trotter est le dernier homme-clé de leur petite assemblée. En se débarrassant de lui, vous ouvrez la voie à la nomination d'un nouveau sorcier au poste qu'occupait O'Halloran. Avec tous les avantages que cela suppose : influence, argent, sacrifices rituels…

— Je croyais que les lanceurs de sorts ne pratiquaient pas de sacrifices, me rappela Luna.

— C'était pour l'effet théâtral, dis-je en serrant les dents, les joues rouges d'agacement.

Nielsen me regarda comme si on jouait une partie de poker et qu'elle avait réussi à décoder tous mes tics.

— Eh bien, dans ce cas-là, mademoiselle Swann, nous pensons que vous devriez aller à ce rendez-vous.

Je la regardai, médusée. Luna avait bondi de son siège.

— Quoi ? s'exclama-t-on toutes les deux, suivi d'un « Non mais vous rigolez ou quoi ? » crié sur deux tons différents.

— Ne le prenez pas mal, madame la procureure, mais je ne suis pas de votre avis, dit Mac. Sunny n'est pas officier de police

et elle n'a pas l'habitude de ce genre de magie. Je refuse d'autoriser cette mission.

— Je vois. Écoutez, si cela vous amuse que les alertes à la bombe et les menaces de morts se multiplient dans votre district, alors allez-y. Mais si vous voulez empêcher ces sorciers de commettre des crimes, mademoiselle Swann est notre seul atout.

— C'est hors de question, gronda Luna et je vis l'or envahir ses yeux. (Le loup était toujours là, tapi sous la peau de ma cousine.) Sunny n'est pas faite pour ça. Laissez tomber.

— Depuis quand donnez-vous des ordres ? demanda Nielsen.

— Depuis que vous voulez impliquer ma cousine dans un truc qui la dépasse totalement !

— Hé ! lançai-je à Luna. (Elle me regarda d'un air étonné, et ses yeux reprirent leur couleur grise.) Excuse-moi, on peut discuter seul à seul deux minutes ?

Le ton de ma voix dut exprimer mon exaspération. Elle acquiesça lentement d'un signe de tête et me suivit dans le couloir.

— Tu veux bien arrêter ça ? lui demandai-je.

Luna écarta les mains, geste qui n'avait pas changé depuis que ma mère, sa tante Délia, avait trouvé de l'herbe dans son cartable.

— Quoi ?

— Faire comme si j'étais un pauvre petit oisillon sans défense. Et si je voulais y aller, après tout ?

— Sunny, infiltrer un réseau, c'est dangereux. Bon sang, même moi qui ai de l'entraînement, je ferais tout pour l'éviter.

— Tu n'es pas une sorcière, répondis-je d'un ton sec. Ils te transformeraient en manteau de fourrure.

— Charmant. Ça ne change rien, tu n'y iras pas. Elle croisa les bras.

Je la fusillai du regard.

— Je suis désolée de te dire ça, Luna, mais ce n'est pas à toi de décider. Si quelqu'un est prêt à tuer pour chapeauter la ligue des sorciers, as-tu la moindre idée des répercussions que cela pourrait avoir ? La magie noire gangrène déjà la ville, encore

plus que les trafiquants de drogue, et tu es prête à aggraver la situation alors que nous pouvons y mettre un terme ?

— Qu'est-ce qui te dit que l'appel venait des mêmes personnes ? grommela-t-elle.

— Comment vous appelez ça déjà, dans la police… ah oui, un pressentiment. Qui d'autre pouvait être présent à l'audience pour s'assurer qu'Abrams rate son coup ?

— Sunny, tu ne comprends pas…

— Si Luna, je comprends. (Je vins me planter sous son nez parce que je savais que ça l'agaçait.) Tu détestes l'idée que je puisse faire quelque chose dont tu es incapable, parce que tu as toujours besoin d'être au-dessus de moi. Mais je veux aller à ce rendez-vous et je crois même que je vais le faire.

— Très bien, très bien ! gronda Luna avec un geste de mauvaise humeur. Mais ne viens pas pleurer quand ça finira en drame. (Elle repartit vers son bureau.) Et fais gaffe à Nielsen. Elle sent bizarre.

— Très utile, merci. Je suis contente qu'on ait eu cette petite conversation.

Ma cousine me fit un doigt d'honneur et s'en alla. J'aimerais dire que c'est inhabituel chez nous, mais je mentirais.

Cinq heures plus tard, je me retrouvai à suer lamentablement dans une des robes de soirée de Luna (à la fois trop longue et trop large pour moi – j'avais hérité du côté maigrichon de la famille, alors que Luna avait eu droit au gène Wonder Woman), assise à l'arrière d'une voiture de police banalisée pendant qu'à l'avant, Troy et Luna me bombardaient de conseils.

— Ne sois pas nerveuse.

— Ne touchez pas au fil.

— Ne t'éloigne pas trop.

— N'ayez pas l'air de douter de leurs paroles ou de leurs actes.

Je levai les mains pour arrêter le duo.

— J'ai compris. Je fais attention au fil et j'évite de faire la maligne. C'est ça ?

— Grosso modo, dit Luna. (Elle me tendit une broche.) La caméra est là-dedans, l'émetteur-récepteur sera dans ton oreille. Ne les perds pas. Notre budget est déjà assez plombé comme ça.

J'accrochai la caméra et Luna la tritura pour activer la lentille et l'émetteur. Troy monta le son de sa radio.

— Équipe technique, ici McAllister, vous me recevez ?

— Cinq sur cinq, lieutenant.

— Vous êtes mimi comme tout.

Troy se tourna vers moi et me considéra de haut en bas.

— Beau boulot, Luna. Elle a l'air innocente comme l'agneau qui vient de naître.

— C'est parce qu'elle est innocente. Et si ce n'est plus le cas après cette mission, je vous écharpe, Mac.

— Hé, c'était l'idée de Nielsen, pas la mienne. Allez-vous plaindre à elle.

— Bon, je sors, leur dis-je. Je vous laisse à vos gamineries.

— Sun, fit Luna en m'attrapant le poignet, sois prudente.

Je lui adressai un sourire que j'espérais rassurant. Un sourire qui ne trahissait pas le fait que j'avais l'estomac noué par le trac et le cœur à la limite de l'infarctus. Puis je tournai les talons et traversai Old Nocturne Way en direction du numéro 89.

C'était un bâtiment carré en briques, avec une allée circulaire encombrée de voitures rutilantes, comme si je me tenais devant la demeure d'une célébrité. Un gorille m'ouvrit. Je ne peux le qualifier autrement car on l'aurait dit tout droit sorti d'une convention mafieuse. Crâne rasé, épaules assez larges pour boucher un pipeline, petits yeux vicieux, et des mains qui se tendirent vers moi pour m'empêcher de franchir le seuil.

— Votre nom ? Il tenait un bloc-notes.

— Euh… Sunny Swann. Rhoda.

— Décidez-vous, poulette, c'est lequel ?

Bravo, Sunny, manquerait plus qu'il te prenne pour une resquilleuse… La voix de Luna hurla dans mes oreilles, me faisant bondir d'un mètre :

— Reprends-toi, Sunny !

Le gorille pencha la tête.

— Y a un problème ?

— Euh…

Réfléchis, bon sang. Qu'est-ce que Luna aurait dit ? Va te faire voir, crâne d'œuf. OK, ça ne m'aide pas du tout. Pense à quelqu'un d'autre…

— Oui, il y a que vous semblez incapable de lire une liste, lançai-je en me redressant fièrement comme l'aurait fait ma grand-mère.

Crâne d'œuf leva un sourcil, manifestement écœuré par les manières des riches.

— Swann, vous avez dit ? (Il fit glisser son doigt bouffi le long des noms dactylographiés.) Ah, voilà. Désolé pour le désagrément, mademoiselle.

— Hmm.

Je lui passai devant d'une façon très théâtrale et pénétrai dans l'entrée, faisant claquer maladroitement mes escarpins sur le parquet. Un immense chandelier plongeait en piqué au-dessus de moi et les murs étaient couverts de fresques inspirées de la mythologie grecque, dryades et satires cabriolant le long du plâtre.

— C'est un peu chargé, n'est ce pas ?

Je me retournai d'un bond et faillis tomber de haut de mes talons.

La femme s'esclaffa. Elle était grande et tout en blondeur – peau, cheveux, bijoux, jusqu'à la combinaison en soie qu'elle portait.

— C'était la maison de mon père. J'aurais dû faire détruire cette vieille baraque depuis longtemps, mais elle se prête plutôt bien à ce genre de réceptions.

— Je…

— Vous devez être Rhoda. Venez dans le salon – tout le monde est là.

— Je… merci. Est-ce vous qui m'avez appelée ?

Elle eut un nouveau rire, doux et chaud comme du miel.

— Non, c'est sûrement Bentley, mon assistant. C'est lui qui gère tout l'aspect administratif.

Je la suivis dans le salon, les fenêtres offrant une vue splendide sur Nocturne Bay, pour laquelle bien des grimpeurs auraient été prêts à se damner. Blondie fit un signe de la main.

— Bentley ? Venez, mon cher. Je voudrais vous présenter quelqu'un.

— Dis, madame-je-sais-tout, fit Luna dans mon oreille, c'est quoi, ça ? Un épisode de Dallas ?

— La ferme ! soufflai-je en évitant de bouger les lèvres. Tu vas bousiller ma couverture.

Bentley traversa la pièce à grands pas, esquivant les serveurs habillés en pingouins, les bras chargés de champagne et d'amuse-gueules.

— Oui, madame Hanover ?

— Mon cher, voici Rhoda Swann. Vous vous souvenez d'elle ? Au tribunal ? Quel fâcheux incident, n'est-ce pas ?

Ce n'étaient pas les événements qu'elle semblait trouver fâcheux, mais plutôt le fait qu'Abrams n'ait pas réussi à faire sauter la salle.

Bentley me serra la main, laissant de la sueur sur ma paume. Je ne pouvais même pas l'essuyer sur ma robe.

— Luna me tuerait.

— Bonsoir.

— Bonsoir. Vous savez, j'ai juste fait ce qu'aurait fait n'importe qui. Ce type était… euh… complètement fou.

— Non, pas n'importe qui, corrigea Mme Hanovre. Ce qu'une excellente sorcière aurait fait. Vous savez, ma chère, vous me faites penser à moi quand j'étais jeune.

Beurk. Je ne ressemblais en rien à ce que cette vieille rombière devait avoir été il y a trente ans. Ou quarante, à en juger par sa peau tirée comme un parchemin.

— Faites-la parler de Trotter, murmura Troy dans mon oreille.

J'adressai un sourire à Mme Hanover.

— Quand avez-vous commencé à exercer la magie ?

— Il y a plus longtemps que je n'ose l'avouer en public, dit-elle s'esclaffant.

Bentley se tenait toujours à côté de nous, tel Gollum en costume Armani.

— Allez me resservir, lui fit-elle en agitant son verre à cocktail devant lui, et offrez à boire à Mlle Swann tant que vous y êtes.

Bentley opina et s'en alla d'un pas pressé.

— C'est une perle, soupira Mme Hanover. Un vrai clown triste, mais oh – d'une telle efficacité, d'une telle honnêteté.

Je tendis le cou à la recherche de n'importe quelle excuse pour m'échapper – incendie, apocalypse, Brad Pitt faisant une entrée surprise – mais personne ne me regardait. J'étais coincée avec Hanover. Génial.

Elle passa encore cinq minutes à parler de son bénévolat pour les œuvres de la ville avant qu'une voix l'interrompe.

— Martha, quelle hôtesse indigne tu fais ! Tu t'accapares cette magnifique jeune femme depuis le début de la soirée. Ce n'est pas très gentil pour tes invités.

Je me retrouvai éberluée devant le procureur du tribunal. Il me retourna mon sourire. Son smoking lui allait bien mieux que son costume de l'après-midi.

— Oh, bonjour.

— Bonjour, répondit-il en me tendant une main lestée d'une montre en or.

— Où est-ce qu'il a bien pu se dégotter un truc pareil ? marmonna Luna.

— Au même endroit où t'as dégotté ton faux sac de starlette, rétorqua Troy. Ils commencèrent à se disputer.

Je levai le bras et retirai discrètement l'émetteur/récepteur de mon oreille, le lâchant dans mon sac à main. Ils n'auraient plus de son tant qu'ils ne se tiendraient pas tranquilles.

— Matthew David Procter, dit le procureur en me serrant la main. (Sa paume était chaude.) Je n'ai jamais eu l'occasion de vous remercier.

Il était blond, grand, les yeux bleus et la mâchoire carrée. Vous lui jetiez la bannière étoilée sur le visage et c'était Captain America. Je le dévisageai, impressionnée.

— De quoi ?

— D'avoir empêché le tribunal de finir en rôtissoire géante. Vous n'avez fait qu'une bouchée d'Abrams.

— Bah, bredouillais-je. Juste un coup de chance.

Je n'avais pas l'habitude qu'un homme s'adresse à moi autrement que pour me demander « Vous voulez des frites avec

ça ? » Luna attirait les mecs comme les abeilles sur une fleur. Moi, j'étais plutôt un bouquet en plastique.

Matthew eut un petit rire.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai eue.

— Bien, je vous laisse tous les deux, gazouilla Martha avant de fondre sur d'autres innocentes victimes et de les entraîner dans des conversations interminables sur le polo et les petits gâteaux secs. Pauvres diables.

— Elle n'est pas méchante, fit Matthew en suivant mon regard. Juste un peu arrogante.

— Vous êtes sorcier ?

Oh, bien amené Sunny. Tout en finesse.

Matthew gloussa, de petites rides se formant au coin de ses yeux. Elles lui donnaient une pointe d'autorité qui cassait son image d'Apollon sans cervelle.

— Non, pas du tout. Juste un bon citoyen qui n'a pas peur d'un peu de magie.

— Ah. Bien, bien… Vous savez quelque chose sur ces… gens ?

— Pour ça, vous devriez demander à Martha ou à un autre membre du coven.

Coven ? Les Covens avaient disparu à la même époque que les piloris.

— Oui, vous devez avoir raison, répondis-je en redressant les épaules. J'aime bien savoir où je mets les pieds.

Matthew me prit la main quand la musique se mit à grésiller en provenance des enceintes cachées aux quatre coins de la pièce. C'était un vieux standard des années 1930, mélo à souhait. Heureusement que Luna n'était pas à ma place. Imaginez un loup-garou au bal des débutantes.

— Vous savez ce que je pense ? Je pense que vous êtes bien trop sérieuse pour un si charmant minois. On danse ?

Avant que j'aie pu dire : « Non, j'ai autant de coordination qu'une chauve-souris saoule », il me faisait tournoyer comme une toupie lancée par un aveugle. Merde, j'allais vraiment finir par me casser la figure avec ces talons. Peut-être qu'il me rattraperait…

Oh, reprends-toi, Swann. Le souffle coupé, je m'agrippai aux épaules de Matthew alors qu'il me renversait en arrière. La tête

en bas, j'entrevis une chevelure rousse disparaître derrière la grande porte de l'autre côté de la salle. Un couple passa devant moi et la porte se referma.

— Tout va bien, dit Matthew. Je vous tiens.

— Il faut que j'aille aux toilettes, dis-je en me dégageant de son étreinte puissante, héroïque. Et après cela, j'aimerais bien discuter de la raison pour laquelle j'ai été invitée ici.

— Je vais le dire à Martha. Mais revenez vite. J'aurais l'air idiot si vous décidiez de vous enfuir.

— Je ferai de mon mieux, dis-je avant de me diriger vers la porte, parvenant à garder mes pieds dans ces fichues chaussures. Je n'avais pas vraiment besoin de faire pipi. L'art du subterfuge n'était pas si compliqué que ça, après tout. Je me glissai à l'intérieur, emboîtant le pas à la personne que j'avais entraperçue.

— Il y a quelqu'un ?

Une porte grinça et claqua au loin. Hormis la salle de bal, la maison était sombre et sinistre. Les murs étaient lambrissés d'ébène et peints en rouge, et des portraits suspendus dans des alcôves éclairées fixaient leurs regards sévères sur moi. Martha Hanover avait des ancêtres d'une laideur à faire peur.

— Il y a quelqu'un ? murmurai-je en marchant à pas de loup sur le tapis.

Je dénichai mon émetteur et le remis en place. Seuls quelques parasites crépitèrent dans mon oreille.

— Super, marmonnai-je.

Soudain, je ne me sentais plus aussi intrépide. Rien de mieux qu'un loup-garou hurlant dans votre oreille pour vous donner courage.

Je marchai jusqu'au bout du couloir, ouvrant toutes les portes sur mon chemin. Des chambres, un bureau, une buanderie. Pas de cadavre ni quoi que ce soit. Tout était silencieux, et le silence me fichait la frousse. C'était comme si la maison retenait sa respiration dans l'attente de l'explosion.

Le couloir se terminait par une porte en bois brut, à la peinture effritée, fermée à clef. Je la secouai et regardai derrière moi. L'ombre enveloppait la scène. Je fouillai dans mon sac et serrai ma baguette magique. Je sentis un picotement au bout

des doigts. Il y avait de la magie dans l'air, même si je n'avais aucune idée de qui elle provenait.

Je n'avais détecté aucun sorcier, à part Bentley et Martha, depuis que j'étais arrivée.

J'abandonnai ma baguette pour mon portefeuille et en sortis ma carte de crédit. Luna avait perdu les clés de notre premier appartement tellement souvent qu'elle avait fini par m'apprendre comment forcer une porte. Je n'avais pas été très attentive pendant les leçons – j'avais mieux à faire que de jouer les apprenties cambrioleuses – mais ce n'était qu'un simple verrou et après cinq minutes passées à triturer la serrure en jurant comme un charretier, je me retrouvai avec une carte de crédit toute mâchouillée, et une porte ouverte.

Laquelle donnait sur un escalier en ciment, dont les marches glissantes menaient à une cave plongée dans la pénombre.

— De mieux en mieux..., marmonnai-je.

Je ne fume pas et je n'ai jamais de briquet sur moi, mais en tâtonnant le long du mur je trouvai un interrupteur, et une vieille ampoule branlante s'alluma en bas des escaliers. Elle bourdonnait et vacillait, projetant des ombres lancinantes sur les marches et les ténèbres qui s'étendaient au-delà. OK, Sunny, tu as le choix : soit tu retournes à la voiture et tu dis à Luna de descendre explorer la cave, ce quelle te fera regretter jusqu'à la fin de tes jours. Soit tu descends dans cette cave comme dans les films d'horreur et tu meurs d'une fin atroce avec ta dignité intacte.

J'optai pour la deuxième option. J'étais peut-être une mauviette, mais j'avais ma fierté.

Chaussures à la main, je descendis l'escalier. Dans une autre partie de la cave, j'entendis une porte s'ouvrir et un rire étouffé. Je me jurai que si, au bout du chemin, je me retrouvais face à un travesti crado, portant un caniche sous le bras et exigeant que je mette la crème dans le panier, j'étranglerais ma cousine. Je fis quelques pas dans la cave, vide à l'exception de quelques meubles, quand la lumière s'éteignit dans une pluie d'étincelles. Je poussai un cri et fonçai droit devant moi, à l'aveuglette. Une autre lumière s'alluma, bien plus loin que la taille de la maison ne laissait à penser. J'avançai en gardant la main sur le mur, et

le plâtre céda bientôt la place à la brique. De l'eau clapotait sous mes pieds. J'étais dans un tunnel. Un tunnel glauque, nul doute là-dessus. Mais au moins il y avait de la lumière au bout.

Revenir à la cave était hors de question. Je continuai à avancer. Après avoir pataugé dans la boue pendant un long moment, j'atteignis le bout du tunnel. Une vieille porte en bois apparut, éclairée par la lumière crachotante d'une ampoule. La porte était fermée.

Je m'arrêtai et tendis l'oreille. Le murmure qui m'avait effrayée dans la cave s'était rapproché.

La main sur la porte, j'essayai de détecter toute trace de magie. Rien, juste cette étrange sensation de mort. Cela commençait à me faire flipper, bien plus qu'au moment où j'avais senti la puissance brute et corrompue d'Abrams. C'était comme quand on marche dans la forêt et que tous les oiseaux s'arrêtent de chanter : ça veut forcément dire que la sorcière de Blair Witch va jaillir des buissons pour nous dévorer le cœur.

La porte s'ouvrit dans un léger grincement et je pénétrai dans une rotonde recouverte de briques avec un sol en terre battue. L'odeur d'urine et de sueur me donna la nausée.

— Y a quelqu'un ? demandai-je en toussant, la main plaquée sur la bouche et le nez.

La majeure partie de la pièce était plongée dans l'obscurité et j'entrevis la lueur de barres métalliques dans un coin que je ne distinguais pas vraiment. Soudain, j'entendis un chuchotement, très faible mais qui faillit me faire sauter au plafond. La voix aiguë d'un enfant apeuré.

C'était dans ce genre d'occasions que je regrettais de ne pas fumer. Un briquet aurait résolu le problème en un instant.

— Qui est là ? soufflai-je.

— On est prisonniers, répondit une voix plaintive. Faites-nous sortir.

— Oh, bon sang…, murmurai-je.

La situation allait rapidement virer au sordide ou au drame. Que ce soit l'un ou l'autre, je n'allais pas finir la nuit sans une vision d'horreur.

Le petit garçon – ou je ne sais qui – se mit à pleurer.

— Je veux rentrer à la maison !

— D'… d'accord, bégayai-je en m'avançant dans l'ombre.

Dès que mon pied toucha la terre recouvrant le centre de la rotonde, je sentis la magie. Elle s'agrippa à mes vêtements comme les épines d'un buisson de ronces, s'insinua en moi et refusa de me quitter.

La douleur explosa derrière mes yeux, et mes jambes se transformèrent en spaghettis à moitié cuits, me laissant choir dans la poussière. Je fus saisie d'un haut-le-cœur lorsque le sortilège m'enveloppa et me serra, de plus en plus fort, jusqu'à ce que j'aie la sensation de manquer d'air.

La lumière s'alluma, mais je ne voyais rien. J'entendis des pas se rapprocher de moi, mais je hurlais trop fort pour distinguer combien ils étaient.

— Taisez-vous ! m'ordonna une voix en colère. Personne ne peut vous entendre.

Des mains m'entraînèrent dans l'ombre. La magie me poursuivait, bloquant mes moindres gestes et réprimant toute tentative d'évasion. Insulte suprême, les mains m'arrachèrent mon sac, et ma baguette magique au passage.

Le sac de Luna, la robe de Luna, maculée de boue. Elle allait me tuer, si la personne qui m'avait lancé ce sort ne le faisait pas avant.

Je songeai à cela et commençai à pleurer pour de bon, non pas de douleur, mais de peur, une peur panique qui me rongeait de l'intérieur.

Quand je me réveillai, le sort m'enserrait toujours, poisseux comme du sang à moitié séché.

J'essayai d'invoquer un peu de magie, mais je ne ressentais plus rien autour de moi. OK, j'allais devoir me servir de ma cervelle. Génial. Au moins, la lumière était allumée. De l'autre côté de la pièce ronde, des écrans de surveillance et un clavier étaient posés sur une table en métal. Une table chirurgicale était placée au centre d'un cercle magique, munie de sangles matelassées comme celles qu'on utilise pour maintenir les forcenés. Et tout autour du périmètre de la pièce se trouvaient des cages. Avec de vieux barreaux en fer rouillés et d'énormes cadenas. Les cages, je les distinguais parfaitement. J'étais dans l'une d'elles.

Après un moment de terreur passé à hurler et secouer les barreaux avec le peu de forces qui me restaient, je me recroquevillai dans un coin, la tête posée sur les genoux. Luna allait venir me chercher. Ma radio et ma caméra ne devaient sûrement pas émettre à une telle profondeur ; Mac et elle allaient prendre d'assaut la maison, trouver le tunnel et me ramener. Il fallait juste attendre. Attendre sans devenir dingue.

Je parvins à m'en convaincre pendant environ une heure. Puis je me jetai de nouveau sur les barreaux.

— Laissez-moi sortir ! Je suis un être humain, bordel ! Non, mais vous êtes malades ou quoi ?

— Ils ne répondent jamais.

La voix fluette venait de l'autre côté de la salle. La silhouette dans la cage était celle d'un enfant – dix ou onze ans à peine. Je plissai les yeux et remarquai que la plupart des cages étaient occupées par des gamins, certains encore en culottes courtes et d'autres presque adolescents. Ils étaient tous sales, malingres et aussi effrayés que moi.

— Qui sont-ils ?

La petite fille qui m'avait répondu se recroquevilla.

— On l'appelle la Rouquine. Elle s'énerve si on dit son vrai nom.

Je m'agrippai aux barreaux pour affermir mes mains qui tremblaient si fort qu'elles en vibraient. Elle haussa les épaules.

— Comment t'appelles-tu ?

— On n'a pas de nom ici.

— Je m'appelle Sunny. Tu devais bien avoir un nom avant de… venir ici. Au bout d'une minute, elle se mordit la lèvre et murmura :

— Madison.

— Salut, Madison. Je vais tous vous faire sortir d'ici, d'accord ?

Comment, je n'en avais aucune idée pour l'instant. C'était une promesse à la Luna : folle, dangereuse et grandiose. Je ne savais même pas si je pouvais encore utiliser la magie. Le sort m'avait peut-être épuisée, éradiquant à jamais tous mes pouvoirs. Je sentis mon estomac se tordre.

Je ne pouvais pas me laisser aller à ces pensées. Il fallait que je nous sorte de là. C'était moi l'adulte. L'adulte chochotte terrorisée.

— Quand la Rouquine va-t-elle revenir ? demandai-je à Madison.

Elle secoua la tête.

— Bientôt. Je n'aime pas quand elle est là. Il faut se taire sinon elle devient méchante.

— Génial, soupirai-je. Elle m'a l'air charmante.

La porte du tunnel s'ouvrit d'un coup.

— Je ne suis pas là pour être charmante, fit la procureure Nielsen. Je suis là pour qu'on m'obéisse.

Dire que j'en restai baba, ce serait comme dire que Luna est de mauvais poil les nuits de pleine lune. Je dévisageai la jeune femme. Je devais avoir l'air ahuri-comique d'un personnage de dessin animé.

— Ravie de vous revoir, Sunny, dit-elle en inclinant la tête sur le côté.

Ses cheveux cuivrés étincelèrent à la lumière et prirent des reflets dorés. Je parie qu'elle se les teint, cette garce.

— Vous… Qu'est-ce que…

Je n'étais pas très éloquente, à ce moment précis.

— Oui, je suis une sorcière. Non, je n'ai pas l'intention de vous libérer. Oui, c'est moi qui ai demandé à Bentley de vous appeler et non, votre cousine à la pilosité excessive ne viendra pas à votre secours. Cela répond-il à vos questions ?

Elle me montra un écran de surveillance, et mon image apparut, en train de papoter et plaisanter avec les autres convives, un verre de martini à la main. Je cognai les barreaux, les articulations en sang. Je n'avais jamais été aussi furieuse.

— Vous m'avez pris du sang pour faire ça ! C'est obligé !

— Non seulement cela, mais votre micro et votre caméra émettent un signal de retour de boucle. Personne ne sait qu'il y a un problème.

— Sale garce d'Adepte, sifflai-je.

Nielsen me regarda, étonnée.

— Oh, je vous en prie. C'est Bentley, l'Adepte du Sang. Moi, je ne suis qu'une ensorceleuse. Comme vous. Pure.

— Et cela vous donne le droit de m'enfermer dans une cage, peut-être ? Sans parler de torturer des enfants. Non, mais qu'est-ce qui ne va pas chez vous, au juste ? Pourquoi faites-vous cela ?

— On en reparlera demain matin. En attendant… dites bonne nuit, les enfants.

— Bonne nuit, répondirent-ils en cœur d'une voix pitoyable.

Nielsen afficha un grand sourire, comme si on l'avait élue Mère de l'Année.

— Quant à vous… mademoiselle Swann. Ne tentez rien de stupide.

Je m'affalai dans un coin. Luna devait venir. Mais jusque-là, j'étais le cerveau par défaut de notre évasion.

Les lumières s'éteignirent de nouveau et j'essayai aussitôt toutes les choses stupides qui me venaient à l'esprit. Les barreaux n'avaient pas de point faible et le sol était en argile, donc impossible à creuser. La cage était fermée par un cadenas, donc impossible de forcer la serrure, même si j'avais encore eu mon sac. J'étais coincée là, avec une lanceuse de sorts psychotique et une tripotée de gamins kidnappés.

C'en était trop. Je fondis en larmes. J'essayai d'étouffer mes sanglots dans mes mains, mais des spasmes me secouaient comme une crise de convulsions. De grosses larmes se mirent à couler le long de mon visage paniqué.

— Sunny ? murmura Madison.

Je reniflai.

— Tout va bien.

— On arrête de pleurer après les premières nuits, dit-elle. Mais c'est pas grave, tu sais. Moi aussi j'ai pleuré, au début.

Mon Dieu. Voilà que j'étais réconfortée par une fillette victime d'enlèvement et de mauvais traitements. Tu parles d'une héroïne.

— Madison ? dis-je en agrippant les barreaux, laissant le froid du métal traverser mon corps en un flot apaisant.

— Oui ?

— Repose-toi. Demain, on s'évade.

Je n'arrivais pas à dormir. Je ressassais en boucle les événements de la journée. Nielsen avait tenté de tuer Trotter.

C'était une ensorceleuse qui essayait de combler le vide laissé par la mort du clan O'Halloran. Elle était extrêmement puissante, cruelle, et complètement givrée.

Rien de tout cela n'expliquait pourquoi elle me tenait captive. Étais-je la dernière pièce d'un puzzle qui m'avait échappé ? Est-ce que Nielsen allait me servir le couplet habituel du méchant qui deviendrait bientôt maître du monde ? La lumière s'alluma brusquement et j'entendis au loin s'ouvrir la porte de la cave donnant sur la maison des Hanover. Nielsen et Bentley entrèrent, une paire de menottes se balançant au bras de Bentley.

— Si vous croyez que je vais porter ça, vous vous fourrez le doigt dans l'œil, lui dis-je.

Il m'adressa un sourire et rajusta ses lunettes.

— J'ai goûté à votre sang, Rhoda. Vous tenez vraiment à employer ce ton si agressif avec moi ? Songez un peu à ce que je pourrais faire au reste du sang qui coule dans vos veines.

Je cédai. Il avait raison, le salaud. Aucun sorcier ne cherche des noises à un Adepte du Sang s'il peut l'éviter. Ce sont des êtres vils et cruels qui n'ont pas besoin de baguette pour invoquer la magie. Heureusement, ils semblent avoir un taux de mortalité bien plus élevé que les autres sorciers. Bizarrement, jouer avec le sang et la magie noire finit souvent par se retourner contre vous. Nielsen fit le tour de la pièce, désignant quelques enfants au passage. Bentley la suivait et ouvrait les portes concernées avec un gros trousseau de clés. Les enfants s'alignèrent au centre de la salle avec une docilité déconcertante. Nielsen s'arrêta devant moi.

— Vous serez sage, mademoiselle Swann ?

Je lui lançai un regard noir. Elle portait un tailleur en lin de couleur verte et ses cheveux étaient relevés en chignon. Comment osait-elle avoir l'air si élégante alors que j'avais passé la nuit dans une fichue cage ?

— Mademoiselle Swann, répéta-t-elle. Puis-je compter sur votre coopération ?

— C'est ça, oui. Compte là-dessus, grondai-je.

Bon sang, je commençai à parler comme ma cousine.

Nielsen soupira.

— Bentley, menottez-la.

Il était bien plus fort qu'il en avait l'air et me fit sortir de la cage pour me passer les menottes avant même que j'aie eu le temps de dérouiller mes muscles endoloris pour ne serait-ce que songer à me débattre. Ma magie sonnait toujours occupé quand j'essayais de faire appel à elle. Nielsen effleura son émeraude.

— Personne ne peut invoquer de sorts tant que je porte ce collier. N'essayez pas de vous évader par la force. Ce serait indigne de vos talents. (Elle sourit et se passa la langue sur les lèvres.) En outre, Bentley vous écorcherait vive. Morceau par morceau.

Sur ces charmantes paroles, elle se retourna et se dirigea vers une porte cachée dans le mur du fond. Elle se fondait dans les briques et Nielsen l'ouvrit en prononçant quelques paroles magiques. Bentley me poussa.

— Allez !

— Vous n'êtes qu'une sale petite ordure, lui dis-je. Et Dieu sait ce qui me retient de vous coller mon poing dans les couilles.

— Le sang, me rappela-t-il, puis il se pencha et lécha le côté de mon cou. Ooooh… le sang… tellement meilleur frais que sur le parquet d'un tribunal.

Je le repoussai brusquement, prise de violentes nausées. Nielsen frappa dans ses mains.

— Bentley ! Je ne pense vraiment pas que Mlle Swann soit votre genre. Emmenez-la, je m'occupe des enfants.

Il me fit entrer de force dans la salle suivante, une tanière informe, aussi basse de plafond que la première et recouverte de briques, de moisissures et de mauvaises herbes.

— Où sommes-nous ? demandai-je.

— Les Tunnels de l'Enfer.

Comme je le regardai sans comprendre, il poussa un long soupir et ajouta :

— Quand les marins étaient embarqués de force, sur les navires mouillant dans la baie, on les faisait passer par ici. Les tunnels mènent jusqu'au port. Après ça, ils servirent de repaire aux prostituées et aux contrebandiers, jusqu'à ce que le vieux réseau d'égout soit définitivement fermé lors des Émeutes d'Outremonde.

Il tira sur la ficelle d'une ampoule pendue au plafond et je laissai échapper un petit cri.

Le corps de Matthew gisait au sol.

J'eus un mouvement de recul, tremblant de tout mon corps et Bentley s'esclaffa.

— N'ayez pas si peur. C'est juste l'original. La copie améliorée est bien vivante. Vous l'avez croisée à la fête hier soir.

— V… Vraiment ?

Le corps du procureur était gonflé d'humidité et des spores de moisissures s'étaient formées aux coins de la bouche et du nez. Son cou était barré d'une entaille coagulée qui en disait long sur ses derniers moments aux mains de Bentley.

— Oui, fit Nielsen. Et je dois dire qu'il avait l'air de vous apprécier.

— Il n'a plus que trois jours au maximum, lui rappela Bentley d'une voix ennuyée. Et je n'arriverai jamais à lancer un nouveau sort avec le sang de ce cadavre à moitié pourri.

Nielsen traversa la salle en se déhanchant comme un mannequin, puis donna un coup de pied au cadavre du bout de ses Jimmy Choo.

— Hum. Vous avez raison. Heureusement, je pense pouvoir convaincre le juge Battleaxe d'annuler le procès. Avec toutes ces histoires d'attentats à la bombe… Du coup, Matthew n'aura plus à se montrer en public. Et là, un bon petit accident de voiture. Un accident tragique, sans l'infamie de l'alcool ou de la prostitution. Ensuite, un petit incendie pour détruire tout signe extérieur de magie.

— Non, mais vous êtes malades ? ! m'exclamai-je, ma voix résonnant dans la salle. Vous remplacez les gens par des copies ? C'est dégueulasse !

— Ça y est, elle a compris ! se moqua Nielsen. En général, on préfère les garder vivants, mais Matthew était intenable. Il s'est défendu comme un lion face à Bentley.

Me laissant cette image dans la tête, Nielsen se dirigea vers un interphone et s'exclama :

— Descendez ! On vous attend !

Bentley fit faire le tour de la pièce aux enfants, puis tira un coup sec sur mes menottes pour m'amener au centre. Je jetai un

coup d'œil au sol couvert de peinture noire. J'étais au centre d'un immense cercle magique. Génial. Un vieil ascenseur actionné par des poulies s'immobilisa en grinçant, puis trois greluches que j'avais croisées à la soirée de la veille – ou tout à l'heure ? J'avais perdu la notion du temps sous terre – s'avancèrent, vêtues de simples tuniques et pantalons blancs, les pieds nus. J'avais l'impression d'être dans une secte. J'espérais juste que le gourou n'allait pas s'amener avec un lance-flammes en déclarant que l'heure de la fin du monde avait sonné.

— Bentley.

Nielsen claqua des doigts et son petit larbin se précipita vers elle, tenant trois fioles de sang.

— Mais qu'est-ce que vous manigancez, à la fin ? demandai-je à Nielsen.

Nielsen me menaça du doigt.

— Allons, allons, Mlle Swann. Vous ne croyez tout de même pas que je vais vous le dire ?

— Oh, arrêtez avec votre ton mielleux.

Bentley me força à m'agenouiller au centre du cercle.

Nielsen retira doucement l'émeraude de son cou et la posa à côté d'elle. Je sentis la magie jaillir dans la salle : le pouvoir corrompu, nourri de sang, de Bentley ; la magie de Nielsen, brute et éclatante ; ainsi que celle de chacun des enfants, aussi vive que les flammes d'une bougie dans l'obscurité. Les trois marionnettes qui attendaient patiemment au bord du cercle peint émettaient un peu de magie, mais rien de spécial – juste de quoi lancer un ou deux sortilèges. Nielsen sortit une baguette en ivoire de sa poche puis la tendit en la faisant tourner sur elle-même. Elle commença à drainer de la puissance et me la jeta dessus comme une couverture de laine mouillée, rendant ma respiration difficile tant son ouvrage était moisi de fourberie.

— Je vois l'avenir, dit-elle. Je vois ce qui devrait être. Le voyez-vous ?

— Nous le voyons, répondirent les trois jeunes filles au bord du cercle.

Nielsen plissa les yeux.

— Les enfants, que dit-on à la Rouquine ?

— Nous voyons pour toi, répondirent-ils en chœur.

Leur concentration s'aiguisa, se déversa dans le puits de sa puissance. Pauvres gamins. L'un d'eux tituba et s'évanouit. Bentley se précipita vers lui et le gifla pour le réveiller.

Nielsen déboucha les ampoules de sang et plongea son doigt dans chacune d'elles, l'étalant sur son visage.

— Je prends le pouvoir pour modeler le monde à ma vision, dit-elle. Je le prends maintenant.

Une par une, les trois sorcières s'avancèrent et laissèrent Nielsen oindre leur tête. L'air se mit à trembler autour d'elles tandis que la magie combattait la réalité, l'air devenant pourpre comme une meurtrissure. Je frémis. Le sang et la sorcellerie ne devraient jamais s'associer ainsi. C'était atroce.

— Excitant, hein ? souffla Bentley. Imaginez ce que j'ai fait avec votre sang à vous.

— Allez vous faire foutre, lui répliquai-je.

Les sorcières poussèrent cris et grognements quand le sort s'empara d'elles et que leurs corps se transformèrent. L'une d'elle se mit à grandir et grossir jusqu'à devenir Fisk, l'avocat de la défense, la deuxième se transforma en gardien de prison et la troisième prit les traits de Trotter. Nielsen recula, abaissant sa baguette et examinant son œuvre.

— Cela ira. (Elle donna un passe au garde.) Ceci te permettra d'entrer dans le quartier de haute sécurité de Los Altos. Fais attention à ne pas montrer ton visage aux caméras.

— Oui, madame, fit la sorcière d'une voix féminine aiguë.

Nielsen soupira et je sentis la puissance fuser de nouveau. Les sorts se consolidèrent, tous les petits détails se mirent en place – valises sous les yeux, cheveux hirsutes, boutons de manchette décousus.

Nielsen avait du talent. Dommage que ce soit une garce pareille. Elle se retourna vers moi.

— On va juste vous rafraîchir un peu, mademoiselle Swann, et on en aura fini.

Est-ce que cela voulait dire que j'allais me retrouver gisant aux côtés du pauvre Matthew ? Cela, Nielsen se garda bien de me le dire. Je décidai de ne pas le découvrir. Bentley sortit un couteau, déplia la lame et verrouilla la sécurité.

— Sachez que vous m'avez donné du fil à retordre, dit Nielsen. Copier votre allure, votre odeur… Vous et votre sale clebs de cousine.

— Ravie d'avoir servi de cobaye, dis-je en reculant devant la lame de Bentley. Si je peux rendre service…

J'allais devoir tenter ma chance tant que la magie était dans l'air, et il ne fallait pas que je me loupe. Heureusement, je n'en avais besoin que d'une toute petite partie, suffisamment infime pour passer inaperçue aux yeux d'une personne aussi centrée sur son nombril que Nielsen.

J'attirai la magie vers moi, la sentant descendre en volutes le long de mon front jusqu'à mes doigts. Je fermai les yeux et me concentrai sur les serrures des menottes. Bentley m'attrapa le poignet, le tourna pour exposer les veines et je sentis le mouvement d'air quand il abattit le couteau.

— Serrures, ouvrez-vous…

Comme je regrettai de ne pas avoir prêté plus d'attention aux cours de Luna… Concentre-toi, bon sang ! La tige, la gorge, le loquet… La magie trouva le mécanisme des menottes, s'infiltra difficilement en lui – Dieu, que je regrettai de ne pas partager la mémoire de Luna pour les détails ! – et forma une clé. Les anneaux s'ouvrirent d'un coup et je relâchai ma concentration. Me tordant sous la poigne de Bentley, je ramenai mon autre poignet pour le frapper juste au-dessous de la ceinture. Ce n'était pas le violent coup de poing que j'avais envisagé, mais cela ferait l'affaire.

Un souffle s'échappa de sa poitrine, et il me relâcha. Le couteau tomba. Nielsen se rua vers son collier plutôt que de faire appel à sa magie. Je me gardai bien de lui dire que si elle avait invoqué davantage de puissance, elle m'aurait balayé d'un geste. Elle était bien plus forte et bien plus douée que moi. Au lieu de cela, je la laissai s'emparer de son brouilleur de sorts. J'étais trop occupée à courir.

J'entrai en trombe dans l'ascenseur, les poulies grincèrent sous l'action du levier, puis je m'engouffrai à travers le dédale de couloirs sillonnant la maison des Hanover et débouchai enfin dans la rue.

Un petit matin bleuté, le soleil venant à peine de se lever. Voitures et camions de livraison s'engageaient tour à tour dans la rue. Je fonçai au milieu de la rue et agitai les bras comme une folle, attirant l'attention du camionneur le plus proche.

— Tout va bien, ma belle ?

— Non ! hurlai-je. Appelez la police !

Le livreur me prêta son téléphone portable et j'appelai le commissariat, tombant d'abord sur Rick, l'agent d'accueil avant d'être transférée au lieutenant Mac Allister.

— Mac, dis-je. Mac, j'ai besoin d'aide… il y a des enfants… enfermés dans des cages.

Finalement, je parvins à lui débiter toute l'histoire. Je ne sais pas combien de temps s'écoula avant que Mac déboule avec toute une escouade, flanquée d'ambulances et autres véhicules officiels… Je m'assis au bord du trottoir, hébétée, sous le choc. J'avais failli mourir. Il ne s'en était fallu que d'un cheveu. Mais j'étais bien vivante – assise sur un trottoir, épuisée, vêtue d'une robe sale et bien trop grande pour moi.

Une paire de gros godillots s'arrêta brusquement devant moi.

— Sunny ? fit Luna d'une voix étranglée en laissant tomber son gobelet de café sur le trottoir.

— Luna !

Le chaos régnait autour de nous, des policiers emportaient les enfants dans leurs bras, d'autres fouillaient la maison, radios et sirènes emplissaient l'air tel le piaillement d'oiseaux électriques. Madison me regarda pendant qu'un médecin la transportait dans l'ambulance, mais elle était trop faible pour faire le moindre geste et elle me dévisageait, les yeux vides.

J'avais besoin d'oublier cette nuit passée sous terre, la sombre résignation sur le visage des enfants. Je me dirigeai vers ma cousine pour la prendre dans mes bras – et m'arrêtai net.

Je me tenais à quelques pas derrière elle.

Tenter de se décrire tombant nez à nez sur son sosie, c'est comme tenter de décrire une visite à la chocolaterie de Wally Wonka – rien de ce que vous pourrez dire n'approchera de ce que vous avez ressenti.

— Luna ! lança-t-elle avec insistance. Qui est-ce ?

— Sale garce ! m'exclamai-je. Sale garce de clone !

Luna vint se placer entre nous tandis que mon sosie reculait sous la flopée de jurons que je tenais de Luna mais que je n'avais encore jamais eu l'occasion d'utiliser.

— Je ne sais pas ce qui se passe ! cria la fausse Sunny en tremblant de peur.

— Luna, c'est un clone de sang ! Ce n'est pas moi !

— Fermez-la, toutes les deux ! beugla Luna.

Elle se pencha vers moi, tournant le dos à la fausse Sunny et prit une grande inspiration. Ses pupilles s'écarquillèrent, de l'or s'immisçant au coin des yeux.

— Tu as une mine affreuse, Sun, me murmura-t-elle. Mais ce n'est rien par rapport à l'odeur que tu dégages.

— Oh, ça va..., marmonnai-je. J'ai passé la nuit enfermée dans une cage.

— Mais alors, c'est quoi cette chose avec qui j'ai bu un café au commissariat ?

— Une sorcière utilisant mon sang.

Je m'attendais à ce que Luna se retourne et lui fasse passer un très mauvais quart d'heure, mais sûrement pas à ce que mon clone se précipite sur Luna pour lui arracher son arme avant de la braquer... sur nous.

— On ne bouge plus ! ordonna-t-elle (il ?).

Luna secoua la tête en se massant les tempes.

— J'ai jamais vécu une journée aussi délirante.

— On va toutes monter dans la voiture, s'en aller gentiment et il n'y aura pas de victime, fit mon clone.

— Oh si : mon portefeuille. Ça va me coûter bonbon en thérapie, cette histoire, grinça Luna.

Une ombre apparut derrière mon clone, projetée du coin d'une ambulance. Je gardai l'œil sur elle.

— Soyez sérieuse, lançai-je pour qu'elle (il ?) garde les yeux sur moi. Il y a des flics partout. Où comptez-vous aller ?

Troy se matérialisa, brandissant un extincteur.

— Excusez-moi, fit-il.

Mon clone se retourna et Troy envoya le cylindre métallique s'écraser sur sa tempe.

Luna poussa un soupir de soulagement.

— T'as pris ton temps, Mac.

Je me tenais au-dessus de mon clone, contemplant mon visage désarticulé.

— Comment saviez-vous que ce n'était pas moi, Mac ?

— Peut-être parce que tu ne t'emparerais jamais de mon revolver ? répondit Luna d'un ton ironique. Tu es bien trop douce.

Troy posa la main sur mon épaule.

— Sunny n'aurait pas besoin d'arme. Elle a trop de classe pour ça. (Il me fit un clin d'œil et appela les ambulanciers.) Soignez-la puis passez-lui les menottes. Ensuite, envoyez-la au quartier de rétention de l'hôpital.

Luna me fit asseoir sur le capot de sa voiture et alla me chercher une bouteille d'eau, même si je crois que nous aurions toutes deux préféré un whisky.

— Alors comme ça, Nielsen a volé ton sang au tribunal, modelé cette chose à ton image et l'a renvoyée ici pendant qu'elle te retenait prisonnière et se servait de gamins pour augmenter sa puissance afin de… dans quel but au juste ? (Elle secoua la tête.) Vous les sorcières, je ne vous comprendrai jamais. Pourquoi est-ce qu'elle s'intéressait tellement à toi ?

— Elles ont pris l'apparence de Trotter, de son avocat et d'un garde de prison, récitai-je.

J'en avais marre de raconter cette histoire et me remémorer la magie malsaine, vicieuse de Nielsen – ainsi que l'inutilité dont j'avais fait preuve. Je serrai les poings sur mes genoux.

— Peut-être… qu'après ce qui s'était passé au tribunal… ils voulaient se débarrasser de moi.

Je ne pouvais pas croire que je représentais une telle menace. J'étais nulle comparée au talent de Nielsen. Cela m'exaspérait.

— Au moins, maintenant, on sait comment ce font abattre tous les sorciers cherchant à remplacer O'Halloran, marmonna Luna. Mme la procureure Foldingue a accès à tous les dossiers de la compagnie et à la liste de tous ses associés connus. Bientôt, il n'y aura plus de concurrence. Elle sera seule en lice. Je levai brusquement la tête.

— Luna.

J'avais vu la lumière, entendu le roulement de dominos qui accompagne le moment où toutes les pièces du puzzle se mettent en place. C'était comme si quelque chose avait jailli en moi. De manière si brusque que j'en avais presque la nausée.

Luna me regarda, hébétée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? On dirait que tu viens d'avaler une bille.

— S'il ne reste plus qu'elle, elle n'aura aucun espoir d'asseoir son contrôle sur la ville. Personne ne sait que c'est une sorcière ! Elle le cache avec cette espèce de grosse émeraude.

— On se croirait en plein Indiana Jones, fit Luna d'un ton amer.

Je lui fis signe de se taire et continuai :

— Mais en s'associant à Trotter, elle gagne un excellent porte-parole. C'est le dernier membre du cercle O'Halloran.

— Il ne ferait jamais ça, dit Luna. Et de toute façon, il va être incarcéré. (Son visage blêmit alors que son cerveau opérait le même cheminement que moi.) Oh, bon sang.

— Trotter ne le ferait pas, mais son clone, si. Et grâce à cet idiot au tribunal, Nielsen fera annuler le procès.

— Il lui faudrait abattre le vrai Trotter. (Luna tapota des doigts sur le bureau.) Un garde de prison, tu as dit ?

— Oui, commençai-je, mais elle était déjà dans la voiture.

Je la suivis et, quelques minutes plus tard, nous nous faufilions au milieu du trafic de l'autoroute en direction de la prison de Los Altos.

L'aube céda la place au matin pendant que nous faisions route vers le nord-ouest, Luna dans un silence sinistre, moi dans un silence paniqué. Mon estomac se tordait dans tous les sens. Que pouvais-je faire contre Nielsen ? Elle me réduirait en bouillie.

La prison de Los Altos est une grosse bâtisse grise au sommet de falaises baignées du bleu de l'océan Pacifique. Vissée aux rochers, elle a la réputation d'être une forteresse dont il est quasiment impossible de s'évader. Enfin, quand on n'est pas poursuivi par deux sorciers bien résolus à vous supprimer.

Le garde posté à l'extérieur commença par refuser de me laisser entrer, mais Luna lui montra les dents jusqu'à ce qu'il finisse par accepter.

Nous courûmes à travers un dédale de couloirs éclairés par des néons jusqu'au quartier d'isolement. Luna s'arrêta devant un bureau, le souffle court.

— Vous avez un Nathan Trotter en détention ?

— Ouais, mais il va falloir attendre votre tour, inspecteur. Il parle avec la procureure.

— Merde ! fit Luna en frappant du poing sur le bureau.

— Ouvrez la porte, dis-je. C'est une urgence !

La gardienne bâilla. Elle avait l'air d'attendre que ses ongles soient secs.

— Donnez-moi une seule bonne raison.

— La procureure est une sorcière qui a l'intention de régner sur Nocturne City et d'installer une nouvelle ère de guerres magiques. Elle est ici pour tuer Trotter et le remplacer par un Adepte du Sang. Oh, et elle m'a enfermée dans une cage.

La gardienne me regarda d'un air ahuri. Elle se tourna vers Luna.

— Une urgence, vous avez dit ?

— Ouvrez cette fichue porte ! beuglai-je, faisant sursauter à la fois la gardienne et Luna.

— D'accord, d'accord, marmonna-t-elle avant d'appuyer sur la sonnette d'ouverture.

Luna dégaina son arme, fit signe à la gardienne de se pousser et fonça à l'intérieur.

— Les flics…, grommela la gardienne, comme si elle parlait d'une bande de sauvages dégénérés.

Luna courut devant moi jusqu'à la salle des visites. À travers la porte grillagée, on pouvait voir Bentley et Nielsen assis avec Trotter, dont la chaise était poussée contre le mur.

Le garde à l'extérieur m'était familier.

— C'est le clone, soufflai-je à Luna.

Elle fixa ses yeux sur lui comme un missile verrouillé sur sa cible.

Le garde tourna la tête, laissa échapper un « Qu'est-ce… » et s'effondra comme une masse. Luna secoua son poing, les articulations reprenant leur place dans un bruit sec.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? fit Nielsen derrière la porte.

Bentley passa la tête au dehors. Luna serra ses mains autour de sa gorge avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit.

— Alors comme ça, on enferme ma cousine dans une cage, hein ? grogna-t-elle, puis elle le repoussa violemment dans la salle, où il rebondit sur la table avant de s'écraser contre le mur.

Nielsen se leva, les mains sur le fermoir de son collier. Bentley sortit son couteau et Luna tenta de s'en emparer, tous deux s'engageant dans une lutte féroce. Trotter nous regardait, les yeux écarquillés.

— Ne faites pas ça, dis-je à Nielsen.

— Faire quoi, Sunny ? dit-elle en retroussant ses lèvres. Vous tuer ? Tuer une des rares sorcières qui pourrait me poser problème alors que c'est l'occasion rêvée ?

— Ne le tuez pas, dis-je en désignant Trotter du doigt.

Nielsen éloigna ses mains du fermoir.

— Vous savez quoi ? Vu les fourberies dont vous êtes capable avec votre magie, je pense qu'il vaut mieux le faire à l'ancienne.

Elle ramassa le couteau de Bentley que Luna avait réussi à lui faire lâcher et s'avança vers Trotter.

Je restais figée, voyant la scène se dérouler dans mon esprit. Le sang qui jaillissait, Trotter se tortillant dans ses menottes, le clone venant prendre sa place…

Nielsen posa le couteau sur la gorge de Trotter.

— Faites quelque chose ! me cria-t-il.

Je me suis battue deux fois en tout et pour tout au cours de mon existence : l'une avec Joey Grant, un garçon odieux qui avait jeté mon sandwich dans le bac à sable quand j'étais au CP, et l'autre avec Mary-Anne Price, la fille qui m'avait traitée de tarée à l'école. Elle était bien plus grande que moi et m'avait flanqué une trempe, je m'en étais tirée avec un coquard, mais cela aurait pu être pire si Luna ne l'avait pas attrapée pour lui casser le nez.

Luna et Bentley étaient toujours en train de se battre, lui mû par le Sang, elle, par la rage. J'étais toute seule. La galère.

Je n'avais pas de magie, et la seule chose que j'entendais, c'étaient les battements de mon cœur.

Nielsen tira Trotter par les cheveux et plaqua la lame contre sa gorge. Puis elle me fit un sourire, comme si elle savait que je n'avais aucun espoir de gagner. Quelque chose en moi se révolta. Je fonçai sur Nielsen et l'attrapai par la taille, l'éloignant de Trotter. Elle se débattit, ses longs ongles manucures me griffant le visage. Je serrai la main et lui décochai un coup de poing dans l'œil.

— Hé, mais ça fait mal ! hurla-t-elle.

Mon poing aussi me faisait mal, et j'avais les articulations en sang. Cela avait l'air si facile avec Luna. Je saisis le collier de Nielsen et tirai dessus.

— Voilà qui est mieux.

La chaîne cassa net et je sentis la magie envahir de nouveau la pièce. J'avais libéré le pouvoir de Nielsen, mais ma magie me revenait, ardente, chargée de l'adrénaline qui coulait dans mon sang. Je jetai un regard à Trotter.

— Vous voulez mourir ?

— Non, cria-t-il.

— Alors, aidez-moi, ordonnai-je en saisissant ma baguette.

Le pouvoir de Nielsen jaillit au même moment. C'était comme si je me tenais au pied d'une vague de dix mètres. Je projetai un bouclier, un mur d'énergie brute, et sentis la magie de Trotter se joindre à la mienne. Il n'était pas très fort, mais maniait ses pouvoirs avec précision. Nielsen s'esclaffa.

— Génial ! Et vous croyez pouvoir résister jusqu'à quand ? L'arrivée de la cavalerie ? En tant que procureure de l'État, je peux vous faire passer pour une bande de flics ripoux et de sorciers mabouls, et si cela ne marche pas, la Rouquine fera en sorte que vos corps ne soient jamais identifiés.

Sa magie redoubla de puissance et je titubai, sentant du sang couler de mon nez. Nielsen riait. Trotter et Luna me criaient quelque chose, mais je ne les entendais pas.

Nielsen pouvait me battre. Elle pouvait me battre facilement et je le savais. Je tombai à genoux, le souffle coupé, et laissai mon bouclier se fissurer, juste un tout petit peu.

— Mon Dieu ! cria Trotter. Qu'est-ce qui se passe ?

Je surveillai Nielsen du coin de l'œil tandis qu'elle s'approchait de moi.

— Elle est faible, voilà ce qu'il y a, dit Nielsen. Et tu es le suivant sur ma liste. Personne ne peut arrêter la Rouquine.

Je rassemblai ma magie autour de moi, en une boule d'énergie protectrice. Je n'allais avoir qu'un seul essai.

— La Rouquine va te tuer, Sunny Swann, chantonna Nielsen. Quel effet ça fait ?

— Oh, la ferme. On sait tous que c'est pas ta couleur naturelle.

La magie jaillit de ma baguette, fendit l'air en sifflant et frappa, tel un bélier, le bouclier que Nielsen eut à peine le temps d'invoquer. Elle fut projetée contre le mur, de la fumée s'échappant de ses doigts et de sa baguette. Je l'éperonnai encore avec mes dernières forces et m'effondrai au sol, cette fois-ci pour de vrai. La dernière chose que je me rappelle, c'est d'avoir vu Luna se tenir au-dessus de moi, du sang coulant de sa lèvre entaillée, avec un sourire jusqu'aux oreilles. Le médecin de la prison nous examina, puis nous laissa partir. Luna passa un appel radio, demandant à ce qu'on vienne chercher Nielsen et Bentley, lequel avait l'air de s'être pris un camion en pleine face. Puis elle demanda aux fédéraux de transférer Trotter dans une autre prison. Il me jeta à peine un regard quand nous passâmes devant sa cellule.

— Il n'y a pas de quoi, lui lançai-je d'un ton méprisant.

— T'as fait du bon boulot, Sun, me dit Luna en s'approchant de la voiture.

J'étais assise sur le capot, laissant le soleil me réchauffer. J'avais mal partout après mon combat contre Nielsen, et ma tête bourdonnait de l'écho qui résonnait dans le vide de mon réservoir d'énergie.

— C'est toi qui m'as tout appris.

Luna balaya cette phrase de la main.

— Non, t'as du cran, gamine. Tu devrais le montrer plus souvent.

— Luna ? dis-je en glissant du capot et en ouvrant la porte du côté passager. C'était très sympa de déjouer une conspiration maléfique, mais si jamais tu m'entends dire que je devrais

refaire un truc pareil, fais-moi une fleur… Elle fouilla dans la boîte à gants à la recherche d'une paire de lunettes.

— Quoi ?

— Tue-moi avant que j'accepte.

— D'accord.

Je me calai dans mon siège et fermai les yeux.

— Hé, j'ai quand même déchiré sur ce coup-là, non ?

Luna éclata de rire alors quelle démarrait le moteur et s'engageait sur l'autoroute.

— Tu veux des collants pour aller avec la cape et le masque ?

— Oh, ça va.

— Je voulais juste dire…

Je la laissai parler pendant que nous repartions vers ma vraie vie, une vie banale où la magie n'était pas utilisée à mauvais escient. Je n'allais pas me mettre à protéger la veuve et l'orphelin, mais je me pris à songer à ces moments où je m'étais servie de ma magie avec férocité, où je m'étais battue, où j'avais senti l'euphorie du danger.

Et je dois dire que cela ne m'avait pas déplu.

SOMBRES PECHES
Jena Maclaine

Jenna Maclaine est l'auteur de la série Cin Craven. Quand elle n'écrit pas, elle s'occupe des plus de quatre-vingts animaux de sa ferme familiale dans les magnifiques contreforts des Blue Ridge Mountains. Vous trouverez plus d'informations sur Jenna Maclaine sur son site web : www.jennamaclaine.com (en anglais).

Mon corps s'abattit sur le plancher avec fracas. Est-ce la chute qui me coupa le souffle, ou l'homme nu qui vint s'écrouler sur moi, je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, je me retrouvai étendue sur le sol froid, clignant des yeux vers le plafond, à essayer d'aspirer un peu d'air. Non pas que j'aie besoin de respirer, vous comprenez, mais c'est une de ces petites faiblesses humaines, comme le whisky ou le chocolat, que la mort ne vous enlève pas. Je suis un vampire, voyez-vous.

— Et une sorcière vraiment nulle, murmurai-je en essayant de repousser Michael qui m'écrasait.

Il grogna et roula sur le côté.

— Tu n'es pas nulle, comme sorcière, mon amour. Mais je crois que tu m'as peut-être démis le genou, cette fois-ci.

Je lui jetai un regard coquin.

— Bon sang, où sont passées nos fringues ? demandai-je.

Nous nous redressâmes tous deux et regardâmes le lit. En effet, nos habits s'y trouvaient, allongés sur les draps comme si nos corps venaient simplement d'en disparaître Ce qu'ils avaient fait.

— Et merde. On était censés se retrouver nus dans le lit, et les habits par terre ! Michael m'adressa un sourire, ses yeux bleus pétillant avec bienveillance.

— Oui, chérie, je sais. Mais tu t'améliores. On n'était pas loin, cette fois.

Je poussai un grognement de frustration quand il se leva, me souleva dans ses bras et me jeta sur le lit. Partant de ma cheville droite, il se mit à m'embrasser en remontant lentement vers l'intérieur de ma jambe.

— Je suis nulle, comme sorcière. J'ai passé les trois derniers étés à Inverness avec ma tante Maggie qui me déteste, et on a seulement réussi à me donner suffisamment de contrôle sur ma magie pour éviter que les objets explosent ou s'enflamment davantage. Même Maggie pense que je suis nulle. Et peut-être maléfique.

— Elle ne te déteste pas, ma chérie. Elle a juste peur de ce que tu es, et je pense qu'elle est aussi un peu jalouse.

— De moi ? Mais pourquoi, pour l'amour de la Déesse ? Elle a plus de magie dans son petit doigt que tout ce que je pourrais seulement espérer invoquer !

Il interrompit ses baisers sur le côté de mon genou pour me regarder. À la lueur de la bougie, ses pommettes saillaient en un relief marqué qui faisait paraître son beau visage dangereux.

— Elle n'a pas plus de magie. Et pas une meilleure magie. J'ai vu de quoi tu es capable, Cin, et ta tante ne t'arrive pas à la cheville. Elle sait juste travailler mieux que toi avec ce qu'elle a. Soit patiente, mon amour. Tu trouveras ta voie. Je crois en toi.

Je souris et tendis la main pour dégager de son front une mèche d'un blond sombre.

— Et si je n'y arrivais jamais, Michael ? insistai-je doucement. J'ai tout ce pouvoir, je le sens en moi, mais je ne parviens pas à le faire agir comme il devrait. Mes sortilèges sont un désastre et ne fonctionnent qu'une fois sur je ne sais combien. Le reste du temps, je dois éviter de… par erreur…

— … transformer quelqu'un en belette ?

Car oui, ça m'était arrivé une fois. Je me laissai retomber sur les oreillers avec un grognement.

— Cin, ma bien-aimée, amour de ma vie éternelle, dit Michael en traçant un chemin de baisers sur l'intérieur de ma cuisse, ça ne fait que trois ans. Tu es la première sorcière, aussi loin qu'on s'en souvienne, qui n'ait pas perdu ses pouvoirs en devenant vampire. Nous avons l'éternité devant nous. Aie un peu de patience, et ça te viendra. Je ricanai :

— Tu sais très bien que je suis la personne la moins patiente…

— Tu as l'intention de parler tout du long ? demanda-t-il dans un souffle qui caressa la partie la plus intime de ma

personne. (Je frissonnai tandis que sa bouche restait suspendue là, me touchant presque mais pas tout à fait, et tout ce que j'allais dire déserta brusquement mon cerveau.) Parce que je peux te suggérer d'occuper ta bouche à des choses bien plus intéressantes, mo ghraidh.

Je gloussai, m'agrippai des deux mains à la tête de lit et m'étirai sur les draps décadents, en satin, pour présenter mes courbes et vallées sous leur meilleur jour.

— Oh, non, répondis-je avec un sourire coquin. J'ai fini. Je t'en prie, continue.

Il baissa la tête et j'entendis le bois craquer sous mes doigts quand je criai son nom.

Il m'arrive d'avoir des prémonitions. C'est un don que j'ai hérité de mon père, de même que la magie me vient de ma mère. Ce que je ressens n'est jamais une image exacte de ce qui va arriver, mais la sensation nébuleuse et désagréable que quelque chose ne va pas, ou va mal se passer. Cela se produit assez rarement pour que je sache qu'il ne suffit pas de me sentir en sécurité pour l'être vraiment. À l'inverse, quand j'ai un pressentiment, j'ai la certitude absolue que je dois en tenir compte.

Je me réveillai, Michael lové contre mon dos, son bras droit jeté en travers de mon corps. Je clignai des yeux plusieurs fois en me demandant ce qui avait bien pu me tirer du sommeil, puis j'eus cette vision. Je sentis mon estomac se décrocher, comme si je venais de tomber de très haut, et je me mis à frissonner. Je rejetai les couvertures et sautai du lit. Je vérifiai que la porte était bien fermée avant de jeter ses vêtements à Michael.

— Michael, lève-toi. Il y a quelque chose qui ne va pas, dis-je en lui lançant ses bottes.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas, c'est juste une impression, mais je veux bien être damnée si je suis surprise nue dans mon lit par une bande de chasseurs de vampires. Je n'ai pas envie de recommencer comme l'année dernière en Autriche. Se battre tout nu, c'est vraiment gênant.

Je me tortillai pour entrer dans le pantalon en cuir que je portais la veille. Il était difficile à enfiler, mais à part ça, je n'avais rien déballé d'autre que des robes. Je n'aimais pas être en robe pour me battre si je pouvais l'éviter. En fait, je préférais ne pas me battre du tout. Michael et moi, avec nos compagnons Devlin et Justine, passions la majeure partie de notre vie après la mort à chasser et exécuter des mauvais vampires, mais ce voyage à Venise était censé représenter des vacances. Quand j'étais humaine, j'avais toujours eu envie de visiter Venise, et c'était l'un des lieux dans lesquels Michael avait promis de m'emmener quand il m'avait transformée en vampire trois ans auparavant.

Réprimant toute pensée de promenade romantique en gondole, j'enfilai mes bottes. Je venais juste d'attraper mon poignard quand le premier coup retentit à la porte de l'appartement. Je fis la grimace, espérant que Devlin et Justine avaient entendu le vacarme depuis leur logement au bout du couloir. S'il devait y avoir un combat, j'aspirais évidemment au renfort de nos amis. Michael se saisit de sa claymore et sortit de la chambre, portant pour tout vêtement son pantalon et ses bottes. J'enfilai sa chemise à la hâte et coinçai mon poignard dans ma ceinture avant de le suivre.

Le troisième coup eut raison du chambranle, et la porte s'ouvrit sur un seul gond, penchée comme un ivrogne. Cinq hommes et deux femmes s'engouffrèrent dans la pièce. L'odeur de soufre et de sang me prit à la gorge. Des sorciers, donc. Qui pratiquaient la magie noire. Michael me jeta un coup d'œil, puis tira la claymore de son fourreau. Un homme de grande taille, apparemment le chef, s'avança. Le sorcier portait des vêtements sombres, une cape noire. Il aurait pu être beau, malgré un début de calvitie et un nez qui semblait trop grand pour son visage, si ce n'avait été les émanations sombres et maléfiques qui sourdaient de lui comme la chaleur du soleil. Michael posa la pointe de son arme sur la gorge de l'homme.

— Cosa voleté ? demanda Michael. Que voulez-vous ?

Malgré l'effraction, Michael ne pouvait qu'être réticent à pourfendre cet homme. Le Conseil de l'Ombre et le Grand Roi lui-même n'approuvaient pas qu'un vampire tue un humain, et

le sorcier n'avait fait preuve d'aucune violence à notre égard. Pour le moment.

L'homme ne prit pas la peine de parler. Il se contenta de lever la main droite devant sa bouche, paume tournée vers le ciel, et de souffler dessus. Un nuage de poudre rose s'éleva en volutes, et, avant que j'aie le temps de crier un avertissement, l'épée de Michael était tombée et il s'écroulait à côté d'elle. Je me précipitai vers lui et m'agenouillai. Je tournai son visage vers moi et écartai ses cheveux, passai les doigts sur ses lèvres, ses pommettes délicates, ses sourcils sombres. Je savais qu'il n'était pas mort. Sans la magie, quelle qu'elle soit, qui anime un vampire, ce dernier ne serait plus rien qu'un cadavre mort depuis soixante-dix ans, os et poussière entre mes doigts. Il était vivant, mais ne respirait pas. Je savais qu'il n'en avait pas besoin, mais pendant les trois ans de notre relation je ne l'avais jamais vu cesser de respirer, même en dormant. Quelle que soit la substance dont le sorcier venait de lui administrer une dose, elle l'avait tellement assommé qu'il n'était plus conscient de rien. Je foudroyai l'homme du regard, la peur serrant mon cœur comme un étau.

— Qu'as-tu fait, sorcier ?

Il sourit, et ce n'était pas un sourire amical. Je plongeai pour ramasser l'épée de Michael, et mes doigts venaient de se refermer sur la poignée quand les compagnons du sorcier se jetèrent sur moi comme une meute de loups. Je sentis leurs ongles me griffer de toutes parts alors que je me relevais. Les quatre hommes s'étaient saisis de mes bras et l'une des femmes me ceinturait la taille. L'autre s'agrippait à mes jambes et essayait de me ramener au sol. Je me jetai en arrière de tout mon poids, entraînant mes assaillantes qui s'écroulèrent dans un enchevêtrement de jupes, de bras et de jambes. D'un geste sec du bras droit, je tirai les deux hommes qui s'y agrippaient et les fis trébucher, avant de flanquer un coup de genou dans le bas-ventre de l'un d'eux. Il relâcha sa prise sur moi et tomba à genoux avec un hurlement de douleur. Je m'arrachai à la prise de son compagnon pour lui décocher un coup de coude dans le nez. Décrivant un grand arc de cercle avec l'épée de Michael en direction des autres, je souris lorsqu'ils me lâchèrent.

— Codardi ! cria l'une des femmes alors que les hommes reculaient, effrayés. Ses cheveux gris acier ébouriffés tout autour d'elle, le regard dément, elle leva les mains vers moi. Je ne maîtrisais pas assez l'italien pour comprendre ce qu'elle disait, mais le rythme lent et décidé de sa voix trahissait sans aucun doute une invocation. Je n'allais pas lui laisser l'occasion de lancer un sort. Je rassemblai ma propre magie, la sentis se masser en moi, et priai que pour une fois elle m'obéisse. Je tendis le bras devant moi et un jet de pouvoir frappa la femme avec la puissance d'un coup de bélier, lui faisant faire un vol plané à travers la pièce. Entendant un mouvement derrière moi, je me retournai, la magie dans une main et la grande claymore dans l'autre, juste à temps pour recevoir une poignée de la poudre rose du sorcier en pleine figure.

L'air de satisfaction sur son visage d'aigle fut la dernière chose que je vis avant que tout devienne noir.

Un ronronnement de voix me ramena à la conscience et je sentis un sol de pierre, froid et humide, sous ma joue. Avec un grognement, je me tournai sur le dos et repoussai de mon visage mes cheveux auburn. Qu'étais-je en train de faire, juste avant ? Quelle heure était-il ? Quel jour ? Je clignai des yeux et regardai le plafond. Il semblait y avoir un treillage de dentelle noire au-dessus de moi. Quelque chose n'allait pas. Je fronçai les sourcils, essayant de retrouver mes repères dans le brouillard qui m'embrumait le cerveau et m'engourdissait le corps. Puis tout me revint d'un coup.

Je m'assis si vite que la pièce se mit à tourner et que je dus m'appuyer des deux mains sur le sol en fermant les yeux pour éviter de m'évanouir. Quand finalement je les rouvris, je découvris que j'étais dans une vaste pièce rectangulaire aux murs de pierre. Il n'y avait pas de fenêtres, et la seule lumière venait des torches et de nombreux candélabres, de ceux qu'on trouve dans le chœur d'une église, qui projetaient des ombres vacillantes sur le groupe de sorciers vêtus de robes noires rassemblés à un bout de la salle.

Un examen rapide de mon environnement m'apprit que la seule issue était une lourde porte de bois derrière moi. Elle était massive, parsemée de loquets de fer et flanquée de deux

silhouettes encapuchonnées, drapées dans des capes. Celle de gauche releva la tête quand je me mis debout. La sorcière aux cheveux gris acier me foudroya du regard, les yeux flamboyants de haine, sans que la litanie monotone du sortilège qu'elle et sa comparse psalmodiaient s'interrompe un seul instant. Je me préparai à recevoir l'impact de leur magie, mais comme rien ne se produisait je sentis ma tension se relâcher légèrement et je m'autorisai à leur tourner le dos pour examiner le reste de la pièce de plus près. Ce que je vis me serra l'estomac de terreur.

Contre le mur de gauche s'élevait un autel de pierre richement sculpté, d'environ un mètre cinquante de haut et trois mètres de long. Sur le dessus reposait Devlin, le chef de notre groupe, qui avait l'air d'être dans le même état que Michael après l'attaque au palazzo. Il semblait dormir, mais je ne voyais pas sa poitrine se soulever ni s'abaisser, ni aucun autre mouvement de sa part. C'était un homme imposant, d'environ un mètre quatre-vingt-dix, tout en muscles puissants. Sa large poitrine était nue, mais il portait encore un pantalon de cuir et des bottes. En me tournant vers la droite, je vis Justine, son épouse et ma meilleure amie, allongée sur un autel semblable contre le mur d'en face. Elle était nue comme au premier jour. Justine était une ancienne courtisane, une Française pleine de sens pratique. Contrairement à Devlin, elle avait dû chercher ses armes avant ses vêtements. Du moins nos assaillants lui avaient-ils rendu un semblant de dignité en ramenant ses longs cheveux blond cendré sur ses seins nus. Ça me rendait tout de même furieuse de la voir comme ça, nue et sans défense. C'était Justine, la Juge du Diable, et elle méritait d'être traitée autrement.

Je fis volte-face vers la phalange de sorciers au fond de la pièce. Ils étaient dix, tous vêtus de robes noires dont la capuche leur dissimulait le visage. Ils psalmodiaient à voix basse, peut-être en latin, en chœur avec les deux sorcières qui gardaient la porte dans mon dos. Il y avait des hommes et des femmes, mais celui que je cherchais exsudait tellement le mal que je l'aurais reconnu entre mille, et donc facilement entre dix. Le sorcier s'avança d'un pas et rejeta sa capuche pour dégager ses cheveux

blonds, qui grisonnaient sur les tempes, et ses yeux froids et sombres.

— Où est Michael ? demandai-je en anglais, espérant qu'il comprendrait. J'étais furieuse et terrifiée, et je ne parvenais pas à rassembler les quelques bribes d'italien que je connaissais. Il y avait sans aucun doute d'autres questions que j'aurais dû poser, mais celle-là était la plus importante. Michael était mon univers ; sans lui, plus rien n'avait d'importance.

L'homme eut l'air un peu surpris, puis il fit un pas de côté et d'un geste ordonna aux sorciers de s'écarter pour révéler un troisième autel de pierre. Celui-ci était taché de sang, mais de sang ancien, humain. Il n'appartenait pas à l'homme qui y était allongé.

— Michael, murmurai-je en me précipitant vers lui. Je me souvins trop tard de l'étrange treillage noir.

Je m'y heurtai de plein fouet, et il me brûla avec force craquements et grésillements. Je titubai en arrière, touchant mon visage d'une main couverte de cloques. Le sorcier éclata de rire. C'était un champ protecteur, et vicieux avec ça. Je rassemblai ma magie, la rappelant de l'endroit où elle vit au plus profond de moi, et la fit jaillir de mes mains, en visualisant son trajet à travers mon corps et vers le champ protecteur. Le treillage ondula, comme une toile d'araignée dans la brise, mais tint bon. Je fis une deuxième tentative, avec l'espoir de l'avoir affaibli. Le ronronnement continu des voix de sorciers redoubla alors que j'allais chercher toute la magie que je pouvais rassembler en moi et la projetais sur le treillage. Le sortilège qu'ils psalmodiaient renforça les liens, et ma magie rebondit sur la barrière et revint me heurter de plein fouet dans la poitrine, me projetant par terre.

— On m'avait dit que tu étais une sorcière puissante, et pourtant tu n'es pas capable de briser un simple champ protecteur, grinça le sorcier.

À ma grande surprise, il parlait anglais. D'un autre côté, Venise grouillait d'Anglais, ces temps-ci. Je me relevai en chancelant alors qu'il tournait autour du champ protecteur qui m'enfermait dans un cercle de trois mètres de diamètre et

s'élevait au-dessus de ma tête comme si quelqu'un avait jeté un filet d'obscurité sur moi.

— Je pensais que tu ferais peut-être une bonne recrue pour mon groupe, vampire, reprit-il, mais même le moins expérimenté de mes disciples connaît les sortilèges pour déjouer un champ protecteur. Je dois dire que tu me déçois.

Je le foudroyai du regard. Il était plutôt proche de la vérité, mais je ne voulais pas lui montrer qu'il avait mis le doigt là où ça faisait mal.

— Je te tuerai pour ces paroles, sorcier, rétorquai-je d'un ton venimeux.

Il se pencha vers le champ protecteur, ses yeux sombres pleins de moquerie et de dédain.

— Menace-moi tant que tu voudras, vampire, mais rien ne m'effraie en ce bas monde, certainement pas une sorcière dépourvue de talent prise dans mon filet.

Je souris :

— Oh, tu me craindras avant que tout ça soit fini. Je te jure que tu mourras en implorant ma clémence.

Par moments, tout ce qui nous reste, c'est un peu de bravache.

Son arrogance faiblit légèrement, puis il se reprit et, inclinant la tête, me rendit mon sourire.

— Nous verrons, vampire. Nous verrons…

— Qu'est-ce que tu veux ? Qui es-tu ?

— Je m'appelle Edmund Gage, et je veux me venger.

Tout en le suivant des yeux autour du champ protecteur, je tentai de me souvenir d'une rencontre avec lui, et surtout d'une action de ma part qui mériterait un tel niveau de vengeance.

— Je ne crois pas t'avoir jamais fait de mal, Edmund Gage.

— Oh, pas toi, vampire, pas toi. C'est de ce salaud de Marco que je veux me venger.

Marco était le Régent de Venise, le chef local des vampires. Je l'avais rencontré à mon arrivée en ville, car l'étiquette exigeait que nous nous présentions aux autorités en entrant dans une nouvelle cité.

— Si tu cherches à atteindre Marco à travers nous, tu t'es trompé de vampires, sorcier. Nous ne sommes pas avec lui.

Il haussa les épaules :

— Vous servirez tout de même mes fins.

— As-tu la moindre idée de notre identité ?

De nouveau, il inclina la tête :

— Vous êtes les Justes : juge, jury, et bourreau dans le monde des vampires.

C'était exact. Nous passions notre temps à parcourir l'Europe occidentale, et notre mission était de régler les problèmes que les Gouverneurs locaux ne parvenaient à résoudre. Nous ne devions pas allégeance à Marco, cependant, ni à aucun autre Régent. Malheureusement, cela signifiait également qu'avec nous quatre emprisonnés ici, il était peu probable qu'on remarque rapidement notre disparition.

— Si tu es si bien renseigné à notre sujet, Gage, tu devrais savoir que nous ne faisons pas partie de la cour de Marco. Nous n'obéissons qu'au Grand Roi, et en tuant l'un d'entre nous tu attiserais sa colère. Il vaut mieux pour toi que ça n'arrive pas, fais-moi confiance.

Je n'avais jamais rencontré le Grand Roi, mais nous étions ses sujets, et j'espérais avoir raison quand j'affirmais qu'il vengerait notre mort.

— Ah, mais il faut que ce soit toi, très chère. Une sorcière pour une sorcière… c'est ce que je souhaite. Marco m'a dérobé quelque chose de précieux, et ça lui fera honte que je vous aie enlevés dans sa propre cité.

— « Une sorcière pour une sorcière »… De quoi parles-tu ?

Gage s'approcha tout près du champ protecteur. Si j'avais été capable de le franchir, j'aurais pu lui rompre le cou avant qu'il ait le temps de dire « ouf ».

— Il m'a pris ma fille, expliqua-t-il, chaque mot débordant de rage à peine contenue et de douleur. Elle aurait été la plus grande de nous tous, et il l'a envoûtée, profanée, et transformée en sangsue buveuse de sang.

L'épouse de Marco… Sara ? À présent que j'y pensais, c'est vrai qu'elle ressemblait un peu à Gage : mêmes cheveux blonds, mêmes yeux sombres. Elle devait avoir le nez de sa mère. C'était une jolie petite créature, que je n'aurais jamais soupçonnée d'être versée dans la magie noire, et elle était follement

amoureuse de Marco, et lui d'elle. Et il ne lui restait pas une once de magie. Alors c'était bien vrai : j'étais la seule sorcière à ne pas avoir perdu ses pouvoirs en devenant vampire.

— Sara est ta fille ?

— Tais-toi ! hurla-t-il, puis sa voix se mua en un sifflement bas. Tu n'es pas digne de prononcer son nom.

Je secouai la tête :

— Marco l'a peut-être envoûtée, Gage, il se peut même qu'il l'ait fait quand il l'a changée en vampire, mais une fois qu'elle l'est devenue il a perdu tout pouvoir sur elle. Les sorts des vampires ne fonctionnent pas sur leurs congénères. Elle est absolument libre. Je l'ai vue il y a moins de quinze jours, elle était heureuse. Si elle est victime d'un sortilège, c'est seulement celui de l'amour.

— Mensonges !

— Je ne mens pas. Ils sont amoureux, elle est son épouse. Mais il est vrai qu'elle a perdu sa magie, Gage, dis-je avec douceur. Laisse-la. Laisse-nous. La vengeance ne te ramènera pas ta fille, ni son pouvoir.

— Non. Marco doit payer pour ce qu'il a fait. Il paiera, Cin Craven. Il m'a pris quelque chose, et je lui prendrai les Justes sous son nez. Ça ne suffit pas, et de loin, mais c'est un bon début. Tes amis ne sont là que pour me divertir. Je peux concocter quelques sortilèges vicieux avec du sang de vampire, tu sais ? Toi, en revanche, tu seras mienne.

— Même pas dans tes rêves les plus fous !

— Oh non, très chère, dans la réalité. Tu finiras bien par avoir faim, et alors tu boiras mon sang, et je te lierai à moi, comme j'ai lié mes autres partisans.

J'éclatai de rire :

— Je mourrais plutôt que de laisser ton sang corrompu franchir mes lèvres, Gage.

Il sourit :

— Cette solution me convient aussi très bien.

J'ai essayé, je peux vous le jurer. Longtemps après le départ de Gage, j'ai cherché des failles dans le champ protecteur, juste un endroit où la magie qui le maintenait en place aurait été plus faible. Je l'ai éprouvé jusqu'à ce que mes mains soient écorchées

et sanguinolentes à force d'être brûlées. Ce qui m'exaspérait le plus, c'était de savoir que tante Maggie avait un livre exclusivement consacré aux sorts contre les champs protecteurs. En fermant les yeux, je voyais le maudit machin sur l'étagère dans l'appartement qu'elle louait à Inverness, sa couverture en cuir brun semblant se rire de moi. Si j'avais été une meilleure élève, peut-être que je me serais souvenue de quelque chose qui se trouvait à l'intérieur du livre, mais, comme Maggie avait l'habitude de le répéter, j'ai autant de capacité de concentration qu'un chiot. Et maintenant, à cause de ce tout petit défaut, nous allions tous mourir.

Deux des partisans de Gage restaient dans la pièce en permanence avec moi. Apparemment, l'incantation ne devait pas être interrompue pour que les sortilèges soient maintenus, car mes gardiens se relayaient régulièrement. J'ai essayé de leur parler. J'ai essayé de les implorer, de les supplier, de les corrompre. La seule réponse que j'ai obtenue, c'est quand l'un d'entre eux m'a craché dessus en disant d'une voix sifflante :

— J'espère que le maître te tuera à petit feu, espèce de salope suceuse de sang !

Après ça, j'ai renoncé. Ça ne sert à rien d'essayer de raisonner des fanatiques. Je me levai en entendant la porte s'ouvrir. Gage entra en portant une coupe d'or ciselé. L'odeur de sang frais me parvint à travers la pièce, et je sentis mon estomac se serrer. Je ne savais pas depuis combien de temps nous étions ses prisonniers, mais je ne m'étais pas nourrie depuis la nuit précédant notre capture… et j'avais faim.

— J'ai quelque chose pour toi, vampire. Quelque chose dont tu dois avoir très envie, maintenant.

Il marcha vers le champ protecteur, tenant toujours la coupe. C'était la chance que j'attendais. S'il voulait que je boive, il devrait briser le champ. Je regardais, fascinée, le treillage fondre pour lui et sa main tenant la coupe passer à travers le petit trou. Ce n'était pas autant que ce que j'avais espéré, mais ça suffirait. Si je ne pouvais sortir, du moins je pouvais tirer Gage vers moi. Je bondis, et le manquai de peu. J'étais tellement concentrée sur la main que je n'ai pas remarqué qu'il avait fait apparaître une boule de pure magie dans l'autre. Elle

me heurta alors que je n'étais qu'à quelques centimètres de lui. La force me projeta de l'autre côté de ma prison, me brûlant la peau du dos à travers la chemise de Michael. Il était malin. Impossible qu'il ait projeté la boule de magie en réaction à mes mouvements. J'étais une vampire et, quels que soient ses pouvoirs, il était tout de même humain. J'étais capable de bouger si vite qu'il n'aurait pas pu me suivre des yeux. Non, il m'avait jeté sa boule de magie à l'instant même où sa main passait dans la brèche. Alors que je me relevais, endolorie, il posa la coupe par terre et recula.

— Bois.

Je m'approchai du gobelet à pas lents, sans le quitter un instant des yeux. Je la ramassai et la passai sous mon nez. C'était du sang humain, mais je ne voulais pas le boire. Je savais que c'était le sien.

— C'est ton sang, n'est-ce pas ?

— Oui, et il est plein de mon pouvoir. Bois et rejoins-moi, Cin Craven, et je te laisserai la vie sauve.

Je me préparai à lui lancer la coupe à la figure.

— Avant de faire ça, dit Gage en m'arrêtant d'un geste, pense à tout ce que je peux t'offrir. Pense au pouvoir, Cin Craven, quel effet ça ferait de sentir toute cette magie que tu as en toi se plier à ta volonté. Je peux faire de toi la sorcière que tu aurais dû être.

— Je ne serai jamais une adepte de la magie noire, Gage.

Il rit :

— Tu es une vampire. Tu vis dans l'obscurité. Laisse cette noirceur vivre en toi, maintenant. Je peux te rendre plus puissante qu'aucune sorcière blanche pourrait jamais rêver de l'être. Laisse-moi faire de toi celle que tu es destinée à devenir.

Je vis l'intime conviction briller dans ses yeux, et l'espace d'un instant, je fus tentée. Je jetai un coup d'œil à la coupe pleine de sang. Quel effet cela ferait-il, de parfaitement maîtriser ma propre magie ? Je reportai mon regard sur Gage. Il sourit. Par-dessus son épaule, je pouvais voir la forme sans vie de mon bien-aimé étendu sur un autel dédié à tout ce que j'avais juré de combattre. Je secouai la tête et lançai la coupe sur le champ protecteur, projetant son contenu sur Gage par la même

occasion. Le sang éclaboussa le filet noir et disparut. Le champ protecteur fonctionnait avec de la magie de sang, et il avait absorbé le sang de Gage comme un champ desséché absorbe la pluie. Je revins sur l'idée que le livre de tante Maggie ait pu contenir quoi que ce soit pour forcer ce sortilège-là : les sorcières de Macgregor ne s'occupent pas de magie de sang. Gage leva la main, et la coupe remua là où elle était tombée. Elle tourna trois fois sur elle-même, puis s'envola à travers le champ pour atterrir dans sa main tendue. Il l'attrapa sans même me quitter des yeux.

— Je reviendrai, vampire. Peut-être que tu auras reconsidéré ma proposition d'ici là.

— N'y compte pas trop.

— Que tu me rejoignes de ton plein gré, comme le reste du groupe, ou de force, est sans importance pour moi.

— Tu ne peux pas m'obliger à le faire, Gage.

— En effet, tu as l'air assez têtue pour te sacrifier au nom de tes principes. Mais auras-tu la force de laisser mourir aussi tes compagnons ? Tu boiras ce que je te donne, Cin Craven, parce que la prochaine fois que tu me jettes cette coupe à la figure, je la ramasserai pour la remplir du sang de ton amant. Je les viderai tous de leur sang devant tes yeux. Dis-moi, ajouta-t-il d'un ton doucereux : tu pourrais rester assise à les regarder mourir en sachant que tu peux les sauver ?

— De toute façon, tu les tueras, murmurai-je.

— C'est vrai, mais si tu bois mon sang, je leur accorderai une mort rapide, d'un coup de pieu. Ils ne se rendront compte de rien. Si tu refuses, je les réveillerai juste assez pour qu'ils aient conscience qu'ils sont en train de mourir, lentement, et ils sauront que tu aurais pu les sauver, mais que tu as refusé. J'espère que ça te donnera matière à réflexion.

Il quitta la pièce à grands pas, et la lourde porte de bois claqua derrière lui. Le bruit résonna dans la pièce comme un coup de feu.

Je me laissai tomber par terre et pleurai, mes sanglots étouffés par l'incantation perpétuelle qui roulait dans la pièce.

Gage tint parole. Après ce qui me sembla une éternité, il revint, tout son groupe vêtu de noir à sa suite. Ils encerclèrent

ma prison comme des vautours attendant l'occasion de se jeter sur moi pour me mettre en pièces. Je fis semblant de ne pas les voir et gardai les yeux rivés sur Gage. C'était lui, la clé. S'il avait lié les membres du groupe par le sang, alors son sang et sa mort rompraient le lien. J'ignorais si certains parmi eux avaient assez de magie propre pour nous combattre tous les quatre en même temps, mais j'étais prête à prendre le risque. Le pouvoir de Gage irradiait la pièce, et je ne sentais rien de tel émaner d'aucun de ses partisans.

Gage approcha. Je pris une grande inspiration et redressai les épaules. D'une façon ou d'une autre, ce cauchemar allait prendre fin, ici et maintenant.

— Vas-tu boire ?

Les dieux m'en sont témoins, j'en avais envie. Je me sentais faible, affamée, mais son sang était impur, mauvais, et je n'allais pas le faire, ne pouvais pas le faire. Je serrai les dents et secouai la tête.

— Tu sais que tu en as envie, vampire, susurra-t-il, presque tentateur. Tu as envie de sentir ce liquide au goût de cuivre sur ta langue, n'est-ce pas ? Et le pouvoir. Penses-y. Tu as ton propre pouvoir, Cin Craven. Je le sens, même si tu ne sais pas t'en servir. Je peux t'apprendre.

En l'entendant me refaire la proposition que j'avais déjà refusée une fois, je fus frappée par une idée : contrairement à ce qu'il m'avait dit lors de notre précédente conversation, mon ralliement volontaire lui importait. Que ce soit pour apaiser sa soif de vengeance ou par vanité, il avait besoin que je vienne à lui de mon plein gré. Je n'allais pas lui faire ce plaisir.

— Je suis une sorcière de Macgregor, Gage, que je sois digne ou non de porter ce nom. Ta magie de sang n'est pas digne de moi. Tu pratiques les arts noirs parce que la Déesse t'a abandonné. Tu n'as rien à m'apprendre.

Il eut un mouvement de recul, comme si je l'avais giflé, puis il plissa les yeux :

— Qu'il en soit ainsi.

Gage s'approcha de l'autel où reposait Michael, et s'arrêta près de lui.

— Ne le touche pas ! Si tu fais du mal à l'un d'entre eux, je t'assure que je te le ferai payer !

Il rit :

— C'est amusant que tu continues à me menacer, Cin Craven, dit-il en sortant un long poignard d'aspect meurtrier de sa robe. Si tu avais le moindre pouvoir de leur venir en aide, tu l'aurais déjà fait.

Il leva une main et la passa sur le visage de mon amant. Michael ouvrit brusquement les yeux, et je vis les muscles de son cou se tendre dans l'effort qu'il fit pour remuer.

Gage se pencha, sourire aux lèvres :

— Bonsoir, vampire.

— Qui êtes-vous ? demanda Michael d'une voix basse et enrouée. Pourquoi est-ce que je ne peux pas bouger ?

— Je m'appelle Edmund Gage, et j'étais en conversation avec votre dame à l'instant. Saviez-vous qu'elle tient vos vies entre ses mains, et qu'elle refuse de vous sauver ?

— Cin ? Que lui avez-vous fait ?

Gage recula et laissa Michael tourner la tête. Il posa ses yeux bleus sur moi, et je lui adressai un sourire triste alors qu'il me regardait de la tête aux pieds avec un air inquiet. Rassuré sur mon état, il balaya la pièce du regard.

— Elle n'aurait qu'une chose à faire pour vous sauver, vous et vos amis, dit Gage, attirant l'attention de Michael. Pourtant elle refuse. Elle préfère me laisser vous saigner à blanc. Que pensez-vous de l'amour qu'elle vous porte, maintenant ?

— Michael, non, ce n'est pas…, commençai-je d'une voix suppliante.

— Chut, m'anam. J'ai confiance en toi.

Je le regardai, et je sentis mon estomac se nouer. Cet homme, c'était tout mon univers. J'ai été élevée comme une aristocrate choyée et protégée du monde, destinée uniquement à élever à mon tour des aristocrates choyés et protégés du monde. Puis je l'ai trouvé. J'ai donné ma vie pour nous sauver tous, et je suis morte dans ses bras. En croisant son regard je me souvins de cette nuit-là, et de toutes les suivantes : comment j'avais dansé avec lui dans les rues de Paris ; fait l'amour avec lui, la peau encore couverte de sel après un bain de mer en

Espagne ; regardé l'aurore boréale briller au-dessus de nous dans les Highlands, allongée dans ses bras. Il m'avait appris la vraie vie, et l'amour. J'aimais cet homme au-delà de toute raison. J'aimais son corps. J'aimais son esprit. J'aimais sa façon de me faire rire, sa profonde gentillesse. J'aimais l'amour qu'il me portait, comme si j'étais l'autre moitié de son âme.

Je tendis la main vers lui juste au moment où Gage abaissait sa lame, ouvrant le poignet de Michael, faisant couler son sang sur la pierre froide et grise de l'autel. Je me jetai de toutes mes forces contre le filet et appelai les dieux des tréfonds de mon âme dans un grand hurlement. Et le monde s'arrêta.

Plus rien ne bougeait. La main de Gage était figée et lui-même arborait toujours ce sourire maléfique que je m'étais mise à détester. Plus un souffle, plus un battement de cœur ne résonnait dans la salle. Je regardai, pétrifiée, la goutte de sang de Michael qui restait suspendue sous son poignet.

— Trois ans, dit une voix grave, féminine sans aucun doute, dans mon dos.

Je fis volte-face et fus stupéfaite de découvrir la personne – ou l'être – qui se trouvait derrière moi.

Elle était grande, et je ne pouvais distinguer ses traits. Elle portait une cape entièrement constituée de plumes noires. La capuche encadrait l'endroit où aurait dû se trouver son visage, mais où je ne voyais rien d'autre que de l'ombre. Elle se promena devant moi, passant d'un côté puis de l'autre du champ protecteur comme s'il n'était pas là. Quand elle se déplaçait, les ombres à l'intérieur de cette capuche semblaient se mouvoir également. Les plumes de sa cape frôlèrent ma main et me semblèrent presque vivantes. Elles étaient immenses, noires et brillantes, avec des nuances iridescentes de violet et de vert, et elles balayaient le sol avec un doux murmure quand leur propriétaire bougeait.

— Trois ans, répéta-t-elle. Un instant, en réalité, comparé aux millénaires que j'ai vu passer. Je pensais te donner le temps de t'adapter, d'apprendre par toi-même.

Elle se retourna pour me faire face de nouveau, se tenant cette fois entre Michael et moi. Quand elle croisa les bras sur sa

poitrine, ses plumes semblèrent bouffer comme celles d'un oiseau agité, avant de retomber.

— De toute évidence, cette méthode n'a pas très bien fonctionné.

Je secouai la tête :

— Mais qui êtes-vous ?

Elle soupira :

— Ne sois pas bornée, Cin. Tu m'as appelée. Qui suis-je, à ton avis ?

— Je l'avais appelée ? Je fouillai ma mémoire.

Gage avait entaillé le poignet de Michael, j'avais crié…

— Morrigan, murmurai-je.

Les plumes bouffèrent de nouveau :

— Exactement.

Morrigan, la Grande Reine Fantôme, déesse de la Guerre, messagère de mort. Elle apparaissait souvent sous forme de corbeau. Je l'avais invoquée dans un de mes derniers sortilèges réussis, pour faire venir les Justes à moi. C'était ainsi que j'avais rencontré Michael. Elle était la déesse à laquelle j'adressais le plus souvent mes prières. Et elle se tenait là, devant moi. Je tombai à genoux.

— Morrigan, s'il vous plaît, aidez-moi, suppliai-je.

— Oh, pour l'amour de Danu, murmura-t-elle en traversant de nouveau le champ protecteur.

Je levai les yeux, mais encore une fois je ne pus voir que de l'ombre sous sa capuche. Les mains qui saisirent mes avant-bras et me remirent sur mes pieds, cependant, étaient bien réelles.

— Lève-toi, mon enfant. Tu n'as pas besoin de mon aide. Je t'ai donné tout le pouvoir dont tu peux avoir besoin quand je t'ai créée.

— Vous ?

— Bien sûr. Tu m'appartiens. Vampires, loups-garous, tout ce qui parcourt la nuit est mien. Vous êtes mes guerriers. Des batailles approchent…

— Quelles batailles ?

Elle s'immobilisa complètement, et je maudis ma bêtise. Il n'était probablement pas très avisé d'interroger une déesse.

— Tu le sauras quand je le jugerai bon, répondit-elle, et ses paroles étaient détachées et violentes comme les roulements de tambours lors d'une pendaison publique.

Je mis un genou à terre :

— Bien sûr. J'implore votre pardon, déesse.

— Comme je le disais, reprit-elle, je t'ai créée de telle sorte que tu te nourrisses du sang des humains, pour que tu aies tout intérêt à les protéger, comme un berger protège son troupeau.

Comme un berger protège son troupeau. J'avais déjà entendu cette comparaison, presque mot pour mot. Devlin m'avait dit que c'était comme ça que le Grand Roi envisageait les relations symbiotiques entre vampires et humains. Morrigan apparaissait-elle également au Grand Roi ? Puisque nous étions ses créatures, et qu'il était notre roi, cela semblait logique. Voilà qui expliquerait comment un homme était venu de nulle part, selon la légende, et avait défié tous ceux qui passaient en combat singulier jusqu'au moment où plus personne ne s'était opposé à ce qu'il contrôle toute notre espèce. Une chose plutôt facile à accomplir si on avait une déesse de la Guerre à ses côtés.

— Je t'ai créée virtuellement immortelle, pour que tu puisses combattre ce que j'ai besoin que tu combattes, quand j'ai besoin que tu le combattes. Je t'ai faite plus forte et plus rapide, pour que tu aies les facultés de mener les batailles à venir. (Elle s'approcha de Michael, tendit une main pâle et fine, et fit courir son ongle noir et brillant le long de sa joue.) Je t'ai donné la capacité d'aimer la même personne pendant des siècles, afin que vos longues vies ne soient pas solitaires, et que vous ayez quelque chose qui vaille la peine de vous battre.

Les mots venaient doucement, presque comme une caresse. Elle se tourna vers moi.

— Il est magnifique. Je l'ai mis sur la route de Devlin, tu sais, il y a toutes ces années. Je l'ai choisi pour toi. C'est mon cadeau, en compensation de la vie que tu as dû laisser derrière toi.

Comment était-il possible qu'elle l'ait choisi pour moi alors qu'il était devenu vampire un demi-siècle avant ma naissance ?

— Je ne comprends pas.

— Je sais, dit-elle sans rien ajouter.

J'attendis une explication, mais apparemment je n'aurais rien de plus. Je savais bien que je n'avais pas intérêt à l'interroger plus avant. Au lieu de ça, j'implorai sa miséricorde.

— Pitié, Morrigan, sauvez mes amis ! Je vous donnerai ma vie en échange de la leur !

Elle s'approcha de moi et tendit la main pour prendre mon menton et tourner mon visage vers le vide sombre du sien.

— Tu ne comprends vraiment pas. Comme je te l'ai dit, tu n'as pas besoin de moi pour les sauver. Tu es spéciale, Cin. (Elle se pencha.) Tu es mon arme la plus puissante.

— Moi ? Je ne suis même pas capable de rompre le champ protecteur pour atteindre Gage. Je n'ai aucune valeur en tant que sorcière.

Elle rit et passa à côté de moi. Je la regardai aller et venir à travers le champ, décrivant des cercles autour de moi.

— Dis-moi, Cin, est-ce que tu manges comme les humains ?

Elle connaissait la réponse à cette question, mais c'était une déesse, donc j'entrai dans son jeu :

— Je peux manger. J'aime toujours le goût de la nourriture et des boissons humaines, même si ça ne me rassasie pas.

— Et peux-tu marcher au soleil ? Faire une promenade matinale, ou un tour en calèche dans le parc l'après-midi ?

Seulement si j'avais envie de prendre feu, pensai-je.

— Vous savez que c'est impossible, répondis-je.

— Ah, bon, donc tu te rends bien compte que tu n'es plus humaine ? demanda-t-elle d'un ton légèrement sarcastique.

— Bien sûr.

— Alors pourquoi t'entêtes-tu à croire que tu dois pratiquer ta magie comme les humains pratiquent la leur ?

— Quelle est l'autre façon ? J'exerce mon art comme ma tante me l'a enseigné, et ma mère avant elle.

— De bonnes sorcières, toutes les deux, mais elles ne sont pas toi. Aucun vampire jamais créé ne possède autant de magie que toi, Cin. Je t'ai donné beaucoup de pouvoir, pas seulement ta propre magie, mais toute celle accumulée par chaque femme Macgregor qui t'a précédée. Je t'ai choisie parce que tu comprends la responsabilité qui accompagne le pouvoir – cela s'est transmis dans ta famille pendant des siècles –, et tu as la

force de caractère nécessaire pour endosser un tel fardeau. Tu es celle que j'ai choisie, et il est temps que tu cesses de pleurer comme une enfant et que tu utilises ton pouvoir.

J'ouvris la bouche, puis la refermai, ne sachant que dire. Avant que j'aie pu trouver la réponse appropriée, elle avait tout simplement disparu. Une fraction de seconde plus tard, je la sentis derrière moi.

— Si je ne peux pas te faire comprendre avec des mots, déclara-t-elle en prenant ma tête dans ses mains, je vais essayer d'autres méthodes.

Il y eut un éclair presque aveuglant, puis j'eus l'impression de flotter au-dessus de la pièce, en me voyant moi-même au sol. Gage se tourna et sourit au moi qui était encore en bas, enfermé par le champ protecteur. Je me vis traverser le champ, et je savais avant de le toucher qu'il ne m'arrêterait pas. Je regardai ma main se lever, et le couteau s'envoler de celle de Gage dans la mienne. Je sentis une bouffée de pouvoir, comme si j'étais à la fois dans et hors de mon corps. Ce n'était ni le pouvoir de Gage ni celui de Morrigan. C'était le mien. Je le sentais. Je sentis tout cela, et finalement je compris.

Je compris pourquoi ma magie avait été si incontrôlable dans les premiers temps, et pourquoi j'avais tant de mal à la maîtriser désormais. Je me trompais en pensant que je n'en avais pas le contrôle ; c'était seulement que je n'avais pas compris comment la contrôler. J'ai été élevée dans l'idée que la magie est un instrument, quelque chose qu'on ne peut produire qu'avec les rituels et les sorts appropriés. C'était peut-être la façon dont ça fonctionnait pour les membres humains de ma famille, mais cette magie, ma magie, était différente. Je me l'étais représentée comme quelque chose qui vivait à l'intérieur de moi. Je comprenais à présent qu'elle était moi. Elle n'obéissait pas à des herbes, des potions ou des incantations. Elle n'obéissait qu'à la force de ma volonté. Ma magie avait été enchaînée, entravée, pendant toutes ces années par les traditions, mes professeurs, par ma propre tante Maggie… mais elle était libre désormais. J'étais libre. Je voyais enfin qui j'étais destinée à devenir, ce que j'étais destinée à être.

— Bravo, murmura Morrigan. (Elle retira ses mains de ma tête, et je me trouvai de nouveau dans mon corps.) Maintenant, mets un terme à tout ça.

Elle claqua des doigts. Je la sentis disparaître juste un instant avant que le temps reprenne son cours.

Gage se tourna vers moi, arborant toujours le même sourire arrogant. J'invoquai ma magie et la sentis se lever, me remplir et me compléter, et pour la première fois ce n'était pas quelque chose que j'essayais de maîtriser ou de combattre. Je rendis son sourire à Gage. J'étais la Sorcière du Diable. J'étais bénie par une déesse et aucun sorcier humain, si puissant soit-il, ne pouvait espérer me tenir tête.

Je traversai le champ protecteur exactement comme dans la vision de Morrigan. Cette fois, il n'y eut pas de brûlure, pas de douleur. Le grillage tomba devant moi comme un fin voile de toile d'araignée, pas par la force d'un sortilège ou d'une incantation, mais parce que je voulais qu'il tombe. Je levai une main, et le couteau de Gage lui échappa et s'envola. Je l'attrapai et éprouvai un sentiment de triomphe en voyant le premier éclair de peur dans ses yeux.

— Comment… ?

— Je t'avais prévenu de ce qui arriverait si tu posais la main sur lui, Gage. Une goutte de son sang a plus d'importance à mes yeux que ta misérable vie.

Le groupe de sorciers s'agita dans mon dos, et finalement l'infernale mélopée se tut.

Je ne fis pas attention à eux et poursuivis vers Gage.

— Continuez l'incantation ! hurla Gage. Elle a juré de protéger les humains. Elle ne me tuera pas.

Je haussai un sourcil :

— Tu veux parier ta vie là-dessus ?

La psalmodie reprit, mais de manière plus hésitante. Quand je ne fus plus qu'à un mètre ou deux de Gage, il fit apparaître une boule de magie dans sa main. Je crus qu'il allait me la lancer, mais il la tint au-dessus de Michael.

— Ne t'approche pas, prévint-il.

D'un geste du poignet, j'éteignis la boule sombre aussi facilement qu'une bougie. Gage poussa un rugissement de

colère et se jeta sur moi. J'envoyai le couteau dans son épaule avec une telle force qu'il fut repoussé contre l'autel. Avant qu'il ait le temps de savoir ce qui l'avait frappé, j'étais sur lui, une main autour de sa gorge.

— S'il te plaît, supplia-t-il.

— Je t'avais dit que tu mourrais en implorant ma pitié, grondai-je avant de resserrer mon étreinte.

— Cin, murmura Michael. Ne le tue pas. C'est un humain.

Je regardai mon époux. Je connaissais cette expression. Je lui avais demandé une fois d'épargner une vie qu'il voulait prendre. À présent c'était lui qui me demandait la même chose. Je pouvais peut-être les libérer du sortilège qui les emprisonnait sans tuer Gage. Je relâchai ma prise sur la gorge de Gage… et sentis une douleur me transpercer la poitrine.

Je baissai les yeux. Le sorcier avait saisi l'occasion, arraché le couteau de son épaule et l'avait enfoncé dans mon cœur. Ce n'était pas un pieu, donc ça ne pouvait pas me tuer, mais, par les dieux, ça faisait mal.

— Tu le sens ? grinça Gage.

Je le lâchai et reculai de quelques pas.

— Cin, qu'est-ce qui se passe ? interrogea Michael. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je baissai les yeux sur la poignée du couteau qui émergeait de ma poitrine. Il y avait du sang de Gage sur la lame. Il se trouvait désormais à l'intérieur de moi. Je le sentais, je sentais sa noirceur. Je le sentis s'attacher à ma propre magie, et me parcourir comme une traînée de poudre.

J'arrachai le couteau de ma poitrine et le laissai tomber. Je regardai Gage.

— Tu le sens, n'est-ce pas ? répéta-t-il.

— Je vais vraiment te tuer pour ça, murmurai-je.

— Non, tu ne le feras pas. C'est ce que je t'ai offert, mais tu étais trop têtue, trop pétrie de ta précieuse morale pour l'accepter. Comment tu te sens, maintenant, vampire ?

— Je sens le mal se répandre dans mon sang.

— Exactement ! s'écria-t-il, triomphant.

— Cin ! cria Michael. Repousse-le ! Chérie, s'il te plaît, repousse-le !

— Silence ! s'écria Gage d'un ton cinglant, en passant la main sur le visage de Michael.

Ce dernier essaya de parler mais ne put émettre un son. Ses yeux, pourtant, ses beaux yeux bleus étaient emplis de panique. Je fermai les miens. J'essayai de lutter, mais je sentais la noirceur s'épanouir dans ma poitrine et irradier mon corps. C'était comme la lente brûlure d'un bon whisky, multipliée par mille.

— C'est ça, dit Gage, qui se releva avec difficulté et s'approcha de moi. Est-ce que tu sens cette obscurité en toi maintenant, qui prend le pouvoir petit à petit ? C'est décadent, n'est-ce pas, d'avoir toute cette puissance et de ne pas être limité par la morale ou la conscience ?

— Oui, dis-je en ouvrant les yeux. Mais, malheureusement pour toi, ma morale et ma conscience étaient les seules choses qui m'empêchaient de faire ça…

Je lui donnai un coup de poing en pleine poitrine. Je sentis la peau se déchirer et des os se casser, pas seulement les siens, mais je ne m'arrêtai pas avant d'avoir arraché son cœur, qui battait toujours. Je baissai les yeux sur l'organe que je tenais puis rejetai la tête en arrière dans un grand éclat de rire. Alors que le corps sans vie de Gage s'affaissait, je me tournai vers le groupe de sorciers. Ils avaient brusquement cessé de psalmodier, et regardaient ce que je tenais. Je leur souris. Ils tressaillirent.

Par la seule puissance de ma volonté, je fermai l'unique porte, la verrouillai. Ils commencèrent par la marteler et la tirer, puis ils essayèrent de l'ouvrir par magie. Ils finirent par se retourner vers moi. Je me tenais prête pour leur assaut, trempée du sang de Gage, son cœur toujours dans la main. L'odeur de leur peur emplissait la pièce, se mêlait au doux parfum du sang et à l'âcre fumet du soufre. Sous la peur, pourtant, je percevais de la colère et de la haine. Ne pouvant fuir, ils allaient se battre.

La femme aux cheveux gris avança et sortit un pieu de quelque part sous sa robe.

— Elle a tué le maître, cria-t-elle. Elle doit mourir ! Tuez-la ! Tuez-la ! Les autres la suivirent, et la pièce se mit à grouiller de

sorciers comme si quelqu'un avait donné un coup de pied dans une fourmilière. Je laissai tomber le cœur de Gage.

Qu'ils viennent. J'ai tellement faim.

Ils me tombèrent dessus dans un chaos de robes noires, et je les accueillis. Un nuage noir m'enveloppait, repoussait tout ce que j'étais jusqu'à avoir l'entier contrôle de mon corps. La magie de Gage me possédait… et elle voulait du sang. Elle voulait que je sente toute sa puissance. Mes oreilles résonnaient des cris de rage et de douleur des sorciers.

Confusément, comme si elle venait de très loin, j'entendis la voix de Devlin.

— Arrêtez-la ! Arrêtez-la ou elle va tous les tuer !

Des bras d'acier m'attrapèrent par-derrière, mais je n'allais pas me laisser arrêter dans mon élan. La magie me donna la force de m'arracher à sa prise, et je le frappai d'une explosion si puissante qu'elle l'envoya planer à travers la pièce. L'obscurité qui m'habitait se réjouit que je sois capable de projeter dans les airs un homme de plus d'un mètre quatre-vingt-dix, tout en muscles, comme une vulgaire poupée de chiffons. Elle ne voyait pas que c'était Devlin, mon ami, et alors que la magie noire me consumait j'étais incapable d'y prêter attention. Malgré le nombre de sorciers hors d'état de nuire, le groupe de Gage semblait toujours me prendre d'assaut, et rien, ni les cris de Justine ni les mains qui essayaient de me retenir, ne pouvait m'arrêter. Le pouvoir de Gage devait être satisfait, et les seuls moyens étaient le sang et la mort. Un visage apparut subitement dans mon champ de vision, yeux bleus, pommettes saillantes, bouche sensuelle.

Michael, cria doucement une part de moi dans l'obscurité, s'il te plaît, fais que ça s'arrête.

Je tendis la main. Alors qu'il faisait timidement un pas vers moi, une silhouette en robe noire se remit sur ses pieds derrière lui. C'était la femme aux cheveux gris. Avec une sinistre détermination, elle leva son pieu, et les yeux de Michael s'agrandirent de terreur quand je bondis vers lui. Je l'écartai brutalement de mon chemin avant que l'arme atteigne sa cible. La sorcière trébucha vers l'avant, et la dernière chose qu'elle vit

dans cette vie fut la fureur dans mes yeux quand je lui rompis le cou. Tout était fini.

Avec cette dernière mort, la magie de Gage s'installa en moi comme un nœud de vipères lovées dans mon ventre… repues, suffisantes, satisfaites. Pour le moment. Je regardai autour de moi. Devlin se tenait à quelques pas, Justine dans les bras, enveloppée dans une cape qu'ils avaient prise à l'un des partisans de Gage. Une part de moi ne comprenait pas pourquoi mes amis me considéraient avec un mélange d'horreur et de pitié. Je clignai des yeux et regardai de nouveau tout autour. C'était un carnage.

Le sol était couvert de cadavres, douze en tout, pour être précis. Les gorges avaient été ouvertes, les cous tordus selon des angles bizarres. Je reculai d'un pas, et mon pied heurta quelque chose. Je me retournai et vis le visage atone de Gage, ses yeux vides et fixes. C'est à ce moment que je m'aperçus que j'étais couverte de sang. La chemise, autrefois blanche, en était imbibée. Je levai les mains : elles aussi étaient couvertes de sang.

— Michael, dis-je doucement, tremblant de tous mes membres. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Mo ghraidh, murmura-t-il en tendant les mains vers moi.

Je reculai en trébuchant.

— Ne me touche pas ! Oh, dieux, Michael, ne me touche pas ! Comment j'ai pu faire ça ? Pour l'amour de la Déesse, pourquoi tu ne m'en as pas empêchée ?

— On a essayé. Mais, à part te tuer, il n'y avait pas de moyen de te retenir de tous les massacrer.

Michael s'approcha de nouveau de moi, mais je continuai à reculer, effrayée par l'idée que, s'il me touchait, le mal viendrait le salir d'une manière ou d'une autre. La panique me submergea, et je me mis à pleurer de façon incontrôlable. Je les avais tués, je les avais tous tués. Et j'avais aimé ça.

Quelqu'un me toucha l'épaule, et je me retournai. Morrigan était de nouveau devant moi. Je la regardai, saisie d'horreur par ce que j'avais fait.

— Morrigan, soufflai-je en levant les mains, paumes tournées vers elle, comme pour lui dire : « Regardez ce que j'ai fait. »

— Je sais, mon enfant. Je n'aurais pas dû te laisser trouver ta voie toute seule. C'est ma faute, et je vais arranger ça.

— Que lui avez-vous fait ? demanda Michael.

Je faillis sourire. Il n'y avait que mon Michael pour parler sur ce ton à une déesse.

— Je l'ai forcée à embrasser son destin.

— Ça, c'est son destin ? s'exclama Michael d'un ton cinglant, avec un geste vers les cadavres qui jonchaient le sol.

— Bien sûr que non ! répliqua-t-elle vertement. Son destin, c'est son pouvoir. Ça, c'est simplement… malencontreux.

— Ah, c'est tout ? demandai-je d'une petite voix.

— C'était le pouvoir de la magie noire qui te possédait.

— Et il me possédera encore. Il est toujours là, en moi. Je le sens.

— N'y a-t-il rien que vous puissiez faire ? supplia Michael.

Morrigan hocha la tête et se tourna vers moi :

— Je vais faire de toi ce que tu es destinée à devenir.

Elle tendit la main et la posa sur mon cœur. Au début, je ne sentis rien, puis ce que j'éprouvai me fit tomber à genoux en hurlant. C'était la magie noire. Je l'avais arrachée à Gage quand j'avais pris son cœur. C'était comme une chose vivante, maléfique, qui avait pris le contrôle de mon corps.

Et elle me voulait. Elle ne voulait pas me quitter, mais elle n'était pas de taille à lutter avec une déesse.

Le pouvoir de Morrigan déferla en moi, me lava, poussa toute la noirceur hors de mon corps. Si la lumière pouvait être noire, on aurait vu sortir de moi une vague de lumière vive, brillante et noire. Et j'avais l'impression qu'elle essayait de me déchirer au passage.

Quand ce fut terminé, Michael était là, les bras autour de moi, m'aidant à me relever.

— Revoilà ma fille aux yeux couleur de whisky, murmura-t-il en repoussant les cheveux de mon visage.

Un bruit de plumes me fit me retourner dans ses bras. Morrigan tendit la main toujours couverte du sang de ma

blessure à la poitrine et saisit le poignet de Michael. J'entendis Michael inspirer un grand coup, et je regardai ma peau. La blessure que m'avait infligée le couteau de Gage avait disparu, soignée par ce que Morrigan avait fait pour purger mon corps de la magie noire. Elle retira la main du poignet de Michael : la coupure que Gage avait faite avait également disparu. Morrigan me tendit son poing fermé. Je mis un moment à comprendre ce qu'elle voulait. Je lui présentai ma paume et elle y laissa tomber un gros rubis brut.

— Fait de ton sang, et du sien, expliqua-t-elle.

— Merci, répondis-je en serrant le poing autour du rubis, que je tins près de mon cœur.

— Déesse, dit Devlin dans mon dos. Qu'est-ce qu'on fait ? Elle a massacré douze humains.

Morrigan se tourna vers lui :

— Ils étaient mauvais, et ils allaient vous tuer. Leur autel est souillé par du sang innocent, et il y en aurait eu d'autre s'ils avaient vécu. Est-ce que leur vie a vraiment une telle importance pour toi ?

Les traits de Devlin se durcirent :

— Ce n'est pas à nous de décider du sort des humains.

— Non, en effet.

À ce moment-là, je compris qu'elle avait toujours su. Quand elle m'avait montré ce que ma magie pouvait faire, que je pouvais me dresser contre Edmund Gage et gagner, elle savait ce qui allait se passer.

— Pourquoi ? demandai-je.

Michael et mes amis me jetèrent des regards perplexes, mais Morrigan comprit ma question.

— Parce que ce qui s'est passé ici était nécessaire pour t'aider à devenir ce pour quoi tu as été créée.

— Gage m'a infectée avec son pouvoir et toutes ces morts… C'était nécessaire pour m'apprendre à contrôler ma magie ? demandai-je, incrédule.

— Peut-être que tu ne comprends pas maintenant, mais ça viendra un jour.

— Je prie pour que ce que vous espériez gagner justifie leur mort et les cauchemars qui vont me hanter, dis-je doucement.

— Si la vie d'une dizaine d'humains maléfiques peut faire de toi la guerrière qui sauvera des millions d'innocents, oui, ça le valait bien.

Il semblait facile pour elle de dire ça. Ce n'était pas elle qui vivrait avec les cauchemars à cause de ce que j'avais fait ici. En même temps, pensai-je en la voyant enveloppée dans sa propre obscurité, une déesse de la Guerre doit porter des fardeaux bien pires que celui-là.

— Il y aura des rumeurs, intervint Devlin. Si le Grand Roi venait à apprendre…

— S'il a la moindre objection à formuler au sujet de ce qui vient de se passer, j'en discuterai avec lui.

Devlin se contenta de hocher la tête et d'attirer Justine plus près de lui. Morrigan se tourna vers moi :

— L'aube approche, vous devez partir. Reposez-vous aujourd'hui, mais à votre place je quitterais Venise au coucher du soleil. Sara ne sera probablement pas très contente de découvrir que son père est mort, même si c'était un salopard malfaisant.

Je hochai la tête.

— Je vous bénis, mes enfants, dit-elle, puis elle… disparut, tout simplement.

Je soupirai et posai la tête sur l'épaule de Michael, soudain épuisée jusqu'à la moelle. Tout ce que je voulais, c'était un bain et le réconfort des bras de mon amant.

— Si je te ramenais à la maison, mon amour ? proposa-t-il en déposant un baiser sur mon front.

— À la maison… On peut rentrer en Angleterre ?

— Bien sûr, dit-il doucement.

— Ça me paraît merveilleux, grogna Devlin. Je commençais à en avoir marre de cette ville.

Justine resserra sa cape d'emprunt autour d'elle :

— Oui, déclara-t-elle en français. Je préférais bien mieux Venise quand l'activité la plus palpitante consistait à se tenir au courant des faits et gestes de lord Byron.

— N'est-ce pas la vérité ? murmurai-je tandis que Michael me soulevait dans ses bras et me portait vers la sortie.